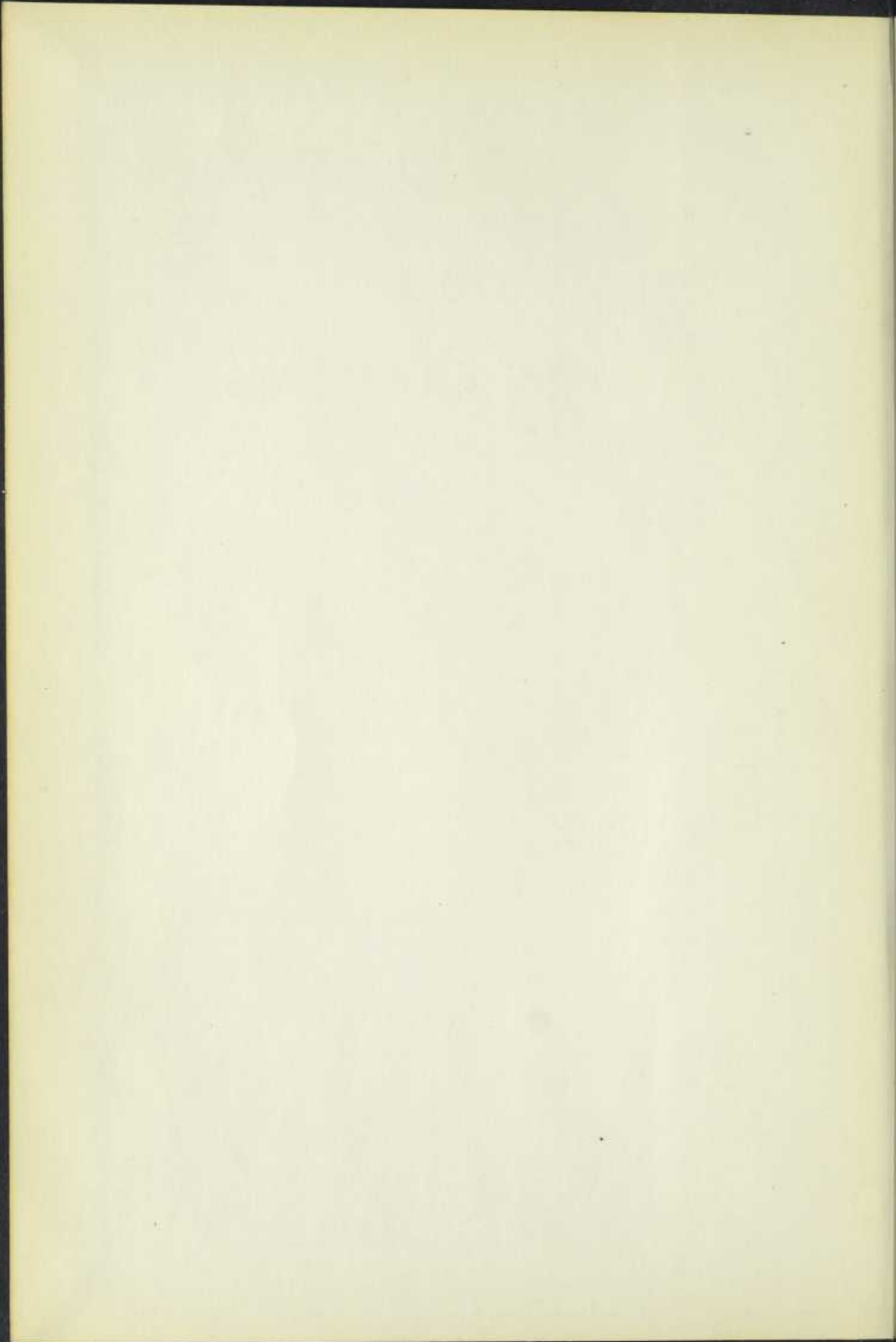




1962
V.12

S



**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Écrits du Canada français

**Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)**

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en
ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

ÉCRITS
DU
CANADA FRANÇAIS

NOTE DE GÉRANCE

LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS seront heureux de publier tout manuscrit inédit qui aura été accepté par le comité de rédaction. Les manuscrits refusés ne seront pas retournés.

Le prix de chaque volume: \$2.50

L'abonnement à quatre volumes: \$8.00, payable par chèque ou mandat à l'ordre des ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS.

Le comité de rédaction:

Robert Elie

Jean-Louis Gagnon

Gilles Marcotte

Gérard Pelletier

Marcel Dubé

Pierre Elliot Trudeau

Administrateur: Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
1029, CÔTE DU BEAVER HALL
MONTRÉAL 1

75
800
50 LS
212

ÉCRITS

DU

CANADA FRANÇAIS

XII

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

1962

MONTRÉAL

ÉDITIONS
ÉPIQUE-TMA

Tous droits réservés, Canada 1962.
Copyright by Les Ecrits du Canada français, 1962.

SOMMAIRE

LÉON DION

Opinions publiques
et systèmes idéologiques 9

NOUVELLES

GÉRARD BESSETTE

L'Accident — L'Emplâtre 175

CHARLES SOUCY

Une visite à la mer — Une lettre pour
mon aimée — La Candeur de l'enfance . . . 205

FRANÇOISE CHOLETTE-PÉRUSSE

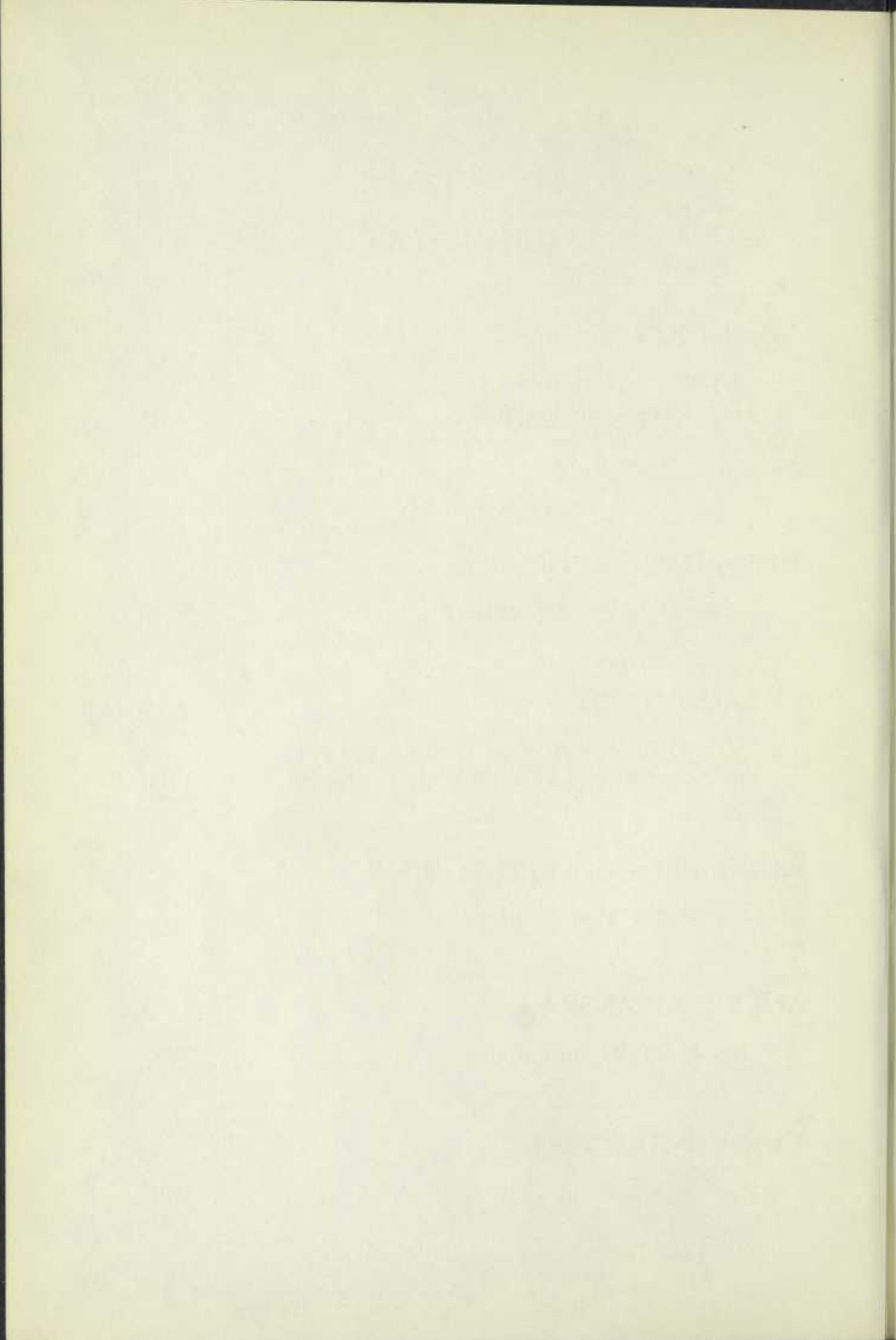
Chronique d'une enfance 253

ALICE POZNANSKA

Les Solitudes humaines 277

MINOU PETROWSKI

La Cloison 308



LÉON DION

OPINIONS PUBLIQUES
ET
SYSTÈMES IDÉOLOGIQUES

LÉON DION — Né à Saint-Arsène de Rivière-du-Loup en 1923. Docteur en Science Politique (1954); sujet de thèse: *L'Idéologie politique du national-socialisme*. Etudes classiques: Rimouski. Etudes Universitaires: Laval, La Sorbonne, Zurich, Cologne. Séjours de recherches à Harvard, durant les mois d'été de 1948 à 1950; de 1953 à 1959 et en 1961. Directeur du Département de Science Politique (1960); professeur titulaire à Laval (1961). Membre de plusieurs sociétés savantes dont *L'AC-FAS*, la *Canadian Political Science Association* et l'*International Association for the History of Ideas*. Auteur de plus de trente articles en langue anglaise et en langue française. L'auteur remercie le Centre de Recherches de la Faculté des Sciences Sociales de même que le Conseil des Arts du Canada pour leur assistance financière fournie en plusieurs occasions.

INTRODUCTION

1 — ACTUALITÉ DU PHÉNOMÈNE DES OPINIONS PUBLIQUES DANS LA SOCIÉTÉ CANADIENNE-FRANÇAISE.

Nous prenons graduellement conscience de l'ampleur de l'évolution dans la mentalité collective qui a accompagné la profonde transformation des structures de la société canadienne-française depuis une vingtaine d'années. L'émancipation politique de la province de Québec à la suite de la chute du régime Duplessis, par la suppression des obstacles qui bloquaient la libre circulation des idées, nous a brusquement mis en présence de courants d'opinions dont le caractère et l'orientation étonnent ceux-là même qui avaient contribué à l'élaboration d'une pensée radicale dans notre milieu. Nous nous rendons maintenant compte que le régime Duplessis a opéré à la façon d'un barrage: il a bloqué la libre circulation des idées, mais il les a laissées s'accumuler en réserve. Maintenant que les digues sont rompues, le flot des opinions se déverse dans toutes les directions sans que personne ne sache comment les canaliser ni les utiliser de façon à produire une énergie créatrice d'entreprises et de projets constructeurs.

Parmi toutes les questions sociales qui nous confrontent actuellement, nous devons dorénavant accorder une importance particulière aux opinions publiques. Que nous le voulions ou non, leur existence même nous obligera, durant les prochaines années, à les mesurer, à les interpréter et à les utiliser. Nous ignorons leur intensité, leur poids et leurs centres de gravitation. Nous ne connaissons pas les facteurs ni les groupes qui les sous-tendent. La variété, de même que le caractère apparemment insolite de certaines de ces opinions constituent un signe évident non seulement de la complexité accrue mais aussi de la démocratisation de notre société. Les élites traditionnelles, pour conserver leur position de prestige, devront tenir compte de courants de pensée qui sans doute parfois leur paraîtront incompréhensibles; inversement, les élites nouvelles, chercheront probablement à trouver en eux un appui dans la lutte pour la reconnaissance sociale dans laquelle elles se trouvent engagées.

Le présent travail ne porte pas sur les opinions publiques telles qu'elles se présentent de façon spécifique dans la société canadienne-française. Néanmoins, il nous semble que ce travail ne sera pas tout à fait dénué d'intérêt pratique pour le lecteur. Il le familiarisera avec un ordre de questions que notre littérature, même scientifique, a presque ignoré; il lui permettra de voir comment les problèmes ont été ailleurs posés et comment les enquêtes ont été menées; il le mettra en présence d'éléments de solution. Bref, le présent travail voudrait procurer au lecteur des outils intellectuels qui lui seront utiles, sinon nécessaires, dans les recherches, maintenant devenues urgentes, sur les opinions publiques dans notre milieu.

2 — FACTEURS DE L'ÉMERGENCE DES OPINIONS PUBLIQUES DANS LA SOCIÉTÉ MODERNE.

Selon J. Djordjevic, l'expression « opinion publique » fut utilisée pour la première fois en Angleterre, en 1159, par John Salisbury qui considérait l'opinion publique comme une arme utilisée par le Parlement dans sa lutte contre la royauté¹. Mais ce n'est pas avant la fin du XVIII^e siècle européen que l'expression commence à se généraliser. Les facteurs favorables à la généralisation de cette expression sont d'ailleurs faciles à dégager: des groupes sociaux nouveaux se constituent par suite de l'érosion des féodalismes; les luttes religieuses et les crises des monarchies détruisent l'unité des cultures et font surgir des systèmes idéologiques opposés à la recherche d'appuis populaires; la philosophie rationaliste et les idées libertaires émergent et proclament l'émancipation de l'individu et la promotion sociale de la bourgeoisie; de nouveaux systèmes de communications et de nouveaux *mass media*, liés au démarrage industriel, se développent et créent des publics à distance; les progrès techniques et une meilleure utilisation de la main-d'œuvre accroissent la productivité et permettent des loisirs accrus chez les groupes les plus favorisés de même qu'ils tendent à élever le niveau des masses.

Plus récemment, d'autres facteurs ont fait peser leur influence pour stimuler les recherches sur les opinions publiques. Parmi ceux-ci mentionnons: les intérêts financiers, commerciaux et industriels qui provoquent le dé-

1. Djordjevic, J., « Le problème de l'opinion publique dans la démocratie socialiste », dans *l'Opinion publique*, deuxième session du Centre de science politique de l'Institut d'études juridiques de Nice, P.U.F., Paris, 1957, 388.

veloppement de techniques complexes d'analyses des marchés et d'études dans le domaine de la publicité; les activités gouvernementales accrues, par suite de la crise économique des années '30 et surtout de la deuxième guerre mondiale, qui firent naître le besoin de nouveaux moyens d'information et d'échanges entre le gouvernement et les groupes sociaux et surgir de nouvelles techniques d'influence sur la masse en conformité avec les conditions du moment; enfin, l'impulsion économique et politique a développé chez les chercheurs un désir désintéressé de contribuer à l'accroissement des connaissances scientifiques dans les divers domaines qui touchent, de près ou de loin, à l'opinion publique.

Déjà au XVI^e siècle, Machiavel déclarait que le Prince doit tenir compte des attitudes et des comportements populaires. La complexité croissante des structures sociales et politiques, à laquelle s'est ajoutée l'émergence des idéologies collectives, tend aujourd'hui à placer le phénomène de l'opinion publique parmi les premières préoccupations tant de l'homme de science que de l'homme d'action.

3 — L'OPINION PUBLIQUE VUE DANS UNE PERSPECTIVE SOCIOLOGIQUE.

L'opinion tient à la fois de l'attitude et de la conduite. C'est pourquoi l'étude de ce phénomène constitue un domaine privilégié de la psychologie individuelle et de la psychologie sociale. De nombreux ouvrages de psychologie ont été publiés afin d'élucider la nature et les caractères de l'opinion, la distinction entre opinion privée et opinion publique, l'évaluation, la détermination et la distribution

des opinions. Dans la présente étude, nous n'avons pas l'intention de reprendre ces travaux. Qu'il suffise ici de renvoyer le lecteur au volume classique de Jean Stoetzel².

Des auteurs récents déplorent cependant le fait que les recherches sur les opinions aient été orientées presque entièrement du côté de la psychologie et que la contribution de la sociologie ait été relativement minime. Tarde, qui fut le premier à aborder le phénomène des opinions de façon systématique, ouvrit la voie à cette orientation: «... la division d'une société en publics, division toute psychologique, et qui correspond à des différences d'états d'esprit, tend, non pas à se substituer sans doute, mais à se superposer de plus en plus visiblement et efficacement à sa division religieuse, économique, esthétique, politique, en corporations, en sectes, en métiers, en écoles, en partis... Ainsi quelle que soit la nature des groupes entre lesquels se fractionne une société, qu'ils aient un caractère religieux, économique, politique, national même, le public est en quelque sorte leur état final et, pour ainsi dire, leur dénomination commune; c'est à ce groupe tout psychologique d'états d'esprits en voie de perpétuelle mutation que tout se ramène »³. Depuis Tarde, la grande majorité des études sur l'opinion ont été menées d'après la formule suivante: « Qui dit quoi, à qui et avec quel effet »⁴. Sans prétendre le moins du monde minimiser l'importance toute première des études psychologiques sur l'opinion,

2. Stoetzel, Jean, *Théorie des opinions*, P.U.F., Paris, 1943, 346 et suiv. Pour des indications bibliographiques, voir: Lasswell, H. D., Smith, B. L., Casey, R.D., *Propaganda, communications and public opinion*, Princeton, U.P., 1946; *Bibliographie française, science politique*, Paris, 1960; et les volumes annuels de *Bibliographie internationale de science politique* publiée par l'UNESCO.

3. Tarde, Gabriel, *L'opinion et la foule*, Félix Alcan, Paris, 2e éd., 1904, 21-22, 28.

4. Lazarsfeld, Paul F., Stanton, Frank, eds., *Communication research, 1948-1949*, New York, 1949, 13-14.

il n'en reste pas moins qu'il faut déplorer le fait que les sociologues se soient jusqu'à récemment assez peu intéressés à ce phénomène et surtout qu'ils soient demeurés si largement tributaires des concepts et des perspectives de la psychologie.

Mais une réaction, non pas tout à fait étrangère d'ailleurs aux préoccupations de la psychologie, est en cours qui devrait aboutir à la conquête d'un nouveau domaine d'expérience pour la sociologie. Merton, qui a lui-même dirigé des enquêtes d'opinions, est au centre de ce mouvement. Plus récemment, J. W. Lapierre et Jacques Lambert ont posé les jalons d'une sociologie de l'opinion publique⁵. Au début de son magnifique volume sur *L'Opinion publique en Russie Soviétique*, Alex Inkeles plaide en faveur d'une sociologie de l'opinion publique dont « l'analyse se concentrera avant tout sur l'effet que produit un genre particulier de système social sur la structure et le fonctionnement des moyens d'information et l'effet réciproque de ces moyens sur le système social »⁶. Mais, c'est Stoetzel lui-même, dans le chapitre XIII de son livre, qui a établi avec le plus de bonheur comment la perspective sociologique peut se dégager dans les études de l'opinion publique. Selon lui, l'opinion constitue pour le psychologue un phénomène « embarrassant », parce qu'elle tient à la fois de l'attitude et du comportement. Et il poursuit: « La sociologie, presque entièrement dominée par la notion de valeur, paraît au

5. Lapierre, J.W., « Les facteurs sociologiques dans la formation de l'opinion publique » et Lambert, Jacques, « Structure sociale et opinion publique », dans: *L'opinion publique, op. cit.*, 57-70 et 71-107.

6. Inkeles, Alex, *L'opinion publique en Russie Soviétique, une étude sur la persuasion des masses*, les Iles d'or, Paris, 1956. (D'abord publié en américain sous le titre de: *Public opinion in soviet Russia*, Harvard U.P., Cambridge, 1950).

contraire beaucoup mieux préparée à adopter les problèmes d'opinion, à les intégrer à son système. La culture, l'organisation sociale, les processus fondamentaux de l'interaction, la contrainte sociale elle-même et peut-être surtout, trouvent leur explication définitive dans la communauté reconnue des valeurs, dans les opinions . . . l'opinion publique est l'organe des valeurs sociales. Qu'on les appelle préjugés, conventions, stéréotypes, les choses auxquelles un groupe est attaché, il les contient, il les exprime, il en prend conscience par l'opinion publique ». Prenant comme exemple l'opinion antiprohibitionniste de Tom O'Leary et de son groupe, Stoetzel écrit que ce qui est intéressant dans cette opinion c'est « qu'elle prend sa place dans un système de conduites sociales, c'est qu'elle s'enchaîne avec des mœurs, des mesures législatives et administratives, des crimes, des troubles, des campagnes de presse, des intrigues électorales, et qu'elle prépare des bouleversements sociaux, politiques, moraux, dans une grande nation ». D'où, toujours selon Stoetzel, la manière la plus légitime pour la sociologie d'aborder le problème des opinions, « c'est d'étudier, d'une part, la position de l'individu en face de son groupe . . . et d'autre part, réciproquement, *la manière dont la société se présente et s'impose aux individus* ».

Le problème demeure cependant de savoir sous quelle forme, dans l'opinion publique, se présentent les valeurs sociales. Les distributions des opinions en forme de J ou de U qui, selon tous les auteurs, trahissent en termes statistiques l'existence des opinions publiques, manifestent la présence de facteurs de conformité sinon de contrainte. Si on envisage ceux-ci sous l'angle des valeurs, on est en droit de supposer l'existence d'une norme sociale non ambiguë à laquelle adhéreraient un grand nombre

d'individus. D'où on peut avec Stoetzel émettre la proposition suivante: « Les valeurs auxquelles le corps social souscrit d'une manière quasi unanime constituent l'objet de référence de l'opinion publique ».

De son côté, Halbwegs a insisté sur la nécessité d'étudier les « sentiments de groupe » pour comprendre l'opinion publique. Reprenant les concepts de Pareto, il montre que dans la psychologie collective du raisonnement, une fois écartés les éléments de caractère purement logique, on décèle des résidus, tels que la coutume et la tradition, et des dérivations ou rationalisations servant à justifier ces pensées extra-logiques.

Or, dans les sociétés modernes, la forme sociale la plus générale sous laquelle se présentent les valeurs communes sont les systèmes idéologiques qui sous-tendent l'organisation politique et sociale et qui définissent les buts auxquels doivent être ordonnées les conduites des individus, des groupes et des institutions. A la lumière de l'incursion précédente, on peut donc émettre l'hypothèse générale suivante: dans une société donnée, les opinions publiques tendent à refléter un ajustement entre, d'une part, le système idéologique et, d'autre part, les situations concrètes dans lesquelles le cours des événements place les individus en tant que membres de groupes et d'institutions. Les nombreux corollaires qui se déduisent de cette hypothèse seront formulés au fur et à mesure de l'étude qui va suivre.

Il est opportun toutefois de préciser le sens et la portée de l'hypothèse.

En premier lieu, il ne saurait y avoir incompatibilité entre cette hypothèse et le postulat de la liberté de l'homme. Sans doute, la conformité des opinions manifeste la contrainte qu'exercent l'idéologie et les contrôles sociaux

sur la masse des individus. Mais cette contrainte n'aliène pas la liberté essentielle de l'homme. Pour faire comprendre que cette conclusion cache autre chose qu'un paradoxe ou qu'une concession obligée et toute formelle aux impératifs moraux, il suffit de reproduire les admirables remarques que Stoetzel, dans son ouvrage, consacre à ce problème. Les opinions publiques, dit-il en substance, expriment les intentions sociales de l'individu. Si elles appartiennent à la société, elles ne sont pas pensées par le groupe mais par l'individu. « En prenant position, l'individu se situe à l'intérieur ou à l'extérieur de son groupe... Les déterminations externes [les systèmes idéologiques tout autant que le sexe et la race] ne sont pas les causes efficaces de l'opinion. Ce sont les cadres dans lesquels il pense et agit... L'individu peut y être soumis ou s'y rebeller... Il se rallie à l'opinion commune, ou s'en dégage par un mouvement qui est souvent de la révolte ».

En second lieu, il faut voir que l'ajustement (adhésion, conformisme, soumission, rébellion, etc.) que reflète l'opinion publique peut ne pas se conformer aux attitudes profondes et aux opinions privées de l'individu. R. L. Schanck⁷ a établi expérimentalement la preuve de la divergence et même parfois de l'incompatibilité qui peuvent exister entre les opinions privées et les opinions publiques. A la suite de plusieurs auteurs, citons cette expérience classique. Il existe deux confessions religieuses à Elm Hollow: l'une baptiste dont la doctrine n'admet que le baptême par immersion et l'autre méthodiste qui ne reconnaît que le baptême par aspersion. Interrogés à titre de membres de l'une ou l'autre confession, les

7. Schanck, R. L., « A study of a community and its groups and institutions conceived as behaviors of individuals », *Ps. Mon.*, no 195, 133.

fidèles répondent conformément aux maximes de leur Église respective:

<i>Opinions</i>	<i>Méthodistes</i>	<i>Baptistes</i>
Aspersion seulement	91%	0%
Aspersion ou immersion [ou indifférents	9%	33%
Immersion seulement	0%	67%

Mais interrogés à titre privé, les fidèles fournissent des réponses tout à fait différentes:

<i>Opinions</i>	<i>Méthodistes</i>	<i>Baptistes</i>
Aspersion seulement	16%	0%
Aspersion ou immersion [ou indifférents	78%	85%
Immersion seulement	6%	15%

Cette expérience montre que l'opinion publique n'est pas constituée par la somme des opinions privées; elle prouve aussi que l'opinion publique n'engage pas la personnalité entière de l'individu mais existe plutôt comme une structure de pensée qui se superpose à la pensée individuelle sans normalement l'annihiler.

En troisième lieu, enfin, le degré de non-conformité entre les grands clichés ou stéréotypes idéologiques et les opinions publiques portant sur des problèmes précis est considérable. Il est facile de conclure superficiellement à l'inconsistance de l'opinion publique. Mais, selon notre hypothèse, la non-conformité des réponses aux questions générales et aux questions particulières résulte de la co-existence de plusieurs systèmes idéologiques divergents dans l'esprit de l'individu: celui-ci formule ses opinions par référence tantôt à un système et tantôt à un autre système. Ainsi, par exemple, selon un sondage

Gallup fait à la fin de 1940⁸, 97% d'un échantillon national des Américains affirmèrent qu'ils croyaient à la liberté de parole. Mais seulement 23% de ces 97% étaient prêts à concéder la liberté de parole aux fascistes et aux communistes. Un tel écart s'explique ici par le fait que les Américains, dans le premier cas, se situent implicitement par référence à l'idéologie libérale et capitaliste propre aux États-Unis, laquelle, selon eux, permet la liberté de parole, alors que, dans le second cas, ils réagissent en fonction d'idéologies non-américaines qu'ils considèrent comme opposées à la liberté de parole. Cet écart ne révèle donc pas une inconsistance logique entre les deux opinions formulées, comme les auteurs qui s'intéressent exclusivement aux mécanismes psychologiques seraient enclins à conclure⁹. Il montre plutôt que la conscience de l'incompatibilité des systèmes idéologiques est fortement ressentie chez les Américains et qu'ils se refusent à admettre que ces systèmes alternatifs sont compatibles avec la liberté. Dans nos sociétés contemporaines, au sein desquelles les conflits idéologiques sont si violents et pénètrent si profondément les esprits, il est essentiel de tenir compte des systèmes idéologiques comme l'un des facteurs constitutifs de l'opinion publique. Il faut aussi ajouter, par ailleurs, que la même incompatibilité peut exister entre le système idéologique général et les idéologies de relais que les divers groupes au sein d'une même société élaborent. L'opinion publique reflétera alors ces incompatibilités.

8. Cité dans: Cantril, Hadley, et al., *Gauging public opinion*, Princeton U.P., 1944, 22.

9. Voir, notamment, la façon dont Leonard W. Doob traite cet exemple dans son livre: *Public opinion and propaganda*, Henry Holt, New York, 1948, 163.

4 — POSITION DU PROBLÈME

Dans la présente étude, nous chercherons à montrer comment les systèmes idéologiques conditionnent les grandes configurations de l'opinion publique. Le choix de deux ensembles extrêmes, l'Union Soviétique et les États-Unis, fera apparaître ce conditionnement avec plus de clarté. Il ne s'agira pas de comparer les opinions publiques des deux sociétés. Une telle comparaison d'ailleurs serait logiquement impossible parce que les opinions publiques dans l'un et l'autre cas réfèrent à des systèmes idéologiques et sociaux différents¹⁰. Il s'agit de prouver que les différences dans les processus de dégagement et les caractères des opinions publiques soviétique et américaine tiennent, du moins pour une part, à des différences sur le plan idéologique et institutionnel¹¹.

Les conclusions qui se dégageront de l'étude devraient être profitables tant pour les chercheurs qui ont à construire des questionnaires et à interpréter des résultats statistiques que pour les hommes d'action en général qui ont à tenir compte, dans leurs décisions, des opinions de ceux que leurs actes sont susceptibles d'affecter. De même, bien qu'ils constituent des cas limites, les exemples soviétique et américain, devraient nous éclairer sur les conditions des opinions publiques dans les autres sociétés. Ils constituent, selon nous, des cas types, que les

10. Certes, l'impossibilité d'une comparaison logique n'empêche pas de porter un jugement moral d'après des critères éthiques transcendant les systèmes idéologiques et sociaux.

11. Robert K. Merton formule la même proposition sous une forme légèrement différente, lorsqu'il dit que les moyens et les procédés de l'opinion publique diffèrent d'une société ou d'une époque à l'autre, selon les différences entre les structures sociales. Dans: *Social theory and social structure*, Rev. and enl. edition, The Free Press, Glencoe, Ill. 1957, 355.

autres sociétés, qu'elles soient capitalistes ou socialistes, reproduisent de façon approximative. Enfin, cette étude devrait aussi nous permettre d'établir éventuellement des hypothèses précises sur les modalités de dégagement des opinions publiques dans les sociétés afro-asiatiques qui, préférant ne pas opter en faveur de l'un ou l'autre des deux systèmes, s'efforcent d'élaborer des idéologies et de créer des institutions indépendantes.

Il est opportun de réfuter à l'avance une critique d'ensemble que d'aucuns ne manqueront pas d'adresser à cette façon de situer le sujet. En effet, plusieurs auteurs, surtout américains, estiment qu'il n'existe des opinions publiques authentiques que dans les démocraties de type occidental. L'opinion publique, selon ces auteurs, postule la liberté préalable de pensée et d'expression et certaines autres conditions que seules présentent les démocraties occidentales. Or puisque la liberté de pensée et d'expression ne peut exister en Union Soviétique parce que celle-ci s'inscrit en faux contre les postulats libéraux, il ne saurait donc y avoir, selon eux, des opinions publiques authentiques dans ce pays. Notons que les Soviétiques aboutissent exactement à la même conclusion, mais en l'inversant: il n'y aurait pas de véritable opinion publique aux Etats-Unis, parce que tout ce qui se pense et se dit dans ce pays serait dicté par les intérêts de ceux qui possèdent les moyens de production et d'expression.

Une pareille objection ne peut être retenue, précisément parce qu'elle confond deux ordres différents, l'ordre moral et l'ordre scientifique. Quand nous disons que l'opinion publique doit être libre nous exprimons par là un jugement moral; nous voulons dire que l'éthique commande à ceux qui occupent les positions de puissance et de décision (« decision makers ») de ne pas inter-

venir par la violence ou autrement dans les opinions de leurs subordonnés, soit en leur fournissant des informations biaisées, soit en faussant délibérément les mécanismes de leur perception et ainsi de suite. Nous voulons dire aussi que les démocraties occidentales reposent sur un postulat fondamental qui est l'autonomie essentielle du citoyen par rapport à l'Etat. Mais il ne s'ensuit pas que la liberté soit un critère scientifique de l'opinion publique, c'est-à-dire que seules les idées librement exprimées puissent être considérées comme opinions publiques. S'il en allait ainsi, il appartiendrait aux seuls moralistes, et non aux hommes de science, de définir ce qui constitue ou ne constitue pas l'opinion publique. Et si l'on en juge d'après l'état de pessimisme qui règne généralement chez les moralistes de tous les pays, le domaine de l'opinion publique s'en trouverait dangereusement réduit. La transgression des genres conduit à la confusion des objets; la science et la morale qui en découlent sont également mauvaises¹². En définitive, il n'y a de science que parce que des facteurs de conditionnement enveloppent l'action libre de l'homme. Il n'existe des opinions publiques que parce qu'interviennent des facteurs de conformisme, parce que pèse

12. Le même raisonnement pourrait être repris pour ce qui concerne tous les jugements moraux: l'opinion publique doit être « vraie », « éclairée », « bien informée », « compétente », « non superficielle », « consciente d'elle-même », etc. Il est à remarquer que les jugements moraux inversent précisément les « constatations » psychologiques où on déclare que l'opinion publique est « stéréotypée », « ambiguë », « ignorante », « incompétente », « superficielle », « inconsciente », etc. On voit par là les conséquences, sur le plan scientifique, du choix inconscient de prémisses éthiques considérées à tort comme des postulats de la démarche scientifique. En conséquence, beaucoup d'études des opinions publiques aboutissent en définitive à des plaidoyers *pro domo*, confirmant le lecteur dans sa conviction préalable d'une supériorité de son système idéologique et social.

sur l'homme libre la contrainte des systèmes idéologiques et sociaux. A la morale revient la tâche d'établir les conditions et les limites de cette contrainte de façon à ce que les individus soient en mesure de faire servir à la production d'actes libres les déterminismes qui s'exercent sur eux. Mais il appartient à la science de reconstituer les processus, la structure et les fonctions des phénomènes et des comportements.

Alfred Sauvy nous fournit notre conclusion aux remarques qui précèdent: « L'opinion publique, cette puissance anonyme, est souvent une force politique, et cette force n'est prévue par aucune constitution »¹³.

5 — PLAN DE L'ÉTUDE.

L'étude comprendra deux parties: dans une première partie, prenant comme exemple l'Union Soviétique, nous montrerons comment les prémisses idéologiques qui servent de normes aux individus dans la définition de leurs rôles sociaux permettent en même temps de fixer les modèles de participation des groupes et des individus à la vie sociale et politique de même qu'à établir les conditions et les modalités concrètes par lesquelles les opinions publiques se manifestent; dans notre seconde partie, nous reconstituerons une analyse similaire en prenant l'exemple des États-Unis. Dans notre conclusion, nous aborderons de façon systématique le problème des jugements de valeur.

13. Sauvy, Alfred, *L'opinion publique*, P.U.F., Paris, 1956, 6.

PREMIÈRE PARTIE

L'OPINION PUBLIQUE ET L'IDÉOLOGIE COMMUNISTE (RUSSIE SOVIÉTIQUE)

« Le régime soviétique, écrit Alex Inkeles, a créé l'un des systèmes les plus vastes et les plus complexes d'information publique du monde. Le parti communiste a forgé un système parallèle de contrôle, plus minutieux et complet qu'aucun autre qui existe encore depuis la guerre »¹⁴. Dans cette première partie, nous allons résumer la théorie qui gouverne le fonctionnement de ce système de contrôle, identifier le groupe qui exerce les contrôles, décrire les techniques au moyen desquelles ce groupe cherche à gagner la masse du peuple à ses vues, reconstituer les modalités selon lesquelles la masse fait connaître aux dirigeants ses impressions et ses désirs et, enfin, décrire la nature et les modes d'opération des principaux moyens d'information et d'expression.

14. Inkeles, Alex. *L'opinion publique en Russie Soviétique*, op. cit., 291. Dans cette première partie, nous avons largement puisé dans les matériaux contenus dans cet ouvrage. Dans « Recent Developments in Soviet Mass Communications » (*Gazette, International Journal of the Science of the Press*, (1959) Inkeles a relevé les développements concernant ce sujet qui se sont produits en U.R.S.S. entre 1950 et 1959.

1 — THÉORIE DU SYSTÈME DE CONTRÔLE.

D'après Lénine, de même que pour tous les théoriciens subséquents, le régime soviétique, dans sa forme actuelle, présente encore certaines des formes étatiques traditionnelles. Cependant, assure-t-on, l'État prolétarien diffère grandement de l'État libéral bourgeois tout en conservant certains caractères de celui-ci. L'État prolétarien s'apparente à l'État libéral bourgeois en ce qu'il comporte encore un résidu de violence. Mais, à la différence de ce dernier, la violence est ici reconnue seulement comme un moyen nécessaire pour conduire la société soviétique à la phase supérieure du communisme tandis qu'elle constitue l'essence même de l'État libéral bourgeois.

La violence, même en régime soviétique, est un moyen nécessaire afin de permettre la suppression des trois grands facteurs qui empêchent l'établissement immédiat du communisme intégral: l'insuffisante industrialisation de la Russie, l'existence du socialisme en un seul pays (ou en un petit nombre de pays) et, enfin, la nécessité de former les hommes à la mentalité communiste. Au troisième Congrès des Soviets, Lénine avait quelque peu refroidi l'enthousiasme de ses auditeurs en déclarant: « Il n'est jamais entré dans la tête d'aucun socialiste de « promettre » l'avènement éventuel de la phase supérieure du communisme... [Les grands théoriciens socialistes] présupposaient à la fois une productivité du travail différente de la productivité actuelle et un être humain différent de l'homme qu'on rencontre aujourd'hui dans la rue ». Et ailleurs, parlant de l'éducation comme du premier souci du régime soviétique, Lénine comparait le difficile processus d'éducation à la mentalité commu-

niste à une lourde chaîne qui se transforme par l'habitude de la porter en chaînon d'or.

Dans les conditions actuelles, le régime soviétique, tout comme l'État bourgeois lui-même, repose donc sur un équilibre de coercition et de persuasion. La persuasion, c'est-à-dire l'effort systématique pour influencer les attitudes et les comportements, est considérée comme la forme première et normale de contrôle; la coercition, c'est-à-dire l'usage de la force publique pour punir les adversaires et les récalcitrants, est un procédé de dernier recours. « Nous devons, a dit Lénine, convaincre d'abord et garder la force en réserve ».

Cette position, certes, n'exprime pas le désaveu du recours à la force. Mais elle affirme que celle-ci ne doit pas constituer l'unique support du régime communiste en Russie. Emus à juste titre par le déploiement de la violence généralisée en ce pays, les auteurs récents ont tendance à minimiser le rôle de la persuasion comme mode de contrôle alternatif¹⁵. Bien que la présente étude doive porter uniquement sur le contrôle par la persuasion, il est opportun de souligner que la contrainte représente à sa façon un moyen qu'utilisent les dirigeants pour contrôler l'état d'esprit du peuple: à toutes les époques et dans tous les pays, les rapports, notamment ceux de la police politique, fournissent de précieux renseignements sur les opinions privées et secrètes — par opposition aux opinions publiques et manifestes dont il s'agit ici — des individus. Dans un pays dictatorial, il est clair que l'écart entre les deux formes d'opinion est susceptible d'être relativement grand et il s'ensuit que

15. Sur le phénomène, les modalités et le rôle de la coercition en Union Soviétique, voir: Feliks Gross, *The seizure of political power in a century of revolution*, Philosophical Library, New York, 1958.

la fonction d'information remplie par la police politique (observation de la rumeur populaire, des idées qui ont cours dans des institutions comme l'école, les Eglises, les Clubs sociaux, les sociétés secrètes et ainsi de suite) a d'autant plus de valeur aux yeux du groupe dominant.

On a dit de l'État libéral qu'il est l'ami de tous et l'ennemi de chacun. L'État prolétarien se dit aussi l'ami de tous, mais, étant donné ce qu'il représente dans la vie des citoyens, il ne doit être l'ennemi de personne.

« Le prolétariat, écrivit Lénine, a besoin du pouvoir de l'État, d'une organisation centralisée de la force, de l'organisation de la violence, tant pour briser la résistance des exploités que pour guider la grande masse de la population — les paysans, la petite bourgeoisie, les semi-prolétaires — dans le travail d'organisation de l'économie socialiste »¹⁶.

Lénine, ici, indique les deux grandes fonctions de l'État prolétarien: fonction de coercition et fonction de persuasion. Mais comment justifier ce rôle dominant attribué à l'État? C'est qu'il est à la fois l'instrument chargé de la réalisation du but poursuivi par la société socialiste et l'unique porteur des moyens devant conduire à ce but.

L'État prolétarien se voit d'abord confier la responsabilité de l'instauration finale du communisme. Dans la phase de transition du socialisme au communisme, il est le gardien de l'objectif ultime et le responsable de la fidélité de chacun aux « alignements » successifs qui marquent autant d'étapes vers le terme à venir. Or, assure-t-on, ce n'est pas pour son profit propre que l'État

16. Lénine, V. I., *Collected Works*, London, 1927-1930, XXI (2), 169.

se montre aussi vigilant puisque chaque étape franchie, chaque combat remporté, le conduisent un peu plus près de sa destination finale, c'est-à-dire vers sa disparition en tant qu'il accomplit sa fonction de gouvernement des hommes. La vigilance dictatoriale de l'État, dans la théorie soviétique, se justifie donc d'abord par l'excellence du but poursuivi et ensuite par la nécessité où il se trouve de former des citoyens éventuellement parfaits, susceptibles d'agir conformément à l'idéal communiste, de leur propre gré et par leurs propres moyens, sans l'appui ni la protection des mécanismes étatiques. Mais cette condition ne sera remplie que le jour où les fins individuelles des citoyens s'identifieront parfaitement au but qu'incarne temporairement l'État. De la sorte, dans la phase de transition du socialisme au communisme, l'État constitue le centre et le terme de la vie des individus. Dans le système communiste, il est proprement impensable que l'individu revendique le droit de s'opposer aux fins qui lui sont prescrites, puisque c'est seulement par la fidélité à ces fins qu'il peut contribuer à l'établissement des conditions de sa propre libération. De fait, dit-on, l'individu n'est présentement libre que dans la mesure où il insère consciemment et sans restriction ses fins propres dans les fins générales de l'État. La liberté personnelle, selon cette théorie, ne peut être que le fruit d'un effort collectif. « C'est seulement dans le collectif, a dit Marx, qu'il est possible à l'individu de trouver les moyens de développer ses inclinaisons personnelles dans toutes les directions »¹⁷. Cette solida-

17. Il est important de souligner ici l'incompatibilité de la conception de la liberté qui prévaut dans l'idéologie communiste et de celle qu'affirme l'idéologie démocratique occidentale. On peut dire, en général, que, selon l'idéologie démocratique occidentale, l'individu est considéré comme libre lorsqu'il agit comme acteur indépendant

rité de vues entre le citoyen, la collectivité et l'État doit nécessairement se refléter dans l'unité des opinions. D'où on doit prévoir que la théorie soviétique du contrôle, parce qu'elle privilégie l'unité, se reflétera dans un régime des opinions publiques constitué de façon à permettre le dégagement des expressions favorables à un climat d'unité (expressions de camaraderie, de solidarité d'équipe, d'émulation enthousiaste, etc.).

L'État prolétarien est ensuite l'unique entrepreneur. Non seulement il monopolise l'ensemble des moyens de production, mais, encore, il est le propriétaire d'un complexe réseau de services essentiels dont dépendent le bien-être et même l'existence de tous les citoyens. Il va de soi qu'il possède tous les moyens d'information et d'expression, tels la presse, la radio, le cinéma et les principales maisons d'édition de livres et de revues. Aucune puissance pareille n'a encore jamais existé dans l'histoire des Églises et des États. Le gouvernement soviétique emploie à son service immédiat des dizaines de millions d'individus; de fait, l'ensemble de la population, d'une façon ou d'une autre, dépend de lui. Trois conséquences principales devraient résulter pour l'opinion publique d'une application aussi rigoureuse de la formule socialiste dans la détermination du système social.

En premier lieu, l'opinion publique devrait généralement privilégier l'aspect « communautaire » ou « collec-

au sein des institutions économiques et sociales et que celles-ci ne sont pas sous le contrôle de l'État. Tandis que selon l'idéologie communiste, l'individu est considéré comme libre lorsqu'il prend conscience que les actes que l'État (ou plus exactement les fonctionnaires du parti) l'oblige à poser, sont en même temps ceux que lui-même désire accomplir. Il est clair qu'une incompatibilité aussi fondamentale se répercutera profondément sur les caractères des opinions publiques dans une société communiste et dans une société libérale.

tif » d'un problème ou d'un événement au détriment de l'aspect individuel. Elle devrait normalement faire primer le bien des « cadres » sur celui des membres individuels. Dans un contexte de planification intégrale, en effet, le bien-être de l'individu dépend de la collaboration de tous — du comportement des groupes et des institutions de même que de l'utilisation rationnelle des moyens collectifs d'action et des mécanismes socio-économiques. Bref, tandis que, comme nous le verrons par la suite, l'opinion publique dans les sociétés capitalistes s'intéresse davantage aux hommes (chefs d'État, vedettes, maniaques, criminels, millionnaires, etc.) qu'aux processus institutionnels (fonctionnement des Parlements, rendement des usines et des fermes, etc.), en Union Soviétique on s'intéresse surtout aux processus institutionnels et aux hommes seulement dans les limites de leur rôle social.

En second lieu, dans une société où les individus concèdent des pouvoirs si étendus au groupe dominant, il faut s'attendre à ce que ceux qui administrent les biens publics — et ils doivent être relativement nombreux — soient un important sujet de préoccupation pour l'opinion. Le socialisme, a-t-on dit, écrasera la bureaucratie, sinon, la bureaucratie écrasera le socialisme. De fait, comme nous le verrons par la suite, la bureaucratie est la principale préoccupation des dirigeants soviétiques et le principal sujet d'intérêt de l'opinion publique en U.R.S.S.

En troisième lieu, dans une société où un seul entrepreneur, l'État, possède les biens et les services, il est moins nécessaire de recourir à la publicité pour stimuler artificiellement les goûts et les besoins des consommateurs que dans une société où la production des biens et des services dépend des initiatives d'entrepreneurs privés. L'État, en effet, par le monopole qu'il détient possède

un moyen plus puissant que toute forme de publicité pour écouler ses produits. Il ne recourra à la publicité que dans la mesure où les conditions d'une économie planifiée l'exigeront. Or, nous montrerons par la suite que, dans les sociétés capitalistes, la publicité permet l'existence même des moyens d'information et d'expression de l'opinion publique et, par son contenu, contribue largement à la créer.

2 — DÉTENTEURS DES POSITIONS DE PUISSANCE ET DE DÉCISION

La structure socio-politique de l'Union Soviétique repose sur deux organisations pyramidales parallèles mais reliées l'une à l'autre à tous les paliers par suite d'une « union personnelle » résultant de la présence des mêmes hommes à la tête de l'une et l'autre organisations : celle du gouvernement et celle du parti communiste bolchevique. Pour autant qu'il est possible de caractériser ce système des plus complexes, disons que les chefs du gouvernement règneraient à la façon des rois constitutionnels anglais c'est-à-dire sans gouverner, tandis que les dirigeants du parti représenteraient le gouvernement effectif, à la façon du Parlement. Mais la situation est bien plus complexe du fait que les dirigeants du parti et les chefs du gouvernement sont les mêmes personnes. Poursuivant l'analogie avec la monarchie constitutionnelle anglaise, tout se passe comme si le roi en tant que roi se contentait de régner sans gouverner et qu'en même temps il gouvernerait sans régner comme premier ministre au Parlement. Mais, en Russie Soviétique, le gouvernement, dans sa fonction la plus élevée, dans la seule fonc-

tion précisément qui lui sera allouée dans la période du communisme supérieur, consiste dans « l'administration des choses ». De la sorte, les mêmes hommes qui contrôlent le parti et le gouvernement contrôlent aussi les entreprises, les services, les syndicales ouvrières, les mouvements de jeunesse, les institutions d'éducation et les moyens d'information et d'expression de l'opinion. Ce contrôle généralisé s'accomplit grâce à un réseau extrêmement intégré de « rouages de transmission » qui, à partir du centre situé à Moscou, descendent, en rangs parallèles mais encore une fois liés les uns aux autres, aux Républiques, de celles-ci aux Provinces, et de là aux régions et aux districts, pour aboutir finalement aux localités. Et le chef d'une institution locale est rigoureusement responsable vis-à-vis de son chef régional immédiat et ainsi de suite jusqu'aux quelque cinquante chefs suprêmes qui se contentent généralement du modeste titre de ministres du gouvernement de l'U.R.S.S.

Le groupe dominant dans la société soviétique est donc facile à identifier. Il est constitué de tous ceux qui sont en charge de la direction des rouages à un niveau quelconque du système multi-pyramidal. Ce groupe forme ce qu'on appelle en Russie Soviétique les cadres, cadres du parti, de l'industrie, de l'enseignement, de la presse, et ainsi de suite. Il comprend les hommes de science, professeurs et autres catégories d'intellectuels, les administrateurs supérieurs, les techniciens et les ouvriers hautement spécialisés¹⁸. Il est évident que plus la position occupée est élevée parmi les multiples échelons que comporte l'une ou l'autre des pyramides de fonctions, plus le rôle qui y correspond est revêtu d'autorité et de

18. Inkeles, Alex, « Social stratification and mobility in the Soviet Union: 1940-1950 », *Am. Soc. Rev.*, 1950, 465-479.

prestige. Mais, inversement, il va de soi que toutes les fonctions de responsabilité, aussi humbles qu'elles puissent être, procurent à ceux qui les détiennent une autorité et un prestige bien plus considérables qu'elles ne le comportent en elles-mêmes, du seul fait qu'elles associent ces hommes à une structure de contrôles bien définie et toute-puissante. Or, quel que soit le type de fonction qu'un individu soit appelé à remplir — qu'il s'agisse de gérance de ferme collective ou d'entreprise, de secrétariat d'une section locale du parti, d'enseignement ou de journalisme, peu importe — personne ne peut aspirer à de brillantes promotions dans son secteur sans devenir membre du parti ou du moins sans témoigner activement sa sympathie à l'égard de ce dernier. Dans la terminologie soviétique, les individus appartenant à cette catégorie de sympathisants et d'aspirants s'appellent bolcheviques « sans parti ». On peut donc conclure qu'en Russie Soviétique, c'est l'adhésion au parti qui ouvre la voie au prestige social. Il va de soi, bien sûr, que d'autres facteurs entrent nécessairement en ligne de compte dans le choix des candidats aux divers postes de l'industrie ou des services: qualifications requises, traits de tempéraments et ainsi de suite.

D'après ce critère, les détenteurs des positions de puissance et de décision en Union Soviétique seraient au nombre d'environ dix ou douze millions, le degré d'influence dont chacun est revêtu correspondant, dans la plupart des cas, à la position occupée dans la pyramide du parti. Mais il faut ici mentionner deux aspects importants de la structure de contrôle en ce pays.

Premièrement, même dans le cas de celui qui est à la tête du plus modeste rouage au niveau local, l'autorité qu'il détient vis-à-vis de ses subordonnés est absolue tout

comme il est lui-même absolument responsable du fonctionnement du rouage vis-à-vis de son supérieur immédiat. Il est donc un chef dans le sens fort du terme et il exerce ainsi une influence profonde sur son entourage immédiat.

Deuxièmement, ce groupe dominant constitue un groupe rigoureusement fonctionnel. Son influence s'exerce d'une façon toute pragmatique, à l'occasion du travail, des loisirs, de l'enseignement, etc. Elle en pénètre d'autant plus profondément ceux qui la subissent.

Les élites dirigeantes étant identifiées, il s'agit maintenant d'apprécier les conditions de son action sur l'opinion publique. Ces conditions permettent une action virtuellement très efficace. En effet, les mêmes hommes qui exercent les fonctions de responsabilité dans les domaines les plus divers se trouvent en même temps en mesure, grâce à leur monopole des moyens d'éducation, d'information et d'expression, de dicter à la masse les opinions qu'ils désirent. A aucune autre époque de l'histoire et dans aucun autre pays, un groupe dominant ne s'est encore trouvé dans une position aussi favorable vis-à-vis de l'opinion publique. Le système de contrôle soviétique ne connaît pas d'autres limites que celles qui découlent des déficiences de fonctionnement au sein de la structure sociale. Et comme on le verra par la suite, l'opinion publique en Russie Soviétique se concentre précisément sur ces déficiences, afin de les faire connaître, de les critiquer et de demander qu'elles soient corrigées (tyrannie ou incompétence des fonctionnaires locaux, négligence des travailleurs, retards dans la production, etc.).

L'élite directoriale justifie sa situation par le recours à plusieurs arguments idéologiques qu'il importe de re-

lever pour faire comprendre les processus de dégagement de l'opinion publique en Russie.

Les conditions du processus révolutionnaire en Russie tsariste conduisirent Lénine à reformuler les rapports établis par les marxistes entre la masse et l'élite¹⁹.

Selon Lénine, le succès du mouvement révolutionnaire dépendait à la fois de la conscience de classe et de l'organisation du parti. Il fallait, à la tête du mouvement, un petit groupe de révolutionnaires professionnels, capables de tromper la vigilance de l'*Okrana* (police tsariste), d'agiter dans le secret et d'éveiller « du dehors » la conscience de classe chez les masses. Il traduisit cette exigence révolutionnaire sous la forme de deux concepts: pour lui, l'élite révolutionnaire éprouvée représente la « conscience objective » du mouvement prolétarien tandis que la masse en est la « conscience spontanée ». Celle-ci, qui formait il est vrai la trame de fond du processus révolutionnaire, demeurait cependant impuissante tant qu'elle n'était pas « activée » par la première.

Pour Lénine, le parti représentait « l'état-major général » de la classe ouvrière. A sa tête, il voyait « une douzaine de chefs éprouvés et de talent »; ceux-ci dirigerait un corps de « sergents-majors » triés sur le vo-

19. Sur la question des rapports de l'élite et de la masse comme sur celle des processus d'accumulation du capital, Rosa Luxembourg fut le principal adversaire de Lénine. Voir à ce sujet ses articles publiés dans *Die Neue Zeit*, articles regroupés et publiés en français sous le titre *Marxisme, Réformisme et Léninisme*, Paris, 1934. Plekhanov, le premier théoricien marxiste de la Russie, n'était pas d'accord non plus avec « l'élitisme » de Lénine quoiqu'il vacilla entre l'opposition active et le silence. La question: « le parti doit-il grouper une élite de révolutionnaires éprouvés ou devenir un mouvement de masse » fut un des trois points fondamentaux de la rupture entre les communistes russes au Congrès de Bruxelles-Londres de 1903. La majorité qui fut favorable à la position de Lénine devint connue sous le nom de « bolcheviques » alors que la minorité fut désormais appelée « mencheviques ».

let et parfaitement formés, qui à leur tour se verraient chargés de diriger l'« armée prolétarienne » dans la dure lutte des classes. L'autorité irait de haut en bas et la responsabilité, de bas en haut²⁰.

On créerait d'abord une « avant-garde » de marxistes éprouvés, laquelle propagerait graduellement la doctrine parmi les masses. « L'art de la politique (et la bonne compréhension par le communiste de ses tâches), a écrit Lénine, consiste dans l'appréciation correcte des conditions et du moment où l'avant-garde du prolétariat pourra s'emparer avec succès du pouvoir, puis, pendant et après cette prise du pouvoir, dans l'obtention d'un appui suffisant de la part de couches assez larges de la classe ouvrière et des masses laborieuses non prolétarienne [i.e. les paysans] et, par la suite, dans la conservation, la consolidation et l'extension de son pouvoir »²¹.

Dans *Que faire?*, écrit en 1902, Lénine traçait ainsi la ligne de conduite à suivre par l'élite révolutionnaire: « La classe ouvrière doit être poussée en avant du dehors; il n'y a jamais eu assez d'une telle poussée du dehors... Nous, révolutionnaires professionnels, devons continuer et continuerons ce genre de poussée et avec cent fois plus de vigueur que nous ne l'avons fait jusqu'à présent »²².

20. Lénine, V. I., *Selected Works*, II, 409-457, 133-141, et IV (1) 44-50. Voir le même recours à la terminologie militaire par Staline dans son *Rapport* au Comité central plénier du parti communiste de 1937. (Il utilise les termes suivants: « état-major général », « corps d'officiers », « officiers non commissionnés », « soldats »).

21. *Ibid.*, X, 91-92. Cette théorie a été incorporée dans le texte des statuts adoptés par le dix-huitième Congrès du parti en 1939 et retenue dans les statuts amendés lors du dix-neuvième Congrès en 1952. La Constitution de l'U.R.S.S. se borne à déclarer que le parti représente « le noyau dirigeant de toutes les organisations des masses laborieuses, tant publiques que gouvernementales » (art. 126).

22. *Ibid.*, II, 137.

Or, toujours selon Lénine, cette hiérarchie des rapports entre chefs et subordonnés qui ne fait en définitive que reproduire les divers degrés de développement de la conscience prolétarienne sera aussi nécessaire après la révolution que durant la période antérieure. Après la révolution, la principale tâche du parti sera de promouvoir l'éducation des masses. Le parti se transformera en une « école du communisme ». Il s'agira alors pour le parti non de « suivre » mais de « précéder » les masses, de les « éveiller » à la conscience de leurs intérêts à longue échéance.

Cette doctrine de la direction active des masses par le parti est essentielle à la compréhension des caractères particuliers de l'opinion publique en Russie Soviétique.

L'opinion publique vise avant tout à influencer l'état d'esprit des masses. Elle cherche à convaincre et à persuader. « Toute la tâche des communistes, écrivit Lénine, se ramène à convaincre les éléments arriérés »²³. Dans *Le Léninisme*, Staline commente ainsi la position de Lénine: « La direction doit être apte à convaincre les masses que la politique du parti est bonne; apte à propager des mots d'ordre — et à agir en conséquence — qui rapprochent les masses du Parti ».

Mais si le parti, qui représente la « conscience objective » du mouvement prolétarien, doit prendre en mains la direction, il ne doit cependant pas perdre contact avec la conscience prolétarienne « spontanée » représentée par les masses. Celles-ci, au cours de leurs labeurs quotidiens, acquièrent une expérience qui représente, pour ainsi dire, la matière première de la conscience prolétarienne. Cette expérience, le parti doit la connaître; il doit aussi en tenir compte dans l'élaboration des programmes

23. *Ibid*, X, 95.

et dans la définition tactique des lignes générales de conduite. Selon Staline, « le parti est capable de convaincre les masses par leur propre expérience que sa politique est juste, s'assurant ainsi de l'appui de la classe ouvrière et incitant les larges masses des travailleurs à le suivre ». Il est donc essentiel que le parti puisse être mis au courant de l'état d'esprit des divers groupes sociaux. Aussi, faut-il s'attendre à ce que le régime d'expression de l'opinion publique en Union Soviétique permette le dégagement des sentiments populaires, dans la mesure tout au moins où ceux-ci peuvent servir à la définition ou à la ré-orientation des mots d'ordre ou des programmes. Le devoir d'informer le parti a toujours été considéré comme de stricte obligation pour tout citoyen soviétique. Mais il n'en demeure pas moins que le « professeur », c'est-à-dire le parti, lui qui concentre entre ses mains le contrôle des moyens d'information, a le pouvoir de déterminer les termes de référence (valeurs ou objets) de l'opinion publique. Il lui est donc loisible d'étendre ou de restreindre l'expression de l'opinion publique selon les besoins du moment et les problèmes qu'il a à résoudre. Inkeles a fort bien formulé la conception soviétique de l'opinion publique: « La théorie soviétique ne néglige pas l'opinion publique. Mais elle répudie plus ou moins complètement la nécessité de la suivre et souligne le besoin de la façonner. Cela implique qu'on étudie l'opinion publique surtout pour déterminer le rythme de ses propres actions »²⁴.

Enfin, il faut retenir que l'action du parti s'exerce par les masses, ou plus précisément par les divers groupes sociaux. Chaque groupe, par son activité fractionnaire, a

24. Inkeles, Alex, *L'opinion publique en Russie Soviétique*, op. cit., 27.

un rôle précis et distinct à jouer pour permettre la réalisation du programme d'ensemble. Les moyens d'information et d'expression devront donc être développés en conséquence. D'où il faut prévoir qu'ils seront hautement différenciés²⁵.

3 — TECHNIQUES D'INFLUENCE SUR LA MASSE

Pour mener à bien sa tâche de formation de l'opinion publique, le parti dispose de trois moyens généraux: la propagande, l'agitation et l'organisation.

La différenciation typiquement soviétique établie entre propagande et agitation découle de la distinction, que nous venons de constater, entre « avant-garde » et « masse ». C'est Plekhanov qui a formulé pour la première fois cette distinction: « Un propagandiste présente de nombreuses idées à quelques personnes; un agitateur ne présente qu'une ou peu d'idées, mais il les présente à une foule de gens »²⁶.

La propagande consiste dans la présentation des idées des principaux théoriciens du marxisme et des principales étapes de l'histoire du parti. Sa principale fonction est d'« armer » ceux à qui elle s'adresse de façon à ce qu'ils soient aptes à répandre « la vérité » et à mener « le bon combat ». Elle s'adresse, donc avant tout aux groupes dominants de la société, aux membres du parti de même qu'aux sympathisants éclairés. Elle vise à la formation des chefs. Elle doit servir au succès de l'agitation.

Par contraste, celle-ci représente « le principal moyen d'éducation politique des larges masses de la classe ou-

25. Pour cette question, voir Inkeles, *ibid.*, 26.

26. Cité par Inkeles, *ibid.*, 43.

rière dans l'esprit du communisme. Elle s'adresse donc au premier chef aux masses et cherche à leur faire connaître les mots d'ordre et les décisions du parti, à leur expliquer la politique du parti et du gouvernement et à mobiliser tous les ouvriers pour une participation active et consciente à l'édification du nouvel ordre social ». Elle vise à créer dans la masse les dispositions désirées.

Les changements survenus dans la structure et la stratification sociales et, par voie de conséquence, dans la composition du parti, par suite de l'évolution socio-économique et des conséquences de la deuxième guerre mondiale, ont forcé les dirigeants soviétiques à différencier l'effort de propagande. On distingue maintenant trois niveaux de propagande: une première forme, qui s'adresse aux éléments supérieurs du parti, vise à former des marxistes éprouvés, capables d'assumer les plus hautes responsabilités et de participer activement à l'élaboration des programmes et des lignes de conduite; une seconde forme, qui s'adresse à l'ensemble des membres du parti, a pour but de procurer à ceux-ci une connaissance suffisante de la doctrine et du programme du parti afin qu'ils puissent le représenter dignement dans leurs sphères d'activité respectives et comprendre les mots d'ordre qu'ils ont à transmettre et à faire appliquer; une troisième forme, enfin, qui s'adresse à la nouvelle intelligentsia technique (ingénieurs, spécialistes, industriels, administrateurs), a pour objectif de lui inculquer la doctrine communiste conformément à l'interprétation qu'en donnent les dirigeants du parti. A chacun de ces niveaux correspond un degré propre d'instruction. La formation se fait surtout par communication orale, directe, des écoles spéciales étant abondamment pourvues à cet effet. En outre, les journaux consacrent de nombreux articles écrits spéciale-

ment à l'intention de cette intelligentsia; et des conférences préparées à son intention par les meilleurs professeurs occupent un pourcentage élevé des émissions radiophoniques. Cependant, l'étude personnelle, par la lecture et la réflexion, est toujours considérée comme la méthode fondamentale de formation marxiste des éléments supérieurs, des membres du parti et de l'intelligentsia nouvelle. Plus un homme est passé maître dans sa spécialité propre et plus on s'attend à ce qu'il ait lu, compris et assimilé le contenu des œuvres fondamentales de la doctrine communiste.

De son côté, l'agitateur, d'ordinaire un membre du parti mais toujours au moins un sympathisant, a pour fonction de faire l'éducation politique et professionnelle de ses camarades de travail. Le travail d'agitation, qui comporte souvent beaucoup de risques à cause même de la situation délicate où se trouve placé l'agitateur, est considéré comme un devoir strict que le parti peut imposer à quiconque. Ce travail ne comporte donc aucune rémunération pécuniaire; mais il constitue une des principales voies d'avancement dans le parti. Avant d'être promu agitateur, tout individu doit auparavant avoir suivi un séminaire spécial sous la présidence du secrétaire local du parti. De plus, ce dernier crée des écoles au niveau du district et de la région et le secrétariat du parti à l'échelon correspondant met à la disposition de l'agitateur, livres, journaux, matériel et documents de tout type²⁷. Enfin, le parti publie une revue semestrielle, le *Guide de l'agitateur*, qui tire à plus de deux millions d'exemplaires et est publié en plusieurs langues. Le *Guide de l'agitateur*, note Inkeles, est, quant à la circulation, le

27. Inkeles, *ibid.*, 71, qui cite le *Guide de l'agitateur*.

plus important parmi les périodiques de tout type en Union Soviétique.

Les fonctions de l'agitateur sont diverses. La transformation de la structure sociale s'est reflétée dans les conceptions changeantes qu'on s'est faites de son rôle. Le besoin urgent d'une abondante main-d'œuvre spécialisée tant dans l'industrie que dans l'agriculture a entraîné le développement, à côté de l'agitateur politique proprement dit, de l'agitateur « modèle » qui, par son exemple, propose à ses camarades les attitudes qui conviennent à un bon travailleur soviétique²⁸. Il militera en faveur de la réduction du gaspillage, de l'honnêteté dans le travail, de nouvelles méthodes de production, etc., selon les circonstances et les besoins du moment. Sa production sera supérieure à quiconque et il travaillera à élever le rendement de ses camarades. Il sera donc un stakhanoviste bien informé. Toujours, il mettra en relief la bonne façon socialiste d'entreprendre une tâche, d'aborder un problème ou de se faire une opinion. Homme de conviction profonde, il agira surtout par le contact personnel et par la communication orale directe. Bref, son rôle est de faciliter et d'accélérer la promotion de ceux qui occupent les strates inférieures de la société: il est, selon l'expression reçue, « l'organisateur des masses ». Depuis 1940 surtout une nouvelle catégorie d'agitateurs a été formée. Le désir d'intégrer plus profondément la nouvelle intelligentsia technique dans la société soviétique a conduit les dirigeants du parti à demander aux ingénieurs et aux techniciens de même qu'aux gérants des entreprises de servir comme agitateurs. Leur rôle consiste surtout à manifester de façon tangible la solidarité qui lie les élé-

28. Pour une analyse de ces fluctuations, voir Inkeles, *ibid.*, 88-123.

ments directoriaux et la masse des travailleurs en dépit des différences de statut et d'autorité et de l'écart énorme entre les revenus des uns et des autres²⁹.

Il découle de ces considérations que le nombre des agitateurs doit nécessairement être très élevé. Inkeles parle d'une « armée d'agitateurs [que le parti] a mobilisée et organisée pour porter son message au peuple »³⁰. Le parti entretient régulièrement un effectif de quelque deux millions d'agitateurs, soit un pour cent habitants ou un pour soixante-cinq adultes au-dessus de l'âge de quinze ans. La répartition territoriale n'est pas uniforme; elle varie de région à région et les villes comptent généralement une proportion plus grande d'agitateurs que les campagnes. En 1949, l'Ukraine en comptait un pour cinquante habitants et Moscou, en 1946, un pour trente habitants. Par contre, dans certaines régions rurales isolées, on remarque de nombreuses fermes collectives, englobant des centaines de personnes, qui n'en possèdent pas un seul et doivent se contenter d'un agitateur de district qui

29. Inkeles énumère ainsi les fonctions remplies par l'agitateur: 1° il contribue à étendre et à améliorer le champ d'action des moyens d'information; 2° il fournit, par son travail sur les groupes, un cadre dans lequel l'action du parti a le plus de chances d'être efficace; 3° il forme un important lien personnel entre le parti et le peuple; 4° étant une personne réelle, visible et tangible, il sert de cible commode à l'agressivité, à l'hostilité et au mécontentement des groupes; 5° par son travail de communication orale directe, il rend possible un haut degré de différenciation dans le contenu de l'agitation et facilite la concentration sur les problèmes pressants de caractère local; 6° il est en rapport constant avec des individus, peu nombreux, qui sont, en général, ses camarades immédiats de travail; 7° il sert de source constante d'information pour le parti sur les attitudes et l'état d'esprit de la population. *Ibid.*, 114-118. Sur la façon dont l'agitateur moyen remplit ces divers rôles, voir: Inkeles, *ibid.*, 89 et suivantes.

30. Inkeles, *ibid.*, 66. Les chiffres qui suivent sont tirés de son livre, 66-67, et sont rapportés par la revue soviétique *Culture et Vie* no 17, 10 décembre, 1946; no 1, 11 janvier, 1947 et no 27, 30 septembre 1947.

leur rend visite deux ou trois fois par année. En outre, à l'occasion des campagnes électorales, le parti emploie environ trois millions d'agitateurs temporaires.

Ni la propagande ni l'agitation ne rempliraient les fonctions qui leur sont dévolues si les organismes responsables manquaient d'efficacité. Aussi, en Union Soviétique, considère-t-on l'organisation comme une activité spécifique, à côté de la propagande et de l'agitation proprement dites.

Le parti a créé un organisme particulier qui a la charge de la propagande et de l'agitation. Cet organisme est maintenant connu sous le nom de Département de la Propagande et de l'Agitation du Comité Central du parti communiste de l'Union Soviétique (appelé couramment le département de l'*Agit-Prop.*). Ce département constitue donc un élément de la structure générale du parti. Il « assume la responsabilité générale de façonner et de mobiliser l'opinion publique en vue de faciliter et de seconder efficacement la réalisation des buts à longue et brève échéance définis par la direction du Parti comme les fins de la nation entière. Il unifie et coordonne les vastes et multiples activités tendant à influencer l'opinion publique qu'exercent le parti, les services gouvernementaux et les organisations publiques placées sous le contrôle du parti... Dans le cadre des décisions politiques fondamentales adoptées par le Praesidium, (il) détermine tant la ligne générale que l'action particulière dans toutes les questions touchant directement l'opinion publique à tous les niveaux. Il doit porter les décisions du parti et du gouvernement à la connaissance du public, les lui expliquer, y gagner la population et la mobiliser en vue de leur exécution. Il est non seulement la principale voie de communication entre le parti et le peuple,

mais aussi le principal instrument à travers lequel l'attitude des masses est communiquée aux dirigeants. Il est à la fois entonnoir et siphon, et ses dirigeants doivent veiller à ce que les lignes de communication soient, comme s'expriment souvent les journaux du Parti, « ouvertes du haut en bas et de bas en haut ». Ses activités vont des questions difficiles et délicates d'interprétation des textes marxistes à l'explication donnée à l'ouvrier ordinaire pourquoi ses normes de production ont été changées; et du choix de mots d'ordre pour la célébration de l'anniversaire de la révolution à la critique détaillée d'un obscur journal mural manuscrit dans quelque lointaine usine ou ferme »³¹. Cette longue citation fait comprendre l'étendue des responsabilités confiées au département de la propagande et de l'agitation. Il est à noter cependant que sa fonction se borne à arrêter les politiques à suivre; les organismes ordinaires du parti et du gouvernement veillent à l'exécution de ces politiques. Ainsi, ce n'est pas le département mais bien des services gouvernementaux spéciaux qui administrent les journaux, la radio et le cinéma. Cependant, des représentants du département siègent régulièrement aux réunions des diverses commissions du ministère de la culture.

L'organisation administrative du département, tout comme le gouvernement et le parti, se modèle selon une structure pyramidale. A sa tête se trouve le directeur, lui-même secondé par trois ou quatre vice-directeurs. Ceux-ci ont la responsabilité immédiate des grands services du département et dirigent le chef administratif de chacun des services. Ces services comportent les mêmes divisions territoriales que le gouvernement et le parti: services ré-

31. Inkeles, *ibid.*, 33-34.

publicains, régionaux, etc., jusqu'aux services d'usine et de localité. Les services locaux ne comprennent généralement qu'un secrétaire, qui agit parfois en même temps comme secrétaire du parti. A l'exception du directeur et des vice-directeurs généraux qui sont nommés par le comité central du parti, les responsables de chacun des services territoriaux sont choisis par l'organisation correspondante du parti, avec, dans le cas des fonctionnaires les plus importants, l'approbation de l'échelon hiérarchique supérieur. En outre, chacun des services inférieurs est sous la surveillance du service supérieur, jusqu'à ce qu'on arrive au sommet de la pyramide avec l'administration centrale. Ainsi donc, on peut conclure avec Inkeles que « le contrôle absolu de toutes les questions touchant l'opinion publique est concentré et centralisé au sein du département de la propagande et de l'agitation dont l'autorité s'étend jusqu'au plus modeste secrétaire à la propagande et à l'agitation du plus petit comité exécutif de quelque lointaine organisation de base dans une usine ou un village »³².

Trois remarques principales se dégagent de cette analyse de la propagande et de l'agitation.

Premièrement, l'analyse confirme la thèse de Stoetzel³³ selon laquelle la fonction principale de la propagande (et de l'agitation) est la création, chez les individus, des attitudes requises; plus précisément, elle vise à combler l'écart entre les opinions individuelles et les opinions publiques. Mais, si la propagande traduit l'absence, parmi les individus, des attitudes jugées désirables par le groupe dominant d'une société, il n'en reste pas moins, comme

32. Dix-huitième congrès du parti communiste, cité par Inkeles, *ibid.*, 39.

33. Stoetzel, Jean, *op. cit.*, 171.

Stoetzel le note, que son succès dépend de l'existence préalable d'un climat général favorable. Or, selon nous, un tel climat ne peut se dégager que là où les conditions sociales d'ensemble permettent un certain niveau de bien-être et laissent prévoir une amélioration constante de ce niveau dans l'avenir. Par conséquent, et c'est ce que notre étude du cas de l'Union Soviétique vise à démontrer, les modalités techniques d'une propagande (et d'une agitation) donnée sont une fonction du système social global et ne prennent un sens que par référence à celui-ci.

Deuxièmement, notre analyse confirme aussi l'hypothèse de E. L. Bernays³⁴ selon laquelle l'évolution des structures sociales dans les sociétés industrialisées et urbanisées aurait fait apparaître une « propagande nouvelle » qui ne cherche plus seulement à « influencer » l'opinion mais qui, en outre, cherche à « connaître » les attitudes effectivement partagées par les individus. Si la propagande vise toujours à modeler l'opinion publique, elle va généralement dans le sens des aspirations profondes d'une population du moins telles qu'elles sont reformulées par l'idéologie dominante. Nous rejoignons ainsi les commentaires que nous avons faits à propos de la thèse de Stoetzel.

Troisièmement, nous avons souligné plus haut que la propagande [et l'agitation], en Union Soviétique se trouvait parfaitement adaptée aux besoins et aux intérêts du parti. Si le parti, cette machine colossale, peut se présenter au simple citoyen soviétique comme un être réel, et bien vivant, en chair et en os, c'est grâce à l'ingénieuse organisation de la propagande et de l'agitation. Cette organisation découpe la structure massive de la société en sous-

34. Bernays, E. L., *Propaganda*, Liveright, New York, 1928, 48.

structures qui dégagent de façon méticuleuse les groupes communautaires naturels de voisinage et de travail. Il est paradoxal de constater que, dans un pays généralement dépeint comme le prototype parfait de la société « de masse » et d'un collectivisme où tout caractère individuel est aboli, les rapports entre les individus et le groupe qui est chargé jusque dans les moindres détails des décisions communes s'établissent à un si haut degré par une chaîne de communications orales directes, de personne à personne. L'ampleur des échanges de vue partant sur les problèmes communs qui doivent se dérouler en Union Soviétique constitue pour nous un sujet d'étonnement. Et le succès apparent d'un système établi d'après le principe de la plus grande uniformité des fins dans la plus grande diversité des rapports nous confond également.

4 — MODALITÉS D'EXPRESSIONS DE LA MASSE

L'Union Soviétique se définit comme une démocratie prolétarienne. Cependant, puisque, selon la position officielle, l'accord général sur les buts généraux et sur les grands moyens est acquis, la démocratie prolétarienne ne doit pas être aménagée de façon à permettre le dégagement de l'opposition, c'est-à-dire de formules politiques alternatives, cette opposition n'existant pas dans la réalité. Aussi considère-t-on avec mépris les régimes politiques qui permettent une opposition légale, le bi- ou le multipartisme, etc. Ces régimes, estime-t-on, réalisent tout au plus une forme inférieure de la démocratie, la forme que permet une société où subsistent les antagonismes de classe. De plus, ces démocraties sont purement formelles; elles reflètent l'hypocrisie de la classe dominante qui,

quel que soit le parti au pouvoir, gouverne toujours et fait partout prédominer ses intérêts de classe. Par contre, conclut-on, la démocratie prolétarienne permet la participation active de la masse à la direction assumée par des chefs qui prétendent représenter ses intérêts réels.

Mais comment s'institue donc la démocratie prolétarienne? Le principe qui prévaut est connu sous le nom de « centralisme démocratique ». Il comporte quatre éléments: les dirigeants, depuis le Comité Central du Parti de l'U.R.S.S. et les membres du Soviet Suprême jusqu'au secrétariat exécutif de l'organisation locale, sont désignés par leur organisation respective, inscrits sur une liste unique et élus par mode de scrutin universel et secret; les dirigeants sont responsables non pas devant les citoyens en général mais vis-à-vis de leur organisation respective; une stricte discipline fondée sur la loyauté, la soumission et l'adhésion unanimes, et non pas sur la règle de la majorité, assure la rapidité et l'efficacité des décisions; les décisions des organisations supérieures engagent les organisations inférieures. Comme le note Inkeles, « les deux premiers éléments représentent l'aspect démocratique du principe du centralisme démocratique, les deux derniers en étant l'aspect centraliste »³⁵.

Le centralisme démocratique lie étroitement subordination et participation. « Vivre dans une société, a écrit Lénine, et être libre par rapport à cette société est impossible ». La liberté, telle qu'on la conçoit en Union Soviétique est, pour l'individu, le fruit de la participation aux objectifs et aux efforts collectifs. L'individu ne formule pas les objectifs, il s'y associe. Cette association s'accom-

35. Inkeles, *ibid.*, 30.

pagne du droit, voire même du devoir de critique. L'individu doit être, selon la formule reçue, un activiste³⁶.

En effet, chaque citoyen a l'obligation de vérifier l'exécution, par les administrateurs et par ses camarades, des décisions qui émanent des organisations supérieures et des tâches qui ont été confiées à son groupe. Cette vérification s'appelle « contrôle ».

La faiblesse des contrôles institutionnels à la disposition des individus, en tant que tels, est frappante. Le système électoral soviétique n'est pas conçu comme permettant un contrôle effectif. Des commissions spéciales d'enquête (dites commissions de contrôle) ont été créées mais, en raison sans doute de la masse énorme des faits à vérifier, elles n'ont produit que peu de résultats. Dès les premières années du nouveau régime, il est apparu que dans une société où virtuellement toutes les activités étaient planifiées, le contrôle devait être universel et permanent. De sorte que chacun devait devenir le « contrôleur » de son voisin. C'est de cette condition de la réciprocité des contrôles que se sont développées la « critique » et l'« autocritique », qui constituent les véritables formes institutionalisées du contrôle social en Union Soviétique.

36. Afin de mettre l'accent sur la nécessité de la critique, les statuts du parti furent amendés en 1952 de façon à inclure non seulement le droit « de critiquer tout fonctionnaire du parti aux réunions du parti » mais aussi le droit « de faire rapport à la direction du parti, même au Comité central du parti, des déficiences constatées dans le travail, quelles que soient par ailleurs les personnes impliquées ». L'amendement se poursuit ainsi: « Un membre du parti n'a aucun droit de taire un état de choses insatisfaisant et de laisser passer sous silence les erreurs commises. Une telle omission mettrait en danger les intérêts du parti et de l'Etat. Et celui qui chercherait à dissuader un membre du parti d'accomplir son devoir de critique devra être sévèrement puni puisqu'il viole les intérêts du parti ». Or cette nouvelle règle du parti a été aussi étendue à toutes les activités et domaines où le parti lui-même n'est pas directement impliqué.

Dans un article paru dans *Le Bolchéviste*, en mars 1948, K. Simonov a formulé en ces termes l'impératif catégorique de la critique et de l'autocritique: « Le processus de développement de la nouvelle conscience, de la nouvelle moralité est un processus très compliqué. Il ne constitue pas un mouvement continu. Il implique au contraire une lutte douloureuse et ardue... Nous ne devons pas critiquer seulement ce qui a été mal fait; nous devrions aussi nous faire reproche pour ce que nous-mêmes n'avons pas suffisamment bien fait du point de vue de celui qui serait un parfait socialiste ».

L'autocritique « dénonce les défauts et les erreurs dans le travail des personnes, des organisations et des institutions, sur la base d'une discussion libre et concrète par les travailleurs de tous les problèmes de la vie économiques et politique... (et) développe l'aptitude à voir, découvrir, reconnaître ses propres erreurs et à en tirer des leçons »³⁷.

Il existe deux formes de critiques: la critique « par en haut », c'est-à-dire celle qu'exercent le parti et les divers organismes de surveillance; la critique « par en bas », celle qui émane des individus et qui intéresse plus directement notre propos. La critique « par en bas » se décompose elle-même en deux formes, selon que l'individu critique ses camarades ou les fonctionnaires responsables des organismes publics, du parti ou du gouvernement.

Les domaines et les sujets auxquels la critique peut s'appliquer sont rigoureusement définis: elle doit se borner à l'examen des déficiences possibles dans l'exécution des programmes; elle ne doit jamais porter, du moins tant qu'une nouvelle ligne n'a pas été élaborée, sur les

37. *Dictionnaire politique de l'U.R.S.S.*, d'après Inkeles, *ibid.*, 183.

programmes eux-mêmes, ceux-ci ayant été présumément adoptés à l'unanimité. De plus, la critique ne doit jamais viser les membres du Praesidium du Comité Central du P.C.U.S.S.R., non pas parce que ceux-ci sont réputés infaillibles mais parce que leur mandat implique qu'ils ont la confiance absolue de la population. Cependant, les dirigeants peuvent et doivent se critiquer entre eux, et se critiquer eux-mêmes. Ce genre de critique au sommet de la pyramide ne s'exerce que rarement en comparaison de la critique qui prévaut aux échelons inférieurs; mais, par ses conséquences, elle est infiniment plus grave puisqu'elle signifie généralement la destitution politique de celui qu'elle implique.

La critique est le principal moyen utilisé pour contenir les fonctions bureaucratiques dans des limites raisonnables. Dans une société comme l'Union Soviétique où l'appareil du parti et du gouvernement est développé à l'extrême, le contrôle de la bureaucratie pose un épineux problème dont les dirigeants d'ailleurs sont bien conscients.

Inkeles a étudié avec soin le fonctionnement de la critique.³⁸ Celle-ci, tant la critique « par en haut » que la critique « par en bas », s'exerce surtout au moyen de la presse. Sans doute n'importe quel citoyen peut écrire à la presse. Et il semble que les lettres venant d'invidus de toutes conditions soient nombreuses. Mais soucieux de ne rien abandonner au hasard, le parti a créé une catégorie spéciale de citoyens auxquels incombe spécialement la responsabilité de la critique « par en bas »

38. Inkeles, *ibid.*, 185-205. L'ouvrage de Margaret Mead, *Soviet attitudes toward authority. An interdisciplinary approach to problems of Soviet character*, McGraw-Hill, N.Y., 1951, quoique remarquable par ailleurs pêche cependant par l'usage abusif et parfois naïf de notions et technique « psychologiques » calquées sur la situation américaine!

dans la presse. Ce sont les *rabselkor* ou correspondants ouvriers et paysans. Ceux-ci ont pour tâche d'écrire périodiquement, au nom de leur organisme, de leurs camarades ou en leur propre nom, des lettres aux directeurs des journaux. Une des fonctions principales des directeurs de journaux soviétiques, qui sont tous membres du parti, consiste justement à créer et maintenir un réseau de correspondants non professionnels le plus vaste possible; et l'efficacité des directeurs est parfois jugée d'après le nombre de lettres qui leur parviennent quotidiennement.

Selon la *Petite Encyclopédie Soviétique*, le *rabselkor*, lui-même membre du parti ou sympathisant actif, « n'est ni appelé, ni élu (mais) assume volontairement la responsabilité sociale d'informer la presse des insuffisances et des réalisations de son atelier, de la production en général et du travail et de la vie des ouvriers et des employés ». Le *rabselkor* est considéré comme le « porteur actif de la ligne générale du parti » et l'un des nombreux auxiliaires « populaires » de l'appareil du parti. Il est un chaînon important de la chaîne qui lie le parti à la masse et la masse au parti. Il doit « jeter un regard pénétrant sur toutes les phases importantes de la construction socialiste », et Staline a parlé de lui comme d'un « commandant de l'opinion publique prolétarienne ».

Dès 1925, le mouvement *rabselkor* comptait plus de 150,000 membres et en 1939, selon la *Grande Encyclopédie Soviétique*, plus de deux millions. Certains journaux de district avaient cinq cents correspondants. La surveillance du mouvement incombe au département de la propagande et de l'agitation; mais ce sont les organisations locales du parti qui ont pour tâche de l'organiser.

D'après l'objectif fixé par le parti, les petits journaux devraient recevoir des lettres par dizaines et les grands

par centaines. Dans la mesure où les statistiques sont publiées, les résultats paraissent satisfaisants. Ainsi, en 1935 et 1936, la *Pravda* reçut une moyenne annuelle de 120,000 lettres; en 1937 et en 1938, de 210,000 lettres. Un journal républicain doit recevoir par an au moins 80,000 lettres et un petit journal de district de 3,000 à 7,000 lettres.

Tous les journaux soviétiques, dont les plus grands ne comprennent que quelques feuilles, publient chaque jour quelques-unes de ces lettres et donnent des résumés de celles qui traitent d'un même sujet. Un comité spécial est chargé d'étudier toutes les lettres et d'en transmettre une copie aux fonctionnaires responsables et aux services publics, pour acte, avis ou enquête. Le journal répond en outre à chaque lettre reçue et rend compte au correspondant de la démarche entreprise; il est aussi chargé, s'il y a lieu, de mener l'enquête réclamée. Enfin, il doit faire part du résultat obtenu.

La fonction de *rabselkor*, forme principale sous laquelle s'exprime la critique « par en bas », entraîne une responsabilité sérieuse. Elle permet aux dirigeants de prendre connaissance des doléances de la population; elle constitue le contrôle le plus efficace de la machine bureaucratique soviétique et, notamment, elle exerce une action de freinage sur les tendances despotiques si coutumières aux fonctionnaires locaux. Elle dénonce les insuffisances des services publics, de même que les incompétences et les malversations des gérants d'usines ou de fermes collectives. C'est pourquoi on exige de la part des *rabselkor* des informations exactes. C'est là une fonction non sans dangers puisque le *rabselkor* peut être sévèrement puni pour avoir transmis une information inexacte

ou simplement pour s'en être pris à un fonctionnaire dont il ignorait l'influence auprès des dirigeants du parti³⁹.

5 — MOYENS D'INFORMATION ET D'EXPRESSION

L'Union Soviétique, on le sait, a vaincu rapidement l'analphabétisme. Elle s'est consacrée à la tâche de l'éducation du socialisme au moyen de l'éducation. Comme plusieurs autres pays, elle est aux prises avec le problème de la présence, sur son territoire, de plusieurs groupes nationaux et linguistiques fortement enracinés. Cette situation rend plus difficiles la diffusion du socialisme et l'uniformation des mentalités. Le groupe dominant, pour des raisons tenant à la fois de l'histoire et de l'économie, se constitue de grands Russes dans une proportion bien supérieure au pourcentage de l'ensemble de ce groupe ethnique par rapport à la population totale. Ce groupe, on l'a vu, institue les contrôles les plus rigides pour assurer son emprise générale, et pour gagner l'ensemble

39. D'après Inkeles, la critique dans la presse accomplit les fonctions suivantes: 1° elle permet le contrôle de la bureaucratie; 2° elle permet de former la masse de façon à ce qu'elle devienne en mesure d'assumer la tâche de gouvernement du pays; 3° elle sert de voie de communication entre le parti et le peuple; 4° elle permet l'expression des tensions et la canalisation des tendances agressives dans la société soviétique; 5° elle sert de substitut à un système d'élections libres en ce sens qu'elle permet « de jeter dehors les coquins ». Par contre, toujours selon Inkeles, l'auto-critique comporte aussi des aspects dysfonctionnels pour le système: 1° elle peut facilement échapper au contrôle et devenir « destructive » plutôt que « constructive »; 2° elle peut avoir sur l'opinion publique un effet de boomerang, dans la mesure où les carences que relève le correspondant ne tiennent pas à une déficience administrative, mais résultent du système soviétique lui-même et du programme général établi; 3° elle ne suffit pas comme moyen de sondage de l'opinion publique, parce que le problème de l'échantillonnage n'est pas résolu (198-205).

de la population à ses objectifs. Il vise à l'action rapide et efficace.

Or, sur la question des nationalités et plus précisément des langues, il semble qu'il ait choisi la formule la plus difficile et la moins sûre. Il a non seulement toléré la survivance mais encore permis le développement intensif des cultures. Il a ordonné, dans certains cas pour le bénéfice de quelques dizaines de milliers d'individus seulement, la création d'alphabets pour la langue écrite, de lexiques et de grammaires. Il a tenu compte de la distribution linguistique dans le découpage administratif du territoire, cela parfois au détriment de l'homogénéité des régions économiques; il a ordonné la publication de tous les documents officiels d'intérêt général dans toutes les langues du pays; il a reconnu le droit de chaque Soviet Suprême républicain de tenir ses délibérations et de publier ses documents dans la langue régionale; il n'y a pas en Union Soviétique d'« écoles séparées », parce que toutes les langues et toutes les cultures sont considérées comme capables de servir d'instruments à la formation de bons citoyens de l'Union Soviétique.

Il a fallu traduire en plus de cinquante langues et dialectes les grandes œuvres du marxisme-léninisme. Dans plusieurs cas, la structure linguistique ne se prêtait pas à la traduction du vocabulaire abstrait et des concepts ésotériques marxistes d'origine largement allemande. Il a fallu parfois constituer toute une série de nouveaux symboles linguistiques et même, dans certains cas, au risque de confusions doctrinales, se satisfaire d'approximations de l'original russe.

Ni Marx, ni Lénine lui-même comme théoricien, n'étaient favorables à la diffusion des cultures particulières sous le socialisme. Ils estimaient plutôt qu'une des con-

séquences fatales de l'avènement du socialisme serait la disparition des cultures et des entités nationales et leur fusion dans une même collectivité internationale. C'est surtout Staline, géorgien et d'abord commissaire des nationalités sous le nouveau régime, dont on sous-estime grandement la valeur comme théoricien tactique, qui a posé les fondements doctrinaux de la politique des nationalités soviétiques.⁴⁰

Selon Staline, pour aborder la question nationale (et coloniale), il faut d'abord distinguer entre la phase supérieure du communisme et la période de transition; il faut ensuite distinguer, dans la culture, la forme (langue, etc.) et le contenu (les diverses idéologies); dans la phase supérieure du communisme, il va de soi, selon lui, que toutes les cultures nationales, tant dans leur forme que dans leur contenu, fusionneront en une seule culture internationale. Par contre, dans la période de transition, qui est essentiellement une période de développement économique et d'éducation socialiste, il faut accepter et même favoriser la multiplicité des cultures. Ici, cependant, Staline fait la distinction entre culture nationale

40. Les principaux écrits de Staline sur le sujet sont: *Le marxisme et la question nationale* (1913); le *Rapport* sur la question nationale présenté à la VII^e conférence du P.O.S.D.R. (12 mai 1917); *La révolution d'octobre et la question nationale* (1918); *De la façon de poser la question nationale* (1921); *Rapport sur la réunion des Républiques Soviétiques*, présenté au X^e congrès des Soviets de la R.S.F.S.R. (26 décembre, 1922); *Rapport sur les facteurs nationaux dans l'édification du Parti et de l'État*, présenté au XII^e congrès du parti communiste (23 avril 1923); *Discours* sur les « droites » et les « gauches » dans les Républiques et régions nationales, IV^e conférence du Comité central du parti communiste (10 juin 1923); et *Rapport sur les déviations dans la question nationale*, présenté au XVI^e congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. (27 juin 1930). Plusieurs de ces écrits ont été reproduits, en entier ou en partie, par les *Éditions Sociales* sous le titre: *Le Marxisme et la question nationale et coloniale* par Joseph Staline, Paris, 1953.

bourgeoise et culture nationale socialiste: la première est nationale dans son contenu et bourgeoise dans sa forme; la seconde, nationale aussi dans son contenu mais socialiste dans sa forme. Or, selon Staline, la culture nationale bourgeoise, parce qu'elle est l'expression des classes dominantes, est néfaste pour les groupes culturels minoritaires: les premières briment les seconds en les privant d'écoles, de journaux et de symboles d'identification nationaux. Inversement, la culture nationale socialiste, justement parce qu'elle favorise l'épanouissement non pas du groupe majoritaire ou du groupe le plus fort mais de l'ensemble de la masse prolétarienne, se trouve, de son côté, à favoriser, par tous les moyens, l'éclosion et l'épanouissement de toutes les cultures populaires et à leur accorder de plein droit une position d'égalité parmi toutes les cultures d'un pays (ou du monde), sans égard à leur composition numérique ni à leur puissance respectives. La culture nationale socialiste de la période de transition devrait cependant permettre l'éducation des masses conformément à l'esprit du socialisme international et renforcer la dictature du prolétariat. Et lorsque le processus de développement économique et d'éducation des masses aura suivi son cours normal, c'est-à-dire, lorsque les masses auront été suffisamment éduquées, conformément à leur culture propre, à l'internationalisme communiste, elles briseront d'elles-mêmes la forme nationale des cultures; et alors, une culture internationale, socialiste tant dans sa forme que dans son contenu, se développera: « Ainsi donc, dit Staline, l'épanouissement des cultures (et des langues nationales) en période de dictature du prolétariat... est nécessaire afin justement de préparer les conditions de leur dépérissement et leur fusion dans une seule culture so-

cialiste commune, une seule langue commune, lors de la victoire du communisme dans le monde entier ».

Il est clair que dans l'esprit des dirigeants soviétiques, les concessions tactiques sur le fond doivent finalement être au profit de la forme. Le principe général qui préside à la diffusion parmi les cultures des symboles et des normes socialistes est connu sous le nom de « réalisme socialiste »⁴¹.

Les Statuts de l'Union des écrivains soviétiques, établis lors du 1er congrès fédéral des écrivains soviétiques en 1924, donnent la définition suivante du réalisme socialiste: « Le réalisme socialiste est la méthode fondamentale de la littérature et de la critique littéraire soviétiques: il exige de l'artiste une présentation véridique, historiquement concrète, de la réalité saisie dans son processus de développement révolutionnaire. En outre, il doit contribuer à la transformation idéologique des travailleurs dans l'esprit du socialisme ».

L'art, comme toute autre expression symbolique de la réalité, reflète les conditions existantes. Dans une société bourgeoise, se développera un art bourgeois; dans une société socialiste, un art socialiste. Le réalisme bourgeois (ainsi celui de Balzac) vise à une représentation conforme au réel sans doute, mais la conformité ne saurait être qu'ambiguë par suite des contradictions inhérentes au réel; il ne sait donc représenter qu'un symbolisme formel qui n'engage pas absolument l'artiste. Par contre, le réalisme socialiste fournira une représentation non ambiguë du réel, parce que celui-ci est devenu limpide et cohérent;

41. Sur ce sujet, voir: Freville, Jean, *Marx, Lénine, Staline sur la littérature et l'art*, Paris, 1937. La revue *Esprit* (février 1959) publia sur le même sujet un extraordinaire document non signé dont elle assure qu'il est d'un écrivain soviétique orthodoxe.

l'art doit donc ici reproduire parfaitement le symbolisme socialiste; l'artiste se trouve complètement engagé dans l'œuvre commune; il a une fonction sociale spécifique à remplir, l'éducation socialiste du peuple aux lettres, aux arts et aux sciences. Le « vieux » réalisme (le réalisme bourgeois), parce qu'il n'a pas de but, est privé de perspective historique. Par contre, le déroulement entier de l'histoire passée de même que les grands horizons de l'avenir s'ouvrent au « nouveau » réalisme (réalisme socialiste) et cela grâce à l'idéal communiste, idéal qui embrasse toute chose et vers lequel tend irrésistiblement le réel. Dans les termes de l'écrivain soviétique Leonid Leonov « ce monde à venir que nous imaginons est plus réel et plus conforme aux besoins de l'homme que le paradis des chrétiens... » Alors il n'y aura ni pauvres, ni guerres, ni prisons, ni frontières, ni maladies et peut-être même pas de mort. Chacun, suivant la formule, obtiendra selon ses besoins et travaillera selon ses capacités. Le « vieux » réalisme s'enracinait dans le scepticisme; le « nouveau » réalisme s'installe au cœur de la finalité. Il ne dit pas: « l'homme descend du singe »; mais « le singe est destiné à devenir homme ». Il dit aussi que le monde de la commune primitive a été nécessaire pour qu'il en sortît l'esclavage; l'esclavage a été nécessaire pour permettre le féodalisme; celui-ci, de même, pour l'apparition du capitalisme, dernier stage nécessaire avant l'avènement du socialisme. Le « vieux réalisme » substituait à l'explication cohérente des faits et des événements des liens de causalité illusoire et purement fortuits; les historiens français donneront dix ou même trente explications différentes de la révolution, c'est-à-dire, ils ne l'expliquent pas. Le « nouveau réalisme » procure au contraire une explication unique et nécessaire

des faits et des événements. Ainsi, le premier écolier soviétique venu dira que la révolution française a été nécessaire pour débayer le terrain et hâter ainsi l'avènement du communisme.

« L'ancien » réalisme est périmé; le « nouveau » réalisme procure la formule du présent et de l'avenir; dans le chapitre IV de l'*Histoire Abrégée du Parti Communiste* (b), Staline écrit: « Il peut y avoir divers systèmes d'idées générales et de théories. Il y en a de vieux, de périmés, qui servent les intérêts des forces sociales retardataires. Leur fonction est de freiner le développement de la société et sa marche en avant. Il y en a par contre de nouveaux, progressistes, qui servent les intérêts des forces sociales d'avant-garde. Leur sens est de faciliter le développement de la société et sa marche en avant ».

Comme tout le reste, la littérature et l'art doivent servir, selon l'expression de Lénine, de « rouages et vis » de la marche soviétique. Selon le décret sur la littérature du Comité Central du parti communiste du 14 août 1946: « Nos revues (nos livres, nos journaux), qu'elles soient scientifiques ou artistiques, ne peuvent être a-politiques... La force de la littérature soviétique, la littérature la plus avancée du monde, vient du fait qu'elle ne saurait exprimer d'autres intérêts que ceux du peuple, de l'État ». De même Khrouchtchev, devant un groupe d'intellectuels soviétiques a déclaré en 1957: « La littérature et l'art sont parties inhérentes de la lutte de tout le peuple pour le communisme... La plus haute fonction de la littérature et de l'art consiste dans le service qu'ils rendent à l'effort de mobilisation du peuple en vue de nouvelles victoires à remporter dans notre marche conquérante vers le communisme ». Et Khrouchtchev continue en disant:

« Un artiste qui sert consciencieusement le peuple ne se demande pas s'il est libre ou non dans son travail. La question ne se pose même pas pour lui: un tel artiste sait parfaitement comment aborder les phénomènes de la réalité; il n'a pas besoin de se « conformer », ni de se « contraindre ». Représenter fidèlement la réalité selon ses convictions communistes est une exigence de son âme; il se tient solidement sur ses positions, il les affirme et les défend par son œuvre. »

C'est le parti lui-même qui est chargé d'interpréter la conformité des œuvres dans les domaines les plus divers avec le réalisme socialiste. Bien que la présente étude ne doive concerner directement que les grands moyens de communication (presse, radio, cinéma), il était essentiel de faire comprendre le principe selon lequel journalistes, auteurs, conférenciers, publicistes, et autres créateurs du contenu des *mass media*, pensent, écrivent et parlent⁴².

a) la presse

La presse est considérée comme un puissant instrument d'organisation, d'instruction et d'éducation communistes

42. Il va de soi que la surveillance par le parti des publications soviétiques ne se confine pas à la presse, à la radio et au cinéma. Elle s'applique aussi aux publications scientifiques: la conformité des théories scientifiques (du moins dans les explicitations paraphilosophiques qui accompagnent généralement leur présentation) au réalisme socialiste est aussi scrutée attentivement. Est-il besoin de rappeler la fameuse querelle entre biologistes au début des années 1930 qui prit aussitôt une allure « philosophique » et reçut finalement une solution « brutale » qui fut inspirée par le parti et par Staline lui-même. Le meilleur exposé des conditions dans lesquelles se déroula le débat est celui de David Joravsky, « Soviet marxism and biology before Lysenko », *Journal of the History of Ideas*, Vol. XX, no 1, Jan. 1959, 85-105. Pour ce qui concerne la presse, la radio et le cinéma, nos remarques s'inspirent largement d'Inkeles, *L'Opinion publique en Russie Soviétique*, op. cit., 125-288.

des masses, à la disposition du parti. Elle est aussi, comme nous l'avons vu, le principal moyen par lequel s'exprime la critique « par en bas ». Le principe qui gouverne la presse est le *partiinost*, ou loyalisme militant envers le parti. Elle est, suivant l'expression de Staline, une « courroie de transmission entre les masses et le parti ». « La presse, dit-il, est le principal instrument à l'aide duquel le Parti parle tous les jours, à toute heure, à la classe ouvrière dans sa propre langue indispensable. On ne peut trouver... aucun autre moyen aussi puissant que celui-là pour tisser des liens spirituels entre le Parti et la classe ouvrière, pas d'autre outil aussi souple ». La presse soviétique, selon les théoriciens, est libre parce qu'elle n'est pas contrôlée par le capital privé⁴³; mais elle ne saurait être « indépendante » ou plutôt « l'indépendance de la presse réside dans sa plus étroite dépendance de la classe ouvrière ». Ici, l'accent porte moins sur l'acte ou l'expression de la liberté que sur ses résultats. Il s'agit non pas tant du droit d'expression que de l'accès aux moyens d'expression. Selon les théoriciens soviétiques, cet accès est dénié à la majorité dans les pays capitalistes alors qu'il est ouvert à tous en Union Soviétique. De même on ne répudie pas la notion d'« objectivité » mais on dit que l'objectivité de la presse doit servir les intérêts des intellectuels et des travailleurs prolétariens, c'est-à-dire, doit comporter l'élément de *partiinost*. En outre, la pres-

43. La Constitution de l'U.R.S.S. déclare que « la loi accorde aux citoyens de l'U.R.S.S... la liberté de presse (et) ces droits civils sont garantis par la mise à la disposition des travailleurs et de leurs organisations de presses à imprimer, de stocks de papier... et d'autres fournitures matérielles » (art. 125). Mais cette section réfère à la partie principale du même article qui porte sur les droits civils et qui déclare expressément que les libertés ne sont accordées qu'« en conformité aux intérêts des travailleurs et afin de renforcer le système socialiste ».

se soviétique s'intéresse davantage aux processus sociaux qu'aux événements. Elle ne s'occupe pas tant de transmettre des nouvelles que de faire de la propagande et de l'agitation, c'est-à-dire de communiquer des idées et des mots d'ordre. Les directeurs de journaux, n'étant pas dans l'obligation de se soumettre à l'afflux quotidien des nouvelles préparent généralement leurs numéros plusieurs semaines à l'avance! Les problèmes de rendement industriel, les prochaines élections, le stakhanovisme, le parti lui-même sont au premier plan; les personnes ne sont considérées que comme éléments de processus sociaux: ouvriers « modèles », professeurs « méritants », mères « héroïnes » et autres figures d'héroïsme national. Enfin, la presse n'est pas une entreprise commerciale, elle ne constitue pas un investissement de capitaux en vue de retirer des bénéfices. Elle est entièrement la propriété de l'État, et bénéficie de larges subsides gouvernementaux.

En 1947, il y avait quelque sept mille journaux représentant un tirage global d'environ trente millions d'exemplaires. Prenant l'année 1913 comme terme de comparaison, la presse de langue russe avait augmenté de sept fois et la presse non russe, comportant 78 langues, de vingt-trois fois⁴⁴. Cependant le tirage des journaux non russes ne représentaient encore en 1939 que le quart du tirage total alors que les peuples non russes constituaient 42% de la population.

La structure de la presse se caractérise par un haut degré de spécialisation. Elle a été agencée de façon à ce que chaque catégorie de journal atteigne un public déterminé et remplisse une fonction définie (journaux agricoles, journaux pour chaque catégorie d'ouvriers, pour

44. La proportion en faveur de la langue russe passe de 9:1 en 1913 à 3:1 en 1947.

chaque secteur d'activité, etc.). Le parti a son journal central (*La Pravda*) et le gouvernement le sien (*Izvestia*). « Tout l'appareil, écrit Inkeles, a été construit pour lui donner le maximum d'efficacité comme instrument du parti pour la mobilisation de l'opinion publique et l'exécution des plans nationaux économiques, sociaux, et politiques ».

A la spécialisation s'ajoute un haut degré de différenciation. La division de la presse en niveaux suit à peu près celle du gouvernement et du parti (presse centrale, presse républicaine et presse locale), chaque niveau de presse étant sous la surveillance de l'organisation correspondante du parti. A ces catégories, il faut ajouter les journaux muraux qu'on trouve par milliers dans les ateliers, fermes, écoles, etc.⁴⁵.

Le journal soviétique est de dimension restreinte, quatre ou deux feuilles étant de règle même pour les journaux « centraux ». Inkeles, sur la base d'une étude de contenu des journaux *La Pravda* et *Izvestia*, mentionne qu'environ 58% de l'espace est allouée aux nouvelles intérieures. De ce pourcentage, près de 50% étaient répartis en ordre de fréquence décroissant entre les quatre sujets suivants: agriculture, industrie, administration de l'État et affaires du parti. Les sujets les plus fréquemment abordés dans les 42% de l'espace alloué aux affaires étrangères, traitaient de l'Europe occidentale, des démocraties populaires, des Nations-Unies et des États-Unis.

Le niveau intellectuel du journal dépend avant tout du caractère du groupe auquel il est destiné. Mais il accorde généralement une importance particulière au public intellectuel, à l'intention duquel il publie des articles

45. Pour la répartition territoriale de la presse soviétique, voir Inkeles, *op. cit.*, 138.

de haute tenue écrits par des professeurs et des spécialistes des divers domaines. Comme le note Inkeles, le fait qu'on n'hésite pas à consacrer une place considérable à la discussion de sujets économiques (ou autres) d'un intérêt si restreint est une nouvelle illustration frappante du fait que le parti est prêt à sacrifier le nombre à la certitude d'une information plus efficace dans les secteurs décisifs. Une rubrique spéciale, dite « lettres de nos lecteurs » est toujours consacrée, comme nous l'avons vu, à la correspondance des *rabselkor*.

Le directeur du journal, généralement un membre influent du parti, est nommé par l'organisation du parti au niveau correspondant. La confirmation du Comité Central du parti est exigée dans le cas des directeurs des journaux centraux et provinciaux. « De cette façon, remarque Inkeles, le parti s'assure la ligne de communication la plus directe et la plus souple avec la presse et facilite l'utilisation de celle-ci comme instrument de sa politique ». Pour la formation des directeurs et des journalistes professionnels, le gouvernement maintient plusieurs universités et écoles de journalisme qui comptent des milliers de diplômés par année. Le rédacteur en chef doit non seulement bien écrire, mais il doit être aussi un spécialiste du socialisme, un expert en questions techniques, un pédagogue et un politicien. Soumis à une double pression, celle de l'organisation centrale du parti et celle de l'organisation locale, il doit manœuvrer avec habileté. Dans cette situation délicate, rien d'étonnant, dit Inkeles, que le changement de personnel soit élevé parmi les directeurs des niveaux inférieurs (de 30% à 40% par année).

L'absence relative, en Union Soviétique, de censure, au sens où on l'entend généralement, s'explique par la struc-

ture même de la presse, notamment par sa liaison officielle au parti. L'organisme officiel de censure, appelé Administration Principale pour les Affaires Littéraires et l'Édition (*Glavlit*) a le pouvoir « d'interdire la publication et la distribution (des écrits) qui font campagne contre le régime soviétique et la dictature du prolétariat, divulguent des secrets d'État, suscitent le fanatisme nationaliste ou religieux, ou sont de nature pornographique ». La censure se fait tant avant qu'après la publication. On assure que tous les censeurs sont en fait des employés de la police secrète.

Mais malgré les très larges pouvoirs que le décret octroie à la censure légale, celle-ci est soumise à deux restrictions de fait d'importance considérable. En premier lieu, les œuvres publiées par la maison d'édition centrale de l'État qui publie la plupart des livres soviétiques ne sont pas soumises à la censure. En second lieu, « les publications du Comité Central du parti communiste et celles de tous les comités républicains, territoriaux, régionaux et de district ainsi que le journal gouvernemental *Izvestia*, les publications de l'ancienne *Académie communiste* (et celles de l'*Académie des Sciences Sociales*) sont exemptées de l'examen politico-idéologique par le *Glavlit* ». Le parti assume directement la surveillance de ces publications qui constituent la plus grande et la plus importante proportion de tout ce qui s'imprime en Union Soviétique. Le parti, organisme dominant de la société soviétique, ne saurait admettre un contrôle qui lui soit supérieur. La responsabilité qu'a le parti de la formation et du choix du personnel de rédaction, les directives précises régissant le contenu de tous les journaux qu'il promulgue et l'utilisation de son propre appareil de surveil-

lance, paraissent des garanties suffisantes de l'orthodoxie des écrits.

Le système comporte donc son propre mécanisme de censure; il s'agit du Département de la propagande et de l'agitation du Comité Central, dont nous avons parlé antérieurement: « Le secteur de la presse centrale contrôle la presse nationale; le secteur républicain, territorial et régional, les journaux des échelons administratifs correspondants; et le secteur local, la presse de district, de ville et inférieure ».

b) *la radio*

Les insuffisances techniques sont responsables du fait que la radio n'a pas en Union Soviétique l'importance qu'elle a, par exemple, aux États-Unis. Mais l'aménagement du système radiophonique se fait à un rythme rapide et il est certain que les groupes dominants y voient un moyen très efficace d'éducation des masses et de contrôle des opinions.

L'administration centrale de la radiodiffusion est confiée au *Comité de la radio de l'U.R.S.S.* (V.R.K.). La république russe n'a pas de comité propre, son service radiophonique étant administré directement par le comité de l'U.R.S.S. Mais chacune des quinze républiques fédérées, possède un comité propre; il en va de même pour les républiques autonomes, les territoires, les régions et plusieurs grandes villes. Chacun des comités des Républiques fédérées est nominalement sous la responsabilité du conseil des ministres qui en nomme les membres. Et ces comités à leur tour ratifient les nominations aux comités inférieurs, assurant ainsi un contrôle hautement

centralisé. L'agencement du réseau radiophonique est donc sensiblement le même que celui de la presse.

Mais, en dépit du fait que les Comités soient responsables devant le Conseil des ministres, il semble que c'est le parti qui les contrôle effectivement. Presque tous les collaborateurs de la radio sont membres du parti communiste. Le microphone ne doit être mis que dans des « mains bolcheviques dignes de confiance ». Et chaque organisation du parti est tenue de veiller à ce que les cadres de la radio soient composés de « personnes absolument sûres et dévouées sans réserve à la cause du communisme ».

Le pourcentage de récepteurs par mille habitants, quoiqu'il ait augmenté considérablement depuis 1945, est encore relativement faible, surtout dans les régions rurales. En 1954, 18% seulement des familles kolkhoziennes disposaient d'un appareil récepteur. Cette mauvaise répartition géographique, due aux limitations techniques, entraîne une mauvaise distribution des appareils parmi les groupes de population. Les intellectuels, concentrés surtout dans les villes mieux desservies que les campagnes, possèdent, proportionnellement à leur nombre parmi la population générale, un pourcentage plus élevé d'appareils (par millier d'habitants) que les autres groupes sociaux. Cette lacune est partiellement comblée de deux façons: par l'audition collective et par la distribution de hauts parleurs à fils qui transmettent les programmes des postes émetteurs selon le principe téléphonique. En 1955, on comptait plus de 16,000,000 d'appareils de ce genre contre seulement 4,000,000 d'appareils ordinaires à antennes. On admet que les hauts parleurs à fils ont plusieurs défauts, dont le principal est qu'ils limitent l'au-

diteur à un seul programme, celui que lui retransmet un des postes émetteurs.

Inkeles résume en cinq points les tâches assignées aux dirigeants de la radiodiffusion soviétique « 1° diffuser les informations politiques, accroître les « connaissances politiques » et la « conscience politique » des larges masses de la population; 2° assurer le développement culturel des masses, augmenter leur connaissance et leur compréhension des grandes œuvres musicales, littéraires et dramatiques; 3° rallier la population pour soutenir la politique du parti et du gouvernement et mobiliser les masses ouvrières en vue de l'exécution des tâches politiques et surtout économiques qui s'imposent à la nation; 4° aider les dirigeants de l'éducation publique à élever le niveau général d'instruction de la population, notamment dans les domaines de l'hygiène et de la santé, de la science fondamentale et des techniques de production; 5° fournir à la population des moyens de détente positifs et constructifs ». La radio est conçue non pas d'abord comme un moyen de récréation mais « avant tout comme une voie de communication entre le parti et les masses, une des courroies de transmission » par lesquelles le parti cherche à mobiliser la population pour atteindre les buts de la nation. Elle est « l'une des armes les plus puissantes de la révolution culturelle ». La radio, depuis sa création en 1922 mais surtout après sa réorganisation en 1933, a beaucoup contribué à la réduction de l'analphabétisme. Les cours qui avaient pour objectif à l'origine d'enseigner l'abc aux masses, se poursuivent toujours aujourd'hui mais à un niveau de plus en plus élevé. Les émissions musicales et les lectures littéraires offrent toujours des œuvres de premier choix. Les grands théâtres de Moscou retransmettent directement leurs spectacles.

Les émissions scientifiques et techniques constituent de véritables conférences au cours desquelles les meilleurs maîtres sont invités à présenter à loisir leurs théories et leurs méthodes. Seul un speaker présente le conférencier. Il n'existe ni « animateur », ni « co-participants ». La publicité commerciale du gouvernement, interdite en 1935, a été ré-admise en 1947. Cependant cette publicité est groupée en un seul programme d'une durée de 8 à 10 minutes, diffusé trois fois par jour. Comme pour la presse, on partage l'audience radiophonique en publics spécialisés. A en juger par la qualité et par le caractère hautement scientifique et technique de plusieurs émissions, il semble qu'une attention spéciale est accordée aux citoyens les mieux informés.

Par contre, le parti qui surveille le contenu des émissions, veille à ce que les implications politiques des idées ne soient pas passées sous silence, par les invités de la radio. Outre les nombreuses émissions de propagande proprement dite, toutes les émissions doivent comporter un message politique; selon Kerjentssev, ancien président du Comité de la radio, « tout notre travail dans la radio doit avoir un but politique. Une grande partie de nos émissions est occupée par la musique et la littérature et nous estimons que même dans ces sphères on doit apporter un ferme soutien à la ligne politique, que là aussi il est nécessaire d'exclure une attitude étrangère au Parti... et simpliste à l'égard des éléments du marxisme ».

c) *le cinéma.*

Lénine déclarait dès 1907: « ... lorsque les masses prendront possession du cinéma et qu'il se trouvera aux mains des vrais défenseurs de la culture socialiste, il de-

viendra l'un des plus puissants moyens d'éducation des masses ». Ces paroles furent prononcées avant le développement de la radio et de la télévision. Mais les récents progrès accomplis sur le plan des moyens d'information n'ont pas modifié les vues soviétiques concernant le cinéma où le « réalisme socialisme » est appliqué avec de plus en plus de succès tant pour ce qui concerne la qualité intrinsèque de l'art que pour l'expansion du communisme parmi les masses.

L'industrie cinématographique de l'Union Soviétique est devenue l'une des plus grandes au monde. Elle emploie maintenant plus de 200,000 personnes. Des Instituts de cinématographie ont été créés pour la formation de ce personnel. L'industrie est administrée par un service spécial du ministère de la culture, appelé Administration Principale de la Cinématographie de l'U.R.S.S., à la tête de laquelle se trouve un comité exécutif. Les administrations républicaines sont sous la responsabilité du ministère de la culture des diverses républiques, qui contrôle aussi la distribution des films dans les localités. Mais la surveillance réelle du cinéma incombe au parti qui possède à cette fin un secteur spécial pour les affaires cinématographiques au sein de son département de propagande et d'agitation.

L'industrie cinématographique s'est attachée depuis les débuts à la tâche de résoudre deux principaux problèmes: celui du faible nombre de films produits annuellement; celui de la pénurie de projecteurs de films et de salles de cinéma. Le premier problème semble être sur la voie d'une solution rapide mais le second subsiste toujours.

Selon Lénine, le cinéma devait avoir pour objectif la science tout autant que le drame « et tout cela doit être dirigé vers un but unique — la lutte pour la vie nouvel-

le, de nouvelles coutumes, pour un avenir meilleur, pour la floraison de la science et de l'art ». Staline et Khrouchev se sont à plusieurs reprises prononcés dans le même sens.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

L'opinion publique en Union Soviétique reflète à un degré exceptionnel l'effort de conformisation entre l'idéologie communiste et les situations concrètes où se trouvent placés les individus en tant que membres de groupes et d'institutions. Nous avons identifié, à partir d'une reconstitution de la structure sociale, le groupe dominant qui supporte cette idéologie et décrit les mécanismes de contrôle qu'il utilise pour assurer l'accord des opinions aux objectifs idéologiques. Nous avons aussi étudié quels moyens s'offraient aux masses pour traduire leurs réactions au conditionnement imposé par le groupe dominant et examiné le contenu de ces réactions de même que leur degré de conformité aux attentes idéologiques du groupe dominant.

Dans l'exemple étudié, l'opinion publique apparaît comme un puissant moyen de contrôle social. Dans notre analyse, nous n'avons malheureusement pas tenu compte des institutions primaires qui, dans toute société, ont une importance capitale dans la formation des attitudes de base: la famille, les Églises et les écoles. Nous avons dû nous limiter, pour ne pas allonger trop considérablement notre travail, à prendre en considération les institutions spécialement désignées à la formation de l'opinion publique. Mais nous savons qu'en Union Soviétique, la famille, les Églises (dans la mesure où elles fonctionnent

effectivement) et les écoles⁴⁶ n'échappent pas au système général de contrôles établis par le groupe dominant. Dans ces conditions l'une de leurs fonctions consisterait justement à développer chez les individus les attitudes de base qui faciliteront la création et le maintien du régime des opinions jugé désirable par le groupe dominant.

Lorsque nous parlons d'« ajustement » nous envisageons un processus susceptible de comporter plusieurs degrés: ceux-ci vont de la simple interaction entre deux ou plusieurs personnes ou phénomènes jusqu'à la fusion des identités. En outre, un tel ajustement peut être affecté d'un signe positif ou négatif. Appliqué au cas de l'Union Soviétique, l'ajustement reflété par l'opinion publique apparaît poussé à un haut degré et ne comporte invariablement que le signe positif. En d'autres termes, l'opinion publique répond tout à fait aux attentes du groupe dominant; les objectifs du parti se traduisent parfaitement dans les opinions exprimées.

Mais, le régime des opinions que nous avons exposé ne nous permet en aucune façon d'évaluer le degré de coïncidence entre les opinions publiques et les opinions privées. La technique des sondages qui nous permettrait d'évaluer le degré de coïncidence n'est pas pratiquée en Union Soviétique. Le système idéologique dominant, qui privilégie la conscience collective au point d'exclure toute conscience individuelle autonome, empêche d'ailleurs le problème de se poser. Le postulat doctrinal est le suivant: ce qui est bon pour la collectivité est bon pour l'individu. Et c'est le groupe dominant, utilisant comme

46. Pour une vue du système d'éducation en Union Soviétique voir: Korolev, F., *Soviet Education*, Northern Book House, Toronto, 1958; plus généralement, A. G. Korol, *Soviet education for science and technology*, Technology Press of Mass., Cambridge, 1957.

instrument de son pouvoir le parti le plus organisé et le plus puissant de toute l'histoire, qui définit ce qui convient à la collectivité.

Par contre, nous avons constaté à notre grand étonnement qu'un système qui privilégie le collectif au point d'exclure virtuellement l'individu autonome façonne l'opinion publique surtout par l'utilisation de techniques individuelles, orales et directes. Cette façon de procéder, unique dans les grandes sociétés modernes, ne vise pas au dégagement des individualités mais tend plutôt, au contraire, à la création de types individuels uniformes de façon justement à assurer une parfaite coïncidence entre les individus et la représentation collective qu'ils se donnent d'eux-mêmes.

Djordjevic, d'un point de vue socialiste, a défini ainsi l'opinion publique: « l'opinion publique est l'opinion socialement conditionnée du plus grand nombre possible sur les questions générales, exprimée publiquement et orientée non seulement vers une influence sur les affaires publiques, mais aussi vers la participation, c'est-à-dire vers la transformation de cette opinion en force effective, en loi »⁴⁷.

Cette définition, pour trop descriptive qu'elle soit, concorde assez bien avec nos principales conclusions sur le régime des opinions publiques en Union Soviétique. Cependant, ce n'est pas « l'opinion socialement conditionnée du plus grand nombre possible » qu'il faudrait dire, mais plutôt l'opinion du « groupe dominant »: le parti, soit quelque dix millions d'hommes tout au plus.

Kulcsàr Kalman, aussi d'un point de vue socialiste, propose la définition suivante de l'opinion publique:

47. Djordjevic, J., « Le problème de l'opinion publique en démocratie socialiste », *L'opinion publique*, op. cit., 405.

« L'opinion publique est une représentation particulière de l'esprit social en relation avec un problème social donné... dans une société, il n'y a pas d'opinion publique « en général », elle apparaît toujours à l'occasion d'un problème donné. Le développement de l'opinion publique est un processus social objectivement défini dans lequel les facteurs sociaux reflétant les intérêts des diverses strates sociales émergent selon différents degrés d'intensité et d'importance »⁴⁸. Notre analyse de l'opinion publique en Union Soviétique est parfaitement conforme à cette définition. Il est cependant essentiel d'ajouter que, dans la conception soviétique, l'esprit social ne se dégage pas des processus sociaux eux-mêmes, par voie d'essais et de reprises, mais qu'il est supposé comme un donné déjà existant et prédéterminé, un donné qui, à coup sûr, exerce une influence directe sur le déroulement des processus sociaux eux-mêmes.

48. Kalman, Kulcsár, « Public opinion and demographic factors », *Demografia*, (Budapest), 3-4, 1960, (Sommaire en anglais), 357.

DEUXIÈME PARTIE

L'OPINION PUBLIQUE ET L'IDÉOLOGIE LIBÉRALE (ÉTATS-UNIS)

« Non seulement, écrivait de Tocqueville au début du deuxième tome de son ouvrage classique *De la démocratie en Amérique*, l'opinion commune est le seul guide qui reste à la raison individuelle chez les peuples démocratiques, mais elle a chez ces peuples une puissance infiniment plus grande que chez nul autre — « Aux États-Unis, la majorité se charge de fournir aux individus une foule d'opinions toutes faites et les soulage ainsi de l'obligation de s'en former qui leur soient propres. Il y a un grand nombre de théories en matière de philosophie, de morale ou de politique, que chacun y adopte ainsi sans examen sur la foi du public; et si l'on regarde de très près, on verra que la religion elle-même y règne bien moins comme doctrine révélée que comme opinion commune ».

Et James Bryce, un autre observateur classique des démocraties, émit un point de vue semblable dans *The American Commonwealth*: « Planant au-dessus de nos Présidents et Gouverneurs des divers États, au-dessus des

conventions et des gigantesques machines de partis, l'opinion publique se distingue, aux États-Unis, comme la grande source du pouvoir, le maître de serviteurs qui tremblent devant elle ». Cependant, de la façon directe et incisive qui lui est coutumière, Bryce soulève le problème suivant: « La faiblesse évidente du gouvernement d'opinion c'est la difficulté de jauger (*ascertain*) celle-ci ».

Dans son étude comparative des régimes politiques américain, anglais et canadien, J. A. Corry conclut qu'il est communément admis dans ces pays que c'est l'opinion qui gouverne. Et il formule ainsi son propre point de vue: Le gouvernement démocratique « constitue un effort d'ingéniosité et d'imagination dans l'élaboration de compromis conformes aux convictions profondes de la communauté... afin d'opérer les ajustements des intérêts et des conflits. L'opinion publique n'invente pas ces compromis, mais elle est le juge de dernière instance de leur bien fondé »⁴⁹.

Pour Harold D. Lasswell, la démocratie se caractérise aussi par le compromis entre l'opinion publique et le gouvernement: « L'interaction entre l'opinion et le gouvernement (*policy*) représente la marque distinctive de la règle populaire »⁵⁰. Par contre, Donald M. Dozer affirme qu'aux États-Unis l'opinion publique ne gouverne qu'en apparence; en réalité, les gouvernants ne suivent pas l'opinion publique, mais ils la façonnent du dehors afin qu'elle se conforme à leurs objectifs. « L'un des faits persistants et irrésistibles de l'histoire américaine, écrit-il,

49. De Tocqueville, Alexis, *De la démocratie en Amérique*, Gallimard Paris, 1951, t. 2, 18; Bryce, James, *The American Commonwealth*, Macmillan, New York, 1891, t. 2, 255; Corry, J. A., *Elements of democratic government*, Oxford U.P., New York, 1947, 297.

50. Lasswell, Harold D., *Democracy through public opinion*, George Banta, Menasha (Wise), 1941, 15.

est la grande séparation entre le gouvernement et le peuple »⁵¹.

C'est à dessein qu'au début de cette deuxième partie nous présentons ces citations d'auteurs. Nous les croyons représentatives des conceptions concernant l'opinion publique qui prévalent dans les pays démocratiques occidentaux. Nos auteurs représentent des époques, des pays et des courants de pensée différents. Plusieurs constatations se dégagent des points de vue que nous venons de faire connaître.

En premier lieu, nos auteurs partagent la conviction que les régimes démocratiques reposent sur l'opinion publique. Pour certains, celle-ci gouverne effectivement; pour d'autres, elle participe activement au gouvernement; pour d'autres, enfin, elle ne gouverne qu'en apparence. Ces divergences de vue sont trop fondamentales pour être imputées au hasard ou à de simples différences de tempérament. Elles résultent, selon nous, d'une confusion constante chez les écrivains démocratiques entre l'idéal poursuivi et les réalités de fait. Nous nous efforcerons donc, dans notre étude de la nature et des fonctions de l'opinion publique dans les sociétés libérales et capitalistes, de distinguer, avec le plus de rigueur possible, le plan idéologique du plan des situations. Notre tâche consistera, en définitive, à montrer comment l'opinion publique reflète les efforts d'ajustement que les individus et les groupes sociaux tentent d'établir entre les deux plans conformément à leurs objectifs et à leurs intérêts. En d'autres termes, nous appliquerons à notre étude ce corollaire de notre hypothèse de base: l'opinion publique

51. Dozer, Donald M., « The gap between government and the people », *The Public Opinion Quarterly*, Spring, 1945, vol. 9, no 1, 70.

constitue une des fonctions par lesquelles s'expriment, à l'occasion des événements, les efforts d'ajustements entre l'idéologie et le système social.

En deuxième lieu, les auteurs mettent tous l'accent sur le fait qu'en démocratie le peuple doit être le sujet créateur et non pas l'objet conditionné de l'opinion publique. On présume que lorsqu'ils portent un jugement sur un régime démocratique de fait, ce jugement découle généralement de leur appréciation du degré de participation active du peuple à l'élaboration de l'opinion. Il y aurait donc deux formes d'opinions publiques: celle de la participation et de l'adhésion, propre aux régimes démocratiques; celle de la soumission et de la contrainte, propre aux régimes autoritaires, notamment à l'Union Soviétique. Cette distinction entre deux formes d'opinion, peut être utilisée lorsqu'il s'agit de porter des jugements de valeur, mais ne constitue pas un outil d'analyse, puisqu'elle entraînerait une confusion entre le plan normatif et le plan positif. Nous considérons donc l'opinion publique comme la résultante d'un processus psycho-sociologique qui se déroule conformément à la structure de contrôles d'une société donnée.

En troisième lieu, les auteurs confondent dans la notion d'opinion publique plusieurs processus différents: volonté populaire ou générale (qui est désir et commandement se portant sur les questions générales); volonté majoritaire (qui résulte de la règle conventionnelle selon laquelle, dans les décisions à prendre, prévaut la majorité, telle que la dégagent les processus institutionnalisés à cette fin); l'opinion publique, enfin (qui est appréciation, jugement porté sur une question particulière concrète par référence à certaines positions idéologiques de base). Les opinions

publiques peuvent ou non coïncider avec le verdict d'une élection, avec le vote des représentants du peuple à l'assemblée, etc.; mais elles ne se confondent pas avec ces actes institutionnels. Nous nous heurterons fréquemment, dans notre étude, à cette tendance à identifier opinion publique et processus démocratique de dégagement des majorités: mais c'est à tort qu'on prête à l'opinion publique les attributs dont l'idéologie démocratique revêt la volonté populaire. Cette illusion démocratique constitue une autre source de confusion entre l'ordre des valeurs et l'ordre des faits. Et surtout, elle conduit à restreindre indûment le champ d'investigation: « Plutôt qu'à l'étude de l'opinion publique, écrit Jacques Lambert, c'est à l'étude d'un aspect de l'opinion publique que l'on s'attache d'ordinaire: la contribution de l'opinion publique au gouvernement de sociétés étatiques complexes par les mécanismes de la démocratie représentative »⁵². Dans notre étude, nous nous efforcerons de situer l'opinion publique par rapport aux fonctions sociales générales qu'elle remplit. C'est là, croyons-nous, la seule méthode qui permette d'établir les caractères et la portée de l'opinion publique dans toute société. Le fait qu'une société donnée soit démocratique ne saurait nous justifier d'adopter une méthode différente.

Cependant, ce fait complique considérablement l'étude du sujet. Les erreurs et les omissions que nous avons sans doute commises dans notre présentation des opinions publiques en Union Soviétique résultent non de la complexité des systèmes idéologique et social en ce pays, mais plutôt du fait que nous ne possédons de ceux-ci qu'une

52. Lambert, Jacques, « Structure sociale et opinion publique », dans: Berger et al., *L'opinion publique*, *op. cit.*, 71.

connaissance toute livresque et qu'au surplus nous avons dû puiser si largement nos matériaux d'analyse à des sources secondaires ou encore à des documents traduits. Inversement, dans le cas des Etats-Unis, les sources d'erreur découlent avant tout de l'énorme complexité des systèmes idéologique et social eux-mêmes. Dans les limites d'un essai, nous avons dû nous borner à proposer certaines interprétations générales que seule une étude beaucoup plus fouillée et détaillée permettra de préciser et de qualifier. En outre, nous ne pouvons pas tenir compte de l'ensemble de l'abondante littérature sur le sujet. Au fur et à mesure de l'analyse, nous référerons aux travaux qui nous semblent importants.

Dans cette seconde partie, nous suivrons le même plan que dans la première. Nous présenterons d'abord la conception libérale du contrôle; puis, nous essaierons d'identifier les détenteurs des positions de puissance et de décision; nous présenterons ensuite les techniques d'influence sur la masse; nous décrirons les modalités d'expression de la masse; et enfin, nous parlerons des moyens d'expression et d'information.

1 — CONCEPTION LIBÉRALE DU CONTRÔLE

Selon notre hypothèse, la conception de l'opinion publique en démocratie se déduit de l'idéologie libérale elle-même. Or, celle-ci comporte trois niveaux de sédimentation qui correspondent aux trois âges de l'idéologie et des sociétés démocratiques elles-mêmes: l'âge du libéralisme originel; l'âge du libéralisme du *statu quo*; l'âge, enfin, du *Welfare State*.

a) *Libéralisme originel*

La formulation du libéralisme originel coïncide avec le mouvement de révolte contre l'absolutisme étatique et précède de peu le grand démarrage industriel qui allait présider à l'émergence de la société moderne. Déjà le capitalisme commercial a fait apparaître, par suite de la création du marché, un type nouveau de rapports sociaux; mais les processus généraux de la société sont encore envisagés dans leur simplicité traditionnelle. La société possède ses lois propres et naturelles de développement; le gouvernement (c'est-à-dire, Charles I, Georges III, Louis XVI) est un mal qui vient entraver artificiellement le jeu des lois sociales, c'est-à-dire les rapports du marché, le mouvement naturel vers l'harmonie et l'expression de la libre raison des hommes. Voltaire s'attriste du fait que les gouvernements ne se conduisent pas d'après les règles qui régissent les bourses de Londres, Paris ou Amsterdam. Tom Paine, dans *Common Sense*, exprime admirablement l'optimisme social et le pessimisme politique de son époque: « La société, dit-il, dans chaque État, est une bénédiction; mais le gouvernement, même sous sa forme la meilleure, n'est qu'un mal nécessaire; et sous sa forme la plus mauvaise, il devient un mal intolérable. ... le gouvernement, comme le vêtement, est la marque de l'innocence perdue; les palais des rois s'élèvent sur les vestiges des jardins du paradis. »

Au lendemain des révolutions démocratiques, on espérait voir se lever un jour nouveau, le matin de la dixième époque que Condorcet avait dépeint dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Cromwell, Danton, Saint-Just et Robespierre étaient convaincus que la révolution marquerait un nouveau départ

de l'humanité et produirait un nouveau type humain, bien supérieur à celui que l'histoire avait connu jusque-là. Jefferson lui-même se disait frappé par le fait que les nobles principes de la révolution américaine procuraient de la vigueur au corps; que les principes républicains du gouvernement accroissaient la longévité de l'espèce humaine; que la société agraire et démocratique rendait les hommes plus vertueux. Il semblait donc qu'il était facile de retrouver, dans les conditions de la société civile, les perfections naturelles du corps et de l'âme qu'on prêtait à l'homme dans l'état de nature. Le gouvernement, d'après cette conception, devait être un spectateur plutôt qu'un participant de cette grandiose transformation de l'espèce humaine; ou plutôt, selon l'image de Jefferson, trop faible lui-même pour favoriser le travail de rapacité des loups, il devait cependant être assez fort pour protéger les pauvres moutons.

Historiens et philosophes fournissent une version dénaturée et insipide de la conception libérale originelle parce qu'ils ne tiennent aucun compte des grandes anticipations qui s'exprimèrent à la fin du XVIIIe siècle. Ils présentent la doctrine libérale comme constituée de « dogmes » concernant la nature humaine alors qu'en réalité elle traduisait l'espoir en une régénération future.

L'homme est né libre, mais partout il est dans les chaînes, s'écriait Rousseau. La liberté, dans l'égalité par la fraternité, autant de leitmotifs, de formules qui doivent inspirer l'action d'aujourd'hui et imprégner l'homme de demain. Elles constituent des formules révolutionnaires et non des caractéristiques actuelles d'un régime donné. Le libéral révolutionnaire n'aurait pas dit: Les États-Unis, parce qu'ils constituent une démocratie, sont un pays libre; mais plutôt, les États-Unis, par le fait qu'ils sont

une démocratie, se trouvent en position de développer les conditions favorables à l'émergence d'une peuple libre. C'est donc à tort qu'on s'inspire des écrits des grands libéraux pour y chercher des faits et des preuves alors qu'ils contiennent des attentes, des espoirs, un modèle hypothétique dont on imagine par déduction le fonctionnement.

L'idéologie libérale affirme son but avec netteté: ce but, c'est l'individu comme agent libre et responsable. Elle affirme avec non moins de netteté le moyen qui permettra de réaliser le but: ce moyen, c'est le rapport social harmonieux. De sorte que la conception libérale du contrôle dérive de deux sources: de la perfection de caractère dont est capable l'individu; des lois des processus sociaux qui produisent les conditions de l'harmonie sociale. Cette conception fait si peu de place aux conflits inter-individuels qu'elle ne prévoit, pour les résoudre, que la faible contrainte d'un gouvernement en dépendance virtuellement absolue des mécanismes eux-mêmes. De même, elle suppose une confiance sans limite dans la capacité des processus sociaux de produire l'harmonie, à tel point qu'elle ne se soucie pas de prévoir les modes de groupement des individus. Ceux-ci ne sont considérés qu'en eux-mêmes, d'après ces caractères intrinsèques où ils apparaissent comme égaux et libres, justement parce qu'on anticipe que les processus sociaux feront apparaître ces caractères. Si Madison s'oppose aux factions politiques c'est parce qu'il craint que leur reconnaissance ne contribue à retarder ou même à empêcher de façon artificielle la disparition effective des groupes d'intérêt. Si la Constituante, par la loi LeChapelier, abolit les corporations et prohibe toute association d'intérêts, c'est qu'elle ne veut pas que se perpétuent les corps intermédiaires

qui, en divisant les individus en groupes, les empêcheraient de prendre conscience des liens d'unité qui les rendent solidaires les uns des autres. La volonté générale apparaît comme indivisible. Elle exprime le consensus profond des individus, mais elle représente en même temps le consensus contraignant du corps social. L'individu lui-même n'est libre que s'il reconnaît cette volonté comme étant la sienne propre. S'il ne veut pas se soumettre de plein gré, écrit Rousseau, qu'on le force, par tout le poids du corps social, à être libre. Emu lui-même de la majesté de la contrainte exercée par la volonté générale, Rousseau s'écrie: « La volonté générale, reine du monde, n'est pas assujettie au pouvoir des rois; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves. » Cette contrainte, cependant, est moins redoutable qu'il ne paraît, parce qu'elle exprime en définitive la volonté propre de l'individu en tant que celle-ci se porte sur un objet commun. En d'autres termes, elle s'exerce toujours et exclusivement pour le bien personnel de l'individu. L'individu, dit Rousseau, ne saurait vouloir autrement que la volonté générale sans cesser d'appartenir au corps social. Inversement, le corps social ne veut que par les individus et ceux-ci ne sauraient vouloir autre chose que leur bien propre.

La conception libérale originelle du contrôle pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. Le fait que cette conception a été élaborée d'après un modèle hypothétique et non en fonction de conditions concrètes explique sans doute que les problèmes ainsi soulevés sont pratiquement insolubles. Des générations de penseurs et d'hommes politiques se succéderont et s'efforceront de forger les mécanismes qui permettraient de réaliser de façon approximative la conception libérale du contrôle; mais ra-

rement de tels mécanismes ont réalisé les espoirs placés en eux. On doit reconnaître ici la profonde justesse de l'exclamation: « Pour pouvoir se gouverner démocratiquement, il faudrait un peuple d'anges. » La démocratie suppose que les hommes soient parfaits mais elle ne sait pas comment les améliorer.

b) *Libéralisme du statu quo*

Le paradoxe inhérent à la position libérale apparut clairement au lendemain des révolutions démocratiques. Celles-ci avaient détruit les régimes politiques absolutistes; il fallait les remplacer. Elles avaient aboli les cadres féodaux qui d'ailleurs n'étaient plus que des résidus; il aurait fallu développer un programme social. Cela ne se produisit pas parce qu'il répugnait à la mentalité libérale qu'on puisse créer du dehors un système social; plus encore, on craignait que la moindre intervention ne détraquât le délicat mécanisme social dont on attendait la production de l'harmonie générale. Ce n'est donc pas, au départ tout au moins, par inadvertence ou formalisme qu'on négligea d'intervenir dans le système social; c'est au contraire par respect pour la majesté du rôle auquel on le croyait destiné. Et pourquoi serait-on intervenu puisque, d'après l'hypothèse libérale, c'était toujours au niveau du gouvernement que les abus prenaient origine; tandis que la société devait spontanément, si les forces qui s'y manifestaient étaient abandonnées à leur libre jeu, produire les conditions d'harmonie? La version libérale originelle la plus authentique était si confiante dans sa formule qu'elle n'avait même pas prévu l'établissement de mécanismes et de contrôles politiques. Comment aurait-elle pu prendre intérêt à ce problème quand

ses adeptes prévoient que le rôle de l'État se limiterait à la protection des rapports sociaux et que quelques-uns, comme Herbert Spencer, allaient jusqu'à prédire la disparition éventuelle de l'État! Une assemblée représentant le peuple et statuant sur les questions d'intérêt général suffirait amplement à remplir les fonctions politiques minimales que l'ère libérale exigerait.

Les véritables contrôles et les pouvoirs effectifs se trouvaient donc remis à la société pour que celle-ci, constituée en personne collective, les fasse valoir et les exerce au nom de tous les individus. Le « corps social » dans son entier, « la volonté générale », ou encore, dans la version anglaise simplifiée, « le plus grand nombre » serait le responsable et le bénéficiaire de ces pouvoirs.

Pour autant que les libéraux originels avaient cherché un centre d'appui social, ils avaient privilégié la bourgeoisie, cette classe montante qui elle-même avait besoin d'une idéologie pour soutenir et légitimer son ascension. Le marché et ses lois autorégulatrices constituaient pour plusieurs le modèle de la société libérale à venir. Voltaire et les encyclopédistes, de même que Locke et Smith, voyaient dans la mentalité du commerçant les mêmes caractéristiques qu'ils prêtaient à l'homme futur de la société libérale. Mais de tels rapprochements exprimaient une tendance, ils n'étaient pas la règle générale. Rousseau n'aimait pas les commerçants; il réservait son affection au peuple dans sa totalité. Jefferson voyait dans le commerce et la manufacture une des sources des vices des hommes mais il croyait fermement aux vertus de l'agriculture et prêchait les charmes de la vie rurale. Mais tous, quelle qu'ait pu être leur préférence pour l'un ou l'autre groupe social, prévoient que les passions humaines s'apaiseraient avec la disparition de l'absolutisme

politique. La révolution, et c'était là le grand espoir libéral, déboucherait sur une époque de fraternité universelle. Un progrès indéfini, dans la liberté, dans l'ordre, dans le développement des vertus individuelles et civiles, allait enfin apporter le bonheur à l'humanité.

Mais l'histoire est encore toute chaude des révolutions politiques libérales quand survient le grand bouleversement industriel, qui, à vrai dire, se préparait depuis longtemps, mais que personne, pas même Adam Smith, ne semble avoir clairement prévu. Les hypothèses libérales sont soumises à forte épreuve. Cette société dont on espérait qu'elle établirait les conditions de l'harmonie, voilà qu'elle secrète les antagonismes sociaux et, suivant les processus d'une logique implacable, qu'elle donne naissance à la fois à la classe la plus puissante et à la classe la plus dénuée de l'histoire. Mais les postulats tout hypothétiques des libéraux ne sont pas pour autant abandonnés. Ils sont au contraire retenus avec ténacité; ils deviennent l'objet d'un culte non pas d'une société, mais d'une classe.

Nous avons montré ailleurs⁵³, par référence aux États-Unis, comment la grande bourgeoisie européenne et la ploutocratie américaine, disposant de contrôles économiques et sociaux qui ne sont limités que par le degré d'expansion du capitalisme industriel, s'efforcent de créer et de conserver un pouvoir politique absolu. Avec ingénuité, les porte-parole de la nouvelle classe dominante convertissent la doctrine libérale originelle, qui avait été d'essence révolutionnaire, en un système idéologique conservateur destiné à justifier les nouveaux pouvoirs de la

53. Voir les deux articles suivants: « Le libéralisme du *statu quo*: l'idéologie protectrice »; et « Le libéralisme du *statu quo*: le droit protecteur », dans: *Recherches sociographiques*, 4 (1960) et 1 (1961).

bourgeoisie; avec ardeur et constance, ils créent et expérimentent les mécanismes qui permettront d'assurer en permanence la subordination du politique aux intérêts sociaux et économiques dominants. Ils n'hésitent pas à affirmer l'identité de l'ordre bourgeois avec l'ordre naturel et avec l'ordre divin. Ils élaborent un culte fondé sur les symboles qui expriment l'ordre établi, culte qu'ils propagent parmi le peuple; ils créent des fêtes et inventent des rites pour commémorer et reproduire les grands événements de l'histoire bourgeoise — fêtes et rites auxquels participe surtout le peuple.

Et pourtant, malgré toutes les précautions et tous les efforts, les masses ne sont pas convaincues que l'intention libérale se confond avec le projet bourgeois. Si donc la doctrine libérale prévoyait l'harmonie sociale et le bonheur collectif et que, jour après jour, ces grands espoirs sont frustrés, ne serait-ce pas parce que le projet bourgeois est une imposture? Rapidement, l'intention libérale se fixe sur de nouveaux objets; elle prend corps avec d'autres groupes sociaux. En Europe, le socialisme français, le marxisme lui-même ne rompent pas avec l'utopie libérale; au contraire, ils empruntent à celle-ci leur téléologie.

Afin de conjurer et d'éloigner la menace que font peser sur elle l'insoumission et l'« ingratitude » populaires, la classe dominante intensifie ses contrôles. Elle cherche ce que Jean Lhomme a appelé l'« effet compensateur ». Elle trouve cet effet dans l'État. En Europe, la bourgeoisie restreint l'exercice du suffrage populaire aux éléments que le *statu quo* favorise; elle s'assure de clients et d'alliés qui lui seront fidèles; elle n'hésite pas à appuyer, au nom de l'idéal libéral, la monarchie de Louis-Philippe qui favorisa le développement du capitalisme en France

mais qui fut si impitoyable envers les masses populaires; elle appuie de tout son poids la dictature de Louis-Napoléon qui, par flair démagogique, se proclamait le plus grand libéral de son temps. Aux États-Unis, où le suffrage avait été virtuellement généralisé sous Jackson et Van Buren, la ploutocratie a trouvé dans la Cour Suprême un effet compensateur bien plus sûr et plus durable encore que tous les expédients inventés dans les pays d'Europe, à l'exception peut-être de l'Allemagne où, cependant, la bourgeoisie qui retardait sur les autres bourgeoisies européennes, n'exerça jamais le pouvoir en son nom et n'y participa activement qu'à partir des dernières années de Bismarck. Selon l'hypothèse libérale, la machine étatique, devenant pour ainsi dire superflue, devait rester peu développée et, en dehors des services généraux qu'elle pouvait rendre à la communauté, n'être utilisée que pour corriger les déficiences qui pouvaient malgré tout se manifester dans le corps social. Or c'est l'ensemble de la construction sociale bourgeoise que l'État eut bientôt à protéger et à soutenir. L'histoire, cette magicienne folâtre et pourtant sérieuse qui se joue des hommes en se servant de leur orgueil et de leurs égoïsmes pour leur faire réaliser des fins qu'ils n'ont jamais recherchées, a rarement inscrit d'événement plus paradoxal que le recours à l'injonction légale promulguée au nom de l'idéal jeffersonien!

c) *Le Welfare State*

Peu à peu, cependant, le complexe réseau protecteur institutionnel que la classe dominante avait élaboré pour perpétuer son contrôle se mit à céder et à révéler des failles de plus en plus larges. La bourgeoisie a dû se ré-

soudre à faire participer les classes défavorisées à ses pouvoirs, économique, politique et social. Dans un article récent publié dans *Recherches sociographiques*, nous avons indiqué que cette évolution s'est nécessairement accompagnée d'une rupture idéologique. Il a fallu substituer à l'individualisme originel une conception qui fit la part des groupes et qui reconnût l'inégalité sociologique de ceux-ci vis-à-vis des différents pouvoirs. Nous avons émis l'hypothèse que le changement opéré consistait dans un ajustement de la doctrine libérale, formulée initialement par rapport au contexte de la société traditionnelle, aux conditions de la société industrielle.

Mais est-ce à dire que le *Welfare State* marque la fin des contrôles bourgeois? Ne constituerait-il pas plutôt la mise en application d'un nouvel effet compensateur? Ne s'agit-il pas de procurer à la masse plus de services et plus d'illusions de pouvoir pour être en mesure de la mieux contrôler? Thomas Kent déplorait récemment le fait que le *Welfare State* opérait au petit bonheur sans pensée directrice et sans philosophie de base⁵⁴.

Nous sommes frappé de l'aspect négatif des lois dites de sécurité sociale. Ces lois cherchent en effet généralement à « corriger » des manques, des absences; elles portent sur des besoins, sur la pauvreté, la maladie, les accidents, le chômage. Maurice Tremblay⁵⁵ a interprété le *Welfare State* comme le résultat des conséquences non désirables ou non désirées du capitalisme de concurrence. Ainsi donc, le *Welfare State* apparaîtrait comme une

54. Kent, Thomas, « Welfare in Canada: the Challenge », *Canadian Welfare*, September, 1959.

55. Tremblay, Maurice, « Le Welfare State et la sécurité sociale », *Service Social*, vol. 9, no 2, 1960. Pour une étude générale du sujet, voir: Dahl, Robert A., Lindblom, Charles E. *Politics, Economics and Welfare*, Harper, New York, 1953.

réforme somme toute assez superficielle du système plutôt que comme une reprise radicale. Il rendrait plus décente l'utilisation des contrôles, mais il ne remplacerait pas les détenteurs de ces contrôles. La bourgeoisie se serait simplement trouvée de nouveaux clients et alliés parmi la masse du peuple.

C'est du moins la conclusion à laquelle Galbraith aboutit à la fin de son analyse de la théorie du pouvoir compensateur⁵⁶. Distinguant entre deux types de pouvoirs les pouvoirs originaux (liés aux forces productives du capitalisme industriel et dont bénéficient les entrepreneurs, les financiers et les grands commerçants) et les pouvoirs secondaires ou compensateurs (les gros acheteurs, les unions ouvrières et le *Welfare State* lui-même), il tend à montrer que l'action des seconds se ramène à une série de réactions aux premiers de sorte que leur fonction en est une de compensation aux déficiences des pouvoirs originaux. Les gros acheteurs sont eux-mêmes des capitalistes qui se sont substitués aux petits épiciers, etc., et qui se trouvent dans une position plus favorable que ceux-ci devant les grands producteurs; les Unions ouvrières ont accepté l'ensemble des objectifs et des conventions capitalistes et se contentent d'arbitrages portant sur les conditions de travail et les salaires; le *Welfare State*, parce qu'il se charge des secteurs économiques les moins rentables, qu'il procure suffisamment de pain et de jeux à ceux qui pourraient encore avoir à se plaindre et qu'il s'efforce de stabiliser l'économie générale, procure une garantie supplémentaire au maintien du grand capitalisme. Ainsi donc par l'effet d'un heureux équilibre entre diverses forces, le système capitaliste aurait trouvé

56. Galbraith, John Kenneth, *American capitalism, the theory of countervailing power*, Houghton Mifflin, Boston, 1952, 115-157.

la formule qui assure son avenir; et la classe bourgeoise elle-même, en modifiant quelque peu l'utilisation de ces pouvoirs, en aurait conservé, à un haut degré, la propriété et la maîtrise.

Trois remarques générales se dégagent des considérations qui précèdent:

En premier lieu, la conception libérale du contrôle n'instaure aucune structure de contrôles. D'après cette conception, c'est le peuple qui est souverain; c'est en lui que réside la source de tous les pouvoirs. Mais, il n'a pas fallu bien longtemps pour s'en apercevoir, le peuple ne gouverne pas; il n'exerce aucun contrôle, si ce n'est par l'intermédiaire d'hommes qui agissent en son nom. Pour corriger cette lacune la pratique démocratique a institué des assemblées populaires élues périodiquement par les citoyens. Comme la doctrine libérale elle-même, la pratique démocratique privilégie donc les individus. Ceux-ci élisent (et soumettent à leur contrôle) les gouvernants. Cette doctrine et cette pratique, inspirées pourtant d'un désir sincère de valoriser l'individu, aboutissent à l'anéantissement de l'individu sous le poids du nombre, à ce phénomène particulier de notre époque, la société de masse. Pour avoir refusé, dans l'intention bien sincère d'assurer la liberté et l'autonomie individuelles, de reconnaître l'influence des groupes dans la vie sociale, on plaça l'individu sous la dépendance d'un maître bien plus exigeant, le collectif.

La volonté populaire qui selon la théorie devait résulter d'une discussion rationnelle entre citoyens égaux, et qui devait être déclarée par les représentants du peuple, devint en pratique le produit d'une savante orchestration opérée par les agents des détenteurs des contrôles économiques et sociaux effectifs. Comme l'a si bien montré

Burdeau⁵⁷, l'écart entre la volonté populaire telle que la conçoit la théorie démocratique et la volonté populaire de fait, s'est encore agrandi avec l'avènement de la démocratie dite dirigeante ou sociale. Celle-ci, selon lui, est littéralement écartelée entre la volonté populaire et l'opinion publique. Aux machines et aux organisateurs politiques se sont ajoutés les entrepreneurs en sondage. L'article II de la première constitution française déclare qu'aucune institution ou groupe primaire ne doit s'interposer entre l'individu et l'État; mais, comme la collectivité ne peut exercer aucun contrôle par elle-même, le véritable problème, aujourd'hui, consiste à décider qui, des groupes restreints ou de l'État, aura la maîtrise de l'ensemble des moyens techniques de formation de la pensée et, partant, façonnera l'opinion publique⁵⁸. Malheureusement, l'idéologie démocratique ne saurait nous inspirer la solution du problème puisqu'elle écarte d'emblée les groupes de même que les contrôles étatiques.

En deuxième lieu, l'idéologie démocratique, puisqu'elle suppose que les décisions sont prises à la suite d'une discussion rationnelle entre individus, exige la liberté d'information. Comme l'a montré Sauvy⁵⁹, « la solution démocratique de la libre information est, plus encore que celle de la libre entreprise, fondée sur le calcul des probabilités et une suffisante fluidité. Mais la question est de savoir si la fluidité est suffisante, si la loi des grands nombres est admise à faire son curieux travail de police

57. Burdeau, Georges, « L'évolution des techniques d'expression de l'opinion publique en démocratie », *L'opinion publique, op. cit.*, 137-168.

58. Pour une excellente discussion de ce problème capital, voir : Rivero, J. « Le statut des techniques de formation de l'opinion », *ibid.*, 109-136.

59. Sauvy, Alfred, « Influence de l'opinion publique sur le pouvoir », *Diogenes*, 15, (Gallimard), 1956, 30.

et de polissage. Pour cela, deux conditions doivent être réalisées: a) grand nombre de sources d'information d'une puissance suffisante; b) absence d'une erreur systématique. » Sauvy aurait pu ajouter une troisième condition: accès facile et égal aux sources d'information à tous. « La lutte des plus défavorisés par l'information, a écrit François Perroux, demeure la principale garantie contre les mensonges, les ruses de l'information d'« intérêt général » procurée par l'État à l'époque du capitalisme des monopoles. Les régimes d'opinion non seulement ne présentent pas, à eux seuls et par eux-mêmes, la garantie que cette lutte sera efficacement menée, mais ils sont en maintes occasions des dispositifs employés pour la paralyser. » Heureusement, poursuit plus loin Perroux, « le grand capitalisme ne parvient pas à étouffer une information directement contraire à la maximisation des profits de monopole. Il se heurte aux résistances du travail organisé. Il doit compter avec de véritables pouvoirs à base d'informations: le pouvoir des savants, des chercheurs et des techniciens de la science pure et appliquée, le pouvoir de quelques élites politiques et administratives armées d'un savoir économique scientifiquement contrôlé »⁶⁰.

On peut dès maintenant prévoir que la concentration des moyens d'expression et d'information de même que le coût de leur utilisation, abrogeront le droit égal à l'information et, dès lors, deviendront un des principaux problèmes qui se posent aux sociétés démocratiques.

En troisième lieu, étant donné que le système idéologique privilégie l'individu et que le système social favo-

60. Perroux, François « L'information, facteur de progrès économique dans les sociétés du XX^e siècle », *Diogène*, 21, (Gallimard), 1958, 35,44.

rise le contrôle par des groupes privés, on doit s'attendre à ce que les problèmes d'intérêt public soient négligés par rapport à ceux qui sont d'intérêt privé. Galbraith a en effet relevé l'écart flagrant entre, d'une part, l'abondance des biens et des services privés et, d'autre part, la pénurie des biens et des services publics. Ses excellentes remarques méritent d'être citées extensivement: « ... (dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale) les écoles étaient vieilles et surpeuplées. Le corps de police était insuffisant et pauvrement rémunéré. Les parcs et les terrains de jeux étaient insuffisants. Les rues et les terrains vacants étaient sales, et l'équipe sanitaire manquait de matériel et d'hommes. L'accès à la ville pour ceux qui y travaillaient était incertain et pénible et le devenait de plus en plus. Les moyens internes de transport étaient bondés à l'excès de passagers, insalubres et sales. La discussion de cette pauvreté publique faisait concurrence, pour l'ensemble avec succès, aux récits de l'opulence toujours croissante dans le domaine de la production des biens privés. Les automobiles qu'on ne savait où stationner étaient produites à un rythme croissant. Les enfants — quoique sans écoles... révélaient des dispositions pour des formes toujours plus imaginatives de délinquance, mais étaient admirablement équipés d'appareils de télévision. Nos collègues et nos universités étaient surpeuplés et peu fournis, et ceci était vrai aussi des hôpitaux pour malades mentaux. Le contraste était et demeure évident et cela non seulement [aux yeux de] ceux qui lisent ». ⁶¹On doit donc s'attendre à ce que le contenu

61. Galbraith, John Kenneth, *The Affluent Society*, Houghton Mifflin, Boston, 1958, 252-253. Dans un livre qui manque par ailleurs d'équilibre et de pondération dans la critique, L. L. Matthias a relevé le même contraste entre les services publics et privés: Voir: *Autopsie des Etats-Unis* (traduit de l'allemand par Madeleine Gabelle) Editions du Seuil, Paris, 1955.

des opinions publiques reflète ce contraste qui prend origine dans le système idéologique.

2 — DÉTENTEURS DES POSITIONS DE PUISSANCE ET DE DÉCISION

La société américaine, justement parce que l'idéologie qui l'imprègne ne prévoit pas de mécanismes institutionnels (publics) de dégagement des élites, manifeste une sérieuse inquiétude au sujet du *leadership*. Un candidat à un poste quelconque et même, nous assure-t-on, dans certaines localités, celui qui veut devenir pompier ou vidangeur, doit infailliblement répondre à une question sur ses aptitudes au *leadership*. On raconte à ce sujet qu'un père qui était désireux de faire admettre sa fille dans une école pour « demoiselles distinguées », après avoir réfléchi un moment, donna la réponse suivante à la fameuse question: « Elle n'est pas un *leader* mais une excellente *follower*. » Deux ou trois jours plus tard, continue l'anecdote, il reçut des autorités de l'école le télégramme suivant: « Votre fille est admise; nous avons besoin d'un suiveur parmi notre groupe de chefs. »

Non seulement psychologues et sociologues s'efforcent-ils de « découvrir » les chefs au moyen d'expédients plus ou moins ingénieux comme les échelles de prestige, les sociogrammes, etc., et d'autres moyens qu'on appelle « techniques » ou même « méthodes », mais encore ils ont, depuis de nombreuses années, tenté de reconstituer la stratification sociale. Les connaissances effectives semblent diminuer au fur et à mesure que les travaux s'accumulent. Baltzell écrit à ce sujet: « Avec l'assistance d'équipes entraînées aux techniques de l'interview, du questionnaire

et à l'opération des machines « IBM », les sociologues ont fait d'abondantes et laborieuses recherches sur la stratification dans les communautés restreintes. Des termes tels que *upper-upper*, *lower-upper* et *lower-lower* furent ajoutés au langage de la pensée sociale.⁶²

De telles études, comme celles de W. Lloyd Warner et des Lynds, qui sont menées dans la perspective des recherches « communautaires », nous permettent d'identifier les processus de médiation de l'idéologie dominante et de découvrir les façons dont s'exercent les contrôles sur le plan local. Malheureusement, elles nous permettent difficilement d'identifier les groupes qui détiennent effectivement les contrôles sur le plan social global. Williams, Mills, Riesmann et autres ont, récemment, entrepris cette tâche de reconstitution générale; mais il serait imprudent de se laisser impressionner outre mesure par le succès de librairie de leurs livres. En dépit des critiques académiques qui lui ont été adressées, le livre de Mills, *The Power Elite*, nous paraît être encore celui qu'on peut consulter avec le plus de profit.

« Le droit, a écrit Max Weber, existe quand il y a une probabilité qu'un ordre sera maintenu par une équipe spécifique d'hommes qui utiliseront la contrainte physique ou psychique dans l'intention d'obtenir l'adhésion (des individus) à l'égard de cet ordre, ou d'infliger des sanctions pour les transgressions. La structure de tout ordre légal influence directement la distribution du pouvoir, économique ou autre... En général, nous entendons par pouvoir la chance d'un homme ou d'un nombre d'hommes de réaliser leur volonté propre dans une action commune

62. Baltzell, E. Digby, « Who's who in America » and the « Social register » elite and upper class indexes in metropolitan America », dans: Bendix, Reinhard, Lipset S. M. eds., *Class, status and power*, The Free Press, Glencoe Ill., 1953, 177.

même contre la résistance de ceux qui sont partie à l'action »⁶³. Ce sont donc ceux qui détiennent les pouvoirs sociaux effectifs (religieux, économiques, politiques, militaires) qui déterminent l'ordre légal. Et Max Weber indique que ce sont ceux qui ont une plus grande chance d'accès aux sources d'appropriation des biens qui détiennent les pouvoirs.

Or, d'après une étude menée par le *National Resources Committee*⁶⁴, « les éléments majeurs de contrôle qui sont significatifs pour la structure de l'économie américaine se trouvent dans les grandes corporations, les grandes institutions financières, dans les associations de commerce et d'affaires, dans les unions ouvrières, les organisations agricoles, les associations de consommateurs et, finalement, dans les gouvernements. Si on pouvait clairement délimiter les contrôles économiques liés à ces organisations, les résultats nous livreraient les éléments essentiels de la structure des contrôles ». Et par contrôle, le *National Resources Committee* entend la « capacité d'un individu ou d'un groupe d'influencer la politique qu'un autre individu ou groupe adopte à l'égard de l'usage des ressources ». Et les auteurs continuent en disant que les contrôles exercés par les grandes corporations et par le gouvernement influencent à un haut degré les activités des individus.

Par conséquent, les personnes qui occupent les positions-clés dans ces institutions détiennent par là même les positions de puissance et de décision. Se basant sur les travaux de Berle et Means, les auteurs montrent que

63. Weber, Max, « Class, status and party », traduit de l'allemand par H. H. Gerth et C. Wright Mills, dans: *From Max Webers essays in sociology*, Oxford U. P., New York, 1958, 180.

64. National Resources Committee, « The structure of controls » dans: Bencix et al., *Class, status and power*, op. cit., 129-154.

l'analyse des deux cents plus grandes corporations révèle les faits suivants: pour l'ensemble, les propriétaires des actions d'une corporation, au nombre souvent de centaines de milliers d'individus, ne dirigent pas les corporations, qui sont de fait contrôlées par les directeurs et les officiers exécutifs; il existe des liens étroits entre les gérances des diverses corporations (directorats multiples, etc.)⁶⁵; toutes les corporations sont interdépendantes; ces corporations exercent leurs contrôles de façon généralement indirecte, par leurs clients et leurs alliés; les corporations contrôlent cinq des principales organisations de groupes de pression: l'*American Bankers Association*, l'*Association of American Railroads*, l'*Edison Electric Institute*, la *National Association of Manufacturers* et la *Chamber of Commerce of the United States*⁶⁶. Chacune de ces organisations exerce en effet une influence prépondérante dans la formation des politiques nationales et locales portant sur une grande variété de questions. D'une façon ou d'une autre, elles exercent une influence prépondérante dans la formation de l'opinion publique.

Le *Committee* décrit les fonctions de ces organisations en ces termes: « Chacune de ces associations agit comme un centre de collection et de dissémination d'informations.

65. En 1935, les 3544 directorats des conseils d'administration de 250 corporations étaient occupés par 2725 individus. 400 d'entre eux occupant près du tiers des directorats.

66. Ainsi 6 des 31 officiers et directeurs de l'*American Bankers Association* sont officiers ou directeurs de six des plus importantes banques nationales; l'*Association of American Railroads* est presque exclusivement composée d'officiers de corporations; le président du conseil d'administration et 6 des 18 officiers de la *National Association of Manufacturers* sont en même temps officiers exécutifs des 106 plus grandes corporations industrielles, tandis que 12 des 70 directorats de l'association sont occupés par des hommes qui sont en charge des grandes corporations; 16 des 57 officiers ou directeurs de la *Chamber of Commerce* ont part à la direction de 28 des 250 plus grandes corporations.

Chacune d'elles facilite le développement de politiques et de standards communs à l'intérieur de sa sphère particulière d'activité productive. Chacune s'efforce de créer l'accord entre les membres à l'égard des politiques gouvernementales, et mène des campagnes pour prévenir l'adoption par le gouvernement de politiques jugées préjudiciables à leurs intérêts et pour encourager l'adoption des politiques favorables. Finalement, chacune... s'efforce d'influencer les attitudes du public à l'égard des activités et des objectifs de ses membres et des politiques susceptibles d'influencer leurs intérêts. » Puis, le *Committee* montre que toutes les grandes organisations américaines, comme les unions ouvrières et les associations de fermiers, par exemple, possèdent une structure d'autorité semblable à celle des corporations: dans chaque cas, quelques-uns, par ailleurs interdépendants les uns par rapport aux autres et liés entre eux, sont en mesure de contrôler le grand nombre, de se prononcer en leur nom et, notamment, de manipuler les principaux groupes de pression, de façon à influencer dans un sens favorable la législation, mais surtout à faire comprendre aux petites entreprises et aux associations restreintes que leurs intérêts sont identiques à ceux des organisations géantes.

L'étude du *Committee* confirme les conclusions auxquelles Berle et Means étaient parvenus et se conforme pour l'ensemble aux analyses plus récentes de Peter Drucker. On sait par ailleurs que l'ensemble des grandes corporations ne contrôle directement que le quart environ de l'économie américaine; mais, comme le montre Drucker, elles servent de modèle pour l'ensemble de l'économie et de la société. Dans les termes de Drucker, elles constituent l'« industrie directrice » de l'ensemble de l'économie.

La description précédente permet de situer dans leur contexte institutionnel les études de Williams, Riesman, Mills et autres. Elle permet d'établir l'exactitude essentielle de l'analyse de Mills concernant l'élite de puissance⁶⁷. D'après Mills, l'élite se compose des éléments qui dominent le gouvernement, l'économie et l'armée. L'étude de la composition de ces trois groupes révèle un haut degré d'homogénéité fonctionnelle et sociale de leur personnel. Il note aussi que la suprématie de l'élite économique, qui s'est imposée à la suite de la guerre civile, tend graduellement à disparaître par suite des transformations institutionnelles au sein des corporations. Mais, en général, dit-il, militaires, administrateurs de l'État et officiers des corporations ont la même formation, croient à des valeurs identiques et possèdent les mêmes intérêts. Les meilleurs hommes du *New Deal* venaient des corporations; plusieurs hauts officiers militaires détiennent des postes importants au sein des corporations et des gouvernements. Notant l'importance croissante de la production de défense dans une économie aux mains de l'entreprise privée, Mills note: « Ainsi donc, au sommet de cette structure, l'élite de puissance a été formée par la coïncidence d'intérêts entre ceux qui contrôlent les principaux moyens de production et ceux qui contrôlent les nouveaux moyens de violence; par le déclin du politicien professionnel et l'ascension des capitaines de corporations et des militaires professionnels aux positions de commandement politique explicite; par l'absence d'un véritable service civil compétent et intègre, indépendant des intérêts nantis ». « Aujourd'hui, continue-t-il, les trois types (d'élites) ont généralement part à l'ensemble des décisions

67. Mills, C. Wright, *The power élite*, Oxford U. P., 1957, voir spécialement le chapitre 12, 269-297

qui se ramifient dans toutes les directions. » Cette élite composite et pourtant homogène contrôle en même temps les principaux moyens d'influence et de prestige. Les membres de cette élite ne s'entendent pas sur tous les points, mais il font toujours front commun dans les moments de « crise ».

L'élite se compose d'abord des hommes de premier plan qui peuvent occuper les positions de commandement dans l'une ou l'autre des sphères: le militaire se transforme en homme politique; l'homme politique devient banquier, etc. Elle comprend ensuite la strate supérieure de la profession légale, c'est-à-dire les avocats qui sont employés par les corporations financières et industrielles. L'élite comprend encore « ceux qui comptent » dans les grandes décisions politiques, militaires et économiques. Enfin, l'élite se prolonge, mais en se décomposant rapidement, dans les centres de pouvoir moyen, les membres du Congrès, par exemple, et les représentants de la multiplicité des intérêts régionaux et locaux.

Il est à noter que cette élite identifie ses intérêts à ceux de la nation. Elle veille à ce que prévalent et se perpétuent les grands thèmes idéologiques qui légitiment ses contrôles; mais, en général, elle n'intervient directement auprès du public qu'en dernier ressort. Dans son action sur l'opinion publique, elle agit par l'intermédiaire d'une foule d'agents qu'elle rémunère grassement: intellectuels, journalistes, experts en publicité, spécialistes en relations publiques, étoiles de la radio ou du cinéma, et une foule d'autres « experts », « éveilleurs » et agents de relais de l'opinion publique. L'élite veille à ce que ceux-ci, fort nombreux par ailleurs, bénéficient d'un prestige proportionnel à leur talent et aux services qu'ils rendent. Mais, pour exercer leur métier, ces divers « spécialistes » doivent

se conformer aux attentes générales de ceux qui les paient. Ils sont maîtres de leur « art », mais ils ne peuvent pas décider à leur guise de son contenu ni de l'usage que les détenteurs ultimes des contrôles en font.

Il est difficile d'exprimer avec exactitude le rapport des créateurs de l'opinion publique avec l'ensemble de la population américaine. Le groupe dominant, ses clients, ses alliés et ses porte-parole sont certainement au nombre de plusieurs millions, probablement entre huit et dix millions. Chacun des membres de ce groupe exerce une influence proportionnée à sa position relative à l'intérieur des réseaux de contrôles. Un petit nombre seulement sont en mesure de déterminer le contenu de l'opinion publique, tandis que le rôle de la grande majorité se borne à l'exprimer, à la traduire pour le bénéfice de l'ensemble de la population. Il résulte de notre analyse que le groupe des définisseurs et des manipulateurs de l'opinion est aux États-Unis plus considérable qu'on ne le croit généralement. On accorde trop de crédit aux nombreux travaux écrits sur la ploutocratie à la fin du XIXe ou au début du XXe siècle comme ceux de Myers, Henry George et autres. En outre, la structure institutionnelle des États-Unis s'est profondément modifiée depuis 1933. En 1900, « soixante familles » pouvaient contrôler une partie considérable de l'économie américaine, dicter au moyen d'agents et de commis les actes des législatures, influencer les décisions de la Cour Suprême et monopoliser la presse. Une assemblée de quelques banquiers pouvait décider si le pays déclarerait la guerre, annexerait tel ou tel territoire, et déterminer l'orientation de l'économie. En 1930, lorsque Morgan convoqua une dizaine de financiers les plus puissants pour essayer d'enrayer l'effondrement de la bourse par un *gentlemen's agreement*, la presse à travers

tout le pays salua cet accord entre les puissants magnats comme un signe certain d'un retour prochain à la prospérité interrompue. Ils ne réussirent pourtant à sauver du désastre qu'une partie de leur fortune. Leur insuccès, que personne, ni surtout Hoover, alors président des États-Unis, ne pouvait expliquer, apportait une révélation brutale du fait que l'expansion industrielle avait profondément modifié la structure de l'économie américaine. Le groupe qui exerçait les grands contrôles économiques et sociaux s'était élargi; les détenteurs des positions de puissance et d'influence étaient devenus plus nombreux. Aucun homme, ni aucun groupe restreint ne détenaient les pouvoirs prépondérants. Il fallait dorénavant compter avec la masse du peuple.

3 — TECHNIQUES D'INFLUENCES SUR LA MASSE

Héritiers de la pensée libérale, laquelle était la pensée de gens fortunés et « bien » éduqués, destinée à des gens fortunés et « bien » éduqués, les groupes dominants aux États-Unis ont, dans le passé, affiché un mépris à peine voilé à l'égard du peuple. On n'a qu'à parcourir les pages du *Federalist*, les *Mémoires* des hommes politiques, les *Autobiographies* et les discours des millionnaires, les plaidoiries des avocats de corporations, les décisions des juges. On demeure étonné de la quantité et de la variété des vices et défauts qu'on y attribue au peuple — surtout au peuple des villes — dans un pays qui s'enorgueillit pourtant de posséder la plus longue tradition démocratique du monde moderne. Dans l'entourage des ploutocrates, parmi leur clientèle de juges, d'avocats, de journalistes et de politiciens, circulaient des « bons mots »

pour traduire ce mépris: « Le peuple élit ses représentants, mais c'est nous qui les payons »; ou encore: « Il y a bien des députés, des chambres législatives et des juges, mais c'est nous qui sommes le gouvernement »; ou encore: « laissons-les (progressistes, populistes et autres réformateurs) aboyer, puisque c'est toujours nous qui mangeons l'os »; ou enfin: « le peuple est comme les enfants; il se satisfait de bonbons ». C'est un juge fédéral qui, dans une décision majoritaire, déclarait en 1920: « On doit se rappeler que des trois principes fondamentaux qui sont à la base du gouvernement, et pour lesquels le gouvernement existe; la protection de la vie, de la liberté et de la propriété: le premier de ces principes est la propriété ». Dans ces conditions, le problème de l'opinion publique ne se pose pas puisque le public est tenu en respect par un réseau de contrôles occultes tout-puissants qui ont sur lui droit de vie et de mort. Nous devons cependant être reconnaissants à des hommes comme Holmes et Brandeis, à ce groupe d'écrivains et de savants généreux qui ont refusé leur part du gâteau pour transcrire dans leurs œuvres la protestation des défavorisés, protestation, hélas! trop souvent inefficace mais que leurs descendants devaient recueillir pieusement.

L'opinion publique ne devient vraiment un problème que si les groupes dominants ont consenti — ou plutôt ont été contraints de consentir à faire participer effectivement le peuple aux décisions qui engagent la nation. Il s'agit alors de savoir quelles informations lui transmettre, comment les lui présenter et, enfin, comment s'y prendre pour connaître les opinions publiques.

Le premier — et de beaucoup le plus important — conditionnement dont nous devons tenir compte, pour

identifier les techniques d'influence sur la masse, c'est évidemment le caractère capitaliste de la société américaine. La plupart des grands moyens d'expression et d'information s'y trouvent donc entre les mains d'entreprises privées et il est normal de s'attendre à ce qu'ils servent d'abord les intérêts privés.

John C. Calhoun, philosophe, homme d'État et porte-parole des intérêts sudistes entre 1820 et 1850, a écrit par référence au contexte américain: « Ce que l'on appelle l'opinion publique n'est pas l'opinion globale de la communauté tout entière; l'opinion publique n'est pas autre chose, habituellement, que la voix des intérêts les plus puissants ou des plus fortes combinaisons d'intérêts et, assez souvent, celle d'une fraction étroite, mais énergique et active de la nation. » Cette description de l'opinion publique aux États-Unis demeure encore, selon nous, celle qui correspond le mieux à la pratique de tous les jours.

Au terme d'une étude remarquable sur « La formation de l'opinion publique aux États-Unis »⁶⁸, André Mathiot a formulé les conclusions suivantes: 1° La concentration économique domine les moyens d'information. Des compétiteurs massifs se disputent un public massif... 2° L'influence majeure des forces et des moyens de formation de l'opinion est incontestablement d'accroître la similitude des vues quant aux idées fondamentales... 3° Ces forces et ces moyens peuvent, dans des limites assez étroites, modeler ou infléchir l'opinion, mais à la condition d'agir indirectement, subtilement, et après une préparation psychologique sérieuse... »

68. Dans: *L'opinion publique, op. cit.*, 339-376.

La publicité dite institutionnelle (*institutional advertising*)⁶⁹ constitue peut-être le modèle du genre d'« influence » que les spécialistes des opinions visent à exercer sur le public. Il s'agit d'inciter le public à croire que telle ou telle firme n'a rien d'autre en vue que l'intérêt du public, qu'elle consacre une large part de ses profits à des expériences de laboratoire coûteuses afin de servir un produit toujours amélioré au public; que dans les épreuves chimiques ou autres, le produit en question se montre supérieur aux produits concurrents; qu'elle contribue au bien-être général par les taxes qu'elle verse aux divers gouvernements⁷⁰; que les succès remportés par l'entreprise résultent en définitive des efforts de la population qui a raison d'être fière des réalisations du système capitaliste. D'après Borden, ce genre d'arguments qui fait appel au bon jugement du public et qui vise à montrer les entreprises sous le jour d'institutions scientifiques et de bienfaisance, tend de plus en plus à prévaloir dans tous les domaines de l'information, qu'il s'agisse de politique, de loisirs et même de religion. Mais ce serait la publicité institutionnelle qui aurait indiqué la voie.

Il n'est pas possible de se méprendre sur les intentions de cette publicité. Le leitmotiv de Ford n'a pas perdu sa vérité: « L'industrie ne supporte pas le peuple; c'est le peuple qui supporte l'industrie ». Comme le montre Her-

69. Voir sur le sujet: Borden, Neil, *Economic effects of advertising*, Richard Irwin, Chicago, 1944; et Pearlin, Leonard et Rosenberg, Morris, « propaganda techniques in institutional advertising », dans: Katz, Daniel, Chairman, *Public opinion and propaganda*, The Dryden Press, New York, 1954.

70. Ainsi la *Standard Oil Company of California* mentionnait dans sa publicité que: « l'Etat de Californie à lui seul, en tant que propriétaire des titres de la rivière *Sacramento*, a reçu de la *Standard* quelque \$6.700.000. en moins de 10 ans... des royautés dont bénéficient les Californiens sous forme de réduction de taxes ». Dans: Pearlin et al., *ibid.*, 480.

bert M. Baus, la même remarque s'appliquerait aussi bien à toute forme d'influence sur l'opinion publique. Parlant de l'information politique, il écrit: « La publicité politique est dans une large mesure de la propagande — la dissémination d'idées afin de confondre l'esprit des gens et de les disposer à bien suivre les directives (*soften them to guidance*); (de même que) la publicité d'affaires ne diffère pas essentiellement des relations publiques... Elles visent à développer de bons sentiments à l'égard des affaires (*business*) »⁷¹. En d'autres termes, il s'agit, sur tous les plans (religieux, éducationnels, etc.) d'adapter la « publicité » à l'âge des masses et de la machine.

Sans doute, l'idéologie américaine dominante ne concède de droit aucun monopole de la technique « publicitaire » à quelque groupe que ce soit. Tous les citoyens bénéficient de la garantie du premier amendement à la constitution qui refuse au Congrès le pouvoir de restreindre la liberté de religion, de parole, de presse, d'assemblée et de pétition. Mais comme Irion l'a montré⁷², les individus et les groupes qui cherchent à utiliser les moyens d'information et d'influence de façon à proposer des stéréotypes, préjugés ou valeurs étrangers ou hostiles aux bonnes traditions de l'américanisme deviennent l'objet d'une contre-publicité savamment orchestrée par les manipulateurs bien nantis de l'opinion et tombent généralement sous le coup du ridicule ou de l'indignation générale. Bien plus, certaines institutions, comme les unions ouvrières, n'ont généralement pas le droit de commanditer des émissions radiophoniques ou télévisées, ce qui revient à les priver d'un des moyens les plus puissants aux États-

71. Baus, Herbert M. *Publicity*, Harper, New York, 1942, 233.

72. Irion, Frederick C., *Public opinion and propaganda*, Thomas Y. Crowell, New York, 1950, 333-407.

Unis d'influencer le public. Irion indique encore que les groupes ruraux n'ont pratiquement aucune influence directe sur l'opinion publique qui est surtout d'essence métropolitaine. Enfin, Irion montre que les « classes moyennes », dont on dit pourtant qu'elles incarnent la bonne façon de vivre américaine, n'exercent directement aucune influence sur la formation de l'opinion publique. Ceux qui, parmi ce groupe fort nombreux, ont régulièrement accès aux moyens d'expression et d'information, le font le plus souvent en tant que représentants d'intérêts qui ne sont pas ceux de leur groupe.

Mais les « admonitions morales », les restrictions légales à l'occasion, la situation peu favorable de beaucoup de groupes vis-à-vis des moyens de communication — tout cela, quoique favorisant le groupe dominant, n'est pourtant rien en comparaison de l'arme des armes à sa disposition: l'argent.

Dans un excellent article, François Perroux⁷³ a montré comment, dans une économie décentralisée et reposant sur l'entreprise privée, l'information possède un coût et doit avoir un rendement. En d'autres termes, il a montré que l'information est soumise à la loi du système capitaliste, ou plutôt qu'elle est une fonction majeure de ce système. L'information doit procurer un profit à ceux qui paient pour sa dissémination et elle obéit par conséquent aux offres et aux demandes qui en déterminent les prix et les coûts. Il résulte de cette condition que l'information dépend de la structure des préférences à tel moment donné. Il existe, au sens rigoureux du terme, un marché de l'information où celle-ci se vend et s'achète. « L'information s'intègre encore à de nombreux plans, aujourd'hui,

73. Perroux, François, « L'information, facteur de progrès économique au XX^e siècle », *Diogène*, 21 (Gallimard), 1958, 32-60.

comme l'*objet* même de la production et de l'échange. La presse, la publicité, les *public relations* vendent de l'information, plus précisément les supports d'une information. Les ingénieurs conseils, les ingénieurs sociaux, les conseillers techniques, fiscaux et juridiques, les comptables, les spécialistes du *marketing*, procurent, contre argent, de l'information; il en est de même des professeurs, avocats, médecins, chercheurs scientifiques, travailleurs de laboratoires. » D'autre part, « les fabricants et les vendeurs de produits, les industriels et les commerçants sont très inégaux entre eux . . . , ils sont donc très inégaux aussi sous le rapport de leur capacité d'acheter, de créer, de répandre l'information. Au surplus, les fabricants et vendeurs d'information, les entrepreneurs de la presse et de la publicité sont très inégaux entre eux et par rapport aux autres industriels et commerçants. L'information circule donc dans des régimes économiques de concurrence monopolistique, d'oligopoles, de groupes et d'ententes. L'augmentation de l'information de toute sorte qui atteint le public s'est déployée, ainsi que le capitalisme contemporain, sous la loi du monopole et de la concentration. Les organismes les plus grands, les plus puissants, les plus influents en raison même du secteur d'activité auquel ils appartiennent, détiennent un pouvoir économique et un pouvoir sans épithète qui est fonction de leur capacité d'être informés et d'informer . . . Les meilleurs services en matière d'information peuvent être acquis par les plus grands et les plus puissants: ils s'attachent les meilleurs personnels pour la recherche technique, pour la prévision, l'étude des marchés, la publicité, les *public relations*, les meilleurs intermédiaires entre leurs firmes et l'État; ils peuvent s'assurer des positions stratégiques dans la presse ».

Ces remarques, que Perroux applique à l'information économique, peuvent être étendues sans risque d'erreur à tout genre d'informations. Toutes les informations ont un coût et doivent avoir en dernière analyse un rendement, que ce soit sous la forme d'un profit monétaire, politique, social ou moral. Ces coûts et ces profits, ce sont les groupes dominants (vendeurs ou acheteurs) dans chacun de ces domaines qui les déterminent.

De plus, tout comme l'information elle-même, les moyens d'expression (la presse, la radio, la télévision, le cinéma) constituent aux États-Unis des entreprises capitalistes et à un haut degré monopolistiques, et, au surplus, dépendant de la publicité — donc, de ceux qui vendent la publicité — pour leur existence. Ce caractère des moyens d'expression est trop connu, il a été discuté par trop d'auteurs américains ou autres pour que nous nous y arrêtions longtemps. Notons cependant que la presse reçoit une plus grande part de ses revenus en publicité de la multitude des petits annonceurs plutôt que du petit nombre des gros annonceurs; inversement, la radio et la télévision, à cause des conditions techniques qui leur sont propres, dépendent dans une très large mesure de quelques gros annonceurs. Aux États-Unis, plus de la moitié de l'ensemble des émissions sont commanditées par une dizaine de gros annonceurs. Notons aussi qu'aux États-Unis les grandes chaînes de journaux possèdent en propre près des deux tiers des postes émetteurs de radio ou de télévision et qu'ils détiennent des intérêts puissants dans les quatre grands réseaux radiophoniques nationaux.

Il n'y a donc pas lieu, dans ces conditions, d'être surpris du fait que l'information soit présentée au public de façon à l'abrutir plutôt qu'à l'éduquer et qu'elle soit au surplus si souvent incomplète, biaisée et erronée. Les sondages

d'opinion, aux États-Unis, révèlent l'ignorance profonde des individus sur les questions les plus élémentaires ou les plus fondamentales du point de vue idéologique. Ainsi, si la dévotion aux symboles de la démocratie est exceptionnellement grande, un petit nombre seulement connaissent leur contenu approximatif. Lors d'une enquête, 31 % d'un échantillon national de la population adulte admirent n'avoir jamais entendu parler du *Bill of Rights*, 36 % déclarèrent en avoir déjà entendu parler, mais ne savaient pas de quoi il s'agissait, et 12 % l'identifièrent de façon erronée. Si nous songeons à la virtuosité avec laquelle les *gangsters*, les *political bosses* et les grands magnats de la finance et de l'industrie jouent avec les articles du *Bill of Rights*, c'est à croire qu'il ne reste plus que les professeurs de science politique, les avocats et les journalistes spécialisés pour connaître la charte qui contient la substance des idéaux professés par 180,000,000 d'hommes. Lorsque Gaston Berger dit que « l'opinion publique exprime le sentiment des incompetents »⁷⁴, il traduit par là les déficiences inhérentes au régime américain d'information quant à son contenu et à sa forme bien plus que — ce qu'il avait à l'esprit — la médiocrité intellectuelle des connaissances partagées par le grand nombre.

Dans ses nombreux écrits sur l'opinion publique, Alfred Sauvy s'est attaché à l'étude des erreurs et des mythes que celle-ci véhicule. Selon lui, ce qui passe pour de l'information n'est souvent que le produit de la suggestion.

Dans *Le pouvoir et l'opinion*, il montre d'abord que ces erreurs et ces mythes ont été consciemment propagés par les fabricants de l'opinion et que leur succès découle du fait que ces erreurs et mythes vont dans le sens des

74. Berger, Gaston, « L'opinion publique, phénomène humain, dans: *L'opinion publique, op. cit.*, 17.

tendances normales de l'homme au luxe, au confort et au conservatisme. Et il dégage une conséquence très grave de ce phénomène: « Dès lors, en montrant l'effet favorable de nombreuses mesures impopulaires, en dénonçant l'illusion de largesses qui ne sont que des auto-libéralités, en soulignant l'intérêt que présente la primauté de l'investissement sur la consommation, en mettant en doute des impossibilités préconisées de presque bonne foi, l'objectiviste (le spécialiste, l'expert) se condamne à passer pour un maniaque de l'austérité, en même temps qu'un théoricien ignorant des difficultés et des souffrances de la population. Entouré de ses amis les faits, il est isolé des hommes »⁷⁵. En d'autres termes, l'information qui se conforme au modèle de la publicité tend à provoquer des stimulations « par en bas » et il devient très difficile de ré-orienter l'opinion qui en résulte. On pourrait ici appliquer la remarque de cet Allemand qui prétendait que les gens stupides font des soldats invincibles en disant que contre la stupidité, les dieux eux-mêmes luttent en vain (*Gegen die Dummheit, streben die Goetter selbst umsonst*).

Sauvy montre ensuite que l'écart entre l'opinion et l'observation rationnelle méthodique est dû, très souvent, à l'influence des intérêts industriels, financiers, commerciaux, politiques ou religieux. Il cite de nombreux exemples de cette déformation systématique des faits par les fabricants d'opinions. Ainsi, par exemple, les intérêts commerciaux, par leur publicité, ont complètement induit les

75. Il faudrait ajouter ici une seconde condition qui rend la situation du spécialiste presque intenable dans un tel régime d'opinion: le fait qu'il soit généralement un employé et qu'il n'ait aucun contrôle sur l'utilisation que celui qui le paie fait de l'information qu'il a communiquée à ce dernier. D'autre part, les manipulateurs de l'opinion ont imaginé des techniques subtiles pour empêcher le spécialiste d'exercer, en tant que spécialiste, une influence sur le public.

Français en erreur sur les qualités nutritives et thérapeutiques de l'alcool et des vins et doivent par conséquent porter la responsabilité des méfaits de l'alcoolisme en ce pays. L'industrie de l'automobile a propagé avec succès l'argument erroné selon lequel il y avait moins de véhicules proportionnellement à la population en France que dans les autres pays européens et fait accompagner cette erreur de suggestions de toutes sortes pour accroître les ventes. Le résultat, selon Sauvy, a été désastreux pour de « nombreux jeunes ménages qui ont réduit leur logement et limité leur famille pour acquérir une voiture ». On peut dire sans exagération que les « connaissances » que véhicule l'opinion publique concernant l'alimentation, l'hygiène, le vêtement tout aussi bien que les goûts littéraires et artistiques, et l'occupation des loisirs sont propagées directement ou indirectement par les intérêts industriels et commerciaux. Il faut aussi mentionner la part des gouvernements, des Églises et autres institutions dans la propagation de connaissances qui leur sont « utiles » mais qui sont parfois sans fondement aucun mais plus souvent simplement biaisées⁷⁶.

Il semble bien que l'on doive conclure, avec François Perroux, à la nécessité d'une information distincte de celle que réunissent et diffusent les intérêts privés; à la nécessité, pour tout dire, d'une information d'intérêt général « démystifiée ». La seule source alternative d'information à notre disposition serait l'État. Mais comment la dégager dans un système où l'État lui-même est « largement dé-

76. Il est certain aussi que le simple fait de la participation de plusieurs au processus de connaissance produit ce que Sauvy appelle « un véritable jugement collectif d'où découle le diagnostic de l'opinion ». De la sorte, pour des raisons purement structurelles, il est donc normal qu'il y ait un écart entre l'opinion présumée (actuelle) et l'opinion vraie. Mais ce phénomène ressortit plutôt de la psychologie que de la sociologie.

pendant du capitalisme des monopoles »? Les grands intérêts « l'assiègent et même l'occupent, les contre-courants de l'opinion et contre-attaques des partis risquent d'exténuier l'action politique » sur le plan de l'information. De plus, en régime libéral, toute intervention de l'État, notamment dans le domaine de l'information, est suspecte. Et pourtant, comme l'écrivait André Siegfried en 1954, dans le courrier de l'UNESCO: « La trop grande concentration de la presse ou de l'information, sous quelque forme que ce soit, nécessite une surveillance venue d'en haut pour que tous les points de vue puissent s'exprimer et être présentés au public ». D'après Emile Hughes, en France tout au moins, la majorité de la population est prête à accepter que l'État maintienne un service d'information publique⁷⁷. Aux États-Unis, la suspicion envers le gouvernement est plus profondément enracinée que dans tout autre pays occidental. La commission d'enquête sur les relations entre les *Mass communications* et le gouvernement, dirigée par le plus grand spécialiste américain des libertés civiles, Zecharich Chafee, jr., tout au long de son volumineux rapport, s'est trouvée confrontée au problème du rôle de l'État dans l'information. La commission était à la recherche d'une formule qui permettrait à la fois de corriger les erreurs dans les informations venant de sources privées et de fournir les informations que celles-ci ne produisent pas et, d'autre part, d'empêcher le contrôle de l'information par l'État « selon la ligne de Goebbels ». Finalement, le rapport aboutit à des propositions fort ambiguës qui se ramènent au fameux précepte de la « fonction supplétive de l'État ».

77. Hughes, Emile, « Le ministère de l'information en France », dans: *L'opinion publique, op. cit.*, 168-185.

Mais il est incontestable que d'ores et déjà, même aux États-Unis, l'État remplit beaucoup plus qu'« une fonction supplétive » sur le plan de l'information. Durant la dernière grande guerre, le gouvernement américain a disséminé une propagande aussi systématique et aussi bien orchestrée que celle de l'Allemagne. L'effet de propagande recherché est moins évident depuis la fin de la guerre, mais le gouvernement, par de nombreux services généraux ou spéciaux, continue d'être une importante source d'information. Pour sa part, le Président, qui dispose de nombreuses sources d'information, peut agir profondément sur l'opinion. Il faut mentionner la part croissante que prend le gouvernement, sous le couvert de son programme de défense, au financement et à l'orientation de la recherche organisée, tant fondamentale qu'appliquée. Ces dernières années, plus de 80% des sommes dépensées pour la recherche organisée venaient de sources gouvernementales. De plus, un service spécial de l'*Office of Public Affairs*, le *State Department's Division of Public Studies*, a été créé en 1944. Ce service est chargé de faire l'analyse de l'opinion publique sur les questions importantes de l'heure. Le service a pour fonction première de chercher à modeler l'opinion publique selon les buts de l'administration et de l'exécutif. Il prépare en outre des rapports spéciaux à l'intention des autres services du *State Department*. En d'autres termes, le gouvernement a un double objectif: fournir à la population les renseignements qu'il juge à propos de lui procurer et se renseigner sur l'état de l'opinion publique.

Mais, un régime démocratique, bien plus directement et immédiatement qu'un régime dictatorial, est sous la dépendance de l'opinion publique que les fabricants d'opinion ont contribué à former. « L'opinion publique, a

écrit Lester Markel, est devenue... un instrument puissant de politique nationale. Nous devons apprendre à l'utiliser; mais, avant de pouvoir le faire de façon efficace, nous devons la mieux connaître »⁷⁸.

Le problème a été très bien posé par Merton⁷⁹. Il s'agit, pour ceux qui ont à prendre les décisions, de découvrir les mécanismes et les procédés d'observation des sentiments et des orientations qui conviennent à une structure sociale donnée. Dans les sociétés modernes devenues si complexes, il faut, selon lui, développer « l'équivalent fonctionnel d'un plébiscite permanent... permettant aux autorités de connaître les désirs populaires ». De leur côté, Sauvy et Irion insistent sur le fait que les hommes publics, pris qu'ils sont entre les faits et les hommes, par le caractère fébrile de leur vie et la nature de leurs contacts, sont naturellement détournés des sources authentiques d'information. Ils ont donc particulièrement besoin d'informations supplémentaires pour corriger leurs impressions premières.

Les intérêts commerciaux et industriels ont, par la publicité, fourni le modèle social d'information publique; ils ont aussi créé les deux principaux moyens utilisés aux États-Unis pour connaître l'opinion publique: l'aviseur en relations publiques qui, joignant la technique au flair, cherche à connaître « le pouls » du public auquel les intérêts de son employeur sont liés; et le sondage d'opinions par lequel, au moyen de questionnaires et de techniques statistiques, on arrive à identifier les opinions publiques sur les questions les plus diverses (préférences des consommateurs, capacité de payer, etc.). Il va sans dire que

78. Markel, Lester, ed., *Public opinion and foreign policy*, Harper, New York, 1949, 5.

79. Merton, Robert K., *Social theory and social structure*, op. cit., 353-356.

l'accès à ces techniques est, en principe, ouvert à tous, mais leur coût très élevé en restreint pratiquement l'usage aux très grandes entreprises privées, aux principales confessions religieuses, aux moyens d'information monopolistiques et aux gouvernements. Dans le présent essai, nous nous bornerons à l'étude de la pratique des sondages.

Nous avons, dans la première partie, montré que la pratique des sondages systématiques des opinions est à peu près inconnue en Union Soviétique parce que le système social, la structure pyramidale des contrôles et le caractère obligatoire de l'idéologie s'y opposent. De même, les régimes fascistes d'Allemagne, d'Italie et du Japon qui, pourtant, étaient fort préoccupés de l'orientation de l'opinion populaire, n'ont pratiqué les sondages que de façon sporadique et subsidiaire⁸⁰. Parmi les sociétés modernes, ce sont la Grande-Bretagne et surtout les États-Unis qui utilisent le plus intensément la technique du sondage. Mais, même aux États-Unis, une enquête a révélé que les membres du Congrès et du Sénat ne mentionnent pas les résultats des sondages, pourtant fort nombreux, comme constituant leur première source d'information sur l'état des opinions: avant les sondages, par ordre de préférence, ils mentionnent la correspondance personnelle, les contacts avec le public et la presse⁸¹.

Par contre, il est certain que le gouvernement fédéral a souvent recours à des sondages d'opinion avant de formuler des programmes politiques nouveaux et surtout pour apprécier les réactions de la population à la suite de l'application d'un nouveau programme. Ainsi, par exemple, durant la guerre le «*Treasury Department*,

80 Sur le sujet, voir: Nielsen, Waldemar A., « Attitude research and government », *Journal of Social Issues*, vol. 2, 1946, 2-13.

81. Voir: Doob, Leonard W., *Public opinion and propaganda*, op. cit., 165.

quelques semaines après une campagne de vente de bons (de la victoire) était en mesure de savoir combien de gens avaient été mis au courant de la campagne, combien connaissaient les quotas établis pour les individus et la localité, les slogans qui avaient été lancés, l'effet de l'achat de bons sur les tendances inflationnaires, et autres détails de même nature... Et surtout, (le département) était en mesure de déterminer l'influence des divers item d'informations sur la propension des individus à acheter des bons »⁸². Plusieurs hauts administrateurs et hommes politiques obtiennent secrètement et régulièrement des informations, de la part des organismes privés de sondage, concernant leur popularité personnelle et l'orientation du public sur les questions qui les touchent de plus près. C'est ainsi que McCarthy avait réussi, grâce à l'aide financière de millionnaires du Texas, à édifier une imposante machine qui lui permettait non seulement d'agir rapidement sur l'opinion publique mais encore de connaître les réactions populaires à chacune de ses déclarations ou dénonciations.

Les sondages ne constituent évidemment qu'une des nombreuses sources de renseignements à la disposition des industries, des moyens de communications de masse et du gouvernement. Leur marge d'erreur est considérable et parfois difficile à apprécier. Ils exercent peut-être une influence artificielle sur l'orientation de l'opinion. Ils ont retiré beaucoup de leur prestige du succès remporté lors de prédictions des résultats d'élections. Mais, en 1948, les résultats de l'élection présidentielle bafouèrent complètement toutes les prédictions. Cet échec a porté un dur

82. Campbell, Angus, « The use of interview surveys in federal administration, *Journal of Social issues*, vol. 2, 1946, 15.

coup au prestige des instituts de sondage. Ce prestige cependant a été rétabli par la suite.

Plusieurs spécialistes de l'opinion publique parlent, les uns avec horreur, les autres avec dévotion, du *polling cult* que les Américains semblent en voie de développer. Selon Leo P. Crespi, « il est singulier de trouver autant de groupes dont le fonctionnement repose sur des informations sûres — les administrateurs gouvernementaux, politiciens, éditeurs, industriels, chefs d'unions — qui paient sans se plaindre des sommes de plus en plus élevées pour l'analyse de l'opinion publique »⁸³. Gallup, l'initiateur et le maître incontesté de la pratique du sondage, relie ce nouveau culte à la foi démocratique des Américains. Il exprime sa conviction profonde que la pratique des sondages permettra de mieux connaître le fonctionnement de la démocratie: « Ce n'est pas faire preuve d'un optimisme exagéré que de suggérer... que la collecte continue des faits concernant l'opinion publique procurera aux théoriciens de l'avenir un arrière-plan solide à partir duquel il sera possible d'établir une théorie réaliste de l'opinion publique telle qu'elle se manifeste concrètement dans la vie de tous les jours. A mesure que les recherches sur les opinions publiques se poursuivent sur plusieurs fronts et que plus de faits deviennent connus, les partisans tout aussi bien que les critiques de la démocratie pourront situer le débat sur un fond commun d'évidences »⁸⁴.

Même si le sondage d'opinion ne constitue pas le « pouls de la démocratie » que Gallup voudrait qu'il soit, il n'en reste pas moins qu'il exerce une fonction impor-

83. Crespi, Leo, P., « Opinion-attitude methodology and the polls-a rejoinder », *Psychological Bulletin*, vol. 43, 1946, 562.

84. Gallup, George, Rae, Saul Forbes, *The pulse of democracy*, Simon and Schuster, New York, 1940, VII.

tante dans le système idéologique et la structure institutionnelle des États-Unis. Dans une société libérale, en effet, les opinions ne sont pas « dictées » d'en haut en conformité avec une doctrine rigoureuse et une structure pyramidale de contrôles rigide; elles sont simplement « suggérées » par en haut et médiatisées par une structure de contrôles à laquelle participent plusieurs pouvoirs, interdépendants sans doute, mais néanmoins distincts. De plus, l'évolution socio-économique des États-Unis a développé une stratification sociale fort complexe de sorte que les conditionnements qui pèsent sur les différents groupes sont fort variés et parfois contradictoires les uns avec les autres. Or, les techniques traditionnelles d'expression populaire (le scrutin, par exemple) sont devenues, comme nous le montrerons par la suite, tout à fait incapables de traduire le comportement des citoyens par rapport à la multiplicité des questions pratiques qui se posent tous les jours. C'est pourquoi la constitution d'un nouvel « art politique » dans le domaine psycho-social est-elle devenue nécessaire. Et comme l'indique Stoetzel notamment, « la perfection des techniques de connaissance et de contrôle des opinions en permettent la possibilité ».

Dans leur état actuel, les sondages visent deux objectifs principaux: l'évaluation de l'état réel de l'opinion et la prédiction des conduites à partir de cet état. Comme l'indique Alain Girard⁸⁵, l'enquête d'opinion n'est pas d'abord un moyen d'action; elle est surtout un moyen, entre autres, d'information. Selon la majorité des auteurs, l'enquête d'opinion s'est révélée fort utile pour la détermination des réactions du public à des phénomènes res-

85. Girard, Alain, « La connaissance de l'opinion publique et la méthode des sondages », dans: *L'opinion publique, op. cit.*, 255.

treints, à des événements subits et à des problèmes concrets qui affectent les attitudes profondes des individus. Elle ne crée pas l'opinion publique et ne peut être utilisée avec profit que lorsque celle-ci a déjà été produite. La première fonction des sondages d'opinion consiste donc à déterminer scientifiquement la distribution des sentiments d'une population donnée par rapport à telle ou telle question. Ils permettent de départager les opinions « présumées » et les opinions « vraies ». Comme Sauvy l'a établi au moyen de plusieurs exemples, il arrive souvent qu'on soit induit en erreur sur le contenu réel des opinions en se laissant guider par des « impressions » et des « intuitions ». Ainsi on croit généralement que les Parisiens sont d'avis que le coût des logements est trop élevé alors qu'une enquête a révélé qu'au contraire une majorité parmi tous les groupes accepteraient de dépenser davantage pour le logement. De plus, les sondages d'opinion permettent souvent de découvrir que ce qu'on croit être une opinion majoritaire ne représente en réalité que l'expression d'un petit groupe particulièrement actif, influent ou fanatique.

Si les groupes dominants doivent dorénavant compter avec l'opinion publique, est-ce à dire qu'ils la suivent toujours? Il devrait être clair qu'il n'en est rien. Des enquêtes menées auprès des représentants et des sénateurs de même qu'auprès d'industriels, d'éditeurs, de directeurs de journaux, etc., révèlent hors de tout doute que pour la très grande majorité d'entre eux, l'opinion publique, même l'opinion connue, ne représente qu'un des nombreux facteurs qui entrent en ligne de compte dans la détermination de leurs décisions⁸⁶. En d'autres termes, la con-

86. Voir sur le sujet: Cartwright, Darwin, « Public opinion polls and democratic leadership », dans, Katz, ed., *Public opinion and propaganda*, *op. cit.*, 226-233 et Doob, *op. cit.*, 164 et suivantes.

naissance de l'opinion publique ne remplace pas l'autorité du chef; elle l'accroît plutôt en la rendant plus efficace.

Quelques théoriciens, fidèles à la conception de Bryce, identifient la démocratie à un régime où l'opinion publique serait souveraine. Un tel régime peut être souhaitable ou non, mais, aujourd'hui, en dehors de l'imagination des idéologues il n'a pas d'existence. En général, d'ailleurs, une pareille conception repose sur une confusion entre opinion publique et volonté populaire. Il devrait être clair, à la suite du précédent exposé que l'opinion publique n'est en aucune façon la forme sociologique sous laquelle se présente la volonté populaire comme on le prétend souvent à tort.

Les fabricants et les manipulateurs de l'opinion se font une représentation plus réaliste du statut de l'opinion publique et du rôle qu'elle remplit dans le système des décisions. Dans un article publié dans la revue *Advertising and Selling*, un théoricien de la publicité pose la question: « Qu'est-ce donc que l'opinion publique? » Et il répond: « En termes simples, (l'opinion) est une « attitude de masse ». Il s'agit d'un état d'esprit qui résulte de suggestions répétées jusqu'à ce que le nom d'un produit ou d'une compagnie devienne comme aurolé de distinction et digne de toute confiance. » Pour l'auteur, l'« émotion irrationnelle » est le fondement des actions humaines. « La plus forte de toutes les motivations, continue-t-il, est la confiance, qui est un autre nom pour la crédulité et la foi. La conviction intellectuelle pure (si telle chose existe) n'est qu'une bulle sans importance par comparaison (avec la confiance) »⁸⁷.

87. Wiseman, Mark, « Why non-prospects are productive salesmen », *Advertising and Selling*, vol. 41, no 8, aug. 1948, 48.

Une telle conception de l'opinion publique, pour révoltante et excessive qu'elle soit, nous révèle les hypothèses psychologiques implicites à partir desquelles les fabricants et les manipulateurs de l'opinion exercent leur métier. Elle nous permet peut-être aussi de déceler les fonctions latentes remplies par les sondages d'opinion.

En effet, la perception de la stratification sociale que se font ceux qui détiennent les positions de prestige et d'influence aux États-Unis est naturellement influencée par l'idéologie libérale qui privilégie l'individu et ignore les groupes. La société tend à leur apparaître comme une masse indifférenciée d'individus. Ils distinguent donc de façon très imprécise ceux sur qui s'exerce leur autorité. Par ailleurs, ils se représentent mal la distribution hiérarchique de la structure de contrôles dont ils font partie. Ils ne savent pas toujours, lorsque se posent des questions concrètes, qui prendra les décisions, ni d'où viendront les contrôles qui seront mis en application. Dans ces conditions, il est plausible de penser que le recours au sondage des opinions publiques accomplisse les deux fonctions latentes suivantes: en premier lieu, opérer une sorte de réduction de la « masse » en ses éléments différenciés concrets (groupes d'âges, sexes, groupes économiques, religieux, raciaux, etc.); et, en second lieu, permettre aux détenteurs des positions de décision et de prestige de prendre conscience de leur rang hiérarchique propre et de leur part de responsabilité dans les décisions à prendre.

4 — MODALITÉS D'EXPRESSION DE LA MASSE

Aux États-Unis — comme dans les sociétés démocratiques occidentales en général — la masse s'exprime de

deux façons: comme peuple souverain qui traduit sa volonté par les mécanismes primaires établis à cet effet au sein des régimes démocratiques (partis politiques, suffrage, élection périodique des représentants); comme addition d'individus et de groupes plus ou moins différenciés et plus ou moins puissants qui expriment leurs désirs et leurs doléances au moyen de mécanismes secondaires (notamment les groupes de pression et les pétitions) développés dans une large mesure à cause des insuffisances des mécanismes primaires.

Comme nous l'avons dit antérieurement, on confond souvent volonté populaire et opinion publique. Nous croyons que pareille confusion est source de graves erreurs — théoriques et pratiques. Elle tend à dépouiller les régimes démocratiques de la grandeur et de la majesté dont l'idéologie libérale les avait revêtus. Par cette confusion, en effet, ce n'est pas l'opinion qui est élevée à la dignité de volonté; c'est bien plutôt celle-ci qui est ravalée au niveau de celle-là.

Le peuple souverain, chaque fois qu'il se prononce, rend une décision (verdict) obligatoire, qui doit être respectée par tous, par les plus puissants parmi les groupes dominants comme par le simple manœuvre. Le peuple souverain fait les présidents, les gouverneurs; il élit ses représentants qui légiféreront en son nom; il désigne plusieurs officiers importants qui maintiendront l'ordre et appliqueront la loi. Il a aussi le pouvoir de les destituer si tel est son désir. Le peuple souverain émet des ordres; il formule des commandements. Il est le détenteur des ultimes contrôles et son verdict est sans appel. Inversement, l'opinion publique connue exprime un jugement, une préférence à l'égard de telle ou telle question. Elle n'émet

pas de commandement, ni de normes obligatoires; elle n'oblige personne quoiqu'elle puisse, à l'occasion, influencer les décisions que prennent les détenteurs des positions de puissance.

Mais le pouvoir du peuple souverain est soumis à plusieurs restrictions légales et pratiques qui en limitent sérieusement la portée.

En premier lieu, la souveraineté que le peuple possède à titre absolu, il ne l'exerce directement que sur la fraction de l'élite politique soumise par le régime démocratique à l'épreuve périodique de l'élection. La plus grande partie de l'élite politique — notamment les hauts fonctionnaires et aux États-Unis les Secrétaires (ministres) des grands départements eux-mêmes — échappent à son contrôle immédiat. De plus, le peuple souverain n'exerce aucun contrôle direct sur les élites non politiques, c'est-à-dire sur les détenteurs des contrôles économiques et sociaux. En conséquence, seulement une partie, et à beaucoup d'égards la partie la moins importante, de la classe dominante est soumise à sa volonté. Le peuple est donc un souverain qui n'a aucune part, comme souverain, aux décisions souvent majeures que prennent les détenteurs de nombreux contrôles et qui engagent pourtant son bien-être et sa liberté d'action. C'est là une conséquence pratique de l'idéologie libérale qui, tenant en suspicion le pouvoir politique, l'a effectivement subordonné aux autres pouvoirs et, notamment, au pouvoir du capital privé. Enfin, l'évolution socio-économique et l'émergence du *Welfare State* ont entraîné un accroissement considérable des contrôles et des fonctions politiques. Comme ces contrôles et ces fonctions ne sont pas d'ordinaire exercés par ceux que le peuple élit, une partie de plus en plus considérable du pouvoir politique échappe à sa volonté sou-

veraine. C'est à la lumière de ces faits et de ces développements que Brandeis a conclu que la démocratie politique tendait à devenir illusoire dans une société où régnait le despotisme industriel: le peuple, selon lui, ne pouvait être véritablement souverain que si à côté de la « démocratie politique » on créait la « démocratie industrielle »⁸⁸.

En second lieu, l'acte de volonté souveraine ne s'accomplit directement qu'à intervalles plus ou moins réguliers, lors des élections. D'après la doctrine démocratique, entre les élections, ce sont les représentants qui déclarent, au nom du peuple, la volonté populaire et l'incorporent dans les lois. On touche ici à la racine même de la différence essentielle entre volonté populaire et opinion publique. La volonté populaire réside dans le peuple en tant que corps juridiquement constitué; l'opinion publique est l'expression psycho-sociologique des groupes et des individus en tant qu'ils s'expriment comme membres de la société et de groupes. De cette différence essentielle découlent certains caractères spécifiques qui distinguent la volonté populaire de l'opinion publique. La volonté populaire résulte de la fiction démocratique selon laquelle tous les individus, du seul fait de leur qualité d'hommes, sont considérés comme aptes à se prononcer, en toute égalité et liberté, sur les questions d'intérêt général. C'est donc une notion abstraite qui se concrétise par l'acte de l'électeur et par l'acte du législateur. Inversement, l'opinion publique n'a pas d'existence formelle ou abstraite.

88. Par « démocratie industrielle » Brandeis n'entendait pas l'élection des chefs d'entreprise, etc, par le peuple, ni l'appropriation par ce dernier des moyens de production. Il entendait plutôt l'établissement de contrôles gouvernementaux sur l'activité économique à l'intérieur du système capitaliste et la reconnaissance pleine et entière des droits syndicaux.

C'est à tort qu'on la personnifie dans le langage de tous les jours. Il n'existe que des opinions publiques orientées sur une multitude d'objets les plus divers, d'objets au surplus qui se modifient et changent constamment selon une succession et un rythme que les éveilleurs d'opinions déterminent en fonction des exigences de la vie quotidienne et des intérêts en jeu. On ne devrait pas dire: « l'opinion publique veut que... » mais plutôt: « il s'est formé une opinion publique sur telle ou telle question... » Ainsi, par exemple, si la ségrégation aux États-Unis est devenue récemment un problème d'opinion publique et non plus seulement une question concernant les seuls détenteurs des positions de puissance, c'est que le Président, la Cour Suprême et autres représentants des groupes dominants ont expressément donné un mandat aux éveilleurs de l'opinion à cet effet. De même, si la question de l'université des Jésuites est devenue au Canada français un problème d'opinion publique c'est parce que André Laurendeau et d'autres journalistes à sa suite, de même que les professeurs d'université en ont délibérément fait un problème d'opinion publique. Tant qu'une question n'est débattue que par le peuple souverain (au moment des élections, par exemple) ou par ses représentants réunis en assemblées populaires en vue de légiférer au nom du peuple, elle est l'objet de la volonté populaire et non de l'opinion publique.

En troisième lieu, dans les démocraties modernes, la volonté populaire est canalisée par les partis politiques. Ceux-ci, par leurs programmes portant sur les questions générales d'intérêt public, permettent une première forme de concrétisation de la volonté générale. Les partis politiques se présentent comme des équipes parmi les-

quelles le peuple choisira celle qui gouvernera en son nom; celui-ci exprime son choix par l'acte du vote, selon un mode donné de scrutin, en faveur de l'une ou l'autre équipe. En d'autres termes, le régime de partis traduit concrètement le fait que, dans nos sociétés complexes, la volonté populaire n'est pas unanime au sujet des fins et des grands moyens. La volonté populaire effective est donc toujours une volonté majoritaire ou tout au moins exprime la convergence d'une pluralité de volontés minoritaires. Il n'en va pas de même de l'opinion publique qui, quoiqu'elle repose souvent, comme nous le montrerons, sur l'illusion d'une majorité, représente plutôt l'expression des idées prépondérantes (c'est-à-dire les représentations de plus grand poids) dans une société à l'égard de telle ou telle question. Ainsi, la participation directe d'un riche industriel et d'un simple manœuvre à la formation de la volonté générale est toujours égale à l'unité, c'est-à-dire se ramène à leur vote individuel; mais leur participation à la création des opinions publiques, du moins quand certaines questions spécifiques sont en jeu, est inégale: à la limite, l'un est en mesure de les former tandis que l'autre ne fera que les refléter.

Mais il est non moins important de montrer les points de convergence entre la volonté populaire et l'opinion publique que de reconnaître leurs différences essentielles. Si elles différaient dans leur contenu comme dans leur nature, il en résulterait une absence totale de correspondance entre les valeurs sociales et les normes politiques, c'est-à-dire une rupture idéologique complète entre la société et l'État. Une telle situation rendrait la vie en société virtuellement impossible et signifierait la disparition de l'État pour toutes fins pratiques.

D'une part, en dépit des différences de nature et de finalité entre la volonté populaire et les opinions publiques, il est évident que celles-ci entrent, par plusieurs voies d'accès, dans la formation de celle-là. Ce qu'un peuple exprime comme étant sa volonté majoritaire est étroitement lié à ce qu'il juge être désirable, bon ou utile par ses opinions prépondérantes. Les mêmes idéologies, normes, stéréotypes et préjugés entrent dans le dégagement de l'une et la formation des autres. De plus, des mécanismes sociaux puissants sont mis en œuvre pour que la volonté générale traduise les opinions prépondérantes (système électoral, machines politiques, corruption des consciences, achat des votes, etc.). Les mêmes groupes utilisent les mêmes procédés de publicité et de propagande pour influencer le dégagement de la volonté populaire et pour façonner l'opinion publique.

D'autre part, il est de l'intérêt des représentants élus, qui doivent se soumettre, à intervalles réguliers, au verdict de l'électorat, de tenir compte des courants des opinions publiques sur les questions qui font l'objet de projets de lois. D'après la théorie démocratique, le législateur ne doit se soumettre à l'influence d'aucun groupe ou intérêt particulier: il doit n'avoir en vue que le bien général et légiférer selon sa conscience et la volonté générale⁸⁹. Cependant, dans la pratique, les considérations d'ordre électoral ou partisan priment souvent l'obligation morale du bien général dans la détermination des positions des législateurs. Lors d'un sondage auprès de 58 des 197 membres de la législature de l'État de New York, 57% ont répondu qu'ils croyaient de leur devoir de légiférer selon leur conscience plutôt que de suivre le

89. Edmond Burke, dans son fameux discours aux électeurs de Bristol, a donné la formulation classique de cette conception.

sentiment prépondérant de leur district électoral tandis que 39% prenaient la position inverse. Plusieurs sondages auprès des représentants au Congrès indiquent que la grande majorité de ceux-ci prétendent n'avoir en vue que l'intérêt général. Selon un sondage national tenu en 1944, 77% de la population considéraient que le représentant devait tenir compte de l'opinion prépondérante de son district sur les questions importantes tandis que seulement 20% étaient d'opinion qu'il devait agir uniquement selon sa conscience; mais, 31% s'opposaient à ce que le représentant se laissât dicter sa ligne de conduite par l'opinion publique tandis que seulement 11% favorisaient ce point de vue⁹⁰. On peut conclure qu'en principe tout au moins une proportion considérable d'Américains sont d'avis que le représentant doit être autre chose que l'écho de l'opinion de ses électeurs⁹¹. D'ailleurs les hommes politiques d'expérience savent combien courte est la mémoire de l'opinion, combien elle est changeante aussi. Il serait imprudent, même d'un point de vue purement électoral, de la suivre sans discernement. De plus, les pressions de l'opinion sur le représentant sont elles-mêmes souvent contradictoires parce qu'elles sont liées à des intérêts divergents de sorte que le représentant ne peut appuyer les supporteurs d'une opinion particulière sans du même coup s'aliéner les tenants de l'opinion adverse. Enfin les concordances de fait entre le jugement des représentants et l'opinion publique prépondérante peuvent être l'effet du hasard ou encore résulter du

90. Hartman, George W., « Judgments of state legislators concerning public opinion », *Journal of Social Psychology*, vol. 21, 1945, 105-114; Gleek, L. E., « 96 Congressmen make up their minds », *Public Opinion Quarterly*, vol. 4, 1940, 3-24; Golman, Eric F., « Poll on the Polls », *Public Opinion Quarterly*, vol. 8, 1944, 461-467.

91. Sur le sujet en général, voir: Smith, Charles W., Jr., *Public opinion in a democracy*, Prentice-Hall, New York, 1942.

fait que le représentant est soumis aux mêmes influences que les électeurs. En certaines grandes occasions cependant l'opinion publique se manifeste avec une intensité particulière; elle exprime alors, par delà les intérêts immédiats, la conscience collective profonde et s'identifie, pour ainsi dire, à la volonté populaire. Bien imprudent alors serait celui qui passerait outre à l'avertissement de l'opinion!

Si la plupart des auteurs confondent à tort, comme nous croyons l'avoir démontré, volonté populaire et opinion publique, certains ont perçu de façon plus ou moins claire la différence entre ces deux formes d'expression populaire. Ainsi Jacques Lambert⁹² distingue entre opinion publique primaire (ou prépondérante) et opinion publique secondaire (ou majoritaire). Sous la première forme, dit Lambert, l'opinion publique s'ordonne en fonction des situations de faits et des intérêts particuliers; tandis que sous sa seconde forme, elle s'ordonnerait en fonction des situations symboliques de l'intérêt général. Cette distinction se conforme assez bien à certaines différences que nous avons relevées entre volonté populaire et opinion publique, mais elle est entachée de plusieurs défauts graves; par exemple elle ignore que les deux espèces d'opinions diffèrent essentiellement dans leur nature et les fonctions qu'elles sont appelées à remplir. Au surplus — répétons ici un point capital que nous avons déjà mentionné — refuser de reconnaître la spécificité de la volonté générale par rapport à l'opinion publique, c'est priver l'idéologie démocratique de toute visée transcendante, c'est lui enlever toute puissance d'attraction, la priver

92. Lambert, Jacques, « Structure sociale et opinion publique », dans: *L'opinion publique*, op. cit., 71-107.

d'une finalité supérieure aux intentions immédiates, et souvent mesquines, de ceux qui agissent en son nom. C'est se placer dans l'impossibilité de viser un idéal; c'est se soumettre sans résistance au déterminisme des faits.

On s'étonnera peut-être que nous n'acceptons pas une distinction qui se veut purement opérationnelle au nom d'un idéal que nous serions désireux de voir préserver. Cette objection mérite d'être écartée avec assez de soin.

Nous sommes convaincu que tout système social repose sur une intégration idéologique tout autant que sur une intégration des mécanismes sociaux. En d'autres termes, l'idéologie (c'est-à-dire les représentations collectives des normes, des valeurs et des aspirations) constitue un élément important du fonctionnement du système social. Il n'y a donc aucune justification à la « factueliser » (i.e. dans le cas présent, à la réduire en opinion) quand il s'agit d'en faire l'analyse fonctionnelle. Le premier démagogue venu ne se méprend d'ailleurs pas sur la fonction de l'idéal tant dans l'existence des sociétés que dans la vie des hommes: il sait que c'est l'évangile de Jean-Jacques Rousseau et non le *text-book* du compilateur de statistiques qui assurera son succès. La « vérité » y perd peut-être en un sens; du moins une certaine vérité. Mais, la vérité des chiffres n'est qu'une minime partie de la vérité de l'homme.

Même sur un plan rigoureusement analytique, la distinction de Lambert entre opinion prépondérante et opinion majoritaire porte à confusion. En effet, plusieurs spécialistes de l'opinion, tels Schank, Katz, Lippmann et Stœtzel, ont insisté sur le fait que l'opinion publique (c'est-à-dire l'opinion prépondérante de Lambert) résulte souvent de l'illusion de l'existence d'un sentiment majo-

ritaire à l'égard d'une question donnée⁹³. Les psychologues ont montré que beaucoup d'hommes ne se sentent en sécurité que s'ils se savent du côté du grand nombre. Cette tendance serait même un facteur puissant du conformisme social. La majorité favoriserait toujours l'accord des opinions. De sorte que l'opinion prépondérante (i.e. la plus puissante) tendrait en même temps à se présenter comme l'opinion majoritaire (ce qu'elle n'est pas nécessairement). Et Stoetzel de souligner que l'effort de publicité et de propagande consiste justement à créer l'impression que les idées qu'un groupe veut faire prédominer sont effectivement partagées par la majorité de la population. « Le sentiment illusoire de l'existence d'une majorité, dit-il, si on réussit à le communiquer à un nombre suffisant d'individus, se transforme en une opinion publique véritable ». Par ailleurs, l'opinion prépondérante est l'opinion de ceux qui parlent le plus fort, qui ont un accès plus facile aux moyens d'expression et d'information, ou qui sont socialement et économiquement les plus puissants. Et justement parce qu'elle est exprimée avec plus de force et plus souvent que les autres opinions, elle finit par créer l'illusion qu'elle représente l'opinion du grand nombre, de la majorité. Et alors, elle le devient effectivement.

93. Schank, R. L., « A Study of a community and its groups and institutions conceived as behaviors of individuals », *Ps. Mon.*, 43, no 195, 133 et suivantes; Stoetzel accorde une si grande importance au sentiment de majorité qu'il propose cette définition de l'opinion publique: « ... le sentiment dominant au sein d'une certaine communauté sociale, accompagné plus ou moins clairement, chez les sujets, de l'impression que ce sentiment leur est commun », *op. cit.*, 147. Walter Lippmann propose une définition semblable: « ... l'opinion publique est celle qui est partagée par la majorité ou qui est présentée comme telle ». *Public opinion*, Macmillan, New York, 1934, 29.

L'absence d'une distinction entre volonté populaire et opinion publique rend impossible la découverte des fonctions véritables remplies par des acteurs et des mécanismes sociaux comme le « boss » politique, les grandes associations volontaires de citoyens et le groupe de pression. Ce dernier point mérite d'être étudié avec attention⁹⁴.

John H. Hallowell⁹⁵, de son point de vue doctrinal, se montre sévère à l'égard de la « politique de pression » dont la théorie a été formulée par E.R. Bentley et son école. Selon lui, cette école « conçoit la politique comme l'expression des intérêts de groupes ». « Cette théorie, représente, dit-il, une [conception politique qui exprime] la dégénérescence de ce que le politique devrait être ». Et il cite le président Wilson: « Les intérêts n'unissent jamais les hommes; les intérêts ne peuvent que diviser. » Car, conclut Hallowell, « seulement l'idée de but (*purpose*) peut unir les hommes, un but qui transcende l'intérêt ».

Nous avons présenté ce point de vue d'un théoricien contemporain de l'idéologie démocratique parce qu'il nous procure un excellent exemple de la confusion qui

94. Par suite de la complexité du sujet et de l'importance particulière du groupe de pression, nous ne discuterons pas les autres modalités d'expression de la masse. Pour l'influence des lettres écrites aux représentants, voir Katz, *op. cit.*, 220 et suivantes; pour les associations volontaires, outre la belle analyse de Merton, voir: Lloyd, Warner W., *Structure of american life*, Edinburg u. p.

1952, 161 et suivantes; pour le « boss » politique, outre l'analyse de Merton, voir: Katz, *op. cit.*, 194 et suivantes; 602 et suivantes. Nous devons aussi restreindre notre étude des modalités d'expression de la masse au seul plan politique. Il est clair que le public s'exprime aussi sur tous les autres plans, notamment, sur le plan économique, en faisant connaître ses préférences par l'achat plus massif de certains produits, etc. Mais, de telles préférences sont évidemment « suggérées » par la publicité.

95. Hallowell, John H., *The moral foundation of democracy*, The Univ. of Chicago Press, 1954, 54-56.

résulte de l'ignorance de la distinction entre volonté populaire et opinion publique. Hallowell a raison de critiquer les tenants de la politique de pression dans la mesure où ceux-ci tendent à ramener l'ensemble du phénomène politique à l'aspect « pression »; mais il a tort de vouloir exclure cet aspect de la théorie politique. En effet, le groupe de pression existe; c'est un fait contre lequel l'indignation morale ne peut rien. Il s'agit plutôt d'identifier la fonction qu'il accomplit dans le système politique américain.

Selon nous, le groupe de pression est la forme par excellence sous laquelle s'exprime l'opinion publique sur le plan politique. Dans la théorie démocratique, nous l'avons vu, c'est la volonté populaire qui incarne le but. Celui-ci par conséquent ne dirige les actions des hommes que dans le sens limité où s'applique la volonté populaire. Nous touchons ici à la racine même de la différence essentielle entre le système idéologique soviétique et le système américain: En Union Soviétique, en effet, le but (i.e. le socialisme) s'applique virtuellement à toutes les actions des hommes. C'est la raison pour laquelle, comme nous l'avons montré dans la première partie, le régime des opinions publiques en ce pays est complètement déterminé par l'intention socialiste telle que définie par les groupes dominants. Tel n'est pas le cas aux États-Unis. Nous avons vu que la volonté populaire ne se dégage qu'à l'occasion de certains actes spécifiques tels que le vote ou la loi: une grande partie des fonctions et des actes politiques échappe donc plus ou moins complètement à son emprise directe. De plus, nous savons que les groupes dominants ne peuvent, du moins en théorie, détenir le contrôle de la volonté populaire; ils doivent se contenter de participer, comme citoyens, à son dégagement. Dans

ces conditions, le « boss » politique, les groupes de pressions, etc., constitueraient des mécanismes secondaires établis par les groupes dominants dans le but d'exercer un contrôle sur les actes de la volonté populaire, particulièrement les actes législatifs, de même que de médier les intérêts politiques des groupes d'intérêts que la volonté générale ne reconnaît pas. Ces mécanismes permettraient donc l'expression des opinions publiques et non de la volonté populaire.

Nous sommes ici encore assez éloignés de la conception selon laquelle le groupe de pression constituerait simplement un autre mécanisme — à côté du vote — d'action politique populaire. Sans doute le groupe de pression tend, comme l'a dit Holmes, à faire de chaque opinion publique une loi. Mais nous allons essayer de montrer que l'opinion publique qui s'exprime par le groupe de pression, c'est l'opinion prépondérante (i.e. celle qui résulte de l'action des groupes dominants).

Tous les auteurs qui ont étudié le groupe de pression insistent sur trois points essentiels: le groupe de pression, pour exercer une influence effective, doit représenter des intérêts économiques, sociaux ou électoraux puissants; il doit exercer son action (auprès des législateurs, des commissions législatives et des administrateurs) par une présence plus ou moins permanente (*lobbying*) et se faire ainsi représenter à Washington et dans les autres centres stratégiques par de véritables professionnels du métier qui utilisent des techniques toujours plus perfectionnées avec un art parfait; le groupe de pression, pour être pleinement efficace, doit enfin publier des revues et des brochures et utiliser intensivement les grands moyens d'information et d'expression: ceci afin d'agir en même temps sur le public de façon à créer l'illusion de majorité dont

nous avons parlé. Il résulte des conditions précédentes que la mise sur pied et le maintien d'un groupe de pression est une opération fort coûteuse.

Son coût même en fait une arme politique au service des intérêts privés dominants plutôt que de l'intérêt général qui ne peut jamais se donner d'« organisation ». Ainsi, l'*American Federation of Labor* au cours d'une seule campagne (lors du *Taft-Hartley Bill*) dépensa près de \$820,000. Il n'est pas rare que pour une seule campagne, la *National Association of Manufacturers* dépense \$10 millions. Le *Political Action Committee* qui représente les intérêts politiques des unions ouvrières, l'*American Farm Bureau*, l'*American Chamber of Commerce Committee*, et autres puissantes organisations, dépensent chaque année des millions de dollars pour leur activités comme groupes de pression au service des intérêts qu'ils cherchent à promouvoir⁹⁶.

Dans quelle mesure les activités de ces groupes affectent-elles les actes législatifs et l'opinion publique en général? D'après Irion ces activités procurent à leurs groupes des profits annuels s'élevant à des milliards de dollars, versés par les gouvernements sous formes de réductions de taxes, de subsides spéciaux, d'octrois de défense ou de lois. Le *Report* du Comité de la Chambre des représentants, constitué en 1950 pour étudier les activités des groupes de pression, déclare sans ambages que depuis 1913 — année où les interventions « organisées » ont commencé à se substituer aux influences « personnelles » — les groupes de pression, par leur *lobbying*,

96. Les principaux documents et les grandes sources pour l'étude de ce problème sont contenus dans le *General Interim report of the house select committee on lobbying activities* (Buchanan Committee), House Report no 3138, 81st Con., 2nd Sess., Washington, 1950.

sont graduellement devenus en mesure de contrôler les gouvernements au point où ceux-ci sont plus souvent inspirés, dans les actes législatifs et administratifs, par des considérations liées aux intérêts privés plutôt qu'à l'intérêt général. Il note aussi que le *lobbying* est devenu une véritable profession, qu'il tend à être un art spécialisé de sorte que souvent ce n'est pas le groupe de pression lui-même qui définit ses intérêts, mais bien plutôt ses délégués dans les capitales qui les lui « imposent ». Cette remarque s'applique surtout aux nombreuses associations de « masse » qui ont pour objectif la promotion non d'intérêts de groupes mais de buts « sociaux », tels les droits civils, les droits de la femme, etc. Souvent même les « professionnels » partent en campagne au nom de l'association qu'ils « représentent » avant même que les dirigeants locaux de ces associations aient été mis au courant! En pratique, conclut le *Report*, loin de permettre une voie d'accès pour le peuple à la législature, les *lobbies* constituent souvent un moyen détourné qu'utilisent de puissants intérêts afin de faire promouvoir, so-disant au nom de groupes fort nombreux, des lois qui en définitive ne profitent directement qu'à quelques-uns.

Aux États-Unis, où il n'existe pas de modalités « obligatoires » d'expression de la masse — dans le sens qu'elles seraient imposées par en haut — il est clair que les moyens d'expression effectivement utilisés sont fort nombreux et variés. De plus, nous avons restreint notre exposé à des considérations sur les grands moyens collectifs qui découlent directement du régime des opinions publiques et du système idéologique dominant. Nous n'avons pas parlé de la multitude des associations volontaires au niveau communautaire auxquelles les auteurs attribuent généralement tant d'importance sans toutefois pouvoir

montrer en quoi la *community consciousness*, le *community leadership*, les *community associations* affectent réellement les grandes décisions qui se prennent au niveau général. On peut se demander si les espoirs que les éducateurs et les agents de services sociaux placent dans les associations volontaires locales ne reposent pas sur une vision surannée, devenue inexacte, des caractères et des fonctions de ces associations. Des études récentes indiquent que nombre de telles associations, faute de pouvoir poser correctement les problèmes communautaires dans leur contexte général et faute surtout de pouvoir les résoudre par des mesures prises localement, se sont insensiblement transformées en *debating clubs* où les membres se réfugient dans une agitation toute verbale et sans effet. Pendant ce temps les grands *mass media* déversent à flots sur la population les mots d'ordre et les stéréotypes qui conditionnent les comportements réels; et le marchand, le manufacturier ou l'éditeur du journal local « agit » avec succès auprès des détenteurs des contrôles monopolistiques qui se trouvent dans les capitales ou les comités de direction des grandes firmes industrielles, financières ou commerciales des métropoles. De plus, on peut raisonnablement mettre en doute l'efficacité pratique de l'éducation au « sens civique communautaire » quand les individus sont laissés sans défense devant les grands réseaux d'influence collective qui les conditionnent de plus en plus profondément dans leur vie même de tous les jours. Enfin les résultats de l'éducation communautaire sont lents à se produire et demeurent toujours mal assurés tandis que les conditions évoluent rapidement, souvent sous l'influence du dehors, et exigent sans cesse de nouveaux ajustements de la part des individus. Cet ensemble de circonstances explique sans doute en partie la

diminution récente du nombre d'associations volontaires aux États-Unis. Il expliquerait aussi la préférence de plus en plus marquée des individus à faire partie, des grandes associations régionales ou nationales de « masse » plutôt que des associations communautaires: ainsi, les individus se donnent tout au moins l'illusion d'une participation aux grandes décisions qui se prennent ailleurs mais qui, par suite des transformations structurelles et institutionnelles de la société américaine, sont les décisions qui comptent réellement dans leur vie et dans celle des groupes restreints. Cette multitude d'individus à la recherche de « participation » (belongness), par le seul poids de leur nombre, procurent aux grands groupes de pression une influence que, dans une société démocratique, l'argent seul ne saurait produire.

Ainsi donc, en dehors de l'acte de vote par lequel se dégage et s'exprime la volonté populaire, l'individu, aux États-Unis, n'a pratiquement d'autres possibilités, s'il désire une action efficace, que de s'exprimer comme membre d'une collectivité, d'un grand nombre. Cette condition résulte de l'idéologie démocratique, qui fonde le consensus social sur la règle de la majorité; elle résulte aussi du système social, qui permet au pouvoir de l'argent et au pouvoir du prestige de créer l'illusion de la majorité. En d'autres termes, les opinions publiques ne reflètent rien d'autre que des intérêts privés, généralement les plus puissants, qui se donnent l'apparence de l'intérêt général. C'est du moins la conclusion d'une analyse qui s'est située rigoureusement au plan de l'idéologie dominante et des mécanismes institutionnels et qui n'a par conséquent pas tenu compte de l'effort des hommes pour échapper au conditionnement social.

5 — MOYENS D'EXPRESSION ET D'INFORMATION

Nous ne nous proposons pas de reproduire ici une analyse complète et détaillée de la structure et du fonctionnement des grands moyens de communications de masse aux États-Unis. Pour l'ensemble, il suffit de renvoyer à l'abondante et excellente littérature sur le sujet⁹⁷. Nous nous bornerons simplement à identifier certaines fonctions qu'exercent les moyens de communications dans le régime des opinions publiques que nous avons reconstitué.

Les Américains ont acquis la réputation d'être le peuple qui jouit à la fois du plus haut niveau de vie et de plus de loisirs au monde. Comment le surplus de ressources et les nombreuses heures de loisirs sont-ils utilisés? On pourrait penser que ces deux facteurs en eux-mêmes favorables au développement intellectuel, moral et physique de l'individu contribuent effectivement au développement de personnalités fortement individualisées. Il n'en est rien. Ce surplus de biens et de loisirs à la disposition de l'individu est au contraire canalisé par une multitude d'activités et de mécanismes orientés vers l'acquisition d'une pensée, d'attitudes et de sentiments « de masse ».

a) *Le livre*

Un indice certain de cette situation nous est fourni par le peu d'intérêt que les Américains manifestent à l'égard

97. Pour une enquête sérieuse sur les *mass communications* en général, voir: Chafee, Zecharish, jr., *Government and mass communications*, (A Report from the Commission on Freedom of the Press) The Univ. of Chicago Press, 1947, 2 vol. La conclusion de cet ouvrage contient une critique assez acerbe du rôle du gouvernement au Canada comme manipulateur des *mass communications*.

de la lecture des livres, activité fondamentalement individuelle. Une enquête nationale menée par le *Survey Research Center* a révélé que 48% des adultes n'avaient lu aucun livre durant l'année entière précédant l'enquête, 18% n'avaient lu que de un à quatre livres tandis que seulement 25% avaient lu dix livres ou plus. Ces statistiques indiquent que l'habitude de lire des livres est une activité concentrée, réservée, pour ainsi dire à des « professionnels ». En outre, 74% de l'ensemble des lecteurs n'avaient lu exclusivement ou surtout, que des livres de « fiction », 21% exclusivement ou surtout des livres d'autres catégories tandis que 4% s'étaient concentrés sur un seul livre, la Bible. Ces pourcentages indiquent que les Américains lisent davantage pour se distraire et se « détendre » que pour se former⁹⁸. Commentant l'indifférence marquée des Américains envers les livres — indifférence qui semble s'accroître d'année en année — Irion écrit: « Peut-être l'Américain moyen ignore les livres à cause même du fait que certains d'entre eux contiennent des idées! »⁹⁹.

De plus, quelques livres sont lus par un très grand nombre de lecteurs. Parmi les millions d'individus qui ont lu d'un à quatre livres durant l'année, la grande majorité ont lu les mêmes livres, les *best sellers*...¹⁰⁰. Dans une ré-impression (1948) du livre de Dale Carnegie, *How to Win Friends and Influence People*, on proclame triomphalement qu'« à date plus de 3,500,000 exemplai-

98. Campbell, Angus, Metzner, Charles A., « Books, libraries, and other media of communication », Survey Research Center, University of Michigan, reproduit dans: Katz, *op. cit.*, 235-242.

99. Irion, *op. cit.*, 210.

100. Sur le livre populaire, voir Hart, James David, *The popular book; A history of America's literary taste*, Oxford U. P., New York, 1950.

res ont été vendus ». Or, on ne le remarque pas assez, le *Best Seller Writing and Editing* tend à faire perdre au livre son caractère naturellement « individualisant » : à la relation intime entre l'auteur et le lecteur, il substitue le rapport impersonnel entre le manipulateur de sentiments collectifs et la masse. En principe, ce sont les spécialistes des *mass media* qui devraient publier les livres à succès — pourvu qu'ils écrivent agréablement. De fait, durant ces dernières années, un nombre imposant de sociologues, d'agents de relations publiques, et même au moins un économiste, ont reçu la distinction d'avoir publié un *best seller*: mentionnons Riesman, Mills, Wright, et... Galbraith. Dans une large mesure, ce n'est pas le « public » mais l'éditeur, les agences de publicité, les comités du livre du mois, les journalistes, bref les éveilleurs d'opinions qui déterminent quels livres deviendront ou non *best sellers*.

On peut donc conclure que seulement 25% de ceux qui lisent des livres — ceux de la catégorie: 10 livres ou plus — en retirent un profit qui leur soit « personnel ». Ce qui représente un peu plus de 13% de toute la population adulte du pays, soit à peu près le pourcentage de ceux qui sont « payés » expressément pour lire (professeurs, etc.): c'est là un indice certain du fait que la population américaine a perdu, pour l'ensemble, le goût de la culture personnelle.

b) *Les magazines*

Par contre, la lecture des magazines est beaucoup plus générale. Les grands magazines populaires distribuent chacun entre quatre et dix-sept millions de copies mensuellement. Il faut noter qu'aucun magazine destiné aux

« intellectuels » ou aux amateurs du pur sensualisme n'entre dans cette catégorie. Les grands magazines sont ceux qui font une large part à l'information, à la « science vulgarisée » ou qui distribuent des avis techniques et pratiques. Le *Reader's Digest* présente toutes ces caractéristiques à la fois et, justement, il vient en tête de liste avec une circulation qui atteint le chiffre de vingt millions [éditions en langues étrangères comprises]. Il est intéressant de noter que le magazine qui le suit du point de vue circulation est le *Ladies' Home Journal* lequel, dit-on, contient tout ce qu'une bonne ménagère doit savoir. Le magazine se présente donc d'emblée comme un important moyen de communication de masse; il donne parfois l'illusion de s'adresser à un public constitué d'individualités distinctes. Mais, en réalité, une poignée d'éditeurs, situés aux points stratégiques des réseaux d'informations et constamment mis au courant par leurs « experts » du « climat d'esprit » prévalant parmi les grands nombres, sont en mesure d'exercer une influence considérable, et parfois décisive, sur la formation de l'opinion publique. Les auteurs qui ont étudié le contenu des divers magazines concluent qu'ils sont un des moyens de relais les plus puissants de l'idéologie américaine, ce complexe assez mal intégré d'aspiration démocratique et d'inspiration capitaliste.

c) La presse

Floyd H. Allport a insisté avec raison sur le fait qu'il ne faut pas confondre « opinion publique » et « la présentation publique de l'opinion »¹⁰¹. Il est certain que

101. Allport, Floyd H., « Toward a science of public opinion », *The Public Opinion Quarterly Journal*, vol. 1, no 1, jan. 1937, 20.

plusieurs tombent dans le piège grossier de la *journalistic fallacy*. Le directeur de journal, le correspondant, les auteurs de lettres au journal émettent publiquement des opinions privées. Les grands moyens de communications de masse, surtout la presse, offrent aux individus la possibilité de faire connaître leur point de vue. Le journaliste professionnel, qui au surplus a développé le flair et les techniques du métier, ne se fait pas d'illusion sur l'écart qui existe parfois entre l'opinion qu'il exprime dans son éditorial et le « climat de pensée ambiant ». Au contraire, il sait que son rôle consiste justement à éveiller des opinions ou à modifier des opinions déjà existantes. Le journaliste est l'éveilleur des opinions par excellence. Nous pourrions même dire davantage: c'est le journaliste qui, en définitive, choisit les problèmes eux-mêmes à l'égard desquels les opinions se départageront. C'est lui qui décide, dans une large mesure, pour prendre des exemples canadiens, que le « scandale du gaz naturel », la « prison de Bordeaux », l'« Université des Jésuites », le parler « joual », etc., deviendront ou non matière des opinions publiques. Il y a toujours eu dans le passé, il y aura toujours de très graves questions que, pour une raison ou pour une autre, le journaliste n'a pas posées et ne posera pas et qui par là même demeureront toujours ignorées du public. Le journaliste sélectionne donc les sujets qui serviront de matière à la formation des opinions publiques: mais d'après quels critères? C'est là poser le problème des pressions et influences multiples qui s'exercent sur lui, de sa situation au sein d'une entreprise privée qui doit rapporter des profits à ses propriétaires, de la situation de cette entreprise au sein d'une société démocratique et capitaliste soumise à l'influence prépondérante des intérêts dominants — de ces intérêts mêmes qui

s'offrent à payer et paient le gros prix pour que telle ou telle opinion qui les favorise finisse par prévaloir. Celui-là est vraiment un grand journaliste, un grand homme, qui, par delà tous les conditionnements qui font pression sur lui, réussit néanmoins à faire prévaloir la marque de sa personnalité et à écrire chaque matin ses impressions sur l'une ou l'autre des questions de l'heure de telle façon que chacun de ses milliers de lecteurs ait l'impression qu'il leur adresse une lettre personnelle: tel un Walter Lippmann, aux États-Unis; tel un André Laurendeau, chez nous.

Mais de tels hommes sont rares: peu de journaux peuvent s'offrir pareil luxe; peu de journalistes peuvent s'astreindre à l'ascèse de plusieurs années d'obscurité et de gêne matérielle relatives qui précèdent généralement les années de notoriété. Encore ne sont-ils jamais complètement à l'abri des coups bas.

Pour l'ensemble et pour tout dire, le métier de journaliste est un métier ingrat, qui soumet celui qui l'exerce à l'esclavage de la technique de plus en plus contraignante des transmissions des nouvelles, un métier qui apparente sa condition à celle du travailleur à la chaîne où la rapidité des mouvements requis tend à substituer à la capacité de réflexion la sûreté de réflexes conditionnés. Comme l'a montré un représentant de la profession journalistique, Jacques Kayser¹⁰², dans ces conditions, il n'y a pas lieu d'être surpris de constater tant d'erreurs chez les journalistes les mieux intentionnés: l'information universelle et instantanée en est largement responsable. De plus, parce qu'il est généralement peu rémunéré, le journaliste doit utiliser les loisirs qu'il devrait normalement

102. Kayser, Jacques, « Presse et opinion », dans: *L'opinion publique, op. cit.*, 229-239.

consacrer à la lecture et à la réflexion à diverses tâches plus ou moins avouables. Aux États-Unis, ce sont souvent des journalistes qui « surveillent » les intérêts des *gangsters*, des *bosses* politiques et d'autres individus peu recommandables. S'il réussit à se faire un certain nom dans sa profession, son calvaire, loin d'être terminé, s'aggrave encore: il se mettra alors au service des grands magazines, de la radio ou de la télévision ce qui contribuera à lui enlever les faibles possibilités de réflexion personnelle qui lui restaient encore.

Et ce n'est pas tout. Aux États-Unis, le journaliste a une forte chance d'être employé par une entreprise dite « chaîne de journaux » d'où vient 80% de la circulation globale quotidienne. Supposons qu'il s'agit de la chaîne de journaux *Hearst* ou de la *Scripps-Howard*. Alors le journaliste, où que soient situés les bureaux de son journal, saura qu'il est étroitement surveillé par des gens qu'il ne connaît pas, qui ont leurs bureaux quelque part dans un énorme édifice de New-York ou de Chicago, qui ne le connaissent pas non plus, mais auquel un inconnu communique régulièrement des rapports sur sa vie privée, ses contacts, ses allégeances politiques, ses habitudes et ses opinions journalistiques, et ainsi de suite. Parler de la liberté du journaliste, c'est parler du pouvoir d'un lointain propriétaire, du pouvoir d'un conseil d'administration de soumettre le journaliste à leur opinion.

Le journaliste est, dit-on, un éveilleur des opinions, peut-être le principal éveilleur des opinions. Mais est-ce bien exact? D'après la grande majorité des spécialistes, la presse demeure aujourd'hui le plus puissant instrument de formation de masse. Les sondages indiquent hors de tout doute qu'à mesure qu'on s'élève dans les niveaux économiques et éducationnels, l'information que les indi-

vidus retirent de la lecture des journaux conditionne davantage leurs opinions et leurs actions. On affirme généralement que la pensée du quart supérieur de la population est dominée par les journaux. Mais d'où vient la pensée qui s'exprime dans les journaux? Le cas des journalistes (et peut-être de certains journaux) hors-série mis à part, qu'en est-il de l'immense majorité, de ceux qui ne signent peut-être même pas les chroniques, articles ou comptes rendus qu'ils rédigent? Ne sont-ils pas plutôt que des éveilleurs d'opinion, des agents de relais ou des porte-parole des groupes dominants? Par leur situation même ne sont-ils pas précisément les instruments des détenteurs des positions de puissance et d'influence? La question ici posée est très grave étant donnée, justement, l'influence prépondérante des journaux dans la formation des opinions publiques.

Nous devons tenir compte du fait que la presse américaine est une entreprise entièrement capitaliste. Ils sont très nombreux les éditeurs qui, devant des commissions d'enquête ou à l'occasion de discours, ont déclaré, d'une façon ou d'une autre, que leurs intérêts ne se distinguaient en rien de ceux des gérants ou propriétaires de toute autre forme d'entreprise capitaliste. Le journal, à leurs yeux, est une industrie dont ils attendent de forts dividendes. Or, tous les éditeurs savent que les profits du journal viennent des annonces et non de la vente. Ils savent aussi que les journaux qui ont la plus grande circulation et qui sont le mieux outillés reçoivent la part du lion de la publicité. Ils répugnent donc à concevoir le journal comme un instrument d'éducation des masses parce qu'ils estiment que l'éducation n'est pas une marchandise en grande demande; ils conçoivent plutôt le journal comme un moyen d'information dite « objecti-

ve », un centre de renseignements utiles, un *digest* des amusements les plus divers et comme un moyen de relais de l'idéologie dominante. Et les éditeurs sont des hommes très importants dans un journal. De plus, les éditeurs des grands journaux n'ont rien à craindre. Qui les délogerait? Seule l'intervention de l'État pourrait y parvenir. Or, ils savent que leurs journaux perpétuent une opinion publique qui ne favorise guère l'intervention étatique. Il y aurait aussi lieu de craindre les écarts de langage des intellectuels. Mais il se sont aussi prémunis contre ce danger en menant dans la presse une campagne de tous les jours tendant à jeter le discrédit sur les éducateurs, à les maintenir dans des conditions matérielles et psychologiques injustifiées, en faisant courir sur ceux qui osent élever quand même la voix les calomnies les plus basses. Déjà en 1936, Howard K. Beale pouvait écrire: « La presse américaine représente une des plus grandes contraintes à la liberté des professeurs »¹⁰³. Les unions ouvrières? On sait que les éditeurs se sont aussi protégés de ce côté.

Il est vrai que la presse américaine est une « tour de puissance ». Mais quel maître sert cette puissance? Quel est le véritable employeur du journaliste qui sert d'éveilleur des opinions publiques? Il n'y a qu'une réponse, selon nous: ce sont les intérêts privés (sociaux, économiques, religieux) qui dominent la presse. Là même repose la garantie de leur pouvoir sur l'opinion. Rien ne montre mieux la puissance du contrôle des intérêts privés sur la presse que la disparition presque totale de la presse politique partisane et de la presse dite d'opinion.

103. Beale, Howard K., *Are American teachers free?* Scribners, New York, 1936, 536.

d) *La radio et la télévision*

Les États-Unis sont un des seuls pays au monde où la radio et la télévision soient complètement aux mains de l'entreprise privée. Les grandes chaînes de journaux ont beaucoup investi dans ces nouveaux moyens de communication et les contrôlent en partie. De plus, ces moyens de communication, qui doivent aussi rapporter des profits, dépendent d'une poignée de gros annonceurs nationaux ou régionaux. Enfin, 66% des postes émetteurs sont reliés à l'un ou plusieurs des quatre réseaux nationaux. Seuls les riches et les puissants peuvent utiliser ces *mass media*. Plus encore que toute autre forme d'entreprise, ceux-ci incarnent les caractères et les intentions du capitalisme américain. Sans doute, la charte légale que détiennent les propriétaires des sociétés radiophoniques les oblige-t-elle à utiliser ces moyens « dans l'intérêt public ». Par contre, la section 326 de la *Federal Communications Act* défend expressément aux gouvernements d'abroger en quoi que ce soit « la liberté de parole et autres libertés » ... telles que définies par les bénéficiaires des chartes.

Avant la passation de l'*Act*, la *Federal Communications Commission* avait, en 1941, tenté d'établir un contrôle sur l'administration des sociétés radiophoniques « en vue de protéger le public ». En 1944, la question était encore devant le Congrès. Le rapport annuel de la *Columbia Broadcasting System* donnait l'avertissement suivant aux actionnaires de la société: « La question qui est devant le Congrès... consiste à savoir si le peuple américain désire que le gouvernement ait le pouvoir de lui dicter ce qu'il peut ou non entendre sur les ondes. La loi proposée reçoit l'attention diligente des officiers de votre compagnie en coopération avec la *National Association of*

Broadcasters. Au moment où près de dix millions d'hommes sont en uniforme pour la défense de la liberté, il est vital qu'une radio libre, l'outil essentiel d'un peuple libre, soit préservée ».

Mais quelle liberté s'agissait-il de protéger? Niles Trammell, président de la *National Broadcasting Corporation*, a fourni la réponse suivante: « On avance maintenant l'argument que le *Business Control* des activités radiophoniques n'a rien à voir avec le contrôle des programmes. On oublie alors que « celui qui contrôle le portefeuille contrôle l'homme ». Le *Business Control* signifie le contrôle complet, et il est inutile d'arguer dans le sens opposé ».

Le *Code of the National Association of Broadcasters* que les propriétaires des postes émetteurs se sont donné établit qu'aucune période ne sera vendue pour la présentation de sujets controversés. Le *Code* établit cependant qu'il n'y a aucune matière à controverse — tant sur le plan des faits que des opinions — dans les discussions qui touchent les questions d'affaires. Mais toute discussion des problèmes concernant le travail est matière à controverse — et cela au point où on ne concède même pas le droit à une union ouvrière de commanditer une émission, une symphonie par exemple.

Mais en quel sens les « intérêts d'affaires » échappent-ils à la controverse? Le président de la *National Broadcasting Corporation*, Niles Tammell, répond: « Nous vendons du temps pour une raison spécifique, et cette fin consiste à vendre au public des marchandises produites par les manufacturiers américains ». Inversement, en quel sens même la diffusion d'une symphonie commanditée par une union ouvrière porte-t-elle à controverse? Le *Code* répond: « La situation se complique encore du fait que

les employeurs, en règle générale, n'aiment pas voir discuter sur les ondes leurs problèmes ouvriers et sont enclins à manifester du mécontentement (*frown upon*) envers ces postes émetteurs, surtout dans les localités plus petites, qui procurent une voie d'accès aux unions ouvrières ». Mais qu'advient-il des coupables? « ...Il existe de puissants comités dans les diverses localités qui assureront la suspension de ces « propriétaires de postes émetteurs » coupables. Ils feront peser leur influence de façon à ce que ces propriétaires réalisent naturellement qu'ils devront renoncer à leurs activités à moins de faire quelque chose pour remédier à la situation. Quand de telles influences s'exerceront sur les postes émetteurs coupables, ceux-ci devront cesser leurs activités, parce qu'ils ne pourront certainement pas diffuser des programmes sans fonds »¹⁰⁴. Ainsi donc, la radio et la télévision américaines sont devenues deux puissantes agences de publicité qu'utilisent, en maîtres absolus, les gros intérêts privés. Le président de l'*American Tobacco Company* s'est exprimé franchement sur cette question: « Supposant 100% comme la valeur totale d'un programme de radio (i. e. en termes de contenu de l'émission) nous accordons 90% aux messages commerciaux, c'est-à-dire au sujet de ce qui est dit du produit, et nous concédons 10% au spectacle (*show*). Nous sommes « commerciaux » et nous ne pouvons pas nous permettre d'être quelque chose d'autre. Je n'ai pas le droit de dépenser l'argent de l'actionnaire seulement dans le but d'amuser le public. En particulier, les annonceurs sont naturellement opposés à commanditer un programme susceptible d'offenser même une minorité

104. Sur cet aspect de la question, voir: Durr, Clifford Judkins, « freedom of speech for whom? » *Public Opinion Quarterly*, 8, 1944, 391-406. Voir aussi: White, Llewellyn, *The American radio*, The Univ. of Chicago Press, 1947.

d'auditeurs... La dernière chose que je peux me permettre de faire, c'est d'offenser le public. »¹⁰⁵

Le contenu et le caractère des émissions américaines radiodiffusées et télédiffusées découlent directement et normalement de l'absolue dépendance de ces grands moyens de communications vis-à-vis du grand capitalisme. Ce contenu et ces caractères sont trop connus pour qu'il soit opportun de les décrire ici. Notons cependant, en général, que la radio et la télévision, aux États-Unis, sont surtout considérés comme des moyens d'évasion ou d'amusement, et à un degré tout à fait restreint, d'éducation. Ils constituent pourtant de puissants instruments aux mains des gros intérêts tant pour la vente des produits de la manufacture que de l'idéologie dominante. Et ce contrôle absolu ne paraît pas prêt d'être menacé. Sondage après sondage montrent que les Américains, les plus importants consommateurs de *mass media* du monde, sont généralement satisfaits du système de radio et de télévision tel qu'il existe actuellement¹⁰⁶. La majorité demeure convaincue que toute intervention gouvernementale conduirait à la perte des libertés américaines.

105. Cité par Irion, *op. cit.*, 124.

106. Interrogés en 1948 sur leur appréciation de la qualité de la radio, les individus d'un échantillon national ont formulé les opinions suivantes :

Excellente	14%
Bonne	56%
Convenable	18%
Pauvre	4%
Pas d'opinion	8%

D'après Lazarsfeld Paul F., et Kendall, Patricia L., *Radio listening in America*, Prentice-Hall, New-York, 1948, 46.

En 1945 l'appréciation était un peu moins favorable qu'en 1948. Voir : Field, Harry et Lazarsfeld, Paul F., *The People Look at Radio*, (Chapel Hill), Univ. of Carolina Press, 1946, 6. Mais interrogés en même temps sur leur appréciation des écoles et des Eglises, les individus se disent beaucoup moins satisfaits de celles-ci que de la radio.

Dans nos brèves remarques, nous avons tenté de replacer les *mass media* dans leur contexte idéologique et institutionnel. Les études adoptent généralement une démarche inverse: elles partent des goûts des consommateurs, comme si dans une société capitaliste c'était le consommateur qui déterminait les caractères des marchandises et les conditions de leur production. C'est là, à notre avis, une illusion, une mystification bien caractéristique d'une société qui repose à la fois sur l'aspiration démocratique et l'inspiration capitaliste. Comme toutes les marchandises offertes sur le marché, les produits des *mass media* ont un coût et doivent rapporter à leurs propriétaires plus que ceux-ci n'ont investi dans la production. Ils doivent donc les vendre massivement. Les *ratings*, qu'on présente généralement comme le signe du respect de la liberté du public propre aux sociétés démocratiques, constituent au contraire tout d'abord la manifestation d'une prudence typiquement capitaliste. Il s'agit de ne pas investir sans discernement dans une marchandise dont le consommateur n'aimera pas l'aspect ou la couleur. Les *ratings* visent précisément la détermination des goûts des consommateurs de *mass media* à partir des mêmes critères qui sont appliqués à tout autre produit du marché. Premièrement, le consommateur doit retirer pleine satisfaction de son achat: le produit doit lui « convenir », ne pas le blesser, etc. Deuxièmement, le consommateur doit retirer du produit le plaisir anticipé: celui-ci doit le distraire, l'amuser, surtout le « détendre ». Pour les spécialistes des *mass media*, la pratique des *ratings* est l'indice certain d'une société démocratique qui se fonde sur la liberté de l'individu. La réponse à quiconque passerait

des remarques désobligeantes sur l'envahissement des horaires par les *soap operas*, les programmes questionnaires, les spectacles à la Hollywood est connue: « Que voulez-vous, c'est le public qui le veut ainsi. Nous sommes dans un pays libre, n'est-ce pas? ». Notre étude devrait avoir montré que le lecteur de magazines et du journal, l'auditeur de la radio et le téléspectateur sont libres en effet — précisément tout comme l'acheteur d'une automobile ou d'un jouet d'enfant est dit libre.

Au terme de notre analyse, nous pouvons conclure que l'opinion publique américaine permet la conciliation de l'idéologie démocratique libérale et des réalités sociales. Mais comment accomplit-elle cette fonction? Nous avons vu que l'idéologie libérale privilégie l'individu et ignore le groupe. Elle subordonne rigoureusement l'État aux processus sociaux. L'idéologie libérale a placé une foi sans limite dans la vertu des processus sociaux. Elle croit que du libre jeu de ceux-ci, découleront automatiquement la liberté et la perfection morale de l'individu. Ainsi donc l'individu est effectivement libre par rapport à l'État mais il est soumis au déterminisme des processus sociaux. Ce déterminisme est virtuellement absolu puisque le système social ne présente aucun mécanisme qui pourrait contrôler effectivement les processus sociaux. La pratique récente du *Welfare State* ne nous paraît pas avoir apporté des modifications essentielles à cette condition de base.

Pour avoir voulu soustraire l'individu au pouvoir de l'État, l'idéologie libérale l'a abandonné à des contrôles non moins contraignants, les contrôles des pouvoirs sociaux et économiques. L'individu est libre de sa personne

et de sa destinée et précisément il est libre de dominer autrui s'il détient une position de puissance et d'influence. Il est libre de chercher à se soustraire à cette domination s'il est pauvre, mais précisément comme on est libre de se priver d'eau, de vêtements et de logement. Dans une société libérale et capitaliste, le seul frein effectif, le seul « pouvoir compensateur » réel qui puisse restreindre la domination des pouvoirs *de fait*, c'est le poids du nombre, la masse, l'opinion publique.

Or, les idéologues et théoriciens reconnaissent implicitement cette condition précaire de l'individu et la nécessité d'un contrepoids massif, lorsqu'ils déclarent qu'en démocratie c'est l'opinion publique qui gouverne. L'opinion publique se voit donc investie de la redoutable mission de permettre l'ajustement entre la liberté absolue de l'individu que l'idéologie postule et son état de dépendance virtuellement absolue vis-à-vis des pouvoirs sociaux et économiques *de fait*. Mais qu'en est-il effectivement?

L'exemple américain montre que les modalités et les moyens d'expression, tout comme les éveilleurs eux-mêmes de l'opinion publique sont sous le contrôle presque absolu des gros intérêts privés. L'opinion gouverne, mais il s'agit d'une opinion préalablement conditionnée. Ce n'est qu'en apparence qu'elle se dégage d'une libre discussion entre les individus. Partout où nous avons tourné notre attention, derrière les apparences, nous avons vu s'exercer l'influence, parfois secrète ou lointaine, mais toujours active, de ceux qui détiennent le pouvoir de l'argent et du prestige — c'est-à-dire le pouvoir réel de décider du contenu des libertés démocratiques.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans notre étude, nous avons tenté de montrer qu'il n'est pas sans intérêt théorique et pratique de considérer les régimes des opinions publiques à la lumière des systèmes idéologiques. A notre connaissance, c'est la première fois qu'un tel effort est tenté de façon systématique. Nous avons peut-être erré sur les questions de détail; nous avons sans doute ignoré certains aspects importants du sujet. Mais aurions-nous réussi à faire comprendre que les opinions publiques sont fonction d'un système social donné et qu'elles s'expliquent par rapport à lui, notre travail n'aurait pas été inutile.

La méthode utilisée dans ce travail fait apparaître sous un jour nouveau une foule de questions théoriques et pratiques que pose l'opinion publique. Dans la présente conclusion, nous allons indiquer comment elles affectent les jugements de valeur.

1 — IDÉE DE BUT ET OPINIONS PUBLIQUES

L'idée de but (*the idea of purpose*) représente la pensée directrice qui anime et oriente le système social. Par cette idée, la vie sociale et, dans une large mesure, la vie individuelle, prennent un sens. Cependant les représentations concrètes de cette idée se dégagent des efforts des

individus et des groupes conformément aux positions respectives où les place la stratification sociale. De sorte que l'idée de but est à la fois transcendante et immanente au système social et aux individus eux-mêmes. La manifestation sociale du but se présente comme un mouvement dialectique continu qui va de l'intention de transcendance à la condition d'immanence pour retourner à la première — sans qu'aucune synthèse finale ne puisse être jamais achevée.

Or, selon nous, les opinions publiques reproduisent, reflètent, ou même peut-être expriment ce mouvement dialectique. Nous croyons avoir montré que les régimes des opinions publiques soviétique et américain se déduisent rigoureusement des idéologies communiste et libérale et des efforts des acteurs sociaux pour incarner respectivement l'idéologie communiste et l'idéologie libérale dans les actes sociaux. Les opinions publiques expriment un effort d'adaptation entre les idéologies dominantes et les réalités sociales. Nous constatons maintenant que cette adaptation s'accomplit selon un processus dialectique.

Il résulte de ces considérations que tout jugement de valeur sur les opinions publiques n'a de sens que s'il est porté par référence au but auquel un régime donné d'opinions renvoie nécessairement. Ainsi il est inutile et stérile de juger le régime des opinions soviétique à partir de normes idéologiques qui sont étrangères à l'idéologie communiste; ou le régime des opinions américain, en fonction de normes idéologiques que ne comporte pas l'idéologie libérale.

Mais devons-nous donc adopter une position de relativisme moral? Non pas! Puisque précisément c'est le but qu'il s'agit, en dernière analyse, de juger à travers les di-

verses manifestations sous lesquelles il se présente dans les régimes des opinions.

2 — LIBERTÉ ET OPINIONS PUBLIQUES

Nous avons vu que l'idéologie communiste tout comme l'idéologie démocratique se prononcent résolument en faveur de la liberté — ou plutôt de conceptions spécifiques de la liberté. Dans les deux exemples étudiés, les protagonistes de chacun des régimes des opinions affirment en outre que ceux-ci permettent et assument l'existence de la liberté. Or, du point de vue communiste, la liberté de l'homme se réalise par la conformité parfaite de ses fins personnelles aux fins de l'État et plus précisément du parti. Du point de vue libéral, la liberté consiste dans l'autonomie de l'individu par rapport à l'État et dans l'absence de restrictions imposées aux divers acteurs sociaux. Chacune des sociétés a développé un système de contrôle des opinions publiques qui place celles-ci au service de la « liberté ».

Le jugement que nous allons porter sur ces deux conceptions opposées de la liberté doit nécessairement se référer aux valeurs transcendantales auxquelles nous adhérons. Par liberté, nous entendons la faculté pour l'individu de parvenir aux fins suprêmes pour lesquelles il existe. Comme chrétien, la liberté nous apparaît comme la voie vers la perfection spirituelle. C'est la société qui procure à l'homme les moyens: elle ne saurait pas définir pour lui la fin ultime. Pour être libre, l'homme doit choisir par lui-même le chemin de sa perfection. D'après le critère moral de la liberté que nous venons de définir et auquel nous adhérons, nous croyons que l'homme est

virtuellement — sinon toujours en fait — infiniment plus libre dans une société libérale que dans la société soviétique. Et cela justement parce que le prétexte de la contrainte sociale dans la société soviétique, c'est la grandeur, la majesté du collectif, de l'État, du parti; tandis que dans une société libérale, le prétexte de la contrainte sociale, c'est la grandeur et la dignité de l'individu. Peut-être l'homme soviétique sera-t-il parfaitement heureux quand le processus dialectique aura complètement effacé toute différence entre opinions privées et publiques: mais il n'aura plus la liberté essentielle du choix. Dès maintenant il doit garder secrètes ses pensées non conformistes. Sans doute, l'homme libéral est-il de fait soumis aux contrôles quasi-dictatoriaux de l'argent et des influences dominantes des groupes privés qui possèdent les moyens de production des biens et d'expression des idées. Mais au moins l'idéologie à laquelle la société adhère lui permet de le dire; on l'admira pour son courage, même si en même temps on lui enlève les moyens de vivre. Le non-conformisme de quelques-uns, d'un Milton, d'un Léon Bloy, d'un Henry George a procuré aux sociétés libérales une majesté qui est malheureusement trop peu souvent remarquée. Dans quel régime idéologique autre que le régime libéral, pourrait-on voir un Norman Thomas, persécuté toute sa vie pour ses convictions socialistes et pourtant toujours bien portant, crier à ses auditeurs au beau milieu d'une attaque impitoyable contre le McCarthisme: « Dans ce pays dit libre, nous sommes arrivés au point où la liberté de parole n'existe plus! » Nous n'ignorons pas, certes, les nombreuses atteintes aux libertés et aux droits civils qui sont de pratique courante aux États-Unis. Plusieurs sont allés en prison pour leurs convictions. Mais on permet l'existence d'une *American Ci-*

vil Liberties Union qui prend en main leur défense et investit en publicité à cette fin des centaines de milliers de dollars par année. Non! en général, les non-conformistes on ne les supprime pas, on ne les enferme pas. On se contente de les affamer. Et des ventres affamés, parfois, produisent des Léon Bloy. Mais nous devons savoir qu'aucun régime d'opinions publiques ne vise à la production des Léon Bloy. Il est illusoire de réclamer la liberté des opinions publiques quand celles-ci ont précisément pour fonction d'assurer le conformisme social!

3 — VÉRITÉ ET OPINIONS PUBLIQUES

De même, quel jugement porter sur la « vérité » du réalisme socialiste et sur la « vérité » du réalisme libéral? Par vérité objective nous entendons un rapport adéquat entre les choses et l'esprit. Une perception ne peut être objectivement vraie si l'esprit succombe aux « mots d'illusion » ou s'il permet l'interposition des prismes déformateurs des idéologies et des préjugés. Ici encore, nous savons que les deux régimes d'opinions étudiés n'ont pas pour but la vérité mais visent la production d'idées qui soient favorables au système social établi. Que ces idées soient en même temps objectivement vraies, c'est là, pourrait-on dire, le fruit d'heureuses coïncidences. Mais les individus, malgré tout, peuvent désirer prendre leur distance par rapport aux informations que les mécanismes créés à cette fin transmettent et qui fournissent la matière première à partir de laquelle les opinions publiques se constituent: un journaliste peut vouloir contrôler le rapport d'un service de nouvelles par le rapport communiqué par un autre service; un chercheur peut désirer

confronter les documents officiels avec des sources indépendantes, etc. A la suite de notre étude, il devrait être clair que les sociétés libérales offrent à ces individus des possibilités réelles de recherche indépendante; tandis que le système soviétique est justement conçu de façon à les empêcher. Il existe actuellement dans les bibliothèques publiques américaines des milliers de livres, brochures, lettres aux journaux, etc., écrites par de tels individus soucieux de la vérité, et qui démasquent les mensonges et les demi-vérités que véhiculent les *mass media*; en Union Soviétique ces livres, etc., sont supprimés. Dans la société américaine, il existe des centaines d'individus qui veillent constamment à ce que le public soit bien informé sur les questions les plus diverses; en Union Soviétique, de tels individus sont supprimés sans pitié; et ils n'ont que peu de possibilités de se manifester par suite de la pénurie de moyens indépendants pour connaître la vérité.

4 — EDUCATION ET OPINIONS PUBLIQUES

L'idéologie communiste efface toute distinction essentielle entre la sphère publique et la sphère privée; inversement, l'idéologie libérale crée un large fossé entre les deux sphères. Cette opposition explique dans une large mesure, la divergence des positions entre l'Union Soviétique et les Etats-Unis en ce qui concerne l'utilisation des moyens de communications de masse comme instruments d'éducation.

En Union Soviétique, les moyens de communications de masse, qui sont la propriété de l'État, sont considérés comme de puissants outils d'éducation. Dans une société où l'individu et la collectivité doivent s'harmoniser, cette

conception va de soi. On s'est d'abord servi abondamment des moyens de communications de masse pour réduire l'analphabétisme populaire; puis, au fur et à mesure des progrès collectifs, on procéda à l'élaboration de véritables programmes éducatifs à long terme: artistiques, scientifiques et techniques. Le contenu des *mass media* s'élève au fur et à mesure de l'élévation intellectuelle des masses. Journaux, radio, cinéma même, ont pour principale tâche la promotion intellectuelle des masses. Les meilleures élites intellectuelles sont mises à contribution et on n'hésite pas, en dehors de la surveillance idéologique de routine, à leur faire confiance. Un savant n'a pas à craindre qu'on lui demande de « vulgariser » parce qu'il sait qu'on a prévu pour lui un public de spécialistes! S'il s'agit de transmettre des connaissances vulgaires à un large auditoire on aura recours à un répétiteur, non au savant. Toutes les ressources sont judicieusement utilisées, chacune à sa place et en son temps. L'idée ne viendrait à personne d'apprécier ces dizaines de milliers de collaborateurs, venus de tous les rangs de la société soviétique, d'après les critères qui conviennent aux étoiles de cinéma! On demande à tous de livrer des connaissances; ils les livrent. Les résultats commencent à être connus. On peut assurer que le contenu actuel des *mass media* soviétiques est plus riche que celui des *mass media* américains et l'écart va s'accroissant. Il est vrai que ce résultat n'a pu être acquis que grâce à des initiatives venues de l'extérieur de l'individu. Celui-ci n'a pas choisi d'avoir beaucoup de connaissances: on les lui a imposées.

Par contre, aux États-Unis, il n'est pas exagéré de dire que les *mass media*, dans l'ensemble, n'ont pas pour objectif de promouvoir l'éducation. Le respect pour l'indi-

vidu va si loin qu'on hésite toujours à l'influencer en profondeur. Si, à l'occasion, on lui livre des connaissances, on s'entourera de multiples précautions afin que l'opération soit la moins douloureuse possible; afin, pour ainsi dire, qu'il ne s'en aperçoive pas. Si on fait appel à des spécialistes, disons à la radio ou à la télévision, on fera en sorte qu'ils ne se présentent pas pour ce qu'ils sont: on minutera leur temps avec parcimonie; on les entourera de non spécialistes; on les obligera à répondre le plus brièvement possible à des questions formulées par d'autres — par des professionnels des réactions populaires; enfin, on les obligera presque toujours à parler devant un public indifférencié. Le respect pour l'individu va si loin qu'on renonce pour ainsi dire à utiliser les *mass media* pour lui communiquer des idées, sauf de façon sporadique, comme avec une mauvaise conscience. On lui fournit bien des « informations » générales sur une multitude de sujets mais on répugne à le former en profondeur.

J'ai montré antérieurement que cette tendance se trouve encore accrue par le fait que les *mass media* sont la propriété d'intérêts privés; les produits des *mass media* constituent, au sens fort du terme, des marchandises. Néanmoins, au Canada, où la radio et la télévision sont largement subventionnées par l'État, la situation n'est guère meilleure. On utilise largement les fonds publics simplement pour distraire et « informer » les auditeurs et, à un faible degré seulement, pour les éduquer... mais avec combien de timidité! Il semble donc que l'inspiration capitaliste des *mass media* ne suffit pas à expliquer la situation; l'aspiration démocratique est un facteur tout aussi important d'explication.

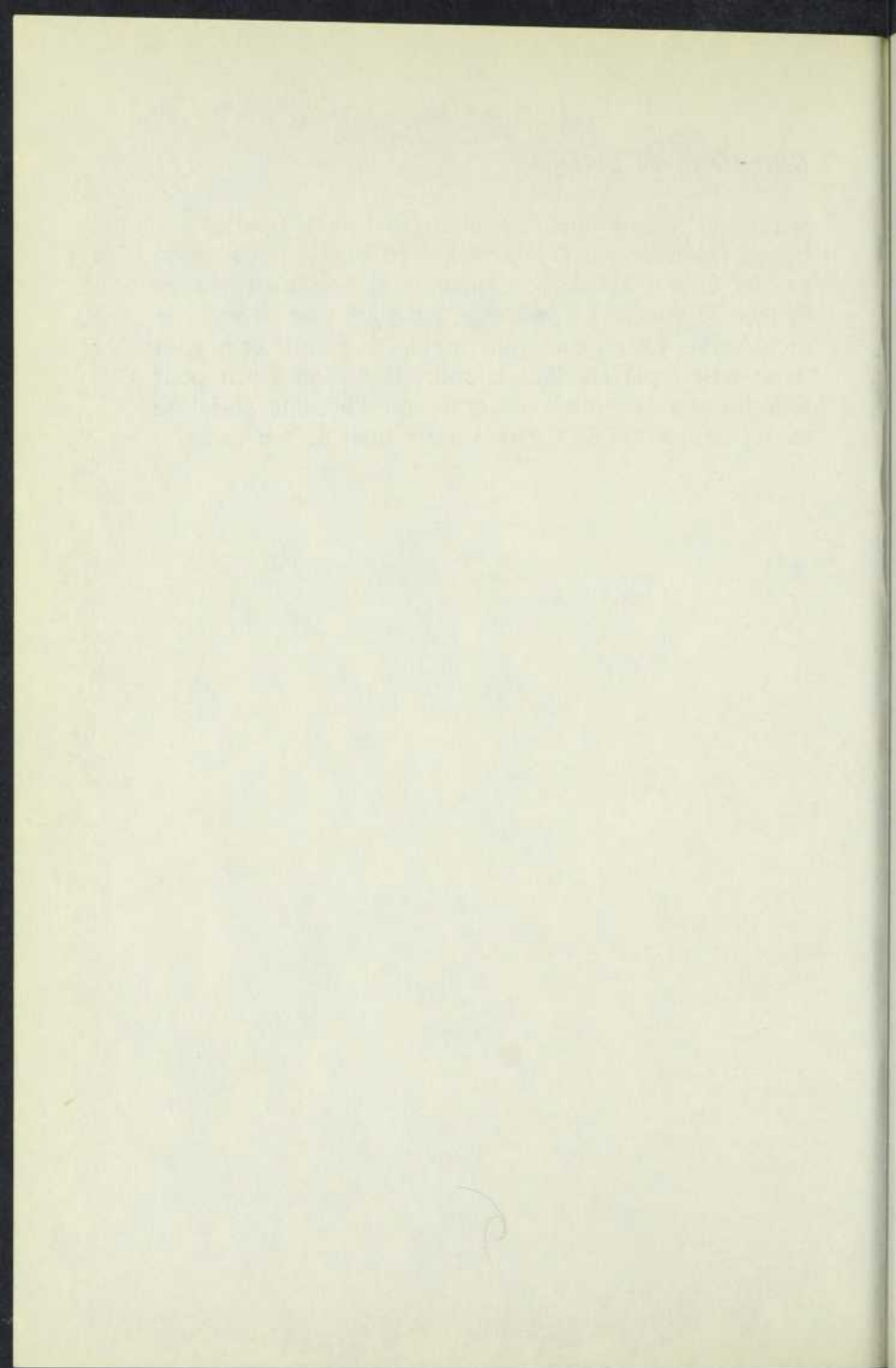
Mais à force de respecter la sphère privée de l'individu, ne risque-t-on pas de produire un état généralisé d'inculture? A force de chercher à communiquer des notions communes ne risque-t-on pas de ne voir que le *mass man* dans l'homme? Depuis tout ce temps que nous avons la radio et la télévision, quels progrès tangibles ont été accomplis? Il suffit de parcourir le livre si troublant de Konecky, *The American Communications Conspiracy*, pour se rendre compte que le danger est bien réel. Au début de son livre, il cite la lettre de Lee de Forest à la *National Association of Broadcasters* à l'occasion du quarantième anniversaire de la radio: « Qu'avez-vous fait messieurs à mon enfant [*i.e.* la radio]? Il fut conçu comme un puissant outil de culture, de belle musique... [bref] pour l'élévation du niveau intellectuel de la masse des Américains. Mon enfant, vous l'avez avili, vous l'avez fait descendre dans la rue... pour qu'il y recueille de l'argent de n'importe qui et pour n'importe quoi... Mon enfant, vous l'avez résolument maintenu à l'âge mental moyen de treize ans... comme si vous et vos commentaires estimaient que la majorité des auditeurs ont des intelligences de morons. Bien plus encore, la malédiction des annonces commerciales est devenue de plus en plus exécrationnelle, d'année en année ».¹⁰⁷

Si l'on songe à la moyenne d'heures quotidiennes que chaque individu consacre à se laisser « distraire » par les *mass media*, si l'on songe, au surplus, au fait que l'étudiant, l'intellectuel, le professionnel, tout comme l'ouvrier et le paysan — que tous nous sommes également

107. Konecky, Eugene, *The American communications conspiracy*, Peoples Radio Foundation, New York, 1948.

Note de l'auteur: Cette citation se trouvait en anglais dans le texte manuscrit. J'ai tenté de la traduire de mon mieux.

soumis au conditionnement intellectuel d'une opinion publique façonnée par ces mêmes *mass media*, — n'est-on pas en droit alors de se demander si l'on n'est pas en danger de voir se perdre ce que, malgré tout, il importe de préserver plus que tout au monde: la faculté et le goût de se retirer parfois dans la solitude de son esprit pour réfléchir sur la grande aventure où l'homme social se trouve engagé — ou sur tout autre sujet de son choix?...



GÉRARD BESSETTE

L'ACCIDENT
L'EMPLÂTRE

Nouvelles

GÉRARD BESSETTE — Docteur ès lettres. Professeur de littérature française et canadienne-française à l'université Queen's. Il a publié un recueil de poésie: *Poèmes Temporels* (1954); un volume de critique: *Les Images en poésie canadienne-française* (1960), et trois romans: *La Bagarre* (1958), *Le Libraire* (1960) et *Les Pédagogues* (1961), dont le second vient de paraître en anglais sous le titre de *Not For Every Eye*.

L'ACCIDENT

— Lève le bras, torrieu, dit Thanase. Il en vient pas assez souvent, des autos: lève le bras au moins quand qu'il en vient une.

Ruby éclata d'un rire idiot. Elle était encore à moitié ivre. Elle se mit à agiter les deux bras au-dessus de sa tête comme un sémaphore. A la lumière des phares, Thanase vit sa figure trempée de pluie où pendaient de longues mèches rousses. Deux traînées de khol bleuâtres lui barbouillaient les joues. « Elle est laide comme un derrière », se dit Thanase.

L'auto passa en trombe, les couvrant d'éclaboussures.

— Le cochon! dit Thanase, le maudit cochon!

Ruby laissa tomber les bras.

— J'm'en vas dans l'auto, dit-elle. Si y a un type qui arrête, tu m'appelleras.

Elle fit quelques pas en direction de la Buick écrasée vingt pieds plus loin contre un arbre. Un de ses souliers à talon pointu resta fiché dans la glaise. Ruby faillit tomber en se penchant pour le ramasser. Elle éclata de rire encore une fois, un rire strident qui ressemblait à une sonnerie téléphonique.

— Es-tu folle, torrieu? dit Thanase. Si ils s'arrêtent pas quand qu'y a une femme, tu penses qu'ils vont s'arrêter quand que je suis tout seul?

Ruby frottait son soulier boueux contre son manteau beige. Quand elle voulut le remettre, elle s'étendit de tout son long sur le rebord du fossé. Sa colère flamba tout d'un coup:

— Si t'es pas assez monsieur pour marcher jusqu'à un garage pour qu'ils viennent nous tirer d'icitte, arrange-toi tout seul. Moi, j'm'en vas dans l'auto.

Thanase remonta le collet de son veston pour se protéger de la pluie qui lui cinglait la poitrine. Il se sentait tout à fait dégrisé et commençait à frissonner.

Un garage? Quel garage, torrieu? A deux heures du matin, en pleine campagne, tu penses que les garages sont ouverts, toi? Vas-y voir!

Il regarda la silhouette de Ruby qui s'éloignait en titubant. Il fit un mouvement pour la suivre, puis se ravisa. Maintenant qu'il était dégrisé, la peloter ne lui disait plus rien. Quand on est paf, ça gaze toujours, même avec une typesse trop maigre. Thanase, lui, préférait les boulottes. Mais, sauf au bordel où on peut choisir, c'était toujours avec des maigrichonnes qu'il se faisait pincer. « Que le diable l'emporte », se dit Thanase en crachant par terre. « C'est pas de pelotage qu'il est question à c't'heure; il est question de rentrer au garage avant que le maudit Mike s'aperçoive que j'ai sacré le camp avec l'auto. » Il se gratouilla le crâne avec perplexité. Là-bas, Ruby s'escrimait après la portière de l'auto coincée par l'impact.

— Je peux pas l'ouvrir, Thanase.

Thanase ne se dérangea pas. « Qu'elle s'arrange. C'est elle qui a voulu sortir à soir, qu'elle se démerde toute seule... C'est probablement parce que le Pit a pas voulu se bâdrer d'elle qu'elle m'a appelé. » Il fallait que Ruby sorte tous les soirs sans faute. Quand c'était pas avec un

type, c'était avec un autre. « C'est curieux qu'elle ait pas un type régulier. » Des maigrichonnes à l'air anémique comme Ruby, y avait des gars que ça émoustillait. Ruby après tout n'était pas plus laide que bien d'autres. Une fois grimée et à la lumière artificielle, il y en avait même qui la trouvaient alléchante. De plus, elle dansait très bien. Et, question de prendre un coup, elle donnait sa place à personne. Ensuite, on pouvait coucher avec elle sans difficulté.

La voix de Ruby retentit de nouveau à travers le crépitement de la pluie:

— Thanase, je suis pas capable de l'ouvrir, c'te porte-là.

Thanase haussa les épaules. Des gouttes froides lui dégouлинаient dans le dos. Si seulement il avait eu la prévoyance de s'apporter un flacon de rye! On ne devrait jamais partir sans un flacon de rye même pour un voyage de quelques milles. Ruby, elle, avait bu plus que lui, et maintenant elle se sentait bien. Thanase songea qu'il devait retourner au garage avant l'arrivée de Mike. Si Mike l'attrapait saoul encore une fois, il l'avait averti qu'il le sacrerait dehors. Et les jobs aujourd'hui, il fallait se faire aller pour en trouver. Thanase en savait quelque chose. Surtout quand on n'avait pas de recommandations de ses anciens employeurs. D'ailleurs Mike était un cochon. Là-dessus, tout le monde était d'accord.

— Je vais casser la vitre avec une roche, dit Ruby. Faut que je trouve une roche.

— Fais pas de folies, dit Thanase. Le char est assez démoli comme ça.

Il jeta un coup d'œil à la Buick, le nez en accordéon, écrasée contre un gros chêne. « Si ce cochon-là m'avait pas aveuglé avec ses phares, ça serait pas arrivé. »

— Faut que je trouve une roche, répéta Ruby.

— Vas-y, calvaire, dit Thanase. C'est pas une poque de plus qui va faire de la différence.

A quoi bon retourner au garage? En voyant son auto à moitié démolie, Mike le foutrait quand même à la porte. « Va falloir que je me cherche une autre job. » Ça valait bien la peine d'avoir fait la guerre! Avant la démobilisation, là-bas en Europe, on lui avait dit que les anciens combattants, une fois revenus au Canada, on les porterait sur la main. Allez-y voir! C'étaient encore des promesses de politiciens. Une fois débarrassé de l'uniforme, on se retrouvait gros Jean comme devant. Il fallait se morfondre dans un trou de vidange à réparer les autos des richards, barbouillé de cambouis jusqu'aux fesses. Ça valait vraiment pas la peine d'avoir gagné une médaille en Flandre. Pendant la guerre, c'était dur quelquefois, on rouspétait, mais on se donnait aussi du bon temps. Thanase avait connu là-bas une petite Hollandaise qui cédait sa place à personne, question de faire l'amour. A présent, quel plaisir avait-il à mener la vie qu'il menait? Trois soirs par semaine, il devait rester au garage comme pompiste après avoir trimé comme mécanicien toute la journée. Ensuite il sortait avec Ruby ou avec une autre, il allait dans les cafés, fréquentait les bordels, ça ne valait vraiment pas la peine. Le lendemain, il avait toutes les misères du monde à se tenir les yeux ouverts. Et Mike l'engueulait, le maudit capitaliste!

Trois coups violents lui firent tourner la tête: Ruby avait trouvé un caillou et elle frappait comme une sourde contre la vitre de la portière.

— Attends, bon Dieu, dit Thanase, on va l'ouvrir, c'te maudite porte-là.

Ruby s'était éloignée de la voiture et elle lança de toutes ses forces un gros caillou contre la vitre qui vola en éclats. Ruby éclata de son même rire idiot.

— Je l'ai eu, Thanase, c'te fois-ci.

Thanase ne se sentait pas la force de se fâcher. Il saisit la poignée de la portière et banda les muscles. Elle céda avec un grincement de ferraille. Il souleva Ruby dans ses bras et la coucha sur la banquette.

— Cogne un somme, dit-il. Moi, je vas aller jouer du pouce.

Mais il n'avait pas grand espoir qu'une voiture s'arrêterait à trois heures du matin en pleine campagne. On le prendrait pour un vagabond, un voyou, avec son col déboutonné, sans cravate, avec la poche de son veston déchirée qu'il avait accrochée à la poignée de la portière en frappant l'arbre. « Je dois avoir l'air d'un joli bum. Encore chanceux que je me soye rien cassé... »

Thanase vit sans surprise une Cadillac passer à côté de lui en trombe. Des éclaboussures lui giclèrent la figure. « C'est tous des maudits écoeurants! » Il s'assit dans la boue à côté du fossé, dos au vent. La pluie tombait toujours, formant une rigole glacée entre ses omoplates. Il se sentait épuisé, démoli. Heureusement, il ne serait pas obligé de travailler le lendemain. Mike allait le foutre à la porte, c'était certain. « Je vais tout de même y dire ma façon de penser, à ce maudit capitaliste, avant de partir! » Cette pensée le rasséra un peu. Puis ses idées se brouillèrent et il sommeilla quelque temps d'un sommeil troublé de cauchemars.

Il se voyait sur le champ de bataille en Flandre par une nuit pluvieuse comme celle-ci. Un obus avait tranché d'un seul coup la tête de son capitaine qui se trouvait à sa gauche. Dans son rêve, c'était sa propre tête

qui culbutait dans la boue alors que son sang giclait comme une fontaine de ses carotides sectionnées. Il essayait de la ramasser en se jetant à plat ventre sous une rafale de mitrailleuse. Mais sa tête roulait devant lui, poussée par le vent comme un ballon d'enfant.

Il s'éveilla en sursaut, se frotta les yeux. « Baptême! » Un gros camion le frôlait avec un vrombissement de cataracte. Il se mit péniblement sur pied. Il avait l'impression que la pluie tombait moins fort. Combien de temps avait-il roupillé? Il voulut consulter sa montre, s'aperçut qu'il ne l'avait plus. Le bracelet avait dû sauter par la force de l'impact. Il voulut remuer le poignet, mais une douleur aiguë le paralysa qui le vrillait jusqu'au coude. « Baptême! Comment ça se fait que je me suis pas aperçu de ça tout de suite? » C'était peut-être une fracture. « Faut que j'alle réveiller Ruby. » Tout seul comme ça, il n'avait aucune chance. « Je vais rester dans l'auto pendant qu'elle jouera du pouce. Comme ça, on devrait pouvoir attraper un type. »

Pataugeant dans la vase, il se rendit à la Buick, ouvrit la portière grinçante, secoua l'épaule de Ruby.

— Lève-toi.

Elle marmonna d'une voix pâteuse:

— Qu'est-ce qu'y a? Une auto s'est arrêtée?

Elle se mit péniblement sur son séant. Thanase alluma son briquet pour s'assurer qu'elle n'était pas blessée. Elle leva l'avant-bras pour se protéger les yeux.

— Une auto s'est arrêtée? redemanda-t-elle en un bâillement.

Elle avait l'air d'un clown avec ses deux traînées noirâtres qui lui descendaient le long des joues.

— Non, dit Thanase. C'est à ton tour de signaler. J'en ai assez de me morfondre à la pluie. Je vas rester dans l'auto. Si un type stoppe, tu m'appelleras.

— La barbe! gémit Ruby. Moi aussi, je suis éreintée.

— Ça fait rien, dit Thanase en l'aidant à enfiler ses souliers boueux. Faut que tu ailles. Autrement, on va passer la nuit icitte.

Ruby frissonnait maintenant elle aussi, mais elle ne protesta pas davantage. Thanase la vit s'éloigner d'un pas mal assuré pendant qu'il se calait sur la banquette.

— Oublie pas de m'appeler, Ruby, dit-il.

Puis il ferma les yeux et s'endormit. Un grincement de pneus sur l'asphalte le tira brutalement de son sommeil. Une voiture avait stoppé. Les phares projetaient un cône de clarté laiteuse dans la brume effilochée. Le moteur ronronnait doucement. Thanase se leva d'un bond et s'escrima en sacrant contre la portière qui refusait de céder. En même temps, il entendit la porte de l'autre voiture se refermer et une voix d'homme qui disait:

— Me prends-tu pour un poisson, la petite? Qu'il s'arrange tout seul, ton type!

L'auto s'éloigna en un démarrage brutal. « La maudite, ragea Thanase, elle va me payer ça. Elle aurait pas dû embarquer avant que j'arrive. » Qu'est-ce qu'il allait faire à présent? D'un violent coup d'épaule il décoïna la portière. Un élancement lui laboura le bras gauche. Ruby s'en fichait bien, elle, à présent. Elle allait rentrer à Montréal, coucherait sans doute avec le type. Thanase regretta de ne pas l'avoir possédée sur la banquette. Elle n'aurait peut-être pas sacré le camp comme ça ensuite. Mais qu'est-ce que ça pouvait foutre? Ruby était maigre, osseuse. Et puis, trempés, frissonnants comme ils l'étaient, ça n'aurait probablement pas gazé.

Thanase se mit sur pied et alla uriner contre l'arbre. « Je suis dans un beau pétrin. Mike va ouvrir le garage avant que j'arrive... »

Tout à coup, une idée lui vint. Il y avait un pot de peinture rouge dans le coffre de la Buick. Il alla l'ouvrir, saisit une guenille grasseuse qui traînait près du pneu de secours et y versa une coulée de peinture. Puis, grimaçant de douleur à cause de son poignet, il réussit à nouer le chiffon autour de sa tête. Il tira ensuite son mouchoir de sa poche, en boucla deux coins et se mit le bras en écharpe. « Si ils arrêtent pas avec ça, c'est les plus enfants de chienne que la terre a jamais portés. »

De fait, le premier conducteur qui s'amena — c'était un laitier en vieille camionnette — stoppa et descendit pour porter secours à Thanase.

— Vous avez eu un accident, l'ami?

— Ouais, dit Thanase, un solide. Regardez la bagnole là-bas... Un solide, je vous en passe un papier.

— Embarquez, dit le laitier, je vas vous mener à l'hôpital.

— C'est pas la peine, dit Thanase. Conduisez-moi au prochain téléphone. Je vais appeler un chum pour qu'il vienne tirer le bazou.

— Vous êtes sûr? dit le type. Vous avez l'air pas mal magané.

— Sûr, dit Thanase. C'est moins pire que ça a l'air.

Après avoir roulé quelque temps, ils atteignirent un village. Le pont Jacques-Cartier alignait à leur gauche son immense arc de lumières. Sur l'autre rive, l'éclat des panneaux-réclames imprégnaient l'horizon d'une clarté crémeuse. Dans le village, seuls les réverbères étaient allumés. Ils s'arrêtèrent en face d'une pharmacie où un téléphone dormait dans la cabine de verre.

— Merci ben, dit Thanase en descendant.

— Vous êtes sûr que vous êtes correct? demanda le laitier.

— Pas de trouble, dit Thanase en dénouant la guenille tachée de peinture qui lui bandait le front.

La vieille camionnette démarra en un bruit de ferraille.

Dans la cabine, le reflet de la paroi de verre renvoya à Thanase un masque terreux au sinciput sanguinolent. Il s'essuya le front du revers de sa manche mais ne parvint qu'à étendre la tache cramoisie. « J'ai l'air d'un tueur », se dit-il. Heureusement que, dans ce petit village, aucun policier ne faisait la ronde. « Il me coffrerait à coup sûr. »

Glissant une pièce de dix cents dans la fente du téléphone, il composa le numéro de Jim Lacasse, un ancien combattant de ses amis qui tenait une boutique de machiniste. En deux mots, il le mit au courant et lui demanda de venir avec sa remorqueuse.

— O.K., dit Lacasse. Le temps d'enfiler mes culottes.

« C'est un bon gars, se dit Thanase en raccrochant, un gars qu'on peut compter dessus. C'est pas un maudit râleux comme Mike. » Il se casa de son mieux sur le siège de la cabine et appuya son front contre la paroi. Même quand il ne remuait pas, une douleur sourde lui tirait le bras gauche. Il s'aperçut que son poignet était tuméfié, bleuâtre. Inutile d'essayer de dormir. Maintenant qu'il se trouvait à l'abri du vent, ses frissons diminuaient.

Ce ne fut d'ailleurs que l'affaire d'une demi-heure avant que le deux-tonnes rouge de Jim Lacasse vienne stopper devant la pharmacie.

— Calice! s'exclama ce dernier en voyant s'avancer Thanase le front maculé, le bras en écharpe, la poche déchiquetée, t'es arrangé sur le vrai temps!... Tiens, tu prendras ben un petit coup, j'ai apporté mon flasque.

— C'est pas de refus, dit Thanase en s'envoyant une lampée de whiskey. J'ai la gorge sèche comme un rond de poêle.

Jim Lacasse à son tour colla ses lèvres au goulot. Il n'y avait rien comme ça pour vous réveiller un type à trois heures du matin.

— Pis, comme ça, la Ruby a scammé avec un gars? dit Lacasse en embrayant.

— Ouais, dit Thanase, l'enfant de garce, elle va me payer ça.

— T'as rien perdu, dit Lacasse. Elle est laide comme un derrière.

— *Right*, dit Thanase, comme un derrière de jument. N'empêche que moi, j'ai pour mon dire que quand on sort avec un type, on devrait rentrer avec lui. C'est la politesse qui veut ça, baptême, c'est pas moi qui l'a inventé.

Lacasse en convint. Les filles aujourd'hui il y avait plus moyen de se fier à ça. C'était pas comme avant la guerre où il fallait passer deux semaines sur un divan avant de pouvoir en embrasser une. Les filles se tenaient dans ce temps-là.

— La mère chez nous, crois-moi, crois-moi pas, elle avait jamais embrassé le bonhomme avant le jour de ses noces.

Thanase admit que les temps étaient changés, que la moralité, il était plus question de ça aujourd'hui. La preuve, cette maudite Ruby qui vous laissait un gars

tout seul en plein champ à deux heures du matin. C'est pas les filles d'autrefois qui auraient agi ainsi.

Lacasse lui dit que ça l'écoeurait tellement qu'il avait renoncé à tout jamais au mariage.

— Quand on peut les avoir sans ça, on serait ben fou de se mettre la corde au cou, pas vrai?

— *Right*, dit Thanase, t'as jamais dit plus vrai.

Ils arrivaient sur les lieux de l'accident. Lacasse stoppa. La Buick se trouvait à une vingtaine de pieds de la route, le museau écrabouillé contre le chêne, une aile décollée, les phares pendant au bout d'un fil. Heureusement, le câble de la remorqueuse était long. Après avoir patugé dans la vase, Jim Lacasse parvint à fixer le crochet à un montant du pare-choc et actionna sa chèvre mécanique. La grosse voiture s'approcha lentement en titubant comme un monstre ivre. Les roues étaient tellement désalignées qu'il dut hisser le devant de la Buick à deux pieds de terre. Puis, ayant ajusté derrière sa remorqueuse le pneu-coussin pour éviter les chocs, ils repartirent en direction de Montréal.

Quand ils parvinrent au garage de Mike, il était cinq heures. Le soleil commençait à rosir la ligne irrégulière des toits. Ils avaient le temps. Mike n'arriverait que vers sept heures et demie. Lacasse leva la porte coulissante et recula lentement la Buick dans l'atelier, décrocha son câble, puis se gratta le crâne en constatant pour la première fois l'étendue des dommages.

— Quoi ce que tu vas faire, Thanase?

— Je sais pas encore. Je vas penser à mon affaire. Il me reste une couple d'heures pour réfléchir. En tout cas, Jim, dis pas un mot de toute l'affaire à personne.

— Me prends-tu pour un fou, torrieu? Tu penses que je vais protéger un maudit capitaliste pour caler un chum

comme toi? Tiens, prends ça, ajouta-t-il en lui tendant la bouteille de whiskey. Ça va p'tête ben te donner des idées.

Thanase saisit le flasque et le glissa dans sa poche. Lacasse partit en lui souhaitant bonne chance. Thanase s'assit pensivement sur un tabouret et se mit à fixer le museau en accordéon de la Buick. « Bonne chance, baptême, c'est facile à dire! » Il ne voyait pas comment il pourrait empêcher Mike de s'apercevoir de son escapade et de le foutre à la porte, lui qui n'avait que deux dollars dans ses poches et qui devait un mois de loyer à sa propriétaire. Il devait percevoir son salaire le lendemain, mais c'était sûr que Mike le lui retiendrait. Qui sait même s'il ne le forcerait pas à le rembourser, quand il aurait réussi à dégoter un autre job? « Le maudit, il en est bien capable. »

Thanase décapuchonna le flacon de whiskey et en ingurgita une profonde goulée. Il pensa de nouveau à son affaire, en avala une autre jusqu'à ce que la bouteille fût vide. Aucune idée ne lui venait. Les murs du garage commençaient à onduler autour de lui. La Buick semblait se gonfler et se contracter rythmiquement devant ses yeux brouillés. Il se mit les poings au menton, plissa laborieusement le front. « Je n'en sortirai jamais. » Pour un coup dur, c'était un coup dur. Comme quand il s'était fait pincer au camp de Farnham en train de vendre des fournitures de l'armée à un regrattier et avait dû faire trois mois de violon à l'entraînement forcé. La situation lui semblait encore plus exaspérante maintenant car le sergent-major, lui au moins, n'était pas un capitaliste. C'étaient les capitalistes qui étaient responsables de la façon dont on traitait les anciens combattants, c'étaient eux qui, après s'être bourré les poches en fabriquant des

munitions, les empêchaient maintenant d'obtenir de bons jobs. Tout le monde savait ça.

Soudain Thanase fit claquer la main contre sa cuisse: il avait trouvé. « C'est simple comme bonjour; j'aurais dû y penser plus tôt. »

D'un pas mal assuré, il gagna le coin de l'atelier où reposait un bidon d'essence à moitié plein. Il la répandit sur le plancher, alla de nouveau le remplir à la pompe pour imbiber les coussins de la Buick. Puis, se tenant dans l'embrasure de la porte latérale, il lança une allumette enflammée dans le garage.

L'essence flamba d'un seul coup en une espèce d'explosion. Thanase lança un regard inquiet à droite et à gauche dans la rue pour voir si des têtes paraissaient aux fenêtres. Tout était tranquille. La petite explosion n'avait pas dû faire tant de bruit après tout. Comme les flammes commençaient à ramper sur le plancher où s'étendait une flaque d'huile, Thanase ferma la porte à clef et déguerpit.

Deux rues plus loin, il se frotta vigoureusement le front de ses mains pleines d'essence, puis s'essuya de son mouchoir pour enlever la tache de peinture. Il fixa avec une épingle la poche de son veston qui pendait, puis d'un pas tranquille il se dirigea vers une petite gargotte où il connaissait la serveuse.

— Hi, dit Marie en le voyant entrer.

C'était une grosse blonde aux seins énormes, aux dents cariées, qui portait un tablier sale et sentait la sueur. Thanase l'avait emmenée danser un soir parce qu'elle lui faisait crédit quand il était fauché. Il la soupçonnait vaguement d'avoir le béguin pour lui.

— Quoi cé que ça va être à matin, Thanase? T'as l'air d'avoir couché sur la corde à linge.

— Un café, dit Thanase en s'accoudant au comptoir.

La grosse Marie posa la tasse devant lui. Deux autres consommateurs roupillaient dans un coin. A gauche, un juke-box promenait silencieusement ses lumières moirées derrière un placage de plastique et de nickel.

— T'as pas l'air dans ton assiette, Thanase, aujourd'hui.

— *Right*, dit Thanase. Mike me fait travailler comme un cheval.

La grosse Marie chassa de la main une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front. Ses lèvres écarlates semblaient saigner au milieu de son visage pâle.

— Pis, quand est-ce qu'on va aller danser ensemble une autre fois, toujours?

Thanase eut envie de la rabrouer. Quand on est gras comme ça et qu'on pue la sueur, on devrait au moins se baigner, mettre du parfum. Mais il songea qu'il aurait bientôt besoin de crédit.

— Ça sera pas long, dit-il. Peut-être la semaine prochaine si Mike...

Il s'arrêta, tendit l'oreille: il ne s'était pas trompé. On entendait une sirène hurler au loin, à laquelle se mêla bientôt la cloche d'alarme des pompiers. Quelques instants plus tard, la lourde pompe ébranlait la rue avec un bruit de tonnerre.

— Je me demanda où ça peut être, dit la grosse Marie.

Les deux clients dans le coin s'étaient éveillés et surveillaient la fenêtre.

— Sais pas, dit Thanase. Une fausse alarme, probable.

— Fie-toi-z-y pas, dit la grosse Marie en torchant d'un linge douteux le dessus du comptoir. Y a un fire-bug, il paraît, qui se promène dans le quartier. C'est la huit,

neuvième alarme à ma connaissance depuis trois jours. Les journaux en ont parlé...

— Ah! oui? dit Thanase soudain intéressé, en avalant le reste de son café. Ça vaut peut-être ben la peine d'aller voir ça, d'abord. A la revoyure...

Après avoir déposé vingt-cinq cents sur le comptoir, il sortit au moment où une troisième voiture de pompiers faisait trembler les vitres.

Thanase se ficha une cigarette entre les lèvres avec un sourire gouailleur. Puisqu'il y avait un incendiaire qui rôdait dans les parages, il n'y avait pas de danger qu'on le soupçonne, lui. Il pourrait se rendre sur les lieux pour regarder brûler le garage. Mike serait là sans doute, le maudit capitaliste, le garde-chiourme. Ce n'était pas la peine d'avoir mis le feu si on ne pouvait pas lui surveiller la binette quand il verrait sa propriété s'évaporer en fumée. « Lui qui est trop cochon pour assurer son garage à plus de cinquante pour cent de sa valeur. J'aurais dû penser à ça bien avant aujourd'hui. »

D'énormes langues de feu léchaient maintenant le ciel rougeoyant où se tordaient de lourds serpents de fumée.

Jetant sa cigarette, Thanase enfonça les mains dans ses poches, puis, de sa démarche chaloupée, il se dirigea en sifflotant vers le garage.

L'EMPLÂTRE

Le vieillard fit claquer la porte derrière lui. Ses lèvres frémissaient de rage. Son visage labouré de rides avait une teinte livide. Il assura sa canne dans sa main osseuse et se mit à descendre l'escalier. « Ils ne me reverront plus; c'est fini. » A chaque marche, il devait tâter devant lui de sa canne, comme un insecte ébloui par le grand jour. « Ils ne me reverront plus. J'irai vivre ailleurs. » Ils avaient fini de l'insulter, de se moquer de ses conseils, de son expérience d'octogénaire. « Je n'aurais jamais dû céder. » Toutes leurs promesses, leurs paroles mielleuses seraient désormais inutiles. Car c'était eux qui étaient venus le supplier de s'installer chez eux. (« Vous verrez, vous serez tranquille. Nous avons une belle grande chambre qui vous attend. Personne ne vous dérangera. ») « Les hypocrites! C'était à cause de ma pension, naturellement. Si seulement Léon n'avait pas ramené d'Europe cette grande Anglaise, après la guerre... » Le vieillard ne pouvait se faire à l'idée que Shirley, cette étrangère qui ne parlait même pas français, fût sa bru.

A son retour au Canada, Léon, naturellement, se trouvait sans emploi. Il n'avait jamais eu de talent pour se caser. Parce qu'on l'avait promu lieutenant durant la

guerre, il s'imaginait qu'un poste lucratif allait lui tomber tout rôti dans le bec. En attendant, il « tâtait le terrain », disait-il, il se cherchait « quelque chose de bien, à la hauteur... » Son boni d'ancien combattant avait fondu sans qu'il eût rien trouvé. C'est alors que Shirley et lui avaient multiplié leurs instances pour que M. Denaud vînt s'installer chez eux. Et le vieillard avait cédé. Ils vivaient ensemble depuis près de cinq ans. Léon avait finalement dû reprendre son ancien emploi de caissier à la banque et M. Denaud, qui payait pourtant une pension généreuse, devait à chaque fin de mois déboursier des sous pour tenir le ménage à flot. Shirley n'avait aucune notion de la valeur de l'argent, de l'administration d'un budget. Aussitôt qu'elle mettait la main sur quelques dollars, elle les dépensait en extravagances. « Quelle bêtise j'ai commise! » Il aurait dû les quitter plus tôt, alors qu'il avait la jambe plus solide, l'œil moins flou. « Tant pis; mieux vaut tard que jamais. »

Le vieil homme s'avancait maintenant à petits pas prudents sur le trottoir, maniant devant lui sa canne comme une antenne d'insecte pour prévoir les inégalités du pavé. Une chute serait catastrophique: il savait qu'il ne pourrait se relever seul. Comme tout le monde le connaissait dans le quartier, on le reconduirait à la maison; ou bien, pis encore, on irait chercher Léon. La chose s'était produite quatre ou cinq fois ces derniers mois. M. Denaud éprouvait depuis peu des étourdissements, des vertiges inexplicables dont il n'avait soufflé mot à personne et qui faisaient soudain chavirer, tourbillonner les choses autour de lui en une sarabande de cauchemar. « Il faudra que je me décide à consulter le médecin. » Cette pensée ne fit que lui traverser l'esprit. Il avait bien d'autres choses en tête pour le moment.

Ne lui fallait-il pas trouver un autre domicile, faire déménager ses effets, ses meubles? Les lèvres du vieillard à cette pensée se contractèrent en un rictus: ses meubles partis, le logement de Léon aurait l'air drôlement désertique. M. Denaud s'imagina la figure penaude de Shirley quand elle verrait ses pièces presque vides. Que resterait-il en effet? Une cuisinière, une table, trois ou quatre chaises, un lit, c'était à peu près tout. Le divan du salon? « Oui, évidemment, il faudra que je leur laisse le divan. » C'était le petit Richard qui y couchait. M. Denaud ne pouvait le leur enlever — d'autant moins que le garçonnet était malade. C'était même à cause de ça que... Le vieillard avala péniblement sa salive. Il ne voulait pas penser à ça pour le moment: les difficultés de la marche, les irrégularités du trottoir réclamaient toute son attention.

M. Denaud avait atteint la rue Sherbrooke, qui lui parut à cet endroit large comme une rivière. Traverser la chaussée le terrifiait. Des gouttes de sueur perlèrent à son front raviné. Les voitures filaient à des vitesses folles, avec des vrombissements, des pétarades étourdissantes. Il fallait franchir cet espace énorme sans autre guide que les deux lignes blanches à demi-effacées qui marquaient le passage des piétons. Le vieillard ne pouvait se fier aux feux de circulation. Ils lui apparaissaient comme des globes flous, délavés, qui se mêlaient à l'enseigne lumineuse d'un pharmacien, rouge et verte elle aussi. Lors de ses promenades quotidiennes, M. Denaud évitait toujours cette intersection dangereuse, se rendait quatre coins plus loin, là où l'îlot de sûreté lui permettait de franchir la rue en deux étapes. Si un étourdissement le saisissait au milieu de la chaussée, qu'advient-il? Il avait la bouche sèche, les yeux cuisants. Au-

jourd'hui, il ne pouvait se permettre le détour coutumier. Il lui fallait ménager ses forces. « Sans doute, je pourrai demander à un passant de m'aider. » Mais ce recours lui répugnait. C'eût été un aveu de faiblesse, d'impuissance à secouer la tutelle de Léon et de Shirley. Cette pensée lui insuffla du courage. Il attendit que les voitures de la rue transversale se missent en marche et s'engagea lui-même sur la chaussée le plus rapidement possible en faisant glisser sa canne devant lui.

Quand il atteignit l'autre côté, il était en nage. Des pulsations tapaient à coups sourds dans ses oreilles. Il s'adossa à la vitrine du pharmacien pour reprendre haleine, et alors seulement il se demanda où il irait. Il n'avait jusqu'ici songé qu'à s'évader, à fuir le plus vite possible. Des idées contradictoires lui tourbillonnaient dans la tête. Pourtant une décision s'imposait. « Pas ici; je ne peux rien décider ici. » Il lui fallait trouver un endroit pour s'asseoir, se reposer, réfléchir.

Il repartit en direction de la rue Ontario, freinant ses pas d'une canne prudente à cause de la déclivité du trottoir. « Où aller d'abord? » Le Club de dames St-Edouard où il retrouvait de temps en temps de vieux copains? « Non. Si j'y vais, je mangerai le morceau. » On le questionnerait, le père Chartier surtout, et il ne pourrait s'empêcher de « se vider le cœur », d'étaler devant tous les détails de sa dispute avec Léon et Shirley. Le père Chartier demeurait lui aussi chez son garçon. « Ce pauvre père Chartier! » Il devait verser chaque mois à son fils toute sa pension de vieillesse et filer doux, obsédé qu'il était par la crainte de l'hospice. « J'en serais là moi aussi si je n'avais pas réussi à me ramasser un peu de bien. » Non, le club était hors de question. D'ailleurs, ses copains, il ne les reverrait pas non plus. Il vou-

lait faire peau neuve, changer de vie, radicalement. Mais où aller entre-temps? Dans un restaurant peut-être? Non plus. Il n'avait pas faim. Une boule lui bloquait l'estomac. D'autre part, le thé et le café lui donnaient des palpitations; les eaux gazeuses, des brûlements. Sans doute aurait-il pu demander une consommation quelconque et ne pas y toucher, mais pareil gaspillage répugnait à ses habitudes parcimonieuses. Il avait tant de fois reproché à Léon et à Shirley leur prodigalité! Il n'allait pas maintenant tomber dans le même travers.

En délibérant ainsi, il avait atteint le rue Ontario. La sueur de nouveau lui couvrait le corps. Il se sentait épuisé, défaillant. Il fit encore quelques pas indécis, puis une senteur de malt et de levure soufflée sur le trottoir par un gros ventilateur lui frappa la narine. Un verre de bière lui ferait peut-être du bien. La tête vide, les oreilles bruissantes, il pénétra dans la taverne, choppa contre un type qui marmonna de vagues injurieuses, et s'affala sur une chaise devant une petite table blanchâtre. Enfin, il pourrait se reposer, réfléchir. Une taverne, ce n'était sans doute pas l'endroit idéal. M. Denaud n'avait pas pénétré dans un de ces établissements depuis des années. Son père autrefois levait le coude un peu plus que de raison et rentrait souvent éméché, le vendredi soir, en se moquant brutalement des récriminations de sa femme... Comme tout cela était loin, sans importance maintenant. Lui-même, M. Denaud, était un octogénaire à présent, un veuf sans famille, pour ainsi dire, puisque Léon ne comptait plus et que sa fille, Adèle, qui avait épousé un Américain, habitait à Miami...

Le vieillard avala une gorgée de bière. Certains affirmaient que c'était bon pour la santé. Au dire du père Chartier, ça activait la circulation. Or, les étourdisse-

ments ne proviennent-ils pas d'une circulation défectueuse? L'octogénaire se rappelait avoir lu ce renseignement dans une chronique médicale. Il s'essuya la moustache du revers de la main. Il se sentait ragaillardi. « Papa est mort à quatre-vingt-douze ans. Il n'a jamais eu de vertiges. Et il buvait bien sa demi-douzaine de bouteilles par jour. » Mais il chassa ces considérations de son esprit. Ce n'était pas de sa santé qu'il s'agissait présentement. Un autre problème plus urgent le réclamait: trouver un logement, faire déménager ses effets...

Le vieil homme soupira en promenant ses yeux brouillés dans la salle. A la table voisine, deux buveurs discutaient courses de chevaux. Le premier avait gagné trois cent cinquante dollars la veille. Il jubilait. L'autre n'avait pas eu de chance. Les deux chevaux sur lesquels il avait parié avaient fini les derniers. Il parlait avec un accent traînard comme celui de Léon. M. Denaud avala une nouvelle gorgée. Puis les circonstances qui avaient entraîné son départ lui jaillirent à l'esprit avec un relief intense, lui qui d'ordinaire avait la mémoire nébuleuse pour les événements récents.

Le drame, car c'en était un, remontait à la maladie de Richard, son petit-fils. Quoi d'étonnant que l'enfant fût tombé malade? A maintes reprises, le vieillard avait averti Shirley de ne pas le laisser dormir la fenêtre ouverte. Elle, naturellement, n'en faisait qu'à sa tête. Elle prétendait que c'était bon pour la santé. Les résultats ne s'étaient pas fait attendre. Le petit avait attrapé un refroidissement, s'était mis à tousser, et toujours la fenêtre restait ouverte. Le vieux avait échangé des propos violents avec sa bru. Il l'avait même prévenue qu'il s'agissait d'une inflammation de poumons. Autant valait parler à une sourde. Quand elle s'était finalement déci-

dée à appeler le médecin, Richard faisait cent quatre degrés de fièvre.

Le vieillard prit une lampée de bière et se tamponna la moustache de son mouchoir. A côté, les deux types discutaient toujours chevaux et paris-mutuels. De nouveaux consommateurs entraient dans la taverne où bourdonnaient maintenant le bruit des conversations... C'est un emplâtre de moutarde qu'il aurait fallu au petit dès les premiers symptômes du mal. M. Denaud l'avait recommandé à Shirley, à Léon. Ils s'étaient moqués de lui: d'après eux, c'était là un remède de l'ancien temps, préhistorique. Aujourd'hui il n'était question que de pénicilline, d'oléomycine, d'antihistamines, etc., toutes des inventions sans valeur, destinées à arracher de l'argent aux pauvres gens. De la moisissure de champignon pour guérir une inflammation de poumons! C'était se moquer du monde. Mais les médecins, les pharmaciens s'enrichissaient. Allez donc protester! Quand le vieillard avait voulu intervenir, le jeune docteur l'avait presque sommé de se mêler de ses affaires. Et, comme d'habitude, M. Denaud avait dû payer l'ordonnance, car, naturellement, Léon était sans le sou.

Le vieil homme souleva son verre en soupirant. Le garçon vint lui demander s'il en voulait un autre. Il fit signe que oui sans y penser. « Les jeunes docteurs d'aujourd'hui sont des têtes chaudes, des incompetents. » La preuve, c'est que la pénicilline n'avait rien donné. Après une baisse temporaire, la fièvre de Richard était remontée à 103.7. Pourtant il existait un remède éprouvé, efficace contre l'inflammation de poumons. En voyant son petit-fils, la figure écarlate, congestionnée, se tordre en gémissant dans son lit, M. Denaud avait décidé de prendre les choses en main.

Sans souffler mot à personne, il s'était rendu chez l'épiciers du coin pour acheter une boîte de moutarde. Les emplâtres, ça le connaissait. Il en avait préparé maintes fois. C'était simple comme bonjour. Il suffisait de délayer un peu de moutarde dans de l'eau, d'étendre la pâte ainsi obtenue entre deux morceaux de coton et de l'appliquer sur la poitrine du malade... Fier de son astuce, M. Denaud avait vite gagné la salle de bain muni de sa boîte de moutarde et d'une mince serviette de toile. Au moment de la préparation, il s'était demandé s'il ne vaudrait pas mieux mêler un peu de farine à la moutarde pour en diminuer le piquant. Il crut se rappeler que sa mère procédait ainsi lorsqu'un des enfants était malade. Mais il n'avait pas de farine. Fallait-il tenter d'en prendre à la cuisine? Shirley s'en serait certainement aperçue et elle aurait contrecarré son projet. « Après tout, c'est sans importance ». Il se contenterait de n'appliquer l'emplâtre qu'une dizaine de minutes...

Toujours assis à la même place dans la taverne, sa canne accrochée au rebord du guéridon, M. Denaud encensa plusieurs fois de la tête. Il porta de nouveau son verre à ses lèvres pour noyer sa rancœur... Aussi longtemps qu'il avait pu agir à sa guise, son projet s'était réalisé sans anicroche. En entrant dans la chambre de Richard, il avait collé le nez au réveille-matin pour regarder l'heure, puis il avait appliqué l'emplâtre. Mais tout de suite après, les choses s'étaient gâtées. A peine les couvertures rabattues, Shirley avait pénétré dans la chambre, une capsule et un verre d'eau à la main. C'était l'heure du médicament. « J'aurais dû la laisser faire, se dit M. Denaud, ne pas ouvrir la bouche. » Mais ç'avait été plus fort que lui. Il avait protesté avec véhémence contre ces nouveaux remèdes de charlatan. La fièvre de Richard n'avait-elle pas de

nouveau monté en flèche? Alors, pourquoi s'entêter? Sa bru, avec un haussement d'épaules, lui avait sèchement signifié de se mêler de ses affaires. M. Denaud se préparait à riposter quand, après avoir reniflé deux ou trois fois, l'Anglaise avait remarqué qu'il flottait dans la chambre « une drôle de senteur ». Ce disant, elle planta ses yeux dans ceux de son beau-père qui perdit contenance et s'empressa de concéder qu'après tout elle avait peut-être raison au sujet des capsules. Lui, il ne s'y connaissait pas en drogues modernes. Le vieillard s'en voulait maintenant de s'être humilié ainsi. « Pour ce que ça m'a donné... ».

Il jeta un coup d'œil autour de lui dans la taverne. Elle était quasi pleine. Des groupes d'ouvriers venaient prendre la goutte avant de rentrer. Deux types s'assirent à sa table en riant à gorge déployée. L'un avait le front largement dégarni, un nez énorme semé de protubérances rougeâtres; l'autre, une espèce de nain, portait une casquette de baseball à visière de cellophane, et mâchonnait un long cigare. Avant que M. Denaud puisse s'y opposer, ils lui payèrent une tournée. Il trinqua avec eux en marmottant des remerciements qu'ils n'écoutèrent pas. « Si Léon me voyait, il n'en croirait pas ses yeux. » Un moment, le vieillard souhaita que son fils fût là pour constater qu'il n'avait pas besoin de lui, qu'il pouvait se tirer d'affaire tout seul. Mais il repoussa cette pensée qui était elle-même un signe de dépendance. « Il me faut balayer tout ça. » Léon avait été aussi coupable que Shirley, plus peut-être en un sens, parce que, après tout, il était son fils.

Quand Léon était arrivé inopinément du bureau deux heures plus tôt que d'ordinaire, alors que Shirley venait tout juste de quitter la chambre, l'emplâtre reposait sur la poitrine de Richard depuis exactement neuf minutes.

Le vieillard avait collé le nez sur le cadran au moment où la porte s'ouvrait. Il avait sursauté et réprimé une grimace de contrariété. Sans enlever son paletot, Léon s'était précipité dans la chambre. Richard semblait assoupi. Les paupières closes, la bouche entr'ouverte, la respiration un peu sifflante, il reposait sans un geste, sans un tressaillement, sa petite tête blonde aux joues fiévreuses enfoncée dans l'oreiller. Incontestablement, l'emplâtre produisait déjà son effet. Si seulement Léon n'avait pas traîné si longtemps dans la chambre! Les nerfs du vieillard étaient bandés comme des cordes. A chaque instant, il consultait le réveil dont l'aiguille implacablement dévorait les minutes. Léon aussi avait remarqué qu'une senteur âcre flottait dans la pièce. Le vieillard prétendit qu'il venait de se mettre des gouttes de menthol dans le nez. Léon s'était contenté de hocher la tête. Puis enfin il était parti. M. Denaud s'était précipité vers le lit au moment où Richard, brusquement tiré de son sommeil, poussait un cri de douleur. Vite, le vieillard avait enlevé l'emplâtre, puis, en désespoir de cause, il l'avait jeté dans la corbeille à papier. Les pas de Shirley et de Léon martelaient déjà le corridor. Mais la moutarde saturait l'air d'une odeur si âcre que ce fut peine perdue. Léon avait tout de suite saisi l'emplâtre dans la corbeille pendant que Shirley, penchée sur la poitrine de l'enfant, poussait un rugissement de rage:

— *He'll kill him, that's what he's going to do!* Il veut le tuer!

Apparemment de grosses ampoules jaunâtres bosselaient la peau du garçonnet. M. Denaud, lui, n'avait rien vu. On ne l'avait pas laissé approcher. D'ailleurs, aurait-il pu les distinguer avec ses pauvres yeux de myope? La violence de Shirley avait redoublé. Elle prétendait rester

maîtresse chez elle. Elle ne laisserait pas tuer son enfant par un vieux détraqué. Si ça ne faisait pas son affaire, il n'avait qu'à ficher le camp. Et Léon n'avait rien dit: il n'avait pas protesté! Léon, son propre fils...

— Vous avez du feu?

Le vieillard sursauta, tourna la tête vers le buveur qui l'avait interpellé. Il fouilla dans ses poches, se souvint qu'il ne fumait plus depuis ses crises d'étourdissement.

— Non, je regrette...

Le type s'était déjà tourné vers un autre consommateur. M. Denaud s'enfonça de nouveau dans sa méditation. « Elle m'a pratiquement mis à la porte », marmotta-t-il. Si, au moins, il était parti de son plein gré, sa rancœur eût été moins cuisante.

Il finit son verre et resta affaissé sur sa chaise, le regard vague, la tête penchée sur sa poitrine. Sa respiration devenait plus difficile. Le flou de sa vue s'accroissait. « Je vais avoir le vertige. » La panique s'empara de lui. Que deviendrait-il, si loin de chez lui, dans cette taverne où personne ne le connaissait? C'était le manque d'air sans doute: l'atmosphère était saturée de fumée. « Il faut que j'aille respirer à l'extérieur. »

Saisissant sa canne, il se leva péniblement, posa une main exsangue sur l'émail de la petite table pour raffermir son équilibre. Après un moment, il se sentit mieux et risqua quelques pas. « Je ne suis pas si faible, si impuissant que ça, je... » A ce moment, son pied vint buter contre un obstacle: jambe ou patte de chaise. Il voulut s'appuyer sur sa canne, mais elle glissa dans une mare de bière. Il se sentit culbuter en avant, un objet dur lui frappa le crâne près de l'arcade sourcilière... Quand il revint à lui, le garçon lui posait une serviette froide sur le front. Un liquide chaud, visqueux coulait le long de sa tempe.

— Ça va mieux, le père?

Le vieillard fit oui faiblement de la tête, puis referma les yeux.

— Faudrait le ramener chez lui. Y a-t-il quelqu'un qui le connaît?

— Non, non, murmura M. Denaud, pas chez moi.

Il sentit en même temps qu'une main fouillait dans ses poches et enlevait son portefeuille. Allait-on le voler à présent? Il fit un geste pour reprendre son bien. Mais on voulait simplement connaître son adresse.

— C'est pas loin d'ici, fit une voix. Je vais appeler un taxi.

— Non, dit le vieillard, je ne veux pas.

— Vous êtes certainement pas capable de marcher, le père, fit le garçon. Allez, prenez un taxi. Ça vaudra mieux.

Il sentit deux bras puissants le soulever par les aisselles. Il esquissa un faible mouvement pour se libérer, mais la salle, les tables, les murs tourbillonnaient autour de lui. Une fatigue de plomb lui écrasait les épaules, lui coupait les jambes. « Me reposer dans un lit, n'importe où, mais me reposer. » Si personne ne l'avait soutenu, il se serait sûrement écrasé, il aurait perdu connaissance encore une fois. L'air refusait d'entrer dans ses poumons. Il respirait avec un sifflement rugueux. Quelqu'un lui mit son chapeau sur la tête et on le porta, pour ainsi dire, jusqu'au taxi. Deux types s'assirent de chaque côté de lui sur la banquette. Il fut à peine conscient du parcours. En montant l'escalier, toujours soutenu par les deux types, il émit un hoquet qui lui emplît la bouche d'un liquide amer, mousseux, puis il entendit la voix de Léon:

— Qu'est-ce qui lui est arrivé encore? Il a voulu sortir seul, naturellement! Je l'avais pourtant averti. Là, doucement, nous allons le mettre au lit.

— Il était dans la taverne, dit un type, et tout d'un coup il s'est étendu de tout son long. Il a dû se frapper la tête contre une table. Voyez, ça saigne encore un peu.

— *What dit you say?* fit la voix traînante de Shirley. La taverne? Il était à la taverne? C'est le comble? S'il faut qu'il se mette à boire maintenant, ça va être beau! *Thank you, thank you very much.* Nous essayons de le surveiller, vous savez, mais aujourd'hui notre garçon est malade, alors il est parti en cachette.

— Ouais, dit le type, garder les vieux, c'est pas facile. Mon père est comme ça, lui aussi.

Le vieillard fit un violent effort pour se mettre sur son séant. Il n'allait pas laisser passer pareil mensonge sans protester. Ni Shirley ni Léon ne lui avaient jamais défendu de sortir. Mais il réussit tout juste à soulever la tête.

— Vous prendrez bien un café? Il y en a qui bout dans le cuisine, dit Shirley.

Les deux types refusèrent. M. Denaud entendit la porte se refermer. Il lui sembla qu'on le laissait seul pendant une éternité. « Personne ne s'occupe de moi. Ils ont voulu me chasser. C'est moi qui les fait vivre et ils ont voulu me chasser. » Tout à coup il pensa à Richard. Comment avait-il pu l'oublier si longtemps?

— Léon, Léon! lança-t-il d'une voix rauque.

Léon accourut:

— Qu'est-ce qu'il y a? Ça va plus mal?

Le vieillard sentait son cœur toquer dans sa poitrine. Il dut attendre quelques instants pour reprendre haleine.

— Richard, fit-il, Richard, est-ce que...

— Il va mieux, dit Léon. Le médecin est venu lui donner une piqûre. Ça l'a calmé.

Les traits de M. Denaud se détendirent.

— C'est l'emplâtre, prononça-t-il péniblement, c'est l'emplâtre..

— Ne parlons plus de ça, voulez-vous, fit Léon. C'est fini.

— C'est l'emplâtre, je te dis.

Léon garda le silence. Les lèvres du vieillard esquissèrent un sourire. Il respirait mieux. « Je savais bien qu'il finirait par se ranger à mon avis. Il a honte de l'avouer, mais il se rend compte qu'il a eu tort. » Une joie intense envahit M. Denaud à la pensée que, grâce à lui, Richard allait mieux. Son cœur s'était si atrocement contracté quand il avait vu le petit se tordre de douleur dans son lit, avec son pauvre visage écarlate, boursoufflé par la fièvre... « C'est quand ils souffrent qu'on se rend compte à quel point on les aime. » Le vieil homme ferma un moment les yeux en branlant la tête. « Comment ai-je pu tout à l'heure nourrir le projet de quitter le petit? Aurais-je été capable de vivre sans lui? » Non. C'était inimaginable... Il valait mieux malgré tout endurer les brocards de Shirley. « Shirley... » Le vieillard était si fier d'avoir « sauvé » le petit qu'il céda à un mouvement d'indulgence pour sa bru. Bien qu'elle fût trop orgueilleuse pour l'admettre, elle devait maintenant rougir de sa conduite... Et, de plus, n'était-elle pas la mère de Richard? N'était-ce pas elle qui, sans le vouloir peut-être mais non moins réellement, avait procuré au vieillard une raison de vivre, une consolation pour ses vieux jours?

— Léon...

— Oui, papa.

— Tu diras à Shirley que je lui pardonne.

— Que vous lui pardonnez? Que voulez-vous dire?

— Tu diras à Shirley que je lui pardonne, répéta le vieillard.

Il vit Léon hocher la tête.

— Bon. Je le lui dirai. Reposez-vous maintenant.

Avec un profond soupir, M. Denaud ferma ses yeux las. « La vie va reprendre comme avant. Je n'aurai pas besoin de déménager. Je verrai le petit tous les jours... » Une bonne chaleur s'irradia dans sa poitrine à cette pensée. Avec un sourire aux lèvres, il se revit en train d'appliquer sur la poitrine de Richard l'emplâtre qui devait le guérir. « Je suis encore utile. Léon lui-même n'a pas osé le nier. » Son cœur battait moins fort. Il se remplit voluptueusement les poumons de cet air bienfaisant, si bon à respirer. Puis il glissa imperceptiblement dans le sommeil.

CHARLES SOUCY

UNE VISITE À LA MER

UNE LETTRE

POUR MON AIMÉE

LA CANDEUR DE L'ENFANCE

Nouvelles

CHARLES SOUCY — Né en 1934, son père est inspecteur de la Ontario Hydro. A été fonctionnaire à Québec durant quelques années. Passe plusieurs mois en France. Retourne ensuite dans son village natal, Sainte-Adelaïde-de-Pabos, en Gaspésie. Voyage en scooter. N'a jamais encore publié. La revue *Chatelaine* publiera une nouvelle dans la livraison de mai.

UNE VISITE À LA MER

Depuis ils ont un train qui roule beaucoup plus vite. Ils me l'on dit, les parents qui pensent à venir nous visiter quand ils sont en ville. Quant à moi, je n'y suis jamais retournée dans cette Gaspésie, pays de ma mère. Dans ce pays où j'ai trouvé l'Amour, mon amour. Dans ce pays où j'ai trouvé la Mort, la mort de mon amour.

J'avais seize ans à l'époque. J'étais jeune. Je dis: j'étais jeune, si je compare l'âge que j'avais à celui que j'ai à présent; mais si je me déplace dans le temps et me mets dans la perspective de mes seize ans, alors j'étais vieille. Je crois savoir ce qu'une jeune fille de cet âge doit ressentir. J'ai l'impression que j'étais différente; il me semblait alors connaître le pourquoi des choses. Un autre tour du temps qui remet toujours tout en question.

Il me semble que c'était hier, et pourtant j'ai une fille qui dépasse l'âge que j'avais lors de mon voyage en Gaspésie. C'était en 1943. Année de guerre, la guerre des autres. L'Europe était loin, et la guerre avait débuté alors que je m'éveillais à la vie. Je croyais que la guerre avait toujours existé. Cependant tout le monde avait hâte qu'elle se termine. Pour vivre. Moi, je vivais, je n'avais pas peur de mourir. Quand on parle de guerre,

on parle de mort et pourtant, guerre ou pas, les gens continuent de mourir.

A peine avions-nous laissé Matapédia que l'eau s'élargit: la rivière devint une baie et la baie, une mer... La mer... Maman m'avait dit: « Regarde-la bien, mais n'essaie pas de comprendre ce qu'elle te fera. » Maman devenait sentimentale dès qu'elle parlait de la mer. Cette immensité lui avait donné un regard tout spécial qui revenait quand elle en parlait. Un regard qu'elle n'eût jamais en parlant de ses parents, de ses enfants. Je retrouvai ce regard chez mes compagnons de voyage; leurs yeux fixaient très loin, comme s'ils avaient voulu se mêler aux gens de l'autre côté de la mer ou deviner les secrets de l'eau. Un sourire se dessinait sur leurs lèvres comme sur celles de ma mère.

Quand maman souriait, avec ses yeux comme ça, nous demandions: « A quoi songeais-tu? » Et toujours les mêmes mots pour réponse: « J'étais heureuse. » Jamais personne ni moi-même n'avons demandé: « Quand étais-tu heureuse? A l'instant ou il y a bien longtemps. »

Maintenant je sais; maman avait été heureuse alors qu'elle avait la mer comme amie, avec les rêves que la mer fait naître et mourir.

Maman avait quitté son village pour aller travailler à la ville. Elle y avait rencontré mon père; elle n'était jamais retournée chez elle depuis. Il y avait eu la crise, les jeunes enfants qui l'empêchèrent de voyager. Mais avec la guerre et son aisance insoupçonnée, elle aurait pu se permettre ce voyage. J'ignore pourquoi, mais j'aurais aimé que maman se décidât à visiter sa famille. Je ne comprenais pas encore que nous étions la famille de ma mère, et que sœurs et frères finissent par sortir de notre vie. Les parents de ma mère étaient morts; il ne

lui restait que deux sœurs. C'était chez elles que j'allais. Ma tante Eugénie était la vieille fille de la famille. Mais elle n'avait pas un caractère acariâtre, revêche. Elle semblait avoir accepté son célibat comme une autre femme aurait accepté le mariage ou la vie religieuse. Les étrangers qui la rencontraient pour la première fois l'appelaient madame. Était-ce la bonté inscrite sur son visage comme le bonheur qui s'épanouit sur le visage des jeunes mères de famille qui lui attirait ce respect? Était-ce sa beauté? Eugénie riait tôt le matin et tard le soir. Les jours de pluie, sa présence éclairait la maison comme un soleil. Tout le monde l'aimait, même les femmes. Elle ne suscitait pas la jalousie; elle donnait de l'amour, elle en recevait. Pourtant personne n'était familier avec elle. Il existait un secret qui la séparait des autres. Un drôle de secret cependant, comme si tout le village avait été au courant. Certains jours dans ses yeux francs une douleur passait; malgré sa bouche souriante, nous soupçonnions dans son cœur une peine qui nous faisait mal et nous poussait à l'aimer plus.

Puis il y avait ma tante Françoise. Son mari avait été tué en Italie, l'hiver précédent. Elle avait une fille du même âge que moi, Jocelyne. Maman avait voulu, je crois, que j'aille en Gaspésie pour distraire ma tante Françoise. Envoyer une nièce remplacer un mari! Au fond, elle avait peut-être raison; dans une grande peine, une petite chose apporte parfois une raison de vivre.

Dans le train, le conducteur criait des noms qui me disaient: tu les connais ces endroits. Des noms comme une litanie profane; des noms indiens, des noms anglais, des noms français. Et j'arrivai à destination. J'étais la seule à descendre du train dans le soir. Je fus reçue par un silence comme je n'en avais jamais imaginé. J'étais loin

de la rue Papineau. J'étais loin de chez nous, mais je ne me sentais pas dépaysée. J'étais chez ma mère. Un homme s'approcha de moi et me dit :

— T'es la fille d'Angéline?

Je répondis oui.

— Tu ne ressembles pas à ta mère.

Et je me crus laide parce que je savais maman belle. Plus tard on me dirait : « Tu as quelque chose de ta mère, mais on ne sait pas quoi. »

L'homme prit mes valises et me fit monter dans son auto. Il me dit :

— T'es jamais venue ici?

— Non.

— Comment trouves-tu la place?

— Je ne l'ai pas encore vue.

Plus une parole ne fut dite avant l'arrivée chez mes tantes. Puis : « C'est ici. » Il cria : « Eugénie, Françoise, la voilà la fille d'Angéline. »

Il criait pour rien, mes tantes m'attendaient dehors. Elles parlaient toutes en même temps, m'embrassant, cherchant en moi une chose qui leur rappellerait ma mère. « Elle lui ressemble un peu, » dit Eugénie. « Oui, un peu, » répondit Françoise pour se convaincre. La chose importait si peu. Je n'étais pas ma mère. J'étais moi, Agnès St-Pierre. Je ne voulais pas être une autre personne.

Quel changement!

Une table mise comme chez nous à Noël. Une table avec une belle nappe et de la vaisselle qui brillait et des mets comme je n'en avais jamais vus. Pas de poisson. Si ma mère avait été là, il y en aurait bien eu. Mais moi, qui venais de Montréal avec ma bouche fine, j'avais toute une éducation à recevoir en matière de poisson. Ma

tante Eugénie dit: « On commencera avec du homard, puis ce sera du saumon et enfin de la morue; quand tu nous quitteras tu seras une vraie Gaspésienne. » J'étais une invitée; on ne me demanda pas de laver la vaisselle. « Repose-toi, tu dois être fatiguée. » Et moi qui débordais de vie, je dus faire semblant d'être lasse et de me reposer. Mes tantes avaient préparé la chambre de ma mère. Petite chambre avec une fenêtre qui regardait le soleil se coucher. Je cherchai quelque chose qui aurait évoqué la présence de ma mère. Je ne trouvais rien. Deux grands ménages par année depuis plus de vingt ans: aucun souvenir ne résiste à cela, pas même le souvenir d'une présence. Mais dans ma tête, j'entendais: « Maman a vécu ici, je suis à la maison » Je me mis au lit tôt, à l'heure où dans ma grande ville les gens s'apprétaient à sortir. Mais oui, j'étais fatiguée. Fatiguée de l'attente de ce jour, de l'attente du départ, du train et de l'énervement que me causa mon arrivée. Puis, tout à coup, je fus heureuse. Je découvris que cet été, je n'aurais pas à me battre pour mon bonheur, que le seul fait d'être à cet endroit me rendrait heureuse de vivre. Je m'endormis, bercée par le bruit de la mer qui venait heurter les caps.

Quand je m'éveillai, le lendemain, le silence était encore plus saisissant que la veille. « C'est tranquille, mon Dieu que c'est tranquille! » J'avais parlé tout haut. « T'es réveillée? » J'ouvris les yeux, Jocelyne était assise sur la chaise près de mon lit. « Bonjour, lui dis-je, ça fait longtemps que tu es là? » Elle répondit en se levant:

- Non, pas trop.
- Quelle heure est-il?
- Huit heures.
- Ta mère est-elle levée?

— Mais oui, depuis longtemps.

— Je me lève.

— Non, tu n'es pas obligée; maman a dit que tu pouvais dormir tard.

— Je veux me lever; je ne m'endors plus.

Jocelyne voulut sortir de la chambre. « Reste, je ne veux pas être seule. » Elle revint s'asseoir.

— Quand j'aurai mangé, tu viendras m'aider, il faut que je range mon linge. As-tu déjeuné? Elle répondit: « Oui, mais je mangerai encore avec toi. » Elle sourit et je retrouvai mon bonheur de la veille.

Je pouvais mettre autant de beurre sur mes rôties que je le voulais, mes tantes fabriquaient leur beurre. Pas de rationnement, sauf pour le sucre. Je dis à ma tante Françoise: « La guerre, ça ne vous fait pas crever de faim. » Elle répondit assez durement: « Non, elle tue seulement nos hommes. » Et Eugénie, qui était près de moi, mit sa main sur mon épaule et me regarda dans les yeux en souriant. Un instant, un tout petit instant, j'eus envie de pleurer, mais le sourire d'Eugénie me fit comprendre que ce n'était pas à moi que Françoise avait parlé, mais à tout l'univers.

Françoise ne parla plus de son mari en ma présence. Elle fut joyeuse, aimable. Et j'essayai, non pas de lui faire oublier, mais de lui changer les idées. Je lui parlai de ma mère, de leur vie d'enfant, de mes grands-parents. Elle répondait à toutes mes questions, sachant bien au fond que les réponses ne m'intéressaient pas tellement. Une enfant de seize ans vit hier, aujourd'hui et surtout demain, mais pas dans le passé.

Jocelyne avait un amoureux. Au cours de ses confidences, elle ne m'en avait pas parlé. Aujourd'hui, je me rends compte qu'elle l'ignorait elle-même. Bernard était

entré dans sa vie en même temps que les fleurs, l'école et les jeux d'enfants. Ils avaient partagé la route qui mène au couvent, les tempêtes de neige, les beaux jours de soleil. Fréquentation tellement naturelle. Elle n'avait jamais vécu sans Bernard. Sa maison était la sienne; s'il s'y trouvait à l'heure des repas, son couvert était mis, il s'asseyait à la table sans invitation, puis il rentrait chez lui où l'attendait quelque corvée d'enfant. Le soir, il venait se balancer dans le jardin. Françoise était heureuse de sa présence dans cette maison de femmes où un homme, même enfant, rétablissait l'ordre des choses.

Il avait dix-sept ans, un an de plus que Jocelyne. Il devait aller au collège à l'automne; ils en discutaient Jocelyne et lui. « Je vais t'écrire souvent, et toi tu me raconteras tout, disait-il » Mais Jocelyne objectait: « Je ne pourrais pas t'écrire, les Pères ne veulent pas. » Puis réfléchissant: « Alors je mettrai mes lettres dans celles de ta mère! » Et Bernard était heureux: il aurait des nouvelles. Il était beau comme seulement un garçon de son âge peut l'être. Il y avait dans son visage l'homme qu'il allait devenir et l'enfant qu'il avait été. Dans ses gestes parfois enfantins, comme cette façon de sauter, parfois posés comme ceux d'un homme, il n'y avait pas de mystère, pas de méchanceté. Il était bon, Bernard. Il avait des prévenances pour mes tantes, pour Jocelyne, et une fois la gêne passée, pour moi. Au début, il ne savait pas comment m'adresser la parole; c'était un « vous » qui se terminait par un « tu ». Eugénie dit: « Qu'est-ce qu'ils ont tous les deux? On dirait qu'ils sont gênés. » Nos rires furent forcés. Jocelyne dit: « Ils sont bêtes comme des amoureux. » Bernard rit plus fort, tout à fait à l'aise maintenant. Mais moi, je ne ris pas; je dis: « Excusez-moi, je rentre à la maison, j'ai froid. » Pourtant il fai-

sait chaud. Eugénie vint me rejoindre dans la maison. « Tu t'ennuies? Je sais, dit-elle, que pour toi, c'est très calme. » Je protestai: « Non, je ne m'ennuie pas. » Et mon bonheur revint en présence de cette femme qui m'aimait. Je me blottis dans ses bras et je pleurai. Malgré mon bonheur. A cause de mon bonheur. Eugénie laissa passer ma peine. Puis elle me dit: « Il faut faire attention, petite fille, il y a des jeux qui tuent parfois. »

— Je sais.

— J'essaierai d'inviter un autre jeune gars qui viendrait vous trouver.

— Non, je ne veux pas. Je serai sage. Jocelyne est bonne.

— Mais elle ne sait pas qu'elle l'aime. Lui non plus ne le sait pas. Ta tante dirait que ce sont des enfants. Mais quand on aime, on n'est plus des enfants. Viens dehors. Il faut commencer tout de suite à être sage.

Je la suivis dans la beauté du soir. Je fus l'amie de Bernard et de Jocelyne pour le reste de l'été. Dans mon cœur mon amour grandissait et engloutissait la mer et la terre. Les jours s'enfuyaient. Je passais mes journées à flâner. Mais ce n'était pas une oisiveté malsaine. Je n'avais pas de corvée. Une quatrième femme dans une maison n'ajoute pas de travail. Comme elles étaient habituées d'être trois, elles se passaient de moi.

Montréal était loin, c'était comme si la ville n'avait jamais existé. Mes parents, mes sœurs, mes frères, tous étaient en dehors de mon existence.

Je recevais des lettres de ma mère qui s'informait de moi, de ma santé. Ma mère me disait d'être prudente, mais rien ne pouvait me blesser dans cet endroit paisible. Aucun danger ne courait les rues. C'était une paix comme il n'y en avait nulle part ailleurs. Les nouvelles

de la guerre semblaient irréelles. Néanmoins des hommes y mouraient. Depuis mon arrivée, une femme du village avait perdu son fils unique. Des gens qui ne demandaient qu'à aimer se surprenaient à maudire des étrangers qui leur ravissaient des êtres chers et utiles. Et chacun se rendait compte qu'il fallait vivre parce que la mort était devenue une réalité quotidienne, une chose qui pouvait arriver tôt et non pas seulement après une longue vie

Quand il faisait beau, nous allions nous baigner. La mer était froide. Les jeunes du village s'y plongeaient sans hésiter et je dus faire comme eux. Après un certain temps le contact de l'eau ne me surprenait plus. Puis, je sortais de l'eau soudainement et je riais d'un rire sans raison. Tous les amis de Jocelyne m'avaient acceptée; il n'existait pas de haine, d'hypocrisie. Qui aurait pu se sentir méchant devant ce ciel bleu qu'aucune bâtisse de briques ne cachait, devant cette mer qui invitait au bonheur.

Les yeux de Bernard avaient la couleur de la mer. Ils n'étaient pas seulement bleus, mais verts quand elle était verte, gris quand elle était grise. Je m'étendais près de lui, sur le sable chaud, Jocelyne de l'autre côté. Et je m'endormais en rêvant qu'il tenait ma main. Je m'éveillais et sa main reposait dans celle de Jocelyne. Je me levais et marchais le long du rivage, désirant nager jusqu'à l'horizon et ne jamais revenir. Cet état ne durait pas. Bernard me criait: « Reviens, nous montons. » Et tous les trois, nous marchions sur la voie ferrée, Jocelyne et moi, chacune sur un rail, et Bernard au milieu qui nous tenait la main. Et mon bonheur revenait. Le lendemain nous recommencions les rires, les baigna-

des, et moi, j'entretenais mon amour, près de Bernard qui ne savait pas, de Bernard qui ne se doutait de rien.

Un soir, Jocelyne se sentit fiévreuse. C'était la grippe, une mauvaise grippe de juillet. Elle fut affaiblie et languissante toute une semaine. Ma tante Françoise, déjà apeurée par la mort, soignait Jocelyne plus qu'il ne le fallait. Elle blâmait nos journées à la mer, nos longues baignades. Je dus rester à la maison: Françoise n'aurait pas voulu que ma mère la tint responsable d'une maladie toujours possible. Vers la fin de juillet, Jocelyne allait beaucoup mieux, seulement la chaleur du jour l'affaiblissait, et elle restait baignée dans la fraîcheur de la maison aux stores baissés. Bernard continuait de venir. Il n'allait plus se baigner, ni moi non plus. J'aurais bravé toutes les défenses du monde pour y aller avec lui; il ne me le demanda pas. Comment aurais-je pu le lui suggérer sans que ma voix ne flanchât, sans que mon corps ne tremblât? Nous passions nos journées à l'intérieur à jouer à des jeux d'enfants que nos corps avaient dépassés. Nous ne connaissions pas de jeux de grandes personnes, et de nous y essayer nous aurait brisés. J'aurais dû m'enfuir, laisser ce village, retourner chez moi. Mais j'étais lâche. Chaque jour ma lâcheté grandissait quand je voyais cet adolescent dont la présence me torturait, me rendait presque folle. S'il ne venait pas le jour, je guettais sa venue à travers les champs; il venait enfin, s'arrêtant pour cueillir un brin de foin qu'il mâchonnait et je me disais: « S'il arrête chez le voisin, je meurs ici. » Mais il entra dans la cuisine et je ne le regardais pas, je ne répondais pas à son bonsoir. Je voulais tellement paraître indifférente qu'à mon insu mon amour remplissait la maison. Et personne ne le voyait sauf Eugénie qui me suivait du regard, parlant à ma place, m'obligeant

à sortir de la pièce pour une raison inutile. Je revenais un peu plus calme. J'avais hâte que Bernard s'en aille et quand il se levait pour sortir, je disais tout bas : « Attends, reste encore. »

Eugénie l'accompagnait jusqu'à la porte, la fermait et y restait appuyée comme pour m'empêcher de courir après Bernard. Comme il était différent des garçons que j'avais connus jusqu'alors ! Les autres nous sifflaient sur le coin des rues et nous rendaient conscientes de notre féminité comme si elle était une chose sale. Bernard me regardait et je disais : « Merci, mon Dieu, d'être une femme. »

Fin juillet, pleine lune. Je voulais m'approcher de la mer, la nuit ; je voulais la contempler dans son silence d'argent. Eugénie était sortie ; Jocelyne reposait ; Françoise somnolait dans sa chaise. Bernard entra.

— Tu es seule ?

— Oui. Ou plutôt non. Jocelyne est en haut. Elle dort.

— Tu ne fais rien ?

— Je n'ai rien à faire. J'ai lu les journaux.

— Je ne suis pas venu aujourd'hui. J'ai aidé aux foins.

— Je t'ai vu. (J'ai dit cela trop vivement, comme si je l'avais épié.)

— J'ai regardé par ici, je n'ai vu personne. Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Il y a un peu plus de travail. Jocelyne malade, je la remplace.

— Mais elle va mieux ?

— Oui, bien sûr.

— On joue aux cartes ?

Je n'avais pas envie de jouer aux cartes, ni aux dames, ni au parchési. Avec cette lune qui brillait et cet-

te douceur d'été où le foin embaumait, je voulais être dehors pour compenser toutes les soirées étouffantes de la rue Papineau.

« Sortons! » Je me levai et, avant qu'il n'eût le temps de protester, nous étions dehors. Je laissai tomber sa main, il n'essaya pas de prendre la mienne.

— Où allons-nous?

— Je veux aller à la mer.

— Pour nous baigner?

Et je me mis à rire: « Mais non, pour voir la mer sous la lune. »

Nous allions à la mer. Rendus aux caps, Bernard passa devant moi. Nos pieds foulèrent le sable qui, une fois le soleil couché, avait perdu sa douceur.

Assis sur les rochers, nous regardions le sillage de la lune, plus large que vingt rues.

Bernard prit ma main. Je dus respirer fort pour ne pas m'évanouir. Si l'amour était ce que je ressentais, je compris que quelqu'un pouvait en mourir. Je reposai ma tête sur la pierre. J'avais des étoiles pleins les yeux. Pas un mot ne vint briser l'enchantement. Puis Bernard se pencha vers moi et je reçus mon premier baiser. Je donnai mon premier baiser. Tout était pur. Je ne dis pas qu'il n'existe pas de baisers purs dans les villes, mais le nôtre, devant la mer baignée de lune, devant le ciel où il devait briller des milliers d'étoiles et devant nos cœurs d'enfants. il n'y en eut jamais de plus pur. Je me levai et dis: « Partons! » Bernard comprit que nous ne pouvions plus rester.

La lune était haute quand je m'endormis. Moins heureuse que la veille. J'aurais voulu demander à Jocelyne si elle l'aimait. Si elle consentait à me le donner. S'il

avait été tout à moi, qu'aurais-je fait de ce garçon, moi qui devais partir avant longtemps?

Jocelyne allait mieux. Nous avons pu reprendre nos journées à la mer. Bernard avait terminé les foins et toute la bande se retrouvait chaque après-midi étendue sur le sable, occupée à devenir plus noire que la terre. Bernard se leva et dit: « Je vais me baigner, qui vient? » Nous étions amortis par le soleil, fatigués d'air trop net. Personne n'alla avec lui. Il plongea et partit pour le large en nageant.

Il ne revint pas.

Après un instant nous étions comme des fous, parlant tous à la fois, ne faisant rien de ce que nous aurions dû faire. Ma peine se mêle à celle des autres, j'avais été acceptée dans la joie, je l'étais dans le malheur. Seule Eugénie comprit et vint m'endormir le soir.

Deux jours plus tard, la mer ramena Bernard. Un corps brisé avec rage ou passion. Pourquoi la mer, brises-tu les corps? Te venges-tu? Ou est-ce des baisers d'amante qui les marquent ainsi? J'aurais dû craindre la mer, c'était elle ma rivale. Je retournai à la mer après les funérailles. Comme tout avait changé en si peu de temps. Le sable était encombré de débris que la marée avait apportés. Le goémon séchait en tas sous un vent froid qui soufflait du large. La mer me parut hostile et sauvage. Je retournai à la maison. Après une semaine, je partis pour Montréal.

Je ne suis jamais retournée en Gaspésie. Je me suis mariée, j'ai eu des enfants. Quelquefois, quand mon mari parle, je me dis: « Comment parlerait-il, lui? » Il pose un geste et je me demande: « Comment le poserait-il? » Je suis infidèle à mon mari avec un mort, un enfant de dix-sept ans que je n'ai connu qu'un été, mais que j'ai

aimé plus que tout au monde. Un enfant blond comme les blés, avec des yeux couleur de la mer, un enfant doux qui serait devenu un homme, le seul amour de ma vie.

Parfois je regarde dans le lointain et dans ma tête je me dis: « J'étais heureuse. »



UNE LETTRE POUR MON AIMÉE

Montréal, 15 octobre 19...

Ma chérie, ce matin, quand je m'éveillai, il faisait nuit encore et pourtant c'était l'heure de me lever.

Je sortis. L'air était frais et piquant; il avait perdu sa lourdeur des mois précédents. Il n'y avait plus d'oiseaux qui chantaient dans l'arbre du jardin. Mes pieds foulèrent des feuilles mortes, molles sous mes pas.

Ce midi, mes yeux virent loin dans la clarté du jour. La chaleur n'existait plus et les gratte-ciel, au loin, offraient une image nette; l'été, quelquefois, leur donne des formes floues.

Ce soir, quand je rentrai de mon travail, un vent frais, presque froid, giflait la ville d'une pluie mesquine. C'était l'automne.

Et je pensai à toi. Non pas que tu ne sois présente dans mes pensées à chaque heure du jour, mais aujourd'hui, c'est un anniversaire. L'anniversaire de notre rencontre. Comme tous les jours, ce midi-là, je descendis la rue pour prendre l'air. C'est une vieille habitude de ma campagne et tu sais comme l'air n'est pas pur angle Peel et Ste-Catherine.

C'est en plein midi que je te vis. J'ai cru tout de suite que tu étais réelle: midi, ce n'est pas une heure pour les apparitions.

Parmi toutes ces femmes, tous ces hommes, tu étais le seul être dans Montréal. Dès que je te vis, les autres devinrent des corps neutres. Je n'avais rien à quoi j'aurais pu te comparer. Ah! si tu avais été laide! Mais non, dans la clarté d'octobre tu éblouissais, tu faisais pâler le soleil. Et je me demandais pourquoi les automobiles roulaient, la foule marchait, alors que tu daignais montrer ton visage à cette ville sale?

J'aurais aimé voir mon expression à cet instant. Les passants qui me bousculaient ne me trouvèrent pas étrange, du moins ils ne le montrèrent pas. Mais c'est dans ma gorge, soudainement sèche, que je te sentis, beaucoup plus que dans mes yeux.

Dans mon cœur qui manqua un tour, j'en suis sûr. Dans mon ventre qui se contracta. Tout haut, j'ai dit: « Mon Dieu, la belle fille! »

Tu étais tout près de moi et tu as souri. Pourquoi as-tu souri? Je ne te l'ai jamais demandé. Durant ces silences qui nous ont enveloppés, après, pourquoi ne t'ai-je jamais demandé la raison de ton sourire?

Ton visage, encadré par tes cheveux noirs, était si beau, ta peau si blanche découpée sur la grisaille de la ville. Si je t'avais vue la première fois au temps des lilas, j'aurais dit: « C'est la fièvre du printemps qui me joue un tour. » Mais c'était l'automne et un homme est toujours normal en cette saison.

Je voulus te suivre, mais un édifice anonyme t'avait engloutie. Je retournai à mon bureau où je ne soufflai mot de ton apparition; déjà, tu vois, tu n'appartenais qu'à moi. Je ne voulais pas que mes compagnons de tra-

vail essaient de mettre sur ton visage des traits connus. Tout l'après-midi, sur mon bloc-note, sur les documents judiciaires, j'écrivis: « Qui es-tu, belle inconnue? »

Je ne vivais que pour le lendemain où je te verrais encore. Le lendemain je me hâtai de sortir, je me privai de dîner pour me trouver plus tôt sur le trottoir. Et je ne te vis pas. Ni le surlendemain. Ce ne fut qu'au bout d'une semaine que je te croisai de nouveau. J'avais tellement attendu cette minute, j'avais tant répété mon rôle qu'en te voyant j'eus le trac. J'aurais voulu te dire des choses qui, j'en suis certain, t'auraient fait peur. Je ne voulais pas t'effrayer, je t'aimais trop.

Et si tu avais été mariée, en aurais-je fait ma peine? Ou me serais-je battu pour te posséder malgré lui? J'eus un espoir. Une chose me disait que tu étais seule, sans ami, sans amant: aucune personne ne t'aurait laissée libre parmi la foule.

Je suis superstitieux, tu le sais à présent. Je me suis dit: « Jamais deux sans trois, alors je la reverrai! » Les jours s'écoulèrent sans nom précis. Chaque jour se nommait peut-être. J'accomplissais mon travail quand même. Le dépositaire du kiosque à journaux se rendait à son poste tous les matins sans s'apercevoir que tu ne passais plus devant lui.

Puis, un soir, en flânant dans la rue pour chasser mon ennui et, je te l'avoue, pour te chercher, car mon espoir était sans bornes, je t'ai vue devant moi. Tu as entendu mon cœur qui battait plus fort que les bruits de la ville?

Je n'ai pas dit un mot, j'ai tendu ma main et tu l'as prise. Nous avons marché trop loin et nous avons dû revenir en autobus. Tu m'as dit ton nom: Marie. Et je me suis dit: « C'est bien, c'est un nom pour elle, aucun

autre n'aurait convenu. Lorsqu'une femme se nomme Marie, on se souvient de son visage, car elle porte un nom anonyme. Quand je t'ai demandé où tu demeurais, tu m'as répondu: « Ici, demain soir. » Et j'ai dit: « S'il pleut? » Tu m'as promis: « Il ne pleuvra pas. » Et je t'ai crue. Je te raconte tout ça; pourtant tu le sais aussi bien que moi. Mais je me dois de te le rappeler, de me le répéter.

Après ce soir-là, et pour longtemps, je n'ai plus revu la pluie. Quels pouvoirs tu possédais! Tu aurais pu me faire croire que la lune était du fromage et les étoiles des diamants. Toutes ces choses, toutes ces paroles que tu n'as pas dites, je me les dis maintenant. Marie! Je murmurai ton nom en te revoyant. Je murmurai ton nom avec plus de respect que je n'en avais jamais eu en prononçant le nom de Dieu. Tu portais un grand manteau gris qui cachait les formes de ton corps. En marchant, ta tête frôlait mon épaule quelquefois, mais j'avais toujours ta main dans la mienne. Une main chaude, brûlante, mais je ne savais pas pourquoi. Était-ce la nervosité, l'amour ou la fièvre? Nous avons grimpé la montagne lentement pour ne pas nous essouffler. J'avais peur d'arrêter de parler et de ne plus trouver rien à te dire. Mes paroles sortaient en flots pour t'étourdir. Disais-je des poèmes ou des bêtises? Pour toi, j'aurais fait n'importe quoi. J'aurais compté les feuilles mortes qui recouvraient le sol.

Les arbres nus ne parvenaient pas à cacher la lune qui éclairait ton visage. Comme il était pâle, baigné par cette lumière bleue, presque divine. Comme tes yeux étaient grands et comme ils brillaient plus que les étoiles ou la ville à nos pieds. C'était paisible là-haut, toi à mes côtés et en moi l'amour. Tu m'as dit, « J'aimerais être un

poète. » J'ai répondu: « Si tu le désires, c'est que tu en es un. » Tu n'as rien ajouté. Tu as détourné la tête et j'ai cherché ton regard dans la lumière de la lune, et tu pleurais. J'ai pleuré, moi aussi. Tu ne l'as pas vu. C'était plus tard, dans ma chambre. Pourquoi ai-je pleuré? Pourquoi ces larmes sont-elles venues nettoyer mes yeux, moi qui n'avais pas versé de pleurs depuis mon adolescence? Je ne le sais pas. Était-ce ta peine?

Mais en me quittant tu m'avais donné rendez-vous pour le lendemain. « Si vous voulez, avais-tu ajouté. » Tu n'avais pas encore compris que j'aurais passé ma vie à tes côtés, à marcher vers n'importe quel avenir, dans n'importe quel chemin.

J'ai voulu aller chez toi. Tu m'as dit: « Plus tard! » Je désirais autre chose que ces promenades dans le soir, au milieu de la foule. Je voulais autre chose que ta main dans la mienne. J'ignorais tout de toi et je commençais à craindre d'être amoureux d'une ombre. Je connaissais ton nom qui sonnait dans ma tête comme l'angélu. Un soir, tu ne vins pas.

Je t'attendis jusqu'à onze heures, marchant d'un coin de rue à l'autre un million de fois. Aucune silhouette ne me rappela la tienne; il n'y avait pas de femme qui eût pu avoir ton allure. Tu me pardonne, je suis allé dans un bar pour noyer ma peine comme on dit dans les romans. Mais ma peine flottait sur mon verre quand il était plein et se tenait au fond quand il était vide. J'avais le sentiment de commettre un sacrilège. Je retournai à mon appartement à trois heures. Je m'arrêtai à notre coin. Comme il était vide et tranquille! Si tu étais venue à cette heure, je crois que je serais mort de bonheur.

Le jour suivant, à l'heure du lunch, je ne te rencontrai pas. Je crus que tu avais été malade. Je ne connaissais pas ton adresse. Et tu ne savais rien de moi. Sauf que j'aimais, comme toi, marcher dans la montagne. J'ai vécu une semaine entière sans te voir, une semaine à me torturer sur les mille raisons de ton absence. Une semaine à me rappeler ta présence, ton parfum. Chaque soir, comme une sentinelle, j'arpentais notre trottoir. Puis tu arrivas à bout de souffle, joyeuse de me voir, tes yeux remplis de larmes. Les miens aussi se remplirent, car je ne te vis point pour une minute. « Mon amour ! » C'est ce que tu m'as dit. Je t'ai serrée dans mes bras, contre mon cœur, avec prudence, tu paraissais si fragile, j'avais peur de te briser.

L'eau du ruisseau a-t-elle demandé d'être mêlée à l'eau de la rivière? Et celle de la rivière, à la mer? Qui reconnaîtrait l'une de l'autre? Quel être suprême a décrété un jour que Raymond rencontrerait Marie et que, à cause de cette rencontre, l'un ne serait plus comme auparavant, et l'autre? Comment es-tu devenue, Marie, après notre rencontre? Flottais-tu à trois pieds au-dessus du trottoir? Tout le monde te souriait-il? Pour moi, il n'y avait plus que des gens heureux. Guerre, haine, mots désormais sans effet. Ce n'était pas vrai, mais il me plaisait d'y croire.

Novembre arriva.

Promesse d'hiver, de soirées longues. Des soirées que je voulais vivre près de toi. Et tu me fuyais, je m'en apercevais. J'ai recherché chez moi des défauts qui te répugnaient, j'en ai inventés. Je t'ai interrogée. Tu me disais: « Il n'y a rien qui nous sépare, je me cherche, je me trouverai. » Je voulais t'aider à me dire franchement: « Je t'aime. » Moi, je me le répétais à chaque

heure du jour. Entendais-tu, à travers le bruit de la rue, mon cri d'amour qui devait se rendre jusqu'à toi?

* * *

Lucien Morneault me téléphona pour m'inviter à dîner au restaurant. Je m'étais tenu éloigné de mes amis depuis si longtemps qu'ils me croyaient mort ou au monastère. Pourquoi n'ai-je pas refusé? Si j'avais refusé, je t'aurais perdue. Nous étions attablés tous deux; nous discussions de choses et d'autres sans importance. Tu entras. Je n'avais pas parlé de toi à Lucien, mais quand je te vis, je voulus te montrer. J'aurais mieux fait de me taire. Je désirais tellement faire part de ton existence à Lucien. Je lui dis: « Connais-tu cette fille? »

Lucien, l'idiot, me demanda: « Laquelle? »

— La fille au teint blanc, avec des cheveux noirs.

— Tu ne la connais pas? Mais c'est Marie Labrie.

— Et qui est-elle?

— Elle est mannequin. Très recherchée. Ne regardes-tu jamais la télévision? Ne lis-tu jamais les journaux? C'est aussi une actrice de grand talent.

— Ah! oui!

J'aurais dû changer la conversation aussitôt. Je savais qui tu étais, j'étais satisfait. Mais Lucien continua: « On dit qu'elle se meurt. »

J'avais mal compris. Les gens ne meurent pas comme ça. Et on n'annonce pas à un amoureux la mort de son amour comme on parle de la fin d'une saison. Lucien continuait: « Un mal incurable. Cependant elle n'arrête pas. Le feu sacré. On la perd de vue pour un certain temps, puis elle revient. » Je sortis du restaurant. Je me devais une solitude. Seulement en moi-même, perdu dans

la foule de fin de soirée, pouvais-je trouver un semblant de raison de vivre.

Je croyais ce que m'avait dit Lucien: il y a des rumeurs qui sont vraies parce qu'elles sont trop terribles pour avoir été inventées. Je ne doutais plus de ton amour. Il existait comme la nuit et la certitude des jours. C'était par générosité que tu me fuyais. Je dus me retenir pour ne pas courir au restaurant et te dire: « Je sais, mon amour, mais la chose n'importe pas. Vivons aujourd'hui, profitons du temps de notre amour avant qu'il ne soit trop tard. » Je t'aurais effrayée avec ces mots et tu m'aurais fui. Je reviens à mon appartement. Le soleil se levait, la ville dormait, indifférente et paresseuse. Je me couchai et rêvai de toi.

Je te téléphonai au cours de l'après-midi.

— Comment as-tu su? me demandas-tu.

— N'ai-je pas l'air idiot? Toute la province sait qui tu es et moi j'étais ignorant, non pas de ton existence, de cela j'en étais bien conscient, mais de ton identité. Dis, de quoi ai-je l'air?

— Pur! Tu m'aimes?

— Oui, mais n'existe-t-il pas un mot plus fort pour décrire ce que je ressens envers toi?

— Ce serait un blasphème.

— Quand te reverrai-je? Puis-je aller chez toi?

— Non, c'est fini.

— Tout commence. C'est la naissance d'une chose merveilleuse.

— J'ai un aveu à te faire.

— Si ton aveu concerne notre amour, et seulement notre amour, tu peux me le faire. Sinon, je ne veux rien savoir.

— C'est une chose qui pourrait affecter nos relations.

Et dès lors tu as su que j'étais au courant de ton état. Mais je n'ai pas laissé cette connaissance venir entre nous deux. Je me suis dit: « Il vaut mieux avoir deux ans d'amour, un seul jour même, qu'une vie stérile. »

C'est un pacte de silence que nous avons signé en cet après-midi. La Mort serait toujours entre nous, présente par son attente. Nous formions un fameux triangle, tous les trois. Triangle bizarre, mais sans jalousie. Je n'en voulais pas à la Mort de te désirer, je la comprenais, n'étais-je pas dans la même situation? Je dus vaincre toutes tes résistances, tes préjugés, tes peurs. J'étais égoïste, je l'avoue, mais je voulais tellement ton bonheur et le mien aussi. Tu n'étais pas une jeune fille qui joue à l'amour, jonglant avec les cœurs et les sentiments. Tu m'aimais, tu me l'as dit. Comme il se doit entre deux êtres.

Nous n'avons pas perdu de temps en sorties mondaines. Tu n'en avais pas besoin et moi, je ne voulais pas te partager avec quiconque. Il y avait assez de la Mort qui te voulait. Elle était venue avant moi.

Un matin de décembre, dans le froid d'avant Noël, dans la joie des Fêtes, tu devins ma femme pour toujours.

Jour heureux. Un vrai bonheur qui me remplit d'une joie que j'aurais voulu partager avec toute la ville. Tu étais heureuse, toi aussi. Je sais. Nous avons dépassé le stade des mots, les gestes seuls importaient.

Ta main sur mon corps, ton cœur qui battait trop fort sous mon oreille.

Mon amour m'encouragea. Je décidai de vaincre la Mort. Comme tous les amants du monde, je t'aurais donné l'univers. Je devais te donner la vie. On ne donne

pas ce que l'on ne possède pas; on rêve de le faire, mais c'est tout.

Tu me dis, un soir d'été, alors que la Nature débordait: « Profitons du beau temps. »

Une autre fois tu m'avais rappelé.

Je courus les médecins. Tous étaient unanimes: il n'y avait pas d'espoir. Pourtant, à mes yeux, tu ne changeais pas. Je croyais même que tu allais mieux. C'était la fièvre qui faisait briller tes yeux et rougir ta joue.

Revint le printemps.

Tu pressas ma main et tu me dis: « C'est fini pour ici. Mais ça durera toujours, n'est-ce pas? »

Vis-tu ma peine? As-tu pu ressentir ce qui se brisa en moi? J'ai répondu: « Toujours, mon amour, mon cher, mon grand amour. »

Tu as continué: « Si plus tard il t'arrivait de rencontrer quelqu'un d'autre, (j'ai voulu t'interrompre) pense à toi et ne crois pas que là-bas je t'en voudrais d'être heureux; je serai heureuse, moi. »

— C'est une chose impossible. Un bonheur comme le mien n'arrive qu'une fois dans la vie.

* * *

Comme une lampe qui n'a plus d'huile, tu t'éteignis. C'était le printemps. Les oiseaux remplissaient l'arbre du jardin.

Il me reste le souvenir d'une fille qui arrêtait la pluie. Une alliance et une lettre que tu ne recevras jamais.

Bonsoir, ma chérie,

Raymond

LA CANDEUR DE L'ENFANCE!

La voix s'infiltra dans son sommeil, s'éleva dans l'infini, énervante comme une mouche qui voltige dans un rayon de soleil. Il se retourna, tira les couvertures pardessus sa tête, voulut ne pas entendre.

— Robert? Robert? La messe.

Puis il se trouva éveillé comme à midi. Il y a un instant à peine, il était endormi, baignant dans un sommeil sans rêve. Il tardait tellement à s'endormir que ses nuits étaient sans rêve. Les rêves, c'était pour le jour quand il marchait sur la route ou quand il s'allongeait dans l'herbe, avec les yeux pleins de ciel. Quand il rêvait dans le soleil de midi, il menait bien son rêve. D'abord, il choisissait son rêve. Lequel sera-ce aujourd'hui se disait-il? Il était important de savoir les choisir, comme on choisit un livre. Il y avait les rêves des jours de pluie, ceux des jours ensoleillés; il y avait les rêves d'hiver et ceux d'été. Il y avait les rêves des jours gais et ceux des jours tristes. Les rêves où il était un héros; les rêves où il était méchant. Mais même dans ce dernier cas, il était toujours juste: les gens des rêves le lui avaient dit. Il était toujours juste, même dans la vie réelle, celle qui appartient à tout le monde.

Un enfant, c'est plein de rêves. Ses jeux sont des rêves. Et quand un enfant cesse de rêver, il est devenu une grande personne qui ne rêve plus le jour, mais seulement la nuit. Les rêves de nuit s'imposent, on ne peut les mener et ils n'ont pas d'importance puisqu'on les oublie. Mais on se souvient de ses rêves d'enfant. Toute sa vie. Cependant ses rêves d'enfance, on ne les raconte pas aux enfants qu'on finit par avoir soi-même; on se contente de regarder rêver ceux-ci à leur tour. On les regarde sans bonheur, car il n'y a pas de bonheur dans les rêves d'enfant. Seulement la peur. La vraie. Plus tangible que celle des adultes, car ils ne savent pas encore se mentir. Ils ont peur et le savent. Les adultes se disent si souvent: « Je n'ai pas peur, je ne connais pas la peur », qu'ils finissent par le croire. Et sans la peur, la vie devient ennuyante. Il faut se souvenir de cette peur qu'on avait de la chambre toute plongée dans le noir, des religieuses, du curé, du vieux qui restait chez le voisin, pour en goûter tout le plaisir. Car il y avait du plaisir dans cette peur. Un plaisir qui prenait au ventre, donnait mal à la tête et vous faisait vomir quelquefois.

— Robert, es-tu réveillé? C'est l'heure de la messe!

Quel jour est-ce? Dimanche? Non. Lundi, mardi? Jeudi, samedi? Aucune importance pourvu qu'il ne pleuve pas. Pourvu qu'il fasse beau. Ce sont les vacances. Depuis combien de semaines? Il ne le sait pas.

Il y a quelques jours, la cloche du couvent avait sonné la demie de onze heures. Sa cinquième année scolaire avait pris fin au premier son de cloche. Il ne lui restait alors qu'à prendre le chemin de la maison jusqu'au mois de septembre et à se demander quelles vacances il allait passer. Serait-ce des vacances où il getterait filer les jours comme les minutes de la grand-messe du dimanche?

Le soleil lui avait réchauffé la peau à travers sa chemise. C'était l'été. Encore l'été. Une fois par année, c'était drôle. Hiver, printemps, été, automne. Les mots couraient dans sa tête. Automne, printemps, été, hiver. Il sautait sur un pied, puis sur l'autre, il faisait un écart, comme les petites filles qui jouaient à la marelle. Printemps, été, automne, hiver. Il se mit à rire et à courir. Automne, été, printemps, hiver. Vite, plus vite. Hiver, été, printemps, été. Ouf! Les enfants qui le précédaient, chantaient:

« Vivent les vacances,
Au diable les pénitences,
Mettons l'école en feu
Et les sœurs dans le milieu! »

Il entra chez lui par la porte de la cuisine. « L'école est finie, maman », cria-t-il. « Oui, les vacances sont commencées, avait-elle répondu. Maintenant lave tes mains et viens dîner. » Il s'approcha de l'évier en souriant. Il allait passer de belles vacances, cette année, il en était sûr.

* * *

Il faisait soleil. En se levant sur son coude gauche et en soulevant le rideau de sa main droite, il voyait dehors à travers la petite fenêtre à multiples carreaux; l'ombre de la maison s'allongeait jusqu'au champ du voisin. Les oiseaux qui avaient bâti leur nid autour de la maison chantaient dans le matin. Ils allaient bientôt se taire. Non, les oiseaux ne se taisent pas le jour, les bruits des hommes couvrent leurs chants. C'est ça la cruauté des hommes ou leur légèreté. Robert se promit d'écouter aujourd'hui. Même parmi un grand bruit, on peut toujours en-

tendre un plus petit bruit, il s'agit de faire abstraction du plus grand et avec de la pratique on y arrive. Mais ce n'était pas tout ce qu'il avait à faire. Sa journée serait bien remplie. Pas en travail, car il ne travaillait pas. Il y avait tellement de choses à voir, à sentir, à palper.

— Robert, es-tu debout? Je ne t'entends pas. Tu vas manquer ta messe!

— Je me lève, maman.

Robert se leva, écarta le rideau et d'un regard embrassa la Pointe noire, les maisons et le bois. Il ne récita pas de prières puisqu'il s'en allait à la messe. Il se vêtit rapidement, sans penser. Comme ce n'était pas dimanche, ni lundi, il n'avait qu'à mettre ses vêtements de la veille. Sa mère lui cria de ne pas oublier de se laver et de se peigner. Il ne répondit pas. Il faisait ça tous les matins. Depuis le temps qu'elle le lui disait! Elle n'apprendrait jamais à se taire. Elle lui répétait chaque jour mille choses inutiles et ne lui disait jamais une chose importante. Elle lui disait: « Fais attention quand tu iras à l'eau », mais ne lui parlait jamais de son père. Elle lui disait: « Lave tes mains et viens manger », mais ne lui disait jamais qu'elle l'aimait. Elle lui disait: « Apprends tes leçons », mais ne lui disait jamais s'ils étaient riches ou pauvres. Il se doutait bien qu'ils étaient pauvres comme tout le monde. Personne ne paraissait mieux qu'eux et puisque tout le monde ne pouvait être riche, peut-être que tout le monde était pauvre. Peut-être...

— Bonjour, maman!

Sa mère dormait. Elle avait accompli son devoir: son fils était debout et s'en allait à la messe; il lui restait une heure à dormir.

Robert descendit l'escalier sans bruit, pas par exprès, simplement parce qu'il était chaussé de souliers à semelle

molle qui ne claquait pas sur le plancher. Un peu d'eau froide sur les yeux, un coup de peigne et dehors dans le grand matin. Dans le grand matin qui sentait bon comme un matin de juillet à la campagne, un matin qui fait chanter les oiseaux, voler les mouches autour des pissenlits. Dehors dans le grand matin avec une barge qui revient du large et une odeur de foin qui mûrit dans les champs, et le parfum des fleurs qui s'ouvrent au soleil. Dehors dans un beau matin où Robert, maigre, avec des os qui voulaient percer sa peau, se remplissait les poumons d'un air si pur que ça l'étourdissait. « Bonjour, matin », dit Robert. Et le matin ne dormait pas et rendit son bonjour à Robert. Bonjour à la mer et aux champs, au foin et aux oiseaux. Robert descendit à l'église. Il allait gagner dix sous. Vingt si l'autre servent de messe ne venait pas. Il souhaitait que l'autre ne vînt pas. Il aurait dix sous de plus en fin de semaine et il n'aurait pas à le dire à sa mère, et au lieu de lui donner tout l'argent, il garderait la pièce de dix sous pour lui.

Ils devaient être pauvres, car les autres enfants gardaient l'argent pour eux, tandis que lui devait le donner à sa mère. Quand il serait vieux, quand il n'irait plus à la messe, chaque matin qu'il s'éveillerait à six heures il penserait: encore dix sous de moins.

Le curé était encore en retard. Robert, vêtu de sa soutane et de son surplis de semaine, guettait par la fenêtre l'arrivée du prêtre. Robert n'était pas seul. L'autre était venu gagner son argent. Le curé parut et Robert se leva vivement pour ouvrir la porte. Le curé marchait vite pour donner l'impression qu'il n'était pas en retard. Pas un bonjour, mais seulement un signe de la tête vers les deux servants de messe. Le curé mit les ornements et, avant de commencer la messe, il donna la communion aux fi-

dèles: cinq religieuses, deux dévotes. Robert ne communia pas. Il ne savait pas pourquoi. Aucun péché dans son âme d'enfant. Mais son refus de communier était comme une rébellion, non pas contre Dieu, ni contre le curé, ni contre lui-même. Il ne se privait pas de la communion pour se punir. Il ne communiait pas ce matin-là parce qu'il voulait pouvoir dire non à sa mère quand elle lui demanderait: « As-tu communiqué pour maman, ce matin? » La conversation se poursuivrait ainsi: « Non quoi? Tu n'as pas communiqué pour maman ou tu n'as pas communiqué du tout? » Et il répondrait: « Je n'ai pas communiqué du tout. » Il aimerait pouvoir lui dire qu'il avait communiqué pour un autre, mais il n'y avait personne d'autre. C'était déjà ça de gagné aujourd'hui, pas de communion. Et si sa mère ne lui en parlait pas, il ne communierait pas non plus demain. Puis, à ce jeu-là, c'est le curé qui lui en parlerait en le regardant droit dans les yeux et Robert soutiendrait son regard jusqu'à ce que le curé baissât les yeux, et dans son cœur Robert se dirait: « Je te hais parce que tu n'es pas mon père, et que tu ne seras jamais mon père, que tu n'aurais pas pu l'être même si tu l'avais voulu ». Robert haïssait les grandes personnes qui pensaient tout savoir et qui ne savaient rien alors que lui savait ce qui les faisait rire ou pleurer. Les grandes personnes ne savaient pas ce qui lui faisait de la peine ou le réjouissait, car il prenait garde de leur montrer ses sentiments. Il n'y avait qu'une sœur au couvent qui avait su. Un jour, elle lui avait dit: « Robert, pourquoi faites-vous toujours le contraire de ce que vous pensez? » (Il haïssait aussi les grandes personnes qui disent « vous » aux petits enfants.) La sœur était partie avant qu'elle n'eût pu mettre sa découverte à profit, et le secret de Robert était toujours intact.

A peine commencée, la messe était déjà terminée. On s'était lancé par la tête des mots qui finissaient en « um », très vite. C'était comme un concours de vitesse.

* * *

Robert remonta à la maison. Les gens étaient debout, ce n'était plus comme à six heures. Il y avait plus de bruit. Les automobiles roulaient sur la route et un nuage de poussière les suivait comme une procession, puis la poussière allait se poser sur l'herbe des champs et sur les maisons, et à chaque automobile il y avait autant de poussière qui se levait et il en restait toujours. Incroyable.

La mer était calme et basse. Même s'il ne voyait pas le rivage, car les caps étaient élevés, Robert savait que la mer était basse, non pas parce qu'elle est toujours basse le matin, mais parce qu'il le savait. Dans ses veines, dans sa tête, dans son ventre, il le savait. Si elle avait été haute, il l'aurait su quand même. Robert se demanda si tout le monde savait que la mer était basse ce matin. Il était sûr que le curé ne le savait pas. Demain matin, il regarderait le curé d'un tout autre œil. Comme s'il était un ignorant. Robert le regarderait avec une pitié mêlée d'un peu de mépris, d'un tout petit peu de mépris, de ce regard qu'il allait avoir pour tous les ignorants qu'il rencontrerait dans sa vie.

Sa mère était levée. Même en juillet, on faisait un feu dans le poêle. Sa grand-mère aussi était debout et la plus jeune de ses sœurs. Quant à l'autre, elle ne tarderait pas à se lever. On ne faisait pas la grasse matinée chez lui. Pas parce qu'il y avait du travail pour tout le monde, mais parce qu'il n'était pas bon de dormir tard. Ça, engendrait des vices, que sa grand-mère disait.

Quelles sortes de vices? avait demandé Robert. Tu es trop jeune pour savoir, que la vieille avait répondu. Mais Robert se doutait qu'elle ne savait pas. Une autre ignorante. Il déjeuna en silence. La vieille turlutait, près du poêle, une chanson sans air connu, sans paroles, la même chanson qu'elle fredonnait depuis toujours. Coiffée d'un béret, le visage labouré de rides comme si la vieillesse avait voulu se venger de la beauté que la jeunesse lui avait donnée, la vieille déjeunait en mastiquant son gros pain de sa bouche édentée. Quand elle mangeait, elle devait arrêter sa chanson, mais Robert n'avait pas de répit. Tantôt c'était ses oreilles qui devaient écouter et maintenant c'était ses yeux qui fixaient la vieille: ses mâchoires le fascinaient. Il en oubliait de manger et sa mère lui disait: « Mange ton pain si tu veux devenir grand et fort. » Robert avait envie de lui demander: « Comme qui? Comme mon père? » Seulement pour voir si son expression stupide allait changer. Mais il se taisait, faisant un effort pour manger et enlever ses yeux des mâchoires de la vieille.

* * *

Le train passerait bientôt. Robert avait peur du train, peur du bruit, peur de cette brute d'acier. C'était la locomotive surtout qui l'effrayait. Si elle s'avisait de dérailler un bon jour alors qu'il se promènerait le long de la voie ferrée, il serait écrasé. Mais Robert recherchait les choses qui lui faisaient peur pour essayer de vaincre la peur même.

Il pensait qu'en marchant dans la nuit noire, il ne craindrait plus la nuit. L'obscurité l'envelopperait: le noir serait tellement intense qu'il ne verrait plus le noir et le noir non plus ne pourrait plus le voir. Il n'y aurait que

dans ses mollets qu'il ressentirait la peur, le noir et la nuit. Sifflant faux et fort, il aurait envie de rire de la nuit qui ne saurait le voir, et c'en serait fini pour toujours de cette crainte; il ne resterait que le souvenir de la peur de la nuit, et ses nuits seraient alors vides puisqu'il ne resterait que le noir sans peur.

Robert était couché, l'oreille appuyée sur un rail: il voulait sentir venir le train avant de l'entendre. Il était trop tôt et son oreille faisait mal. Il n'entendait que le bruit du vent dans les fils télégraphiques. Il se leva et chercha des nids d'oiseaux. Il en trouva un qui était vide déjà. C'était mieux ainsi. Il n'aimait pas voir les jeunes oiseaux avec leur bec jaune, trop grand, trop vorace, si peu ressemblant à leur parents. Il trouva des fraises qu'il mangea, couché sur le dos, la face au soleil. Il arrachait la tige de la fraise sans prendre la peine de les cueillir une à une; d'une main il tenait la tige qu'il approchait de sa bouche et avec ses dents il les coupait près de la queue vivement pour s'en faire une bouchée qu'il mordait, puis avalait. Il jetait la tige nue.

Après un temps, il retourna écouter sur le rail jusqu'à ce qu'il entendit le bruit du train qui venait. Alors, il laissa la voie ferrée, enjamba la clôture et guetta l'arrivée du train dans la courbe. Il prenait garde de se faire voir. Tapi dans les hautes herbes, il voyait le monstre arriver, essoufflé, mais quand même plein de vie, de vie à revendre. Robert ne respirait plus: cela avait l'air d'un jeu, mais il n'en était rien. L'enfant livrait une vraie bataille comme un héros moyenâgeux luttant contre un dragon. Il n'y avait pas de belle dame à sauver, mais seulement un petit garçon qui se battait pour vaincre la peur, sa peur. Robert essaya de tenir son regard fixé sur le monstre, mais il ne le put. Le train passa, Robert releva la tête, et

dès que le train fut rendu à une bonne distance, il retourna écouter sur le rail le bruit du dragon qui s'en allait. Robert n'avait pas remporté la victoire ce matin encore, mais le train ne lui avait pas fait plus peur que de coutume. Robert se leva, regarda le train s'éloigner et disparaître dans une autre courbe. Il lui cria: « Je t'aurai un jour! »

Puis il descendait à la maison en cueillant des marguerites qu'il effeuillait sans raison en ne demandant rien.

* * *

« Où est-ce que tu vas, Robert? » Question posée stupidement par sa mère, d'un ton qui aurait pu être employé pour demander: « Vas-tu chez le diable? » Sa mère ne devait pas être intéressée. Il répondit: « A la rivière. » Et avant qu'elle eût prononcé une seule parole, il pensa en même temps qu'elle disait: « Fais attention, ne va pas trop loin à l'eau et attends deux heures, tu pourrais te noyer. » S'il se noyait?

Robert n'était pas certain de ce qui arrivait après la mort. S'il en avait été sûr, il se serait certainement noyé, seulement pour avoir en esprit sa mère apprenant la nouvelle. Dirait-elle: « Je lui avais dit de faire attention? » Robert savait déjà qu'il n'arriverait dans la vie que ce que l'on veut qui arrive. Aucun acte n'est sans conséquence. Le geste qu'il pose aujourd'hui aura sa répercussion demain ou dans vingt ans; le temps n'y change rien. Mais l'enfant sait de façon certaine qu'on doit toujours payer. En argent, en sueur, en sang ou en chair. En honneur aussi. Mais l'honneur d'un petit garçon de onze ans, cela n'est pas en cause. Du moment qu'il sait courir, nager, grimper dans les arbres et tenir tête aux institutrices!

L'honneur, le vrai, il ne vient en cause qu'au moment où on en a réellement besoin, puis c'est alors qu'on commence à le ternir, et une fois terni, il pourrit.

Avant qu'il sorte de la maison, sa mère lui demanda : « As-tu communiqué pour maman ce matin ? » Et il répondit oui, sans la regarder, pour avoir la paix. Sa mère se promenait dans la cuisine en se traînant les pieds, comme une âme en peine. Il ne fallait pas lui fournir l'occasion de pleurer, d'autant plus qu'il savait que la cause lointaine, la vraie cause de ces larmes, ce ne serait pas lui. Il n'en deviendrait que la cause immédiate et il ne se sentait pas capable, surtout cet après-midi, d'être un bouc-émissaire. Robert savait se taire ou au besoin mentir. Il quitta la maison sans bruit, son maillot de bain roulé dans sa main. Il n'était pas rendu à la route que sa mère lui cria de revenir.

— Quoi encore ?

— Voudrais-tu aller à l'église pour moi ?

— Oui.

— Prends cet argent et va m'allumer un lampion. J'attends une lettre et je voudrais qu'elle arrive ce soir.

— D'où qu'elle vient la lettre ?

— De Québec.

A quoi bon lui dire que si la lettre venait de Québec, il aurait fallu qu'elle fût mise à la poste de la veille et que si elle ne l'avait pas été, il pourrait bien faire flamber l'église que ça ne changerait rien. Elle n'aurait pas compris. Elle avait signé un pacte avec Dieu : pour dix sous, soit le prix d'un lampion, elle pouvait obtenir tout ce qu'elle voulait, même l'impossible. Elle n'obtenait jamais rien, mais elle ne comprenait jamais.

Robert descendit à la rivière. La rivière prenait sa source loin dans les bois, là où les montagnes divisent la péninsule. Robert se l'imaginait petite comme un poing là où elle sortait froide et claire de la terre. Au deuxième rang, on ne la prenait plus pour un ruisseau, car elle s'élargissait considérablement. On aurait dit l'eau d'un lac, mais un fort courant la portait à la mer. Dans le fond, les roches étaient couvertes d'une mousse qui donnait une impression de mort quand on y posait les pieds. Près du chemin du roi, les jeunes y passaient l'été. La rivière formait un barachois.

Du côté de la mer, le sable s'étendait sur presque un mille. Deux ponts enjambaient la rivière, celui de la route et celui de la voie ferrée. On se baignait du côté du premier, à la fosse aux truites.

L'eau de la rivière était chaude contrairement à celle de la mer. L'eau était comme de la pisse. C'était chaud. Robert revêtit son maillot de bain. Un groupe de jeunes étaient déjà à l'eau. Il crièrent à Robert de venir les rejoindre. Il répondit: « Tantôt ». Il s'allongea sur le sable, mais le soleil était trop chaud et il eut des nausées. Il se réfugia à l'ombre sous le pont. Il fit ricocher des cailloux sur l'eau jusqu'à l'autre rive, mais il se lassa de ce jeu: son bras faisait mal. On lui cria de nouveau de venir à l'eau, il répondit encore: « Tantôt ». Lentement, tout en parlant, il entra à l'eau, un pied, puis l'autre. Le fond de la rivière où son pied s'enlisait l'éccœurait. Il s'élança, plongea et nagea entre deux eaux jusqu'à ce que ses poumons ne puissent plus endurer et que ses oreilles sonnent; il remonta et nagea en direction du pont de fer. Le courant l'aidait et il filait comme un poisson. Il se retourna et vint, avec plus d'efforts, vers ses compagnons qui plon-

geaient d'une des cages du vieux pont. Il sortit de l'eau se tînt à l'écart une fois séché, il se vêtit et partit.

— Tu t'en vas déjà?

— Oui.

— Reste, on ira jouer sur le sable tantôt.

— Non, je remonte.

Ce n'était pas une journée pour se mêler aux autres. C'était une journée pour être seul. Le contact des autres corps lui ferait trop penser à son isolement, à cette sensation qu'il avait depuis le début de l'été d'être tout seul dans le monde, d'être le seul garçon de tout l'univers. Il pouvait s'expliquer son isolement quand il était seul dans la maison, dans un champ, à la plage, du fait de l'absence d'autres personnes, mais il ne pouvait comprendre cette impression beaucoup plus aiguë encore au milieu des autres.

Robert prit son temps pour se rendre à la maison. Il longea la mer, sous les caps, sans rencontrer âme qui vive. Rendu vis-à-vis l'église, il remonta pour s'y rendre. Il faisait toujours frais dans l'église et les vitres des fenêtres ne laissaient passer qu'une lumière tamisée. Ça sentait l'encens et la cire et les funérailles. Il n'y avait personne et Robert marcha sur la pointe des pieds pour ne pas se faire peur. Il mit la main dans sa poche pour en sortir la pièce de dix sous qu'il contempla. Avec cet argent, il pouvait acheter soit une eau gazeuse, soit de la crème glacée ou encore du chocolat. Il pouvait jouer une partie de billard. Il pouvait se procurer un paquet de pétards.

Il pouvait allumer un lampion. Il pouvait allumer un lampion et quand même garder la pièce pour lui. C'est l'intention qui compte, sa mère le lui a assez souvent répété. Il regarda le luminaire, remit le dix sous dans sa poche, prit une mèche qu'il alluma à un lampion et en

toucha un autre. La lumière clignota, puis brilla. Pour Robert, ce fut dur, mais quand même il réussit à sortir de l'église sans retourner déposer l'argent. Rendu dehors, il regarda à droite et à gauche de peur qu'on l'ait vu. Il n'y avait personne à l'église. Personne n'en saurait rien; ce n'était quand même pas écrit sur son visage.

* * *

Il entra au restaurant. Il n'y avait que le commis. Le commis connaissait Robert et il savait que Robert n'avait jamais d'argent. De temps en temps, le commis offrait un bonbon ou une boule de gomme à Robert quand il en prenait lui-même, comme pour partager avec lui. Le commis d'habitude ne mangeait pas de bonbon ni de gomme, mais il en prenait pour que Robert accepte. Mais quand Robert entra au restaurant, il lui demandait toujours s'il voulait quelque chose. Il savait que Robert voulait bien des choses, mais ne pouvait se les offrir. Le commis dit: « Bonjour, Robert. » L'enfant répondit: « Bonjour, monsieur. »

Ça faisait drôle au commis de s'entendre appeler monsieur: il n'avait que dix-neuf ans, mais Robert ne le savait pas et, comme tous les enfants, il trouvait que les grandes personnes sont toutes vieilles.

— Veux-tu quelque chose, Robert?

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas? Qu'est-ce que ça veut dire? Tu ne sais pas si tu veux quelque chose ou tu ne sais pas ce que tu veux?

C'était trop de question à la fois et Robert ne put que répéter: « Je ne sais pas! » Le commis reprit alors: « Combien d'argent as-tu? » Robert, glissant la main dans

sa poche pour toucher son argent, pour s'assurer qu'il était toujours là, répondit: « J'ai dix sous ». La pièce était chaude au contact de sa peau. Peut-être était-ce aussi la chaleur du lampion?

— Dix sous, c'est toute une fortune, Robert!

— Oui.

— Tu n'as jamais eu autant d'argent à la fois?

— Non.

Au fait, Robert n'avait jamais eu d'argent à dépenser au restaurant. Le commis le savait et il regrettait de l'avoir dit. Il faut faire attention de blesser une âme d'enfant. Il faut surtout faire attention de se faire haïr par un enfant parce qu'une haine d'enfant dure toute la vie.

— Tu vois que tout finit par arriver dans la vie. Moi, par exemple, quand j'étais jeune, je rêvais d'avoir un restaurant quand je serais grand; un restaurant avec des millions de boules de gomme, du chocolat en masse et une table de billard.

« Tu l'as? » demanda Robert, en regardant le commis sérieusement.

— Non, pas encore. Le restaurant n'est pas à moi, mais j'y travaille, tu vois, puis un jour, on ne sait pas... »

— Tu l'auras.

Robert ne dit pas « tu l'auras » pour avoir l'air fin, mais avec conviction, comme pour encourager le commis qui n'y croyait peut-être pas en la possession future de son restaurant.

— Qu'est-ce que tu vas prendre?

Robert promena son regard sur les tablettes. Il y avait du chocolat. Pas de chocolat, ça lui donnerait la soif et il n'avait pas d'argent pour acheter une eau gazeuse. Alors une eau gazeuse? Non, il n'avait pas soif.

— Tu veux du chocolat, une eau gazeuse?

Robert fit signe que non, de la tête.

— Des bonbons? Tu en aurais tout un lot pour dix sous. Puis tu n'as pas besoin d'en acheter pour tout ton argent; cinq sous suffiraient.

Le commis savait ce que c'était que de désirer le monde et de n'avoir que dix sous.

— J'aimerais jouer une partie de billard!

— Mais tu ne sais pas jouer et tu perdrais ton argent.

— Ça ne fait rien, j'aurais joué.

— Oui, bien sûr! Comme ça, sans comprendre. Mais tu serais mieux de t'acheter quelque chose à manger, ça durerait plus longtemps.

Robert regarda le chocolat de nouveau. Une tablette de chocolat pour y mordre à pleines dents, ça ferait toute une différence! Une tablette de chocolat remplie de crème aux cerises, sucrée, qui lui donnerait mal aux dents et une envie de vomir. Une tablette qu'il mangerait vite, sans déguster. Mais, non, pas de chocolat!

— Ça, combien que ça coûte?

Robert pointait du doigt dans un des comptoirs vitrés.

— Quoi?

— Ça, répéta Robert.

— Mais, c'est une montre, c'est bien plus que dix sous!

— C'est combien?

— Sept piastres!

Sept piastres! Mon Dieu, sept piastres! Ça fait combien de dix sous? Sept cents divisé par dix: soixante-dix. Soixante-dix! Soixante-dix lampions!

— Je ne veux rien.

— Tu vas mettre ton argent de côté?

Robert ne répondit pas.

— C'est avec des sous qu'on fait des piastres, puis avec des piastres qu'on devient riche.

Robert monta chez lui.

Son père manquait à Robert. Il ne l'avait jamais connu. Son père avait quitté la maison avant sa naissance à lui, Robert. Il était revenu deux fois depuis pour des courts séjours: ses deux sœurs en témoignaient. Robert vivait dans une maison de femmes. Sa grand-mère, sa mère, ses deux sœurs. Aucun homme. Pas de père, pas de grand-père. Il était noyé dans la haine de la vieille qui n'aimait rien ni personne. Noyé dans la mélancolie de sa mère qui continuait d'aimer l'homme qui l'avait laissée. Elle disait que c'était la faute d'une autre, pas la sienne à elle ni à lui. Elle n'avait jamais compris que cet homme, qui aimait le défi, souffrait de la voir si placide. S'il disait: « Il fait beau », elle répondait: « Oui ». S'il disait: « Je n'irai pas travailler aujourd'hui », elle disait: « Oui ». C'était le cas unique d'un homme qui avait fui sa femme parce qu'ils n'avaient jamais eu de disputes de ménage.

Robert était noyé dans l'insouciance de ses sœurs.

Le souper se passa sans incident. Personne ne s'enquit de sa journée. Personne ne s'intéressait à lui. Et il mettait souvent la main à sa poche pour toucher son dix sous. Il se regarda dans la glace de la cuisine pour voir si ça paraissait sur son visage qu'il avait dix sous dans sa poche.

Tous les garçons de son âge avaient un père et des frères. Ils disaient tous quand ils voulaient impressionner ou terminer une discussion: « Papa l'a dit! » Il n'y avait pas à y revenir. Lors d'une chicane, quand ils n'avaient pas gagné, ils disaient: « Mon grand frère t'arrangera bien, toi! » Ils insufflaient ainsi une bonne crainte au gagnant. Crainte qui durait très peu car l'enfant menacé se souvenait soudain qu'il avait lui-même un grand frère qui viendrait facilement à bout du frère de l'autre. Robert ne pouvait pas dire: « Papa l'a dit », ou: « Mon frère me

défendra. » Ça lui donnait une supériorité aux yeux de ses amis, une supériorité qu'il ne voyait pas, dont il ne pouvait se réjouir. Un enfant aime à se distinguer. Mais quand il doit demander aux autres de le défendre ou d'appuyer ses dires, ce n'est plus intéressant, c'est même choquant. L'absence de son père le singularisait aux yeux de ses camarades; ceux-ci l'enviaient même quelquefois, surtout quand leur père se montrait sévère. Mais Robert aurait aimé une semonce ou même une fessée. Non pour la semonce ou la fessée en elles-mêmes, mais à cause de l'instrument.

Sa mère ne lui parlait jamais de son père. La vieille non plus. De temps à autre la vieille, en bougonnant, parlait de « lui ». Robert croyait bien qu'elle mentionnait son père, mais il ne pouvait comprendre le sens de ses paroles. La vieille avait pris la désertion de son gendre comme un affront personnel. Elle ne comprenait pas que sa fille pût encore aimer ce bon à rien, ce coureur de jupons, cet ivrogne. Robert avait fouillé parmi les photos de sa mère et il en avait trouvé une qui montrait un homme au visage trop fermé à cause du soleil qui l'éblouissait, un homme vêtu de blanc, tenant à la main gauche un chapeau rond à dessus plat; son autre main était enfouie dans sa poche. Il n'avait rien éprouvé en voyant cette photo, sauf la conviction que cet homme était bien son père. Alors il lui avait parlé dans ses rêves, il l'avait revêtu de vêtements plus modernes, comme en portaient les hommes du village. Il lui avait donné un nom, mais il l'appelait quand même papa. Souvent, il marchait à ses côtés sur la route, dans les champs, il nageait avec lui dans la rivière. Son père était toujours silencieux, comme sur la photo. Malgré toute son imagination, Robert ne pouvait entendre sa voix, ni même lui

prêter la voix d'un autre, car aucun autre ne pouvait avoir un timbre comme le sien. Quand il trouvait chez un homme une chose qui l'attirait, il l'empruntait et la donnait à l'image de son père; de cette façon il avait devant les yeux un homme parfait, même s'il était emprunté à tous les hommes. C'était un jeu d'enfant, un jeu quelque peu sérieux, mais quand même un jeu d'enfant qu'on pouvait regarder avec indulgence. Robert ignorait encore, au fait il ne s'en doutait même pas, comment il allait le chercher ce père parmi tous les hommes de sa vie. Sa recherche serait cependant sans succès.

La mère de Robert se préparait pour aller au bureau de poste chercher sa lettre, du moins la lettre qu'elle espérait. Elle avait donné un coup de peigne à ses cheveux, mis un peu de rouge à lèvres. Robert se trouvait seul avec elle; ses sœurs étaient dehors et la vieille devait être partie traire la vache. Robert regretta de ne pas avoir dit à sa mère qu'il n'avait pas communiqué pour elle. En ce moment, il la haïssait. Elle ne savait pas qu'il avait gardé le dix sous du lampion et il ne pouvait pas le lui dire. C'était une chose trop terrible à dire, c'était une chose que l'on garde en dedans de soi, dont on ne peut pas se vanter et dont on finit par avoir honte. Il y avait une autre raison pour laquelle il ne pouvait le dire à sa mère: ça ne lui ferait pas mal. Ça la peinerait, bien sûr, mais elle ne ressentirait aucun mal en dedans. Puis elle ne comprendrait pas. Elle ne pouvait savoir ce que c'était de n'avoir jamais eu un sou, ni un père ni un frère. Il n'entra pas dans la tête de Robert que sa mère n'était pas riche, qu'elle était seule, que son mari, son père à lui, Robert, l'avait quittée. Robert voulait lui faire de la peine seulement pour voir ce qu'elle dirait. Elle remettait une boucle de cheveux en place, une boucle

qui avait un peu de blanc; quelques cheveux blancs qu'elle dissimulait sous les noirs. Robert était assis à la table; ses pieds, qui touchaient à peine le plancher, se croisaient et se décroisaient.

— Tu es laide.

— Quoi?

— Tu es laide et vieille.

Sa mère se retourna, trop lentement, sa main monta à sa joue comme si Robert l'avait giflée. Et en trois questions successives qui n'en faisaient qu'une:

— Laide? Vieille? C'est vrai, Robert?

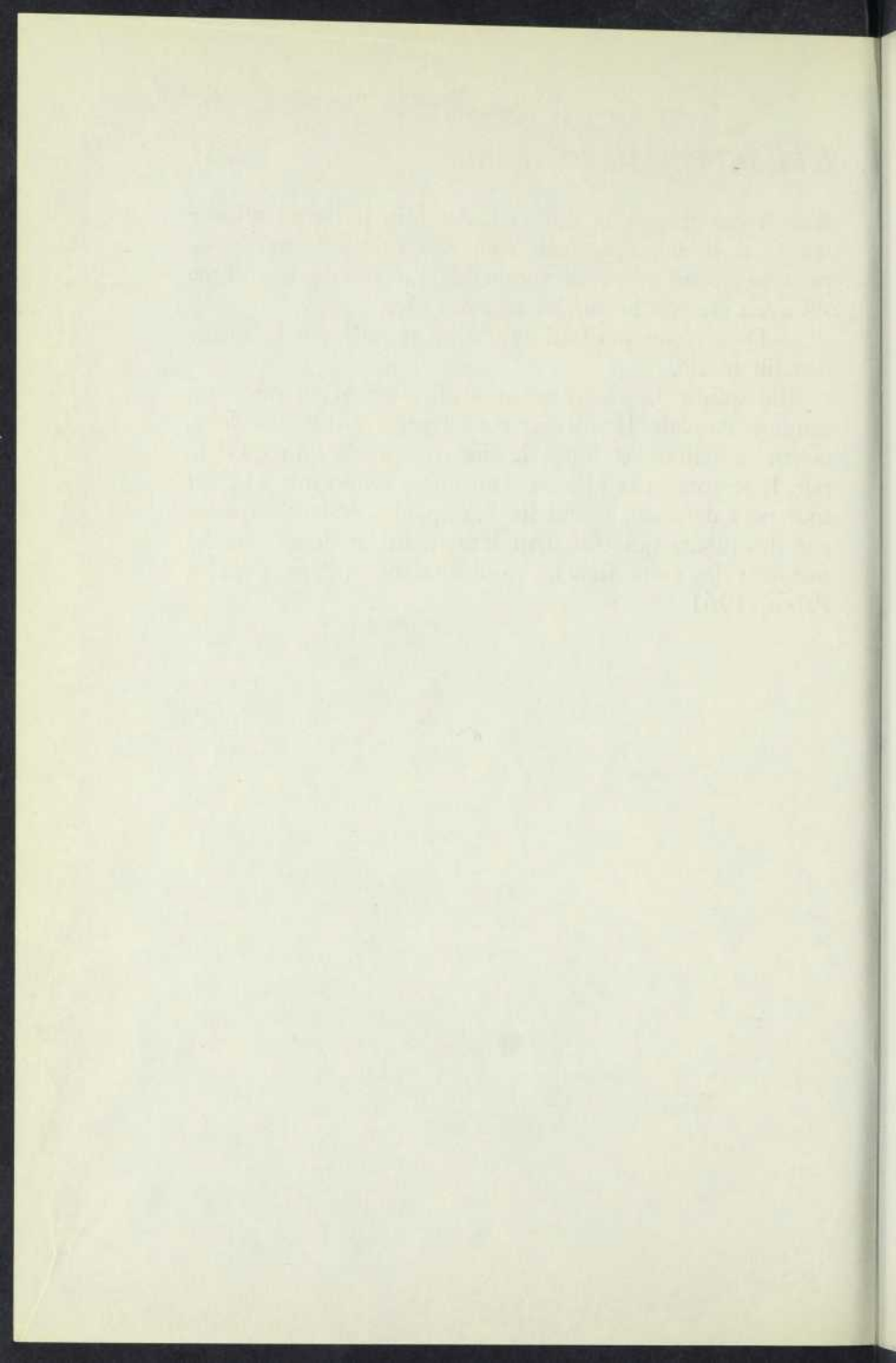
Robert aurait voulu ne pas avoir parlé. Il répondit: « Non, ce n'est pas vrai ». « Mais tu l'as dit », reprit, sa mère en se regardant dans la glace tandis que ses deux mains nerveuses couraient sur sa chevelure, sur son visage. « Je ne voulais pas dire ça ». Robert mentait. « Qu'est-ce que tu voulais dire? » Sans attendre la réponse, elle enchaîna: « Sais-tu quel âge j'ai, Robert? Tu crois que je suis vieille; mais non, je ne suis pas vieille, je suis jeune ». Elle voulait se convaincre elle-même; Robert ne comptait déjà plus, elle ne le voyait même pas. Elle ne voyait que cette femme dans la glace, cette femme qui n'était plus jeune, cette femme qui avait eu trop de misère et qui n'avait pas su pourquoi.

Robert se leva et prenant sa mère par la taille, il lui dit: « Mais non, tu es belle, je n'ai pas voulu te faire de peine ». Et elle disait: « Ça ne fait rien, je ne t'ai pas cru non plus ». Robert aurait mieux aimé une gifle que cette acceptation. Sa mère sortit en lui disant: « Couchez-vous, je serai peut-être un peu tard ». Robert n'attendit pas les autres et se coucha longtemps avant le soleil. Il avait dû s'endormir, car sa mère l'éveilla en lui disant: « As-tu allumé mon lampion, je n'ai pas reçu ma lettre? » Et

Robert dut mentir et dire oui. Au fait, il l'avait allumé même si le dix sous était sous son oreiller; malgré sa petitesse, cette pièce de monnaie l'incommodait comme s'il avait été couché sur les rocs des caps.

— Dors, mon petit, il faut que tu ailles à la messe demain matin.

Elle quitta la chambre et Robert crut entendre un sanglot. Pouvait-elle pleurer cette femme? Robert se leva, ouvrit sa fenêtre et lança le dix sous aussi loin qu'il le put. Il se coucha et prit du temps à se rendormir. Il était tout petit dans son grand lit. Ses épaules étaient secouées par des pleurs qui coulaient lentement, et de sa bouche sortaient des mots silencieux qui disaient: « Papa, papa! » Pabos, 1961.



FRANÇOISE CHOLETTE-PÉRUSSE

CHRONIQUE
D'UNE ENFANCE

Nouvelle

FRANÇOISE CHOLETTE-PÉRUSSE
— Née à Montréal, en 1924. Appartient à une famille médicale: son père était médecin, trois de ses frères sont chirurgiens. Quatre années à la faculté de philosophie de l'Université de Montréal, dont la dernière année consacrée aux études médiévales. Baccalauréat et licence en philosophie. Trois années à l'Institut de Psychologie. Mariée à Noël Pérusse, journaliste à la Fédération des Travailleurs du Québec. Obtient diplôme de licence en Psychologie avec une thèse sur « les problèmes psychologiques des jumeaux ». A trois enfants, dont deux jumeaux, garçon et fille. Travaille à Radio-Canada: causerie hebdomadaire sur le développement psychologique de l'enfant, de 0 à 10 ans. Disait, quand elle était petite qu'elle voulait devenir écrivain. A écrit son premier poème à l'âge de sept ans. Ne s'est remise à écrire que depuis un an environ. Sur le métier: un roman, une pièce pour la télévision, quelques nouvelles. Collabore aussi à la revue *Châtelaine*.

Anne-Marie lisait, couchée sur son lit. La chambre était chaude car le soleil brûlait le toit tout proche. A peine un souffle de vent faisait-il onduler la cretonne de la fenêtre. Mais, pour Anne-Marie, tout cela n'existait pas: elle était avec Napoléon Bonaparte, dans la cour enneigée de Vincennes... Elle entrevoyait, éblouie, la carrière fulgurante de son héros favori, car c'était la troisième fois qu'elle relisait ces pages de *l'Épopée Impériale*, toujours avec la même fringale et le même plaisir de la découverte. Au moment où elle s'attendrissait sur l'incompréhension que rencontrait autour de lui le jeune soldat chétif, elle entendit la voix aiguë de sa mère:

— Anne-Marie! Anne-Marie! vas-tu venir manger à la fin! C'est la deuxième fois que je t'appelle! Ta soupe refroidit!

Avec un soupir, Anne-Marie repoussa son livre, nota avec soin le numéro de la page et descendit en traînant les pieds.

Elle contempla d'un air morose la table où mangeaient avec appétit ses deux jeunes sœurs et son frère Jacques. Sa sœur aînée était absente: elle passait ses journées étendue au soleil et ne daignait pas partager les repas de la « marmaille », comme elle disait. Sa mère trônait, seule, à l'autre bout de la grande table de noyer, happant bruyamment sa soupe à grandes lampées. Pendant que les autres enfants échangeaient, au milieu de leurs

rires, des projets pour l'après-midi, Anne-Marie continua de rêver aux mésaventures de Napoléon.

Le repas sitôt avalé, elle reprenait en douce le chemin de sa chambre, quand la voix coupante de sa mère l'arrêta net:

— Mais enfin, quand iras-tu jouer avec les autres? Tu ne prends pas assez l'air, tu sais, et, si cela continue, tu vas devenir lourdaude et cesser de grandir!

Madame Mercier essayait régulièrement d'effrayer Anne-Marie avec ces menaces, mais elle n'obtenait aucun résultat. Sans rien dire, la fillette continuait de n'en faire qu'à sa tête et on la trouvait presque toujours enfouie dans un fauteuil ou bien à plat ventre sur son lit, en train de lire ou de relire un livre préféré.

La bibliothèque de la maison était restreinte. Anne-Marie avait déniché une douzaine de récits d'histoire ou d'aventures dans une vieille armoire et, comme sa mère s'opposait avec hargne à ses goûts de lecture, la fillette n'avait aucun moyen d'augmenter ses maigres ressources. Au début de l'été, quand la famille arrivait à la maison de campagne, l'enfant retrouvait avec délices ses trésors découverts l'année précédente. Elle les parcourait à nouveau, s'émerveillant de ce monde enchanté dont elle faisait l'inventaire avec passion, trouvant, ici et là, un paragraphe qui lui avait échappé, éclaircissant le sens, demeuré obscur, d'une phrase difficile. Elle finissait ainsi par connaître presque par cœur ces histoires enchantées qui lui permettaient d'oublier ce qu'elle appelait tout bas la platitude de sa jeune vie. Anne-Marie avait neuf ans et, déjà, la vie de tous les jours lui semblait vide.

Elle ne savait pourquoi les choses lui apparaissaient ainsi. Elle se sentait mal à l'aise avec sa famille: son

père, elle ne le voyait pour ainsi dire jamais. Il arrivait, les fins de semaine, son auto chargée de victuailles, l'air soucieux et fatigué de son travail. Il passait ces deux jours à bricoler autour de la maison, réparant un outil, taillant les pommiers, sarclant le potager. Ça le reposait, disait-il, de sa semaine passée à soigner les malades. Le dimanche après-midi, il emmenait toute la famille dans une solennelle promenade en canot-automobile. Anne-Marie abhorrait cette promenade: elle l'avait déjà faite tant de fois qu'elle n'y trouvait plus aucun intérêt. Son père, c'était la tradition faite homme. Il aurait mieux aimé mourir plutôt que changer quelque chose à ses habitudes. Il semblait à Anne-Marie qu'il ne l'avait jamais vraiment regardée. Elle le craignait pour sa rudesse et le considérait comme un étranger. Son visage absent la glaçait et elle n'osait même pas lui sourire.

Quant à madame Mercier, occupée à sa maisonnée, elle tenait Anne-Marie pour une énigme; elle avait renoncé à la déchiffrer et se contentait de harceler la petite de ses reproches distraits. Le sérieux de cette gamine la déconcertait: elle ne voulait pas admettre qu'il y eût entre elles un abîme, et tentait parfois de la serrer sur sa majestueuse poitrine. Mais la fillette se dérobaît à ces témoignages d'affection que n'éclairait nulle flamme. Que l'on paraisse tenter de l'aimer, sans chercher à la comprendre lui semblait une sorte de sacrilège. Cette tendresse où l'on sentait poindre une sourde hostilité la blessait et elle se détournait avec un malaise à peine déguisé que sa mère, malgré son absence de finesse, saisissait obscurément. Entre les deux femmes, la grande et la petite, c'était presque toujours la guerre.

L'année précédente, la mère, découvrant que sa fille, à huit ans, lisait tout ce qui lui tombait sous la main et

pouvait réciter par cœur des chapîtres entiers tirés de ses lectures, s'en était enorgueillie et l'avait exhibée comme un animal savant. La fillette, d'abord charmée de pouvoir parler de ses héros avec les grandes personnes, s'était bien vite aperçue que, dans le cercle d'amies de sa mère, aucune ne connaissait de près ces personnages de romans. Déçue, elle comprit qu'on ne cherchait qu'à la faire parader pour le plus grand honneur de sa maman. A partir de ce moment, elle refusa de venir au salon causer de Napoléon 1er ou de Geneviève de Brabant pendant que ces dames croquaient des gâteaux ou dégustaient de la limonade. Elle s'enferma dans sa chambre ou se perdit dans les bois. On ne put en tirer une parole de plus. Sa mère lui en gardait rancune et s'acharnait, quand elle s'en sentait le courage, à dénoncer les habitudes qu'elle avait d'abord louangées. Ceci ne fit que creuser davantage le fossé qui la séparait de sa fille. Elle en avait pris son parti en soupirant qu'elle était aux prises avec une mauvaise tête.

Cependant, Anne-Marie prenait souvent plaisir à s'amuser avec ses frère et sœurs. Ils construisaient sur la plage des châteaux de sable éphémères, mais où se déroulaient pour eux les épopées brillantes que leur racontait Anne-Marie. Parfois, surtout au début de la saison, ils partaient en bande cueillir des fraises sauvages dans la montagne. Ils partageaient des baignades excitantes dans les eaux claires de ce lac qu'Anne-Marie aimait passionnément. Ils jouaient à cache-cache quand le soir tombait, alors que les ombres grandissantes les emplissaient d'une délicieuse angoisse. Anne-Marie participait avec entrain aux pique-niques et excursions dont on revient ivre de fatigue et la tête lourde de grand air. Malgré tout, parmi ce petit monde insouciant, elle se sen-

tait souvent seule et un malaise indéfinissable lui barbouillait le cœur. Elle s'arrêtait alors au beau milieu d'une course échevelée et interrogeait les nuages impassibles qui s'effilochaient au ciel d'été. Pendant que les autres continuaient leurs jeux, elle s'asseyait, songeuse, dans l'herbe mouillée de serein, et tentait de traduire en des mots maladroits l'émotion inconnue qui l'envahissait. C'était fini, elle n'avait plus aucune envie de jouer et s'en allait, seule, cherchant à saisir le sens des messages mystérieux qui l'assaillaient. Les autres enfants l'aimaient bien, mais la trouvaient étrange et, dans la joyeuse inconscience de leur âge, avaient tôt fait de l'oublier.

En ce lourd midi chargé d'orage, Anne-Marie, faisant mine d'obéir à sa mère, se dirigea vers le petit bois d'à côté. Mais elle était parvenue à glisser l'*Épopée Impériale* dans les plis de sa jupe courte. La couverture verte du livre apparaissait sous l'ourlet du vêtement et les lettres d'or du titre brillaient au soleil.

Au milieu de toute sa solitude, Anne-Marie avait pourtant un ami: Jacques, son frère, de deux ans son aîné. Jacques n'avait pas beaucoup de caractère, et Anne-Marie souffrait de le voir courber la tête sous les foudres de la terrible madame Mercier. Malgré cela, elle l'aimait bien et l'admirait, surtout parce qu'il était un garçon. Il semblait à Anne-Marie que les garçons avaient plus de chance que les filles. Elle enviait les permissions qu'ils obtenaient et qui lui étaient, à elle, refusées: ils pouvaient grimper aux arbres, escalader les rochers, parcourir les bois, partir en expéditions de pêche. Ils avaient le droit de s'habiller à la diable et elle aurait, avec plaisir, échangé ses jupes et ses shorts pastels contre les

rudes culottes kaki qu'ils portaient avec, à la ceinture, un canif et une lampe de poche.

Jacques avait une troupe d'amis, jeunes voyous de onze ou douze ans, avec qui il prétendait vivre la vie des coureurs de bois. Il était de mode, chez les garçons de cet âge, de mépriser le sexe faible. Anne-Marie avait beau porter très courts ses cheveux blonds et couvrir courageusement ses mollets d'écorchures, elle n'était jamais admise à partager les viriles occupations de ces messieurs. Cependant, le soir, à la faveur de l'obscurité, Jacques venait en tapinois, dans la chambre de sa sœur, raconter les exploits de la journée. Anne-Marie lui savait gré de cette confiance. De plus, il lui prêtait, sans se faire prier, son livre d'aventures: *L'Intrépide*. Monsieur Mercier, qui s'intéressait beaucoup plus à son garçon qu'à ses filles, le lui avait acheté un jour qu'il se sentait particulièrement généreux. Anne-Marie préférait *L'Intrépide* à la vieille *Semaine de Suzette* usée qu'une cousine plus favorisée qu'elle lui avait dédaigneusement abandonnée. A son tour, dans la complicité de leurs entretiens nocturnes, elle inventait pour épater son frère des histoires extraordinaires qui mystifiaient le pauvre Jacques, absolument dépourvu d'imagination. Anne-Marie se rattrapait ainsi de la niaiserie de sa vie féminine, et Jacques ne pouvait se retenir d'admirer la rouerie et l'audace de ses récits.

A eux deux, ils formaient une bande imaginaire qui, sournoisement, faisait la guerre aux adultes. Anne-Marie incitait Jacques à la révolte et lui communiquait un peu de son esprit de décision. Ils avaient entre eux un langage secret et se transmettaient des messages par un système de signes connus d'eux seuls, à la barbe même des grandes personnes. Certains jours, ils entreprenaient de

revivre les aventures palpitantes narrées dans *L'Intrépide*. Madame Mercier glapissait de colère quand, transformant les lits en voiliers, ils voguaient sur une mer de couvertures de laine à la recherche d'une île perdue.

Un jour que ses amis étaient tous occupés ailleurs, Jacques avait entraîné Anne-Marie vers le petit bois où s'élevait un gros rocher qui surplombait le lac. Ils s'étaient installés dans un enfoncement du roc qui les dissimulait à tous les yeux. Puis, ils avaient abordé leurs sujets favoris: Jacques raconta sa dernière expédition en forêt, l'agrémentant de détails de son cru, éblouissant sa sœur par ses hauts faits. Ils s'entretenirent ensuite amèrement de la difficulté de s'entendre avec les adultes qui ne parlaient aux enfants que pour les réprimander. Ils se mirent à élaborer toutes sortes de projets d'évasion sans pouvoir se décider à en fixer précisément le jour d'exécution. Tout de même, il était passionnant de se représenter une vie libre et sauvage d'où seraient exclues les jérémiades de madame Mercier et les corrections de leur père.

Ils se voyaient, partant par le petit sentier avec, sur le dos, un baluchon qu'Anne-Marie aurait préparé en cachette. Ils grimperaient vers la montagne et s'enfonceraient dans les bois; tout près d'une source, ils se construiraient une hutte de branchages. Jacques irait à la pêche et à la chasse, Anne-Marie ferait la cuisine sur un feu de camp. Ils passeraient leurs journées à explorer leur domaine. Peut-être parviendraient-ils à des terres inconnues où personne n'avait encore pénétré ou bien découvriraient-ils une mine d'uranium? De toutes façons, comme il ferait bon échapper à la monotonie de leur existence!

Puis Jacques avait exposé à Anne-Marie les dangers de la vie en forêt. Il expliqua qu'il devrait s'armer d'un grand coutelas pour la défendre contre les bêtes féroces. N'était-il pas l'homme de leur couple après tout? Anne-Marie répliqua qu'elle aussi s'habillerait d'un pantalon kaki et d'une chemise, qu'elle n'avait pas peur des bêtes féroces et qu'elle le suivrait partout.

— Peuh! répondit Jacques, d'un ton suffisant, comment porterais-tu un pantalon, tu ne peux même pas faire pipi comme les garçons! Tiens, vois comme c'est comode...

Joignant le geste à la parole, il ouvrit d'un mouvement preste le devant de son pantalon et exhiba, devant les yeux médusés de sa sœur, la preuve irréfutable de sa masculinité.

Anne-Marie n'avait jamais bien regardé cette partie étrange du corps de son frère. Elle savait vaguement qu'il n'était pas bâti comme elle, mais n'y avait jamais songé sérieusement. Madame Mercier, fort scrupuleuse, s'appliquait à séparer les enfants selon le sexe quand ils se déshabillaient. Elle leur expliquait, en roulant des yeux terribles, qu'ils ne devaient jamais chercher à se voir entre eux, encore moins à se toucher. La religion le proscrivait et un destin affreux attendait les enfants qui passaient outre à ces défenses. Anne-Marie ne savait trop alors de qui elle avait le plus peur: de sa mère ou du démon aux pieds fourchus dont elle les menaçait. Ce qui compte, c'est qu'elle n'aurait jamais osé enfreindre les limites sévères établies par sa mère. Cela allait jusqu'à prohiber toute pensée qui s'en rapprochait, de près ou de loin.

Aussi, détourna-t-elle d'abord les yeux; mais bientôt, la curiosité fut plus forte et elle oublia complètement

les recommandations de sa mère. Jacques, parfaitement à l'aise, donnait d'un ton docte de savants détails sur son anatomie. Puis, afin d'aider sa sœur à mieux comprendre, il lui prit la main d'autorité. Mais elle ne fit qu'effleurer du doigt, peureusement. Alors, elle s'exclama, malgré elle :

— Comme cette peau est douce !

Fascinée par cette découverte et vaguement jalouse, elle laissa sa main s'attarder un peu. Mais tout à coup un craquement se fit entendre derrière eux. Se sentant soudainement effrayée et coupable, elle retira rapidement sa main et s'en couvrit les yeux :

— Oh ! mon Dieu, si maman nous voyait !

Mais il n'y avait personne autour d'eux que les oiseaux dans les branches et les écureuils qui couraient sur les feuilles mortes. Le profond silence ne fit qu'accroître le trouble d'Anne-Marie. Le vent se chargeait de menaces et le soleil s'était caché derrière un épais nuage. Il faisait soudain très sombre et il sembla à Anne-Marie qu'elle entendait un grondement sourd dans le lointain.

— Jacques, j'ai peur, j'ai peur !

Jacques, pas très rassuré lui non plus, avait refermé son pantalon et examinait la houle sur le lac.

— Ce n'est qu'un coup de vent, petite sotte !

Mais il la prit par la main et ils dévalèrent le rocher à toute vitesse, comme si le diable lui-même était à leurs trousses,

Le soir, couchée dans son lit, tandis que Jacques semblait dormir paisiblement de l'autre côté de la cloison, Anne-Marie prit la résolution d'oublier ce qui s'était passé l'après-midi. Elle se demanda, avec inquiétude, s'il ne valait pas mieux s'en accuser à confesse. Oui, oui, se dit-elle, soulagée, c'est le premier vendredi du mois, la

semaine prochaine. J'en profiterai pour aller au village me confesser à monsieur le curé. Sur cette pensée réconfortante, elle ferma enfin les yeux.

Le lendemain, Jacques et elle ne reparlèrent pas de l'incident. Jacques partit, dès le matin, en chaloupe à moteur à l'autre bout du lac. Il faisait frais et Anne-Marie, s'enroulant frileusement dans une vieille houppelande de laine, alla s'installer sous le pommier le plus reculé pour lire à son aise, loin de la voix stridente de madame Mercier. Elle évita soigneusement d'aller du côté du rocher tout le reste de la semaine. Il lui semblait qu'une présence maléfique hantait maintenant ce lieu. Une grande tristesse s'abattit sur elle sans qu'elle sache pourquoi. Elle ne parvint à l'oublier qu'en se replongeant avec passion dans l'histoire magnifique des guerres de Napoléon.

* * *

Trois jours plus tard, alors que juillet tirait à sa fin, Jacques fit irruption sur la terrasse, accompagné d'un ami qu'on ne lui connaissait pas encore. Le nouveau venu était un peu plus grand que Jacques et plus râblé. Son teint bronzé attestait qu'il passait sa vie au grand air. Une mèche brune lui retombait constamment sur les yeux et il la relevait d'un geste qui ressemblait à un défi.

Anne-Marie l'aima spontanément. Elle l'écoutait répondre à Jacques de sa voix un peu rauque tandis qu'il se balançait avec souplesse sur ses jambes musclées. Ils bourrèrent leurs poches de biscuits et partirent en courant vers le canot amarré sur la grève sans que le jeune étranger ait daigné tourner ses regards vers Anne-Ma-

rie qui revenait de la baignade, honteuse de son vieux maillot jaune.

Elle les regarda s'éloigner sur le lac en soupirant. Comme ces garçons faisaient peu attention à elle! Elle aurait voulu, par quelque action d'éclat, forcer leur admiration. Mais hélas! elle ne savait pas faire grand-chose! Elle sentait confusément que le copain de Jacques devait peu priser les joies de l'imagination. Elle se mit à haïr son insolence de jeune sauvage et sa détestable assurance masculine. Pourvu qu'elle ne le revoie jamais!

Mais, comme par exprès, il revint tous les jours. Jamais il ne semblait remarquer Anne-Marie. Jacques adorait Sylvain et passait ses journées entières avec lui. Sylvain, plus rude et plus audacieux, lui enseignait toutes sortes de trucs périlleux: il savait nager sous l'eau, aller chercher des cailloux brillants au fond du lac, sauter du plongeur en tournant deux fois sur lui-même. A la lutte, il avait toujours le dessus; dans les expéditions en forêt, il prenait les devants, car il connaissait la montagne dans ses moindres recoins. Au canotage, il était le plus rapide et son embarcation d'écorce volait sur la vague comme une flèche. Il devint bientôt le chef incontesté de la bande de garçons et les entraînait dans des escapades dont Jacques revenait les genoux déchirés et les vêtements en lambeaux. Madame Mercier pestait contre le malappris qui était en train de lui dégourdir son fils.

Le soir, comme auparavant, Jacques, d'une voix hale-tante, racontait sa journée à Anne-Marie. Il admirait tant Sylvain qu'il ne tarissait pas d'éloges sur lui: Sylvain avait fait ceci, Sylvain avait fait cela. Anne-Marie écoutait de toute son âme, les yeux écarquillés dans le noir. Comme elle enviait Jacques! Plus que jamais, elle

regrettait amèrement son sexe. Elle se mourait du désir de suivre son bien-aimé, comme elle le nommait tout bas, dans ses dangereuses randonnées. Elle lui aurait montré qu'elle aussi avait du courage. Les escalades ardues ne lui faisaient pas peur; au contraire, n'en déplaît à madame Mercier, elle se savait douée d'une jolie souplesse et pouvait courir comme une chèvre.

— Jacques, soufflait-elle, la voix suppliante, crois-tu que je pourrais vous accompagner?

— Oh! non, Sylvain déteste les filles! Il ne voudrait jamais!

Hélas! elle le savait bien! Sylvain ne s'intéressait aucunement à elle. Quand il venait chercher Jacques, il lui arrivait de la croiser et de lui demander, d'un ton bref:

— Jacques est-il là?

Elle voyait briller des pépites dans ses yeux bleus foncés et n'osait soutenir cet insolent regard. Elle s'éclipsait en murmurant d'une voix étouffée:

— Une minute, je vais l'appeler...

Pourtant, il s'attardait parfois chez les Mercier. Jacques et lui frabriquaient au couteau des sifflets et des cannes pour leurs excursions en montagne. Sylvain travaillait avec application; les parcelles de bois blanc volaient autour de lui dans le soleil, s'accrochant à sa mèche rebelle. Il secouait la tête et, pour Anne-Marie, il ressemblait à un jeune dieu coiffé d'éclairs.

Elle retenait alors au bord de ses lèvres les paroles tendres qui s'y pressaient. Un jour, elle se souvint, comme en une inspiration, que souvent les grandes personnes confiaient leurs secrets à un journal qu'elles tenaient quotidiennement. Même les petites filles, comme cette *Robina Starling* dont les malheurs l'avaient tant émue, faisaient de même. Elle résolut de les imiter. Elle alla

chercher un vieux cahier dans un sac d'école que sa mère l'avait obligée à emporter à la campagne. Elle le dissimula avec soin sous son oreiller. Le soir, à la lueur de la lampe du couloir, elle y raconta ses tourments et ses rêves. Elle enfouit entre les pages une feuille de jonc que Sylvain avait froissée dans ses doigts. Chaque jour, elle traçait quelques lignes, quelques mots tremblants qui narraient maladroitement ses rencontres avec Sylvain. Une fois, il lui avait parlé; défaillante, elle avait bredouillé quelque ineptie, puis s'était enfuie à la cuisine. Mais, dans le cahier, elle avait su inventer une réponse brillante, pleine d'esprit. Chaque fois qu'il paraissait auprès d'elle, elle perdait contenance. Pourtant, elle adorait se trouver dans la même pièce que lui et recherchait avidement sa présence. Mais s'il tournait la tête de son côté par hasard, elle s'empressait de regarder ailleurs et affectait de s'intéresser à autre chose.

Pourquoi, se disait-elle, ai-je le malheur de tant l'aimer? Je sais pourtant que les filles l'embêtent. S'il apprenait que je l'aime, il serait sûrement furieux. Mais il ne saura jamais rien. Puis, elle songeait, atterrée: il y a quelque chose en moi qui me pousse à l'aimer justement parce qu'il me fait souffrir. S'il était différent, l'aimerais-je autant?

* * *

Elle eut bientôt la confirmation claire de ce qu'elle pressentait confusément. Elle put constater, sans espoir d'être détrompée, que Sylvain haïssait les filles à un point tel qu'il ne pouvait souffrir le voisinage de l'une d'entre elles.

Comme Anne-Marie l'avait prévu, madame Mercier envoya les enfants, en âge de communier, se confesser au village, accompagnés de la bonne. C'était un jeudi soir tendre et chaleureux comme il s'en trouve souvent dans les Laurentides au début d'août. Anne-Marie, Jacques et la bonne partirent sur la route de terre qui serpentait le long du lac vers le petit village haut perché. Anne Marie, insouciant de la chaleur qui emplissait ses sandales, s'attardait à cueillir des fleurs sauvages le long du chemin.

— Allons, Anne-Marie, dépêchez-vous, criait la bonne, on vient d'entendre sonner le coup de huit heures à l'église.

Avec un soupir, Anne-Marie pressa le pas, s'arrachant à regret à la mélancolie du crépuscule qui mettait du mauve très doux dans le ciel. On fut bientôt en vue de la petite église, blottie au creux des montagnes.

Des jeunes gens sortaient du temple; par groupes, ils se dirigeaient vers un restaurant situé en contre-bas de la route. Des airs de jazz s'échappaient par les fenêtres illuminées en même temps qu'une odeur rance de pommes de terre frites envahissait le soir embaumé.

Dans l'église assombrie et silencieuse, il ne restait plus que cinq ou six personnes. Anne-Marie s'empressa de se diriger à tâtons vers le confessionnal de monsieur le curé. Elle n'avait pas besoin de réfléchir longuement pour savoir ce qu'elle allait dire. Jacques, de son côté, s'amusa à allumer des lampions de cire, sans payer le dix sous réglementaire.

Dans sa hâte, Anne-Marie n'avait pas fait attention à celui qui la précédait dans l'allée. Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'elle reconnut Sylvain! Celui-ci marchait, d'un pas décidé comme d'habitude vers le fond de l'église.

Il se rangea près du confessionnal et, hautain, les bras croisés, se perdit dans une réflexion impénétrable. Ses yeux sombres regardaient droit devant lui et il se tenait rigide comme une statue, les épaules rejetées en arrière et la tête haute.

Il ne vit pas Anne-Marie qui s'avançait à pas soudain timides, se demandant, dans son trouble, si elle oserait se placer près de lui. Comme lorsqu'on ne sait trop que faire, elle fut sur place avant d'avoir pu décider. Elle se fit toute petite et retint son souffle. Elle craignait qu'il n'entendit battre son cœur dans sa poitrine.

Mais la guigne la poursuivait. A un léger mouvement qu'elle fit, son chapelet lui glissa des mains et alla s'écraser sur les dalles sonores avec un bruit de perles qui s'égrènent.

Sylvain se tourna vers elle et la reconnut; aussitôt, il eut un frémissement des narines. Puis, les lèvres serrées, il abandonna sa place, traversa la nef et s'alla ranger de l'autre côté, près du confessionnal de monsieur le vicaire. Dans la pénombre, Anne-Marie ne pouvait distinguer ses traits, mais elle devina qu'il était en colère au claquement sec de ses talons sur la tuile. Tout à coup, elle comprit: il croyait qu'elle l'avait suivi! Lui qui détestait les filles devait se dire: voilà bien cette petite curieuse! Comme elles sont toutes pareilles!

Dans l'ombre protectrice, elle rougissait de honte comme si elle eût été vraiment coupable. Ce qu'il devait la haïr pour ne pouvoir ainsi supporter sa présence! Oubliant de préparer sa confession, elle se pénétra douloureusement de cette haine implacable qui lui mettait des couteaux dans le cœur. Elle avait le sentiment insolite qu'elle jouissait de son tourment. S'il avait été obséquieux avec elle, sans doute l'eût-elle moins admiré. Cette in-

vulnérabilité de pierre la fascinait; à ses yeux, cela n'était qu'une qualité de plus.

Absorbée dans ses pensées, elle sursauta quand sa voisine de droite la poussa du coude, lui indiquant le confessionnal vide. Elle s'y engouffra précipitamment et attendit, dans le noir, que le curé en eût fini avec la pénitente d'à côté.

Elle détestait ces moments pénibles où l'on s'apprête à raconter à un autre ses pensées et ses gestes les plus intimes. Elle avait beau se dire que monsieur le curé tenait la place du Christ, elle avait l'impression, quand il venait dîner à la maison, qu'il se souvenait de ses fautes et que son regard la sondait. Sans doute, se dit-elle, ne suis-je pas très pieuse. Autrement, je n'aurais pas ces pensées. Elle se gourmandait sévèrement et songeait que la religieuse du couvent qui l'avait accusée d'esprit... profane, un mot qu'elle ne comprenait pas bien, devait avoir raison. Malgré sa bonne volonté, elle ne parvenait pas à croire tout ce que le catéchisme enseignait au sujet des sacrements. Ainsi, elle ne pouvait admettre que Jésus fût vraiment dans l'hostie. Son bon sens s'insurgeait contre cette allégation incroyable. A sa première communion, trois ans plus tôt, ces doutes l'avaient bouleversée. Elle avait cru alors, avec désespoir, qu'elle était condamnée à embrasser le protestantisme. Elle se figurait qu'il n'existait que deux religions au monde: le catholicisme et le protestantisme. Quand on n'avait pas la foi, comme elle, il ne restait plus qu'à se faire protestant.

Le chapelain du couvent s'était alors employé à la détromper de son erreur et à l'instruire plus profondément des vérités religieuses. Anne-Marie, malgré les efforts louables du bon prêtre, l'embarrassait fort avec ses questions; ce n'était pas sa faute, elle ne pouvait venir à bout

de ses incertitudes. Finalement, elle avait pris le parti de les mettre de côté, sans essayer de les vaincre.

Le jour de sa première communion, elle avait été émue au chant majestueux des orgues, à l'odeur de l'encens qui bleussait la chapelle, aux sonorités immatérielles du traditionnel: *C'est le grand jour*. Elle avait tendu la langue comme les autres et était revenue à sa place, les yeux baissés sous son voile blanc. Elle s'était étonnée de ne pas se sentir transformée. Les pensées impies étaient revenues la troubler. Découragée et impuissante, elle avait balayé ses hésitations et avait suivi le reste de la famille tous les dimanches à l'église.

À ce point de ses réflexions, le volet s'ouvrit brusquement et elle reconnut l'odeur de tabac du vieux curé. Fixant l'ampoule électrique qui faisait briller doucement les cheveux blancs du saint homme, elle entreprit de raconter, d'une voix tremblante, son aventure avec Jacques sur le rocher fatal.

Le curé, qui en avait vu bien d'autres, crut cependant de son devoir d'interroger la fillette. Qu'avait-elle senti? Avait-elle consenti au péché? Anne-Marie bredouillait en fouillant ses souvenirs. Ce qu'elle avait senti? Tout d'abord un grand étonnement, car elle n'avait jamais si bien vu auparavant. Puis, lorsque sa main avait touché, elle avait été surprise de la texture de la peau. Elle n'avait pu s'empêcher d'admirer une chose aussi extraordinaire et de penser que les filles, elles...

— Tsst, tsst, fit monsieur le curé, ce n'est pas nécessaire d'entrer dans tous ces détails. Avez-vous la résolution de ne pas recommencer?

— Oh! oui, j'ai eu si peur que maman ne nous surprenne et que le diable ne m'apparaisse!

— Mais voyons, mon enfant, le diable ne se dérange pas pour si peu... hum, hum, je veux dire qu'il ménage ses apparitions aux très grands pécheurs seulement. Al-lons, faites un bon acte de contrition.

Anne-Marie sortit allégée du confessionnal. Sylvain était disparu. Jacques avait la permission de rester au vil-lage jusqu'à dix heures. Elle reprit la route poudreuse, toujours accompagnée de la bonne qui fredonnait une chanson d'amour, comme si la confession l'eût rendue sentimentale. La lune se levait et on voyait briller son reflet sur le lac qui roulait des vagues d'encre. L'air était rempli des bonnes odeurs du sapin et des champs chauffés par le soleil de la journée, champs auxquels la rosée du soir faisait rendre toutes leurs effluves. Une brise lé-gère soulevait les cheveux d'Anne-Marie et lui apportait ie parfum rêche du sous-bois. Elle soupirait, songeant à Sylvain. Puis, tout à coup, elle eut une révélation: Syl-vain était un garçon, bâti comme Jacques! Elle n'y avait pas vraiment pensé avant ce soir. Mais elle n'était plus la même depuis son aventure avec Jacques; auparavant elle n'était qu'une petite fille ignorante, insoucieuse de ce qui distinguait les garçons des filles; maintenant elle était devenue une femme, consciente que l'humanité se séparait en deux: il y avait ceux qui étaient faits comme Jacques et Sylvain et ceux qui étaient faits comme elle. Bien sûr, elle l'avait su autrefois; mais elle n'en avait eu qu'un sentiment vague, comme d'une chose qui im-porte peu. Tout cela était bien changé dorénavant; et quand Sylvain était apparu dans sa vie, elle l'avait spon-tanément classé dans ce sexe privilégié qui n'était pas le sien. Impossible maintenant d'ignorer la différence; elle l'avait, pour ainsi dire, touchée du doigt.

Hélas! celui qui représentait à ses yeux la première incarnation de la virilité ne se souciait pas d'elle! Au fond, elle n'en était pas surprise; le contraire l'eût étonnée. Quelque voix inconnue lui chuchotait que c'était là sa destinée: aimer sans être aimée. Elle goûtait une âcre joie à se répéter ces mots. Tout de même, son cœur se serrait.

C'est d'un pas lourd qu'elle gravit l'escalier qui menait à sa chambre. Elle se déshabilla dans le noir pour ne pas éveiller ses petites sœurs. Puis, elle retira le cahier de sous son oreiller et, à tâtons, raconta la dernière cruauté de Sylvain. Se pouvait-il qu'un jour, tout cela change? Quand on avait connu toutes les amertumes, est-ce que l'on ne méritait pas une récompense? Elle en demandait si peu: un seul sourire. Elle s'endormit sur cet espoir chétif.

On était à la fin d'août. L'été tirait à sa fin et la mélancolie dolente des choses qui s'achèvent s'emparait d'Anne-Marie. Un après-midi, tous les enfants du voisinage furent invités à goûter chez les cousines des Mercier. Après une baignade animée, garçons et filles s'assirent en rond autour des sandwiches et des gâteaux. Les derniers rayons d'un soleil pâle glissaient entre les branches et quelques feuilles, prématurément, jaunies, se détachaient silencieusement des arbres. Les garçons taquinaient les filles et les rires s'égrenaient dans l'air calme de cette fin de journée.

Anne-Marie s'était assise entre ses deux cousines, le plus loin possible du groupe bruyant des garçons. Quand les eaux gazeuses furent distribuées, une sorte d'accalmie se fit dans les conversations, jusqu'ici fort enjouées. Chacun ressentait, à sa façon, la tristesse légère de cette fin de saison. Quelques-uns parlaient de l'école qui

allait bientôt recommencer. D'autres faisaient déjà des projets pour l'été prochain. Anne-Marie profitait de ce que ses deux cousines étaient occupées à servir pour regarder Sylvain dont elle voyait le profil dur se découper comme une masque sur un fond de feuillage. Celui-ci, la mine altière comme à son habitude, feuilletait un journal illustré. La fillette était absorbée dans sa contemplation lorsqu'elle entendit la grande Raymonde, sa cousine, qui était un peu idiote et dont tout le monde se moquait, s'esclaffer d'une voix goguenarde :

— Toi, Sylvain, tu fais mieux de revenir l'été prochain; autrement, Anne-Marie va pleurer! Elle est amoureuse de toi, tu sais, je l'ai lu dans son journal!

Anne-Marie resta pétrifiée de stupeur; l'horreur de ce qui lui arrivait la cloua sur place. Incapable de proférer un son, de se défendre, elle demeura paralysée, le regard stupidement fixé sur Sylvain.

Comme en un rêve, elle le vit se lever d'un bond; ses yeux sauvages la perçaient de leurs flèches. Il se dirigea vers elle; sans un mot, il la souleva brusquement de terre et, tandis que le ciel s'effondrait, elle sentit sur sa joue le fer rouge d'un soufflet brutal.

Les éclats de rire fusèrent de toutes parts. Muette de honte, Anne-Marie s'enfuit au milieu des quolibets. Des larmes de rage roulaient sur ses joues en feu.

Elle prit aveuglément le chemin du bord du lac. Une fois seule, elle hoqueta de douleur. Elle se mit à courir comme une folle sur la pointe des rochers glissants qui s'enfonçaient, sous elle, dans l'eau noire. Ce chemin était dangereux; vingt fois elle l'avait parcouru d'un pied léger. Mais, ce jour-là, elle butait à chaque pas. Elle aurait voulu tomber et s'engouffrer dans l'abîme.

Elle ne sut jamais comment elle parvint de l'autre côté. Elle déboucha soudain sur la plage sablonneuse où sa grande sœur lisait paresseusement un roman. Sans parler, Anne-Marie s'enfuit vers la maison. Dans sa chambre, le cahier violé gisait sur le parquet à côté de son lit. Elle s'abattit dessus et le mit en pièces; puis, se jetant sur son oreiller, elle se laissa aller à son désespoir. Hélas! elle le savait bien: cette fois-ci, aucune *Epopée Impériale* ne saurait la guérir de sa première déception d'amour!

Faint, illegible text at the top of the page, possibly bleed-through from the reverse side.

ALICE POZNANSKA

LES SOLITUDES
HUMAINES

Nowelles

ALICE POZNANSKA-PARIZEAU a terminé ses études à Paris (Faculté de Droit, Ecole des Sciences Politiques, Ecole des Langues Orientales). Ecrivain, elle a écrit des articles, des reportages et des nouvelles pour plusieurs revues et journaux canadiens, ainsi que des textes pour la télévision. Un livre en préparation.

TROP TARD

Personne ne voulait de Marie; obèse, édentée et affligée déjà de deux marmots. Shang en a bien voulu. Ce fut la noce, bien triste en réalité, mais noce quand même. Puis une chambre sordide louée à la semaine et neuf mois plus tard, Mayling. La nouvelle venue. Légitime celle-là.

Depuis sa plus tendre enfance, Mayling avait reçu des taloches, des coups parfois, et toujours du pain sec. Blanc, mais sec. Papa ne venait pas souvent à la maison; c'était un délicat et il n'aimait pas le bruit. Maman, par contre, était toujours fatiguée, toujours couchée, toujours souffrante. A six ans, Mayling se chargeait de la lessive, et à dix ans elle se retrouva seule. Maman était partie et papa n'était pas encore rentré. Des hommes arrivèrent et l'amènèrent dans une maison vieillotte et très propre. Il y avait des sœurs et des enfants. Les sœurs étaient bonnes et racontaient de belles histoires que Mayling malheureusement ne comprenait pas très bien et les enfants lui couraient après pour mieux lui dire qu'elle n'était pas comme tout le monde.

Un jour, ayant volé cinq sous, Mayling décida d'acheter des bonbons et de se promener un peu loin des méchantes filles qui tiraient ses cheveux trop noirs. L'épicier du coin signala ce méfait à la Supérieure. On lui posa des

questions. Que dire, que faire? La vérité lui sembla trop simple et elle murmura entre deux sanglots qu'elle voulait retourner chez sa mère. Après tout, avec la grosse femme qui l'avait mise au monde, on n'était pas obligée d'aller à l'école et on pouvait rester au lit toute la journée. Du coup elle oubliait même les lessives.

Mais les choses se gâtèrent quand Mayling se retrouva en face de madame mère. Tant que la religieuse était là, l'obèse, les larmes aux yeux, main sur le cœur, parlait de la pauvreté, de l'abandon et des allocations familiales, mais une fois la religieuse partie, le ton changea. Des coups, des cris; Mayling eut juste le temps d'ouvrir la porte.

Il était dix heures du soir et la nuit s'annonçait froide. Dans la rue, il y avait toujours des gens charitables et surtout dans ce quartier là il y en avait beaucoup.

Marcel avait vingt ans et vivait en meublé. A la lumière du réverbère Mayling paraissait plus âgée. Il l'amena. Le garçon sentait mauvais et ne parlait pas beaucoup. La chambre était sale et Mayling se sentit tout de suite en confiance. Ça ressemblait à l'endroit où elle avait vécu avec ses parents. Bref la vie continua. Marcel lui donnait parfois quelques dollars, parfois il oubliait. Comme elle passait, de toute façon, son temps au lit, elle n'avait pas besoin d'argent. Il rentrait tard. On allait manger quelque chose dans le petit restaurant, toujours le même, et on revenait à la maison.

Un jour tout commença à danser; les murs, les meubles et même Marcel. Mayling, fragile, tendue et vacillante, marchait sur le pont d'un bateau. Le petite fille se réveilla en elle. Des poupées, voilà ce qu'elle demandait, mais il était trop tard. Rentrée par hasard dans le monde des adultes, Mayling ne pouvait plus fuir, mais son grand

ami de vingt ans n'hésita pas. Ça devenait trop grave à la fin. La plaisanterie avait assez duré. C'était bien drôle de faire comme les copains plus âgés, mais se retrouver avec une fille de quinze ans sur les bras, qui attend un bébé, c'est une toute autre affaire.

La logeuse appela la police.

Mayling découvrit le monde des hommes en uniforme, des femmes aimables et lointaines, comme si elles venaient d'une autre planète, et la chaîne interminable des questions. — « Où habite ta mère? Qui est le père de ton enfant? Où habite ton père? » — Cette fois Mayling était prudente. Retourner chez sa mère, pas question, son père encore moins, et en ce qui concernait Marcel... Elle avait peur d'avouer son nom et d'ailleurs elle ne savait rien de précis à son sujet. Vraiment elle n'avait pas la moindre idée de quoi il vivait. On l'envoya enfin dans une petite maison, moderne et coquette, où une jeune femme l'accueillit avec un bon sourire.

Mayling travaillait. Il fallait laver, nettoyer, s'occuper d'une petite fille et supporter les journées longues et grises. La dame lui parlait de l'amour, du Bon Dieu, de l'avenir... Mayling l'écoutait patiemment, tranquillement, et s'ennuyait à mourir. Parfois, le soir, on l'autorisait à regarder la télévision; elle riait quand les images passaient devant ses yeux. Puis un dimanche Mayling eut mal, très mal.

L'hôpital, les lits blancs et une dame aimable qui lui expliqua que l'enfant, son enfant à elle, avait droit à la sécurité, à une famille et à un foyer. Mayling ne comprenait pas grand chose à tout ça, mais se souvenait fort bien qu'un enfant ça pleure, ça crie et c'est fatiguant pour tout le monde. Des papiers à signer; pourquoi pas! Une signa-

ture, deux signatures et Mayling mince et légère put reprendre un autre travail.

Désormais, on lui donnait plus d'argent et elle s'achetait beaucoup de chips, de Coca-cola, et puis finalement une robe. Vêtue de cette robe neuve, le samedi soir, dans la rue, elle rencontra un garçon gentil, très gentil, qui l'amena. Il s'appelait Joseph et avait une étrange maladie. Tout à coup il se mettait à trembler, tombait n'importe où, se roulait par terre et ses lèvres se couvraient de mousse blanchâtre. Mayling avait peur parfois, mais comme elle ne savait pas très bien où aller, cachée dans un coin, elle attendait, semblable à une petite souris, que la crise passe.

L'enfant de Joseph, un gros garçon, naquit sans histoire. Plus de dames, plus de sourires... Mayling suivit les conseils d'une amie, rencontrée par hasard. Elle déclara avoir vingt et un ans, inventa le nom du mari, donna une fausse adresse et s'empressa de disparaître de l'hôpital le surlendemain. Seulement quelque chose n'allait plus. Mayling criait, fuyait à travers la ville, se débattait dans des cauchemars sans fin et une nuit on la ramassa dans l'escalier d'une maison, blessée et incapable de comprendre les mots, les gestes et même l'expression, habituelle pourtant, de la rue grise. Soignée à dix-sept ans, pour des graves troubles nerveux, Mayling tremblait de la tête aux pieds sous l'effet des électro-chocs. Un mois, deux mois, cinq mois... Finie... Mademoiselle Shang était munie désormais d'un bien immense; l'oubli. Elle ne se souvenait plus de rien, mais continuait à s'ennuyer. C'était d'ailleurs tout ce qu'elle était capable de ressentir: l'ennui... Un vide était en elle, un vide complet, absolu, qu'on ne pouvait combler sans comprendre son origine. Et qui au-

rait pu comprendre une chose aussi simple et aussi compliquée à la fois, que l'âme d'une Mayling Shang.

Une fois pourtant quelqu'un y consacra beaucoup de son temps. Elle s'appelait Monique Hébrart, voulait faire du bien, venait d'une bonne famille bourgeoise, croyait en Dieu et s'occupait de jeunes filles perdues. Monique Hébrart rencontra à vingt-trois ans une Mayling de dix-huit, qui au fond était plus vieille qu'elle de toute une éternité. Et la cure commença. Monique venait tous les jours voir Mayling et se donnait un mal fou pour sauver ce qu'il était encore possible de sauver. Monique souriait, Monique apportait des bonbons, des chocolats, des livres, et expliquait. Expliquait la vie. Mayling écoutait, mais entendait-elle? Mademoiselle Hébrart ne voulait pas admettre que Mayling pouvait ne pas entendre, elle luttait contre le vide d'une autre. Pour mieux sentir, pour mieux pénétrer, elle alla voir les parents. La vieille femme obèse pleura en criant qu'elle avait tout sacrifié à sa fille ingrate, et le petit homme garda le silence au cours de l'entretien. Il promit de voir sa fille et ne le fit jamais.

Monique avait l'impression que le monde entier pesait sur ses épaules. Elle se sentait responsable de Mayling, de sa jeune vie, de ses yeux tristes, de son passé et de son avenir. — La clef de l'énigme Mayling où est-elle? — Se demandait Monique. Elle discuta avec les psychiatres. — Docteur expliquez-moi, je ne comprends rien, elle est pourtant jeune, si jeune! — « Je suis absolument sûr que Mayling Shang n'est pas une malade mentale ». — Alors elle est comme vous et moi, bien portante et possède la pleine capacité de ses facultés? — « Oh non, je ne voulais pas dire ça, vous comprenez... »

Monique ne comprenait pas. Puis, un jour Mayling disparut. Il s'appelait Adolphe, le cycle recommençait.

Monique Hébrart ressentit le goût amer d'une défaite imméritée. Mayling, elle, retrouva les chambres sales, les journées grises et le calme indolent des draps qu'on ne change jamais.

* * *

Un minois ravissant, des yeux en amende, et pourtant l'ensemble n'est pas beau. Les traits sont flous, comme inachevés. Mayling le réalise-t-elle? Elle se regarde calmement dans son miroir et, un bâton de rouge solidement planté entre les doigts, elle imite avec application la ligne de Marilyn Monroe. Soudain la courbe, parfaitement dessinée, de la lèvre supérieure défigure son visage qui devient vulgaire. Mayling est contente. Qu'est-ce que la beauté, sinon ressembler à Marilyn? Mayling rêve; soleil sur le toit, dix sous cachés dans la poche; l'épicerie du coin. Mayling sent le goût monter dans sa bouche, des bulles d'air picotent les narines; c'est délicieux! Vite la rue étroite, triste, — le paradis. Dans la rue l'imprévue est au rendez-vous et il n'y a que l'imprévu qui compte. Le sifflement admiratif d'un gars, la couverture d'une revue aperçue au passage, le frôlement d'une veste d'homme... Mayling sourit...

LES INCOMPRIS

Marjorie mord les lèvres pour s'empêcher de pleurer. Il est dix heures. Elle promène son regard sur les meubles qui remplissent le salon. Jean a toujours détesté ce décor, le jugeant trop moderne. — Quel plaisir peut-il trouver à s'entourer d'objets que les autres ont déjà utilisés et à se contenter d'un petit tapis, sous prétexte qu'il est persan, au lieu d'avoir un mur-à-mur comme tout le monde. Marjorie ne comprend pas ce goût étrange et elle a renoncé depuis longtemps à discuter la chose avec son mari.

La sonnerie du téléphone retentit. — « Comment, tu es seule? C'est vrai, Jean travaille beaucoup, mais quand même un samedi soir... Je suppose qu'il a de bonnes raisons pour ne pas rentrer plus tôt... Comment peux-tu vivre comme ça enfermée dans ta maison? — Non, je ne critique pas, après tout, chacun s'organise comme bon lui semble. Repose-toi bien et à bientôt ». Marjorie raccroche en pensant qu'elle vient de fournir à sa mère un nouveau sujet de conversation; le martyr de sa fille...

La clef tourne dans la serrure. C'est Jean. Il est enfin là. — Non, il n'a pas faim, il a mangé. Les pas s'éloignent déjà dans l'escalier. Marjorie éclate en sanglots. Alors

il se fâche. Elle essaie de se calmer. Il est rentré, c'est l'essentiel, l'attente solitaire est finie.

* * *

Jean cherche en vain le sommeil. A côté, Marjorie respire doucement. Il regarde avec haine le visage charmant et se sent soudain prisonnier de cette douceur naïve. — « Bon Dieu, pourquoi l'ai-je épousée! » — Il était jeune et elle très jolie. Pendant des mois, il vécut sous l'empire d'un seul désir: l'avoir enfin bien à lui. Après ce fut tout de suite le gouffre de solitude. L'impression pénible qu'il éprouvait quand sa femme parlait inlassablement: — « Mais oui, ma chère, j'ai trouvé à Paris des tableaux magnifiques, de quoi couvrir exactement le mur au-dessus de ma cheminée. Tu peux même les choisir sur mesure, comme ça aucun danger de se tromper ». Au début, leurs apparitions mondaines se terminaient par des scènes, puis il cessa tout simplement d'entendre. C'était facile, il suffisait de s'habituer.

Jean crispe les poings. — Dix ans d'efforts pour tout avaler et maintenant soudain Isabelle. Quelqu'un avec qui on peut parler vraiment. Une femme d'esprit, capable de réparties brillantes, qui lit, qui pense, qui sait raconter et qui sait se taire, pour mieux écouter. De longues conversations sur Matisse, Sartre, Cocteau et bien d'autres.

— Et tout de suite un réflexe familial et combien désagréable. — « Si quelqu'un les rencontrait par hasard? Les gens sont si méchants! » — Il prend soudain une décision. Marjorie fera la connaissance d'Isabelle. Ce sera plus prudent et plus honnête aussi. Après tout, c'est la mère de mes enfants, je lui dois bien ça pense l'homme.

Dehors, le jour se lève et la brume du matin baigne déjà les clochers des églises.

* * *

Les doigts de Marjorie se tordent inconsciemment sur ses genoux. L'idée qu'un hurlement d'enfant puisse interrompre la conversation la terrifie. Isabelle Lagigne croise les jambes, parfaitement maîtresse d'elle-même.

— « Une autre tasse de café? » — « Avec plaisir ».
— « Non, je vous remercie, ni sucre, ni crème ».

— Encore une chose qu'ils ont en commun, — pense Marjorie en s'efforçant de suivre la conversation animée, mais parfaitement étanche pour elle.

« Vous souvenez-vous de Renandier? — Quel professeur! Quand je revois ces temps-là et que je me rappelle les longues discussions sur les bancs du Luxembourg, je me sens redevenir l'être que je fus autrefois. Après l'université tout change. Mon maître de conférence disait: « Dépêchez-vous d'être intelligente, à trente ans tout le monde l'est ».

« Ici on est vraiment loin de tout. J'ai parfois l'impression que je suis une exilée dans mon propre pays ». — Jean hoche la tête en souriant et s'empresse de renchérir.
— « Le Quartier Latin, c'est du passé, mais il nous reste toujours la place de la Concorde, les Champs-Élysées et les terrasses. Je ne comprendrai jamais ce goût qu'ont nos compatriotes pour les sales petits restaurants, où l'odeur de hot dog et des pommes frites, lève le cœur. Et cette musique barbare qu'on entend partout, veux, veux pas. A Paris, tout est beau, tout porte à réfléchir, à penser... La foule a un autre regard, un éclair d'intelligence dans les yeux. Ce n'est pas le troupeau qui rumine du Broadway.

Vaut mieux ne pas parler, bien entendu, de nos propres mâcheurs de gomme qui hantent la rue Sainte-Catherine ».

Marjorie n'en peut plus. — Pourquoi regarde-t-il comme ça cette jeune femme? Et puis leurs souvenirs ne la concernent en rien, ils n'essaient même pas d'être polis. D'un commun accord, ils ont réussi à l'exclure complètement de la conversation. D'une voix qu'elle n'arrive pas à reconnaître, Marjorie dit:

— « Il y a dix ans, Jean, que tu n'es pas retourné en France, il paraît que ça a beaucoup changé. Pour ma part, j'ai trouvé à l'époque les rues bien mal éclairées et les restaurants terriblement chers. Il est vrai que nous ne sommes pas restés longtemps. Tu étais pressé de retrouver ton bureau et tes affaires ».

Un lourd silence s'étale dans la pièce et soudain un cri strident. Selon son habitude, Henri s'est réveillé. Marjorie se précipite. En haut de l'escalier, elle entend encore Isabelle: « Non, je vous en prie, ne m'accompagnez pas, on a peut-être besoin de vous. Je serais désolée de vous empêcher de remplir votre rôle de père... » Le reste se perd dans les profondeurs du hall.

Jean monte et saisit le bras de sa femme. — « Tu n'as pas honte? » siffle sa voix. « Qu'elle aille vivre à Paris si ça lui plaît tant, personne ne la retient ici, personne, halète Marjorie. Ose me dire le contraire! » L'homme n'ose pas. Une fois l'enfant calmé il devient gentil et essaie d'expliquer à sa femme, qui sanglote, ce qui ne s'explique pas. Il s'aperçoit à l'occasion qu'il aimerait bien jouer au Pygmalion, mais il faudrait encore en avoir le temps.

Je me crève assez au bureau, sans avoir à me transformer encore, le soir, en gouvernante, pense Jean, et puis, de toute façon, quand on est mère, on n'a plus le

droit d'être autre chose. De soustraire la moindre parcelle de son temps aux enfants qui la réclament.

* * *

La foule animée évolue lentement. C'est l'entracte. Les femmes ne sont pas aussi élégantes qu'on le dit, mais au moins elles ont le goût de bien choisir leur parfum, observe Jean Gratineau. « Tu as l'air de chercher quelqu'un », dit Isabelle. Il se rend compte tout à coup qu'elle a raison; c'est vrai qu'il cherche, instinctivement, une connaissance, un visage ami. Quelqu'un qui dirait: « Bonjour Jean, comment vas-tu? » et qui penserait « voilà Jean Gratineau, fils de l'industriel Gratineau, de Montréal et petit-fils de l'entrepreneur du même nom ». Isabelle insiste: « Qu'as-tu, je te trouve drôle! » — « Je t'admire, très chère! » — « Voyons », minaude la femme, et jouant son rôle de coquette cérébrale, elle change tout de suite de sujet. « Pas mal cette pièce, tu ne trouves pas? » — Comme il ne dit toujours rien, Isabelle enchaîne vite pour meubler le silence qui lui pèse: — « Où irons-nous souper après le théâtre? »

— Jean pense qu'il faudra encore affronter une nuit trop courte. Il en a assez. Assez d'humiliations, de ne pas être à la page. Assez d'admirer, de regarder, de faire exactement ce qu'il faut pour ne pas décevoir. Assez d'être l'étranger dont l'accent suscite des commentaires. Assez d'être un touriste de plus à qui on ne reconnaît des droits que dans la mesure où il est prêt à payer l'addition.

« Isabelle, je viens de prendre une décision. Je rentre cette nuit à Montréal, je suis fatigué ». — « De moi? » — « De tout! N'essaie pas de comprendre, tu n'en es pas capable ». — « Ah, je vois ce que c'est, monsieur désire

retrouver sa ménagère et la marmaille qui hurle ». — L'ironie ne le touche pas, mais il sent le besoin de venger l'autre. La mère de ses fils.

— « Voyons, Isabelle, tu resteras à Paris, tu t'amuseras et puis un jour tu reviendras sagement au pays pour épouser un bon Canadien avec lequel tu auras beaucoup d'enfants. Permets-moi de te dire, mon petit, que tu n'es pas en réalité aussi différente, aussi particulière, que tu l'imagines. Un peu plus brillante et beaucoup plus oisive, c'est tout ». — Sous le fard, le joli visage se crispe. La bouche en cœur s'ouvre, se referme et s'ouvre encore.

Jean effleure du bout des lèvres la main longue et soignée. — « Adieu Isabelle. — Non, ne m'accompagne pas, je serais désolé de te faire rater le troisième acte ». — Elle s'arrête sidérée. — A quoi bon lui montrer que ça me fait quand même quelque chose de partir — pense Jean. Elle oubliera, de toute façon, très vite. Inutile de se faire des illusions.

C'est seulement à Orly qu'il s'aperçoit ne pas avoir acheté de cadeaux. — Tant pis. De toute façon, il n'aura jamais les mêmes goûts que Marjorie. Un chèque, voilà ce qu'il y a de plus simple. Je mettrai un gros montant pour qu'elle puisse s'acheter beaucoup de ces horreurs qu'elle aime tant.

Dans le petit hublot, les lumières de Paris commencent déjà à s'estomper.

* * *

Marjorie prend le journal sur la table. « Vente de saison... Un désastre a eu lieu dans la ville de Restigouche, où l'incendie dû à une négligence criminelle a causé... » — Jean aurait dit que « causer » devrait être remplacé

par « provoquer ». — Les titres dansent devant ses yeux que la lecture fatigue bien plus que de longues heures passées devant une machine à coudre. Manque d'habitude? D'intérêt? Difficile à dire.

Quelqu'un marche en bas. Marjorie distingue mal la silhouette qui se profile dans l'ombre du corridor. Puis l'homme entre dans le cercle de la lumière. — C'est Jean, il est enfin là.

« J'ai pu me libérer plus vite que je ne pensais et j'ai décidé de te faire une surprise. Tu m'a beaucoup manqué, tu sais ». — Jean s'écoute parler; c'est une bonne action qu'il vient de faire puisque le visage de Marjorie s'éclaire d'un sourire timide. D'ailleurs il est vrai que c'est agréable de retrouver sa maison, ses amis, son auto, ses enfants et sa femme. De réintégrer, en quelque sorte, la peau de son personnage. De redevenir l'industriel connu, admiré pour sa culture, son accent « très parisien » et ses manières. Il fait bon de vivre, après tout, dans cette pièce où chaque chose a sa place de sorte qu'il suffit de tendre la main pour la retrouver.

Demain matin, il se replongera dans l'atmosphère de son bureau. Il reverra son personnel, plein d'égards, ses vieux employés respectueux et ses lourds classeurs remplis de dossiers. Dans les couloirs on murmurerà: « voici le patron, il est de retour » — et il passera indifférent et préoccupé, selon son habitude, faisant semblant de ne rien entendre.

Jean Gratineau soupire d'aise, tandis que Marjorie se demande s'il ne serait pas préférable de déballer tout de suite les valises. Dans la journée, c'est bien difficile, à cause des enfants

Elle est heureuse. Son mari est revenu et Marjorie retrouve avec plaisir la terre ferme et stable de ses habitudes.

NEZ ROUGE

Il était cinq heures de l'après-midi. Le soleil se couchait en taches rousses sur l'herbe du vieux square. Les dernières traces de neige fondaient sous son sourire chaud et la paix baignait le monde. Sur le banc, un homme dormait. Des vêtements sales et déchirés enveloppaient son corps gonflé exagérément par la mauvaise graisse des sans-logis. En somme la nature s'était débrouillée pour lui donner l'apparence d'un banquier sous les vêtements d'un clochard. Car s'en était un, de cette espèce d'hommes tristes qui ont froid, qui ont faim, qui boivent et qui hantent en hiver le refuge de l'Armée de Salut.

Le soleil se coucha tout à fait et l'ombre bleue du soir jeta son souffle sur le visage jaune du dormeur. Il se réveilla, regarda autour de lui et, avec regret, revêtit à nouveau la vie quotidienne, la vie qui lui pesait comme une malédiction. Il trouva dans sa poche un vieux mégot et l'alluma. Les voitures passaient un peu plus loin dans la rue et dans le square désert, le clochard se mit à rêver. Car au fond que pouvait-il faire d'autre? Après tout un rêve, c'est bien bon marché, ça ne coûte même rien du tout. Absolument rien. C'est bien agréable aussi, presque autant que le sommeil. On plonge là dedans comme dans

un gouffre, on oublie qu'on existe, on se débarrasse de ce qui nous embête.

Il se rappela soudain qu'il avait eu autrefois un nom, Maximilien. Depuis longtemps personne ne l'appelait plus comme cela. Il est devenu « Nez Rouge », car à force de boire, c'était l'unique chose qu'il lui restât de particulier. On le désigna donc d'après le signe le plus distinctif de sa personne parce qu'il était encore utile de l'appeler d'une manière quelconque pour pouvoir lui crier à toute force qu'il ferait mieux de partir, ou pour lui demander des sous. Car au fond que pouvait-on exiger d'autre du vieux Max? Il n'avait plus rien à donner.

Le clochard pensa à ce temps étrange, où lui, vieille loque inutile représentait quelque chose. Un nom d'homme et même bien plus que cela, un compte en banque, une situation, comme on dit, dans le monde. Oui, il avait tout cela et même une femme bien à lui. A ce souvenir, le vieux Max se sourit à lui-même. Elle était si jolie! Il l'avait ramassé dans un cabaret de San Francisco. Elle avait ce je ne sais quoi de touchant qui le conquit tout de suite, si bien qu'il l'épousa. Italienne, elle lui parlait parfois dans une langue chantante et incompréhensible ce qui lui donnait envie de faire des longs voyages.

Le vieux Max n'avait pas d'instruction, juste les six classes. Très vite il avait été obligé de gagner sa croûte. Livreur, garçon boucher, vendeur, commis de bureau, Max en avait vu de toutes les couleurs. Et puis un jour subitement, il devint propriétaire d'une petite épicerie. Il travailla, il spécula aussi, il vola un peu. Le magasin prospérait. Puis ce fut l'usine, petite bien sûr, mais qui marcha fort bien, puis un garage, puis des actions, encore des actions, beaucoup d'actions. La grande vie, la belle même. Une maison, une voiture. Max revoyait la Cadillac, et sa

femme, toute menue, dans son manteau de fourrure, assise à côté de lui sur le siège. C'était inespéré tout ça! Mais au fur et à mesure que Max devenait de plus en plus riche il commençait à avoir une foule de copains. Et les copains, n'est-ce pas, ça vous aime généralement beaucoup et par contre coup votre femme aussi.

Ils l'aimèrent si fort et si bien, la jolie femme de Max, qu'un jour il la trouva pas tout à fait seule dans leur appartement, dans une situation qui ne laissait pas beaucoup de place à des doutes. Et comme Max était plutôt du genre des spontanés, il cogna. Il cogna même si fort, que le type mourut sur place. Max fut arrêté et comme cette bonne Amérique n'est pas foutue de comprendre que le crime passionnel ça existe, on le condamna aux travaux forcés.

Dix ans de cette vie-là, ça vous démolit un homme. C'est ce qui arriva et quand on déclara à Max, qu'il pouvait enfin revenir au civil, enlever son costume de cirque, et reconquérir ce qu'on appelle généralement la liberté de vivre, il se retrouva tout seul dans la rue. Vieux, pauvre et démuné de tout. Son nom! Il valait mieux ne pas l'utiliser, car comme tous les maris trompés n'ont pas la bonne habitude de tuer les amants de leurs femmes, l'affaire de Max avait fait pas mal de bruit. Après s'être servi, à quelques reprises, de sa vraie identité pour chercher un emploi, il s'aperçut qu'il fallait disparaître, devenir un autre.

Ce n'était pas facile. Un homme qui a fréquenté les prisons a toujours des anges gardiens. Des anges qui s'appellent, société de réhabilitation, ou de réadaptation, et qui s'occupent de lui. Max n'y coupa pas. C'était de petites visites, dans des salles spacieuses, au cours desquelles le vieux Max se sentait tout bête sur un plancher

bien ciré, devant une dame grisonnante, qui l'interrogeait doucement sur ce qu'il voulait faire dans la vie. Une bonne dame, qui n'oubliait pas de laisser la porte ouverte, pour qu'on l'entende bien dans la chambre à côté. Que voulez-vous, avec un ancien condamné on ne peut jamais savoir...

Et puis un jour Max en eut assez. Assez de la bonne dame bien coiffée, bien corsetée dans sa respectabilité bourgeoise. Un corset qui étouffe tout ce qui n'est pas raisonnable, tout ce qui n'est pas bien pensant. Il était pris, en même temps, d'une irrésistible envie de corriger la gentille madame et comme il n'avait plus rien à perdre Max ne se gêna pas. C'était drôle d'entendre hurler la bonne femme, dont le dentier glissa soudain sur le bureau avec un bruit sec.

Max ne s'est jamais autant amusé que ce jour-là, moyennant quoi, on l'expédia d'urgence dans un hôpital; pavillon pour les invités de marque, les nerveux, les hyper-nerveux, ceux qu'on nomme également, les fous! Max y resta un an et apprit une chose essentielle qui devait lui servir par la suite. A savoir, que l'alcool c'est une bien bonne chose, même quand c'est un alcool infecte qu'on vole la nuit dans la pharmacie du service. Quand il sortit de la vénérable enceinte, il ne se formalisa plus, ne s'embarrassa plus de visites à la société de réhabilitation et autres institutions du genre. Il buvait désormais toute la journée assis sur le banc d'un square, ou d'un parc. C'était agréable en été. L'ennui c'est qu'il était difficile de trouver ce sacré alcool. Mais Max se débrouillait pas mal du tout. Parfois il mendiait, parfois il menaçait une jolie donzelle, dans une ruelle, moyennant quoi il obtenait quelques sous par ci par là. En somme il vivait dans un rêve, que l'alcool lui procurait à profusion.

Il faisait déjà tout à fait noir. Max se leva lentement de son banc. Il frissonna en pensant que la vie ne valait pas grand'chose quand on n'a pas mangé depuis plus de deux jours et pas bu, ce qui est bien pire encore. Max eut soudain envie d'avoir chaud. Une envie pressante, une envie qui le prit à la gorge et ne le lâchait plus. Il fallait à tout prix, à sa vieille carcasse un peu de chaleur. Mais où la trouver? — Dans un restaurant... Il n'avait pas un sou, et d'ailleurs sa figure lui valait le plaisir de voir ces établissements respectables, se fermer automatiquement devant son nez rouge. Tout à coup il vit, devant lui, des portes ouvertes.

Des portes d'une grande bâtisse dont la façade était ornée de deux colonnes. Les colonnes étaient même fort belles et plurent énormément à Max. Il rentra. Dans le hall, il n'y avait personne. Il monta l'escalier, en évitant de toucher à la rampe pour ne pas la salir. Inutile de faire des dégâts pour rien.

Il trouva au premier étage un cabinet de toilette. Il faisait bon. Max resta un instant indécis. Il avait peur de voir quelqu'un arriver, puis s'étendit confortablement sur le carrelage blanc, tout propre, et s'endormit. La grande horloge d'en bas sonnait lentement les heures, la nuit clémente coulait doucement derrière les vitres. Max dormait. Il rêvait même, en s'offrant ainsi le grand luxe des clochards, car rêver sous un toit autre que celui de l'Armée de Salut, c'est rêver doublement. Peut-on, en outre, avoir des cauchemars dans une pièce bien chauffée quand on a l'habitude de dormir toujours dehors, enveloppé dans le manteau noir de la froide nuit canadienne.

Max rêvait à sa femme. Elle était tout proche, toute belle, avec ses cheveux défaits qui faisait comme une

auréole. Des cheveux dans lesquels Max plongeait tout doucement ses doigts. Des cheveux d'une femme, d'une femme qu'on aime de tout son être, de tout son être idiot, et pas cultivé du tout en somme, mais bien sincère et bien profond quand même. Elle était là, avec ses grands yeux ouverts et ses lèvres. Des lèvres que Max embrassa tant et tant de fois. C'est bien curieux les lèvres d'une femme. C'est plus doux, que celles d'un homme, bien plus rouge aussi. C'est tiède d'abord, humide, puis peu à peu, sous les baisers ça devient plus chaud, brûlant même au point de vous brûler le sang. Le sang qui ne fait plus qu'un bond et qui monte à la tête.

Le matin sale perça lentement l'ombre. La nuit clémente commença à fuir. Dans les maisons les réveils sonnèrent et la vie de la grande ville se mit en branle. Endormie d'abord, en se frottant les yeux, en s'étirant doucement dans les lits douilletts, puis de plus en plus vive, elle retrouvait son rythme de tous les jours. Les rues se remplissaient des légions de salariés qui affluaient dans les usines et dans les bureaux.

Max se réveilla lui aussi. Quelqu'un venait d'entrer dans la pièce. Il vit soudain sa femme. Elle avait cette expression de peur qu'il lui vit la dernière fois, quand il frappait l'homme, qui avait volé son bonheur. Il voulut se lever, la prendre dans ses bras, la tranquilliser... Il désirait lui dire qu'il pardonnait, que rien n'avait plus d'importance, pourvu qu'il puisse la garder. Oh, il ne voulait rien d'autre. Rien d'autre...

Mais le vieux Max n'avait plus la force de dire toutes ses jolies choses à la femme qui se tenait devant lui. Max venait, en effet, de mourir en murmurant, à une dactylo paralysée par la peur, un pauvre « chérie », qui malgré

qu'il venait du fond de son cœur, n'avait plus aucune importance pour personne. Petit mot aussi inutile, que le vieux Max lui-même et aussi dénué de sens que l'existence de l'homme qui venait de le prononcer pour la dernière fois.

L'ORGANISTE

C'était une nuit douce et chaude. Parmi les étoiles, qui se chargeaient de rappeler aux hommes que la vie peut être une merveilleuse aventure, se faufilaient de petits insectes lumineux. Ces minuscules lumières clignotaient puis s'arrachaient soudain du firmament pour plonger dans le vide avec un drôle de sifflement qui creusait un sillage de bruit pénétrant jusqu'aux cœurs pétris d'angoisse. Le sifflement lugubre de la mort. La terre tremblait sous le choc des détonations. De temps en temps un splendide feu d'artifice s'élevait au dessus de la petite ville. Quelque part des hommes et des femmes hurlaient. La peur bestiale était là répandue parmi les maisons aux fenêtres voilées de crêpe. A intervalles espacés, des canons tiraient dans l'obscurité sans atteindre les avions qui dansaient l'inférieure sarabande.

Bruno regardait tranquillement le spectacle. Il n'avait pas peur. Sa vie pesait peu. Une vie obscure, mais riche. Depuis l'âge de six ans, Bruno savait qu'il serait organiste. Obsédé par l'atmosphère de la vieille église, par le clavier de l'orgue, tellement difficile à dompter, il vivait dans un rêve qui lui était propre. A force de travail, d'efforts et de privations, il était devenu à vingt ans le meilleur organiste de la région. Tout était simple alors, facile et savou-

reux comme le bon pain que pétrissaient les mains laborieuses de sa mère. C'était trop beau pour durer. — La guerre éclata...

L'armée n'avait pas voulu de lui, jeune homme fragile, menacé de tuberculose. Il était resté donc, à la grande joie des siens, et à sa grande honte, dans la maison familiale. Le vieux curé fit même plusieurs prières spéciales pour remercier le Bon Dieu de ne pas l'avoir privé de son organiste. Bruno passait ses journées à jouer et il arrivait ainsi à oublier les journaux, les nouvelles et tout ce vaste monde agité qui se resserrait de plus en plus autour de sa petite ville natale. Le jour où elle commença à son tour à servir de cible Bruno pensait que sa famille était trop modeste pour que la mort puisse la menacer. Ce en quoi il se trompait car la mort pendant cette guerre-là fut particulièrement démocratique et n'épargna personne. Ainsi donc mourut toute sa famille sans avoir le temps de s'apercevoir qu'une grande injustice lui avait été faite. La chose se passa très vite et aucune trace ne subsista de la maison des Lenz, sauf un tas de pierres et de ferraille tordue.

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. C'était le curé qui n'arrivait plus à calmer les gens, pris de panique, qui s'étaient rassemblés dans son église. L'organiste passa en hâte une veste et sortit.

La masse sombre et imposante de la vieille construction gothique dominait les petites maisons. Que pouvaient les bombes contre cette vétuste maison de Dieu que personne ne pourrait jamais détruire, que personne n'oserait jamais attaquer...

Bruno pénétra à l'intérieur, et une odeur de transpiration frappa ses narines. Le calme habituel avait fui l'église. Sur les dalles froides, s'entassaient des centaines

de femmes, d'enfants et de vieillards. On criait et on pleurait. Loin, tout à fait au fond, la lumière immatérielle d'une seule bougie éclairait faiblement la tête blanche du curé. Un murmure de prières montait de l'autel central.

Bruno grimpa les marches de l'escalier en s'excusant de déranger les gens qui se serraient contre la rampe. Il atteignit l'orgue. Délicatement il caressa les touches. La plainte lugubre cessa et le silence se fit. Bruno, l'organiste célèbre, l'organiste connu dans tout le comté, jouait. A travers les vitraux, il voyait la danse des langues rouges qui lâchaient l'ombre. Sous la voûte tout était de nouveau musique, grandeur et puissance bienveillante qui rassurait. Le sifflement des monstres devenait comme feutré et la peur cessait d'avoir prise. La petite flamme de la bougie continuait à vaciller.

Tout à coup un souffle puissant fit gémir l'église. Un bruit sec pénétra sous les combles et un cri inhumain, un cri déchirant, traversa les nuages de poussière. La bombe était tombée.

A moitié ivre d'une ivresse étrange, Bruno jouait de toutes ses forces, de toute son âme. Il avait l'impression que rien ne pourrait désormais arracher ses doigts du clavier. Que ses pieds et ses mains étaient rivés à l'instrument, unique salut de cette multitude humaine qui ne respirait plus.

A l'aube, les équipes de secours retrouvèrent dans l'église démolie un seul survivant: Bruno Lenz qui jouait toujours, protégé par l'unique mur resté intact. Pendant qu'on sortait les cadavres sur des civières de fortune, deux pompiers arrachèrent à grande peine l'organiste agrippé à l'orgue qu'il ne voulait pas quitter. L'organiste de talent, Bruno Lenz avait perdu la raison.



Ce fut un fou plein de douceur que la petite ville abrita avec amour. Il vivait tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Incapable de former des phrases, incapable de communiquer avec le monde extérieur, il se taisait. Dans l'église démolie, la galerie qui menait vers le chœur était restée intacte. Bruno pouvait donc continuer à jouer.

Les gens s'arrêtaient dans la rue, s'asseyaient sur les marches et écoutaient. Quelques vieux, que la guerre oublia au village, avaient réparé le pan du toit pour abriter l'instrument de la pluie. Cette œuvre charitable avait même survécu à la guerre jusqu'au jour mémorable où le nouveau curé amena l'architecte pour étudier les plans de la reconstruction. Des ouvriers arrivèrent peu après et Bruno perdit son royaume. La nuit seulement il osait pénétrer dans l'église où l'accueillait le spectre des échafaudages et l'odeur écœurante de la peinture. Mais l'orgue, son orgue à lui, n'avait pas été déplacé, et Bruno jouait en regardant la lune à travers les plaies béantes des fenêtres.

Il ne se souvenait de rien, ne remarquait rien. Pourtant la guerre était finie. Des soldats américains venaient l'écouter. Quand ils demandaient qui jouait ainsi, on leur racontait, moyennant une tablette de chocolat, ou un paquet de cigarettes, l'histoire de Bruno Lenz. Ils partaient émus en songeant au génie de l'organiste qui défait la mort. Tout le monde au village était d'accord qu'il ne fallait pas empêcher Bruno Lenz de troubler le sommeil des honnêtes gens. Tout le monde, à l'exception du nouveau curé.

Le père Wolfgang n'aimait pas le pauvre fou et le poursuivait de son antipathie, d'autant plus violente que

de jeunes paroissiens profitaient des récitals nocturnes pour s'embrasser sur les marches de l'église. « Il faut envoyer Lenz à l'hôpital » — déclara-t-il au maire. Le maire, bon bougre, frappa son ventre opulent et jura que Bruno ne guérirait jamais. Que d'ailleurs il serait inhumain de l'enfermer dans un asile puisqu'il ne faisait de mal à personne et chantait la gloire de Dieu, bien mieux que beaucoup d'autres, sains de corps et d'esprit. Père Wolfgang attendit, mais ne céda pas.

L'affaire en resta là jusqu'au dimanche où l'église se remplit à nouveau de fidèles. La vieille bâtisse gothique n'avait plus sa beauté première, mais reconstruite aussi soigneusement que possible, restait imposante. Bien sûr, les murs fraîchement refaits sentaient la peinture, mais les paroissiens avaient retrouvé avec joie les bancs placés à l'endroit même où ils avaient pris, depuis des générations, l'habitude de s'agenouiller. On était reconnaissant au nouveau curé d'avoir réussi, à force d'énergie et de démarches, à réaliser ce miracle. On n'osa donc pas trop protester en voyant partir Bruno Lenz dans la voiture blanche marquée d'une grande croix rouge.

* * *

Bruno Lenz n'avait pas compris ce qui lui arrivait et n'avait même pas eu le temps de se débattre. Mais bientôt l'organiste, autrefois calme et inoffensif, se transforma en fou dangereux qui frappait de ses poings les murs, les portes et les étrangers qui s'approchaient de lui. Il voulait partir; aller errer dans les champs, libre et solitaire, pour mieux retrouver, à la tombée de la nuit, son orgue. Il souffrait mille morts dans la prison blanche où on l'en-

ferma pour son bien et où on s'appliquait à lui rendre la raison.

Des mois passèrent. Bruno était devenu apathique, insensible et maigre à faire peur. On n'avait plus besoin de le surveiller. Tout désir de fuite s'était évanoui. Dehors le printemps se réveillait et, à Pâques, les hommes refusèrent d'entendre jouer de l'orgue. Le père Wolfgang n'y pouvait rien. Son église devait rester muette jusqu'au retour de Bruno Lenz. Les gens attendaient Bruno et un jour Bruno arriva.

Vieilli, pâle comme un spectre, tremblant de tout son corps, il courut tout de suite à l'église. Le bedeau qui l'avait reconnu avec peine lui cria que l'orgue était toujours là-haut. Que personne n'avait osé le toucher en son absence sauf lui qui l'époussetait tous les jours de ses mains perclues de rhumatisme.

Assis devant le clavier, Bruno ne l'entendait pas. Combien de fois avait-il rêvé ce moment, combien de fois avait-il joué pour lui tout seul, sur la couverture de son lit, dans la grande salle blanche de sa prison. Combien de fois avait-il entendu le son de cet orgue unique au monde!... Il appuya sur les touches, déplaça les boutons; mais l'orgue resta muet. L'instrument ne voulait pas de cette épave, il refusait de répondre à l'appel de l'organiste. Alors l'homme s'acharna. Une cacophonie étrange remplit l'église. Un assemblage de fausses notes. Une musique de l'enfer et de la folie. Le bedeau horrifié s'était enfui. Bruno sentait la sueur perler sur son front, ses doigts trembler et ses pieds s'enkyloser sur les pédales. Vaincu enfin, à bout de force, il se leva.

Lentement, il approcha de la galerie et s'appuya sur la rampe qui brillait de son bois sombre. Il regarda les bancs, l'autel... La lumière accrocha sa pupille et il lui sembla

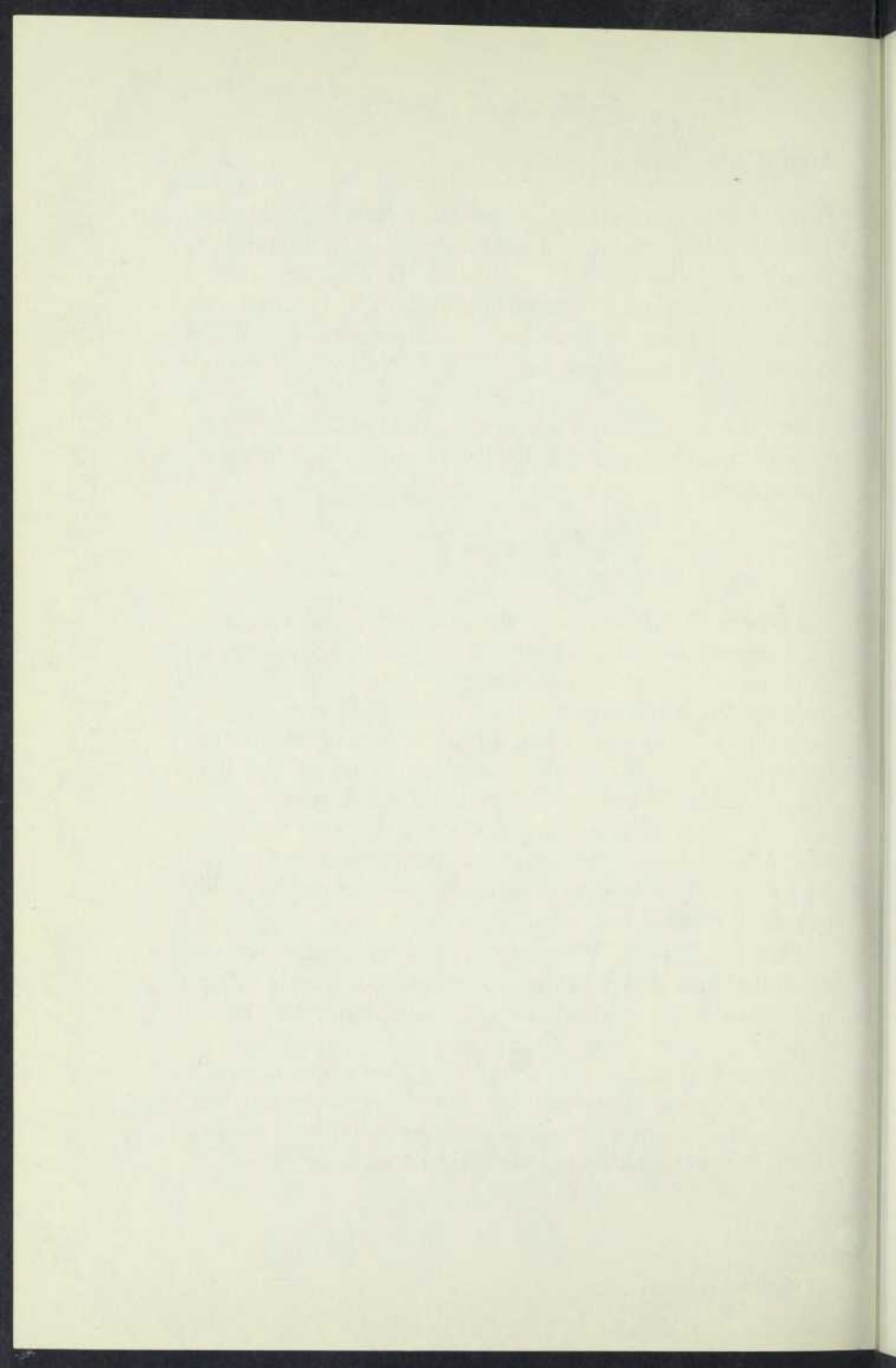
revoir à travers les vitraux, le feu qui lèche le firmament. L'orgue jouait maintenant et Bruno écoutait sa musique douce qu'il était le seul à entendre. Tout-à-coup il vit à ses pieds une foule qui entrait en hurlant. Il la supplia de se taire, mais elle ne voulait rien comprendre et quelques hommes s'approchèrent même de l'escalier qui menait vers le chœur. Ils veulent m'empêcher de jouer — pensa Bruno. Prompt et lesté, il sauta dans le vide.

Sur les dalles froides de l'église gisait le corps inerte de Bruno Lenz. L'organiste était mort.

* * *

Le père Wolfgang était devenu, depuis ce temps là, étranquement soucieux. Comment ne pas être soucieux, en effet, quand la raison commence à vous trahir. Le curé ne comprenait pas ce que les meilleurs spécialistes n'arrivaient pas à expliquer. Son orgue ne jouait plus. Tout était apparemment en ordre, mais les touches ne rendaient que des sons affreux et décousus. « C'est le choc provoqué par les bombardements », disaient les experts. Pourtant tout le monde se souvenait que Bruno Lenz avait joué souvent par la suite et le curé n'arrivait pas à oublier comme il jouait bien.

Ebranlé, le père Wolfgang priait longuement pour le repos de l'âme de l'organiste. Il sentait bien que le village le rendait responsable de ce qui était arrivé. Fidèles au delà de la mort, les paroissiens opposaient une résistance passive et inébranlable à l'acquisition d'un orgue nouveau. La belle église, reconstruite à grande peine, resta donc muette. L'instrument inutile est toujours là, bien en place, et le bedeau n'oublie jamais de l'épousseter.



MINOU PETROWSKI

LA CLOISON

Nouvelle

MINOU PETROWSKI — Née à Nice en 1931. Commence à vivre en 1951, à Paris, pense à écrire *La Cloison*. Arrive au Canada en 1957 par accident, travaille dans une banque pendant un an et quitte pour écrire. En 1961 entre comme maquilleuse dans un poste de télévision (CJOH). Signe deux textes pour la télévision (Radio-Canada) *Le Portrait*, et *Le Départ*. Vient de terminer un roman.

À la femme du flic.

Il ne se passe rien. Il ne se passe jamais rien. En face des jours, je ne peux rien inscrire, rien qui vaille la peine d'être noté. Et pourtant je reste dans la chambre.

Voici deux mois, je me suis installé dans ce quartier tranquille de Passy. Par besoin d'évasion, je me suis enfermé dans cette chambre étroite, malsaine, ouverte sur un carré de ciel. J'avais à choisir: le 6, avec l'eau courante, ou le 4 sans eau, un trou dans le plafond pour l'urine: une cellule. J'ai pris le 6. Je ne suis pas encore assez indifférent.

Il n'y a personne sur le palier. Je suis seul à l'étage. La maison est bourgeoise, mais les locataires n'ont plus les moyens de se payer une bonne. Et les chambres sont vides. J'ai essayé ma clef dans toutes les serrures, les unes bouchées de papier, les autres trop étroites, ne m'ont pas laissé pénétrer leur secret. Les portes de bois grenat s'alignent le long du couloir cimenté.

C'est dimanche. J'écris, et je n'attends plus. J'ai poussé la table contre le lit. Il fait froid. L'église a dégorgé ses fidèles. Dames de Passy en chapeau, jeunes filles en bleu marine, missel en main et gants blancs, se hâtent, le dos courbé, vers la table accueillante. Puis, la rue est déserte. Rien ne dépasse des trottoirs.

Je me suis retourné brusquement, retenant ma respiration. Des pas, lointains encore; peut-être la vieille du premier qui vide ses ordures. Mais non, les pas continuent, accompagnés de bruits de voix. Ils ont dépassé le troisième. Ils s'arrêtent. Ils n'ont pas l'habitude; je sais exacte-

ment le temps qu'il faut pour monter ces sept étages, en comptant les arrêts, le coup d'œil sur la cour par la vitre sale. Trois minutes. Ils vont s'arrêter au cinquième. C'est sûr. Tous les dimanches, Madame donne des goûters. Quant aux enfants, il y en a quatre. Mal élevés et gourmands. Ce doit être le pâtissier. Mais la marche continue, haletante. Au sixième, il n'y a qu'un vieux méfiant, qui n'ouvre jamais. Alors? Ils vont se retenir à la rampe, en soufflant, et vont attaquer le couloir. Serait-ce pour moi? C'est impossible. Et puis, je ne connais pas ces pas traînants, ces souffles courts, ces voix jeunes et indiscretes. J'écoute. Ils frôlent les portes, enfilent le couloir.

— C'est haut, il faudra réfléchir avant de descendre.

— Quelle gymnastique! Je vais maigrir.

Un homme et une femme. Ils cherchent une porte. Est-ce la mienne? Il n'y a pas de noms, de cartes, seulement une punaise, vestige du dernier locataire. Je respire. Ce n'est pas à moi qu'il en veulent. Ils se sont arrêtés devant le 4.

L'homme jure. Un bruit de clef. Je comprends brusquement. Ces inconnus deviennent mes voisins. Une sensation étrange s'empare de moi: une sorte de soulagement mêlé à la joie. Je ne suis plus seul sur le palier et cela m'enchant. Qui sont-ils? J'éprouve déjà une sorte de tendresse pour eux, à cause de la cellule peut-être? Quel est le hasard qui les amène dans ce septième oublié, dans cette rue calme de Passy? Le même peut-être qui m'a fait louer cette chambre. Il y a déjà entre nous une certaine complicité. Ils découvrent ensemble des lieux que je connais. La pièce de deux mètres cinquante sur trois. Le trou dans le plafond et la corde qui se balance dans le vent. La porte disjointe et les murs d'un gris sale et désolant.

Ils vont vivre là. J'écoute leur silence. Car ils se taisent. La déception peut-être? La surprise?

Qui sont-ils? Et pourquoi ont-ils échoué là?

Je suis étendu sur le lit, j'ai collé mon oreille contre la cloison, notre cloison. Mais ils ne disent rien, et malgré moi j'enrage. Je suis impatient qu'ils se découvrent, qu'ils se révèlent. Je me surprends dans une attitude de voyeur. Instinctivement, je recule. Pourquoi tant d'acharnement? Parce qu'il ne se passe rien dans ma vie. Je me suis retourné avec dégoût. Mais à côté, ils ont bougé. Vais-je donc devoir vivre sur la défensive et sursauter à chacun de leur mouvements, guetter leurs paroles? Il est encore temps, il suffit simplement de déplacer ma chaise ou la table? Inutile de me duper. J'ai trop envie de savoir et suis prêt à la dissimulation. Ils ne doivent pas soupçonner mon existence.

— Et voilà, il va falloir s'habituer à tout ça!

C'est la fille qui vient de parler. Elle a une voix rauque avec une pointe d'accent chantant.

— Qu'est-ce que tu te figurais? Que les chambres de bonnes à Passy avaient salle de bains, frigidaire et télévision?

— Je ne sais pas. Je pensais que tout le monde a le droit de vivre décentement.

— Socialiste, va!

Le type marche nerveusement. Il s'agit donc d'un couple, jeune si je me fie aux inflexions de voix. En tout cas, j'aurais juré qu'ils n'étaient pas mariés. A cause du ton. Il y avait une sorte de rancune dans la voix du type, comme s'il lui en voulait de vivre avec elle. En une seule phrase, j'avais senti toute l'amertume d'une situation fautive. Déceler leur milieu me parut plus malaisé. Des étudiants peut-être ou de pseudo-intellectuels? Le rythme de

leurs habitudes me renseignerait. J'appris quelques instants plus tard qu'ils s'appelaient Serge et Silvie. Il y a des noms qui évoquent des visages, et j'imaginai une Silvie brune aux yeux couleur de mer, tandis que Serge m'apparaissait comme un garçon étrange, rêveur et désabusé. A partir de ces deux noms, j'allais construire mes personnages.

Je bondis sur mon papier en évitant soigneusement de faire du bruit. Je tenais mon idée: découvrir, à l'ombre de la cloison, l'univers de ces deux inconnus qui venaient brusquement d'entrer dans ma vie. Je connaissais les embûches, les angoisses qu'il me faudrait surmonter. Je savais également que rien ne serait facile. J'étais à leur merci, mais je décidais de tenter ma chance. Ils ignoraient ma présence. Je les laisserais dans cette ignorance. J'attendis toute la soirée. Mais il n'y eut que le bruit des meubles que l'on pousse. Leur divan se trouvait à présent contre le mien. Je me rappelle cet étroit matelas taché, le sommier bancal, la table de chêne et l'armoire hideuse qui grinçait en s'ouvrant. Le spectacle désolant de la misère et de la saleté pour la somme modique de cinq mille francs par mois. De quoi payer le loyer d'un trimestre de la locataire. Du vol. De l'abus de confiance.

J'étais arrivé avant eux: chance inouïe puisque j'avais pu choisir.

Un instant, j'eus l'idée d'aller frapper à leur porte et de me faire connaître. Je me sens parfois poussé par des élans de générosité, mais ça ne va jamais très loin. Ce serait un beau geste que de leur offrir ma chambre plus claire, plus vivable, mais un geste inutile. Je ne me leurre pas, j'aime bien tenir ce que je possède, et ensuite les autres me font toujours un peu peur avec leurs réactions inattendues. Vous entrez en scène, prêt à jouer les libéra-

teurs, et vous recevez l'accueil le plus maussade. Le type était bien le genre à dire :

— Qu'est-ce qu'il veut celui-là ?

C'est à décourager les meilleures intentions. Et puis, sincèrement, je pensais au magnifique sujet que j'avais en tête. Qu'en adviendrait-il si je me laissais aller à l'attendrissement ? Je deviendrais leur voisin. Ils se méfieraient. Non, tant pis. A plus tard les grands sentiments. Ce serait déjà assez difficile de vivre en sourdine. De retenir son existence. Depuis quelques heures, j'apprenais à me mouvoir dans le plus grand silence et je n'étais pas mécontent du résultat. Pas un instant ils ne se sont doutés de quelque chose. Pas un instant ils n'ont cherché à savoir. Ils manquent de curiosité ou c'est tout simplement de l'indifférence. Ils s'endormirent très tard, mais je ne fus pas plus renseigné.

Je compris qu'il me faudrait devenir patient, supprimer mes chères habitudes de célibataire. J'aimais la musique : ce serait ma première privation. Et il y avait d'autres compensations auxquelles je devrais renoncer. Je fis une grimace, mais la tentation fut la plus forte. D'ailleurs tout ceci était pure folie de ma part. Peut-être n'y avait-il rien à dire sur ces êtres, ou alors ?

Je ne crois guère au destin, aux rencontres inévitables, mais, cette fois-ci, j'étais prêt à tout admettre.

Ces deux mois de silence m'avaient épuisé. Quand on ne parle plus à personne, on perçoit différemment. Serge et Silvie dormaient contre moi. Le vent soufflait et ballottait la porte de la chambre. Je veillais sur eux. Cette première nuit, je la passais à fumer, à réfléchir dans le noir. Je craignais le bruit de l'interrupteur. J'imaginai leur souffle régulier qui ne passait pas la cloison froide de ciment. Restaient-ils les yeux ouverts fixant le ciel noir ?

Ou dormaient-ils pour la première fois l'un près de l'autre, elle, sur le côté, lui, à plat ventre?

Je me rappelais la voix de l'homme, sans tendresse, pleine de certitude désespérée. Et la fille, pourquoi tant de tristesse résignée? J'avais honte. J'étais libre, libre d'habiter ailleurs, tandis qu'ils étaient condamnés à cet emprisonnement forcé. Demain, je parlerai.

Lundi, en novembre.

La nuit est passée sur mes résolutions. Je ne parlerai pas; je m'exerce même à me taire. Je guette depuis ce matin et rien ne se passe. Ou alors sont-ils sortis à mon insu. J'essaie de reconstituer sans voir; je n'aurais jamais cru que ce fût si difficile d'être aveugle. J'entends du bruit, mais un bruit d'homme, une manière différente de déplacer les objets avec une brusquerie nette. Je suis sûr que la fille n'est pas là. Je le sens, peut-être à cause de cette antipathie que j'éprouve pour le type. Il siffle maintenant. Il est seul, j'en jurerais. Il est détendu. La porte s'ouvre, le robinet coule. J'ai regardé ma montre: dix heures; c'est heure raisonnable pour se réveiller. J'en conclus que le type ne travaille pas.

Il n'y a pas de hasard: ils sont venus pour moi et parler serait une folie. Je suis organisé pour l'attente. A la grande stupéfaction du libraire d'en bas, j'ai acheté plusieurs blocs de papier et des crayons à bille multicolores. Malgré sa surprise, je ne lui ai pas donné d'explications. J'ai deux boîtes neuves de tabac, une grosse boîte d'allumettes soufrées. J'ai également deux bouteilles, une de Vat 69 et une de cognac, j'ai du café et du sucre.

J'ai appris à maîtriser le redoutable escalier. Les premiers temps, les hauteurs m'étaient néfastes par ricochet: aussitôt descendu, j'étais atteint d'amnésie chronique. Et

je ne retrouvais ma mémoire que vers le quatrième ou cinquième étage. Tout était à recommencer.

La matinée se passa calmement. Serge restait tranquille. Je crus un instant qu'il était sorti. J'avais hâte que Silvie revienne et je me mis à l'attendre, mais je fus déçu. L'heure du déjeuner ne me la ramena pas plus que l'après-midi. Je débouchai le cognac, je bus et fumai toute l'après-midi. J'étais impatient et cherchais à me tranquilliser par tous les moyens. « Il faut leur donner le temps de s'installer », me disais-je.

Beaucoup de journées seraient ainsi perdues dans le silence. J'avancerais lentement. Si seulement j'avais pu entrevoir leurs visages? Le physique trahit plus qu'on ne pense. Les mains, par exemple, révèlent plus que certaines origines, car il est plus difficile de ruser avec ses mains qu'avec son visage? Surtout chez les femmes. Les vêtements renseignent sur le goût, le milieu social, et je pense que l'apparence est intimement liée à la personnalité d'un individu. Mais les voix? Que peut-on déceler dans une voix? Silvie avait un accent chantant, ce qui me fit dire qu'elle devait être native du midi; quant à Serge, ce prénom russe, sa voix claire, son parler entremêlé d'argot faisaient de lui un personnage insolite.

Je notais soigneusement mes déductions en évitant de laisser libre cours à mon imagination, mais tenant compte seulement des faits. Pour le moment je piétinais. S'ils prenaient l'habitude de vivre chacun leur tour dans cette chambre, je n'apprendrais pas grand chose. Il est vrai qu'il y a tant de façons de s'ignorer en vivant l'un près de l'autre. Ce que je désirais découvrir, c'était justement ce côté des êtres qu'ils oublient de cacher, se sachant à l'abri du regard des autres; et cet envers de soi, j'étais là, contre la cloison, prêt à le saisir. Une manière de leur voler leur

âme, leur coin d'ombre. Ils étaient venus se livrer à moi sans défense. Tant pis. Paris est grand. Ils n'avaient qu'à montrer plus de curiosité à mon égard. Maintenant le jeu me passionnait. Une chose m'intriguait: ce n'était pas des amants ordinaires. Si l'amour tenait une place entre eux, c'était avec discrétion. Étaient-ils seulement de ceux qui croient à l'amour et y voient autre chose qu'un sentiment tendre, mais sans valeur?

A six heures, Silvie revint. Il faisait nuit noire. Elle se hâta aux premiers étages, puis ralentit sa course. Au rythme de son pas, j'en conclus qu'elle portait des talons hauts. Elle devait être mince, car elle ne s'essoufflait pas. Je m'installais.

— Quelle journée! fit-elle; en sortant du bureau, j'étais désemparée, j'ai perdu un temps fou, je ne connais pas encore cette ligne de métro!

Serge ne répondit pas.

— Ça va toi?

Toujours le silence obstiné de Serge. Lisait-il?

— Tu as rangé, nettoyé?

— J'ai essayé de dégraisser un peu.

— A la fin du mois, j'achèterai ce qu'il manque.

Il y eut un remue-ménage.

— Tu sors?

Je notais le ton anxieux de la jeune fille.

— Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais passer ma vie enfermé dans ce septième glacial?

— Bien sûr, seulement je pensais...

— Naturellement, à peine installée, tu penses déjà. Ça bouge dans ta petite tête, méfie-toi. Aucune illusion n'est possible entre nous.

Silvie se tut. Je venais de faire un pas en avant. Ils n'étaient pas mariés, j'en avais acquis la certitude. Pour-

quoi? Parce qu'une femme qui est humble devant un homme prouve qu'elle ne se sent pas en sécurité. Je pressentis une sorte de chantage entre eux. La crainte de le voir partir lui faisait endurer la rancune, l'indifférence et le silence de cet homme. Silvie était de ces êtres faibles et tendres à qui l'angoisse de la solitude fait tout accepter. Qu'était alors Serge? Sinon le personnage antipathique. Il me fallait patienter avant de conclure trop hâtivement.

— Tu rentreras tard?

— Tu verras. Allons, ne fais pas cette tête, je vais faire un tour, essayer de trouver Boris. Il a disparu depuis une semaine.

— Rien de grave?

— Avec eux, il faut s'attendre à tout. A tout à l'heure.

Le ton de Serge s'était radouci; il devait offrir ses sourires, ses gentillesses comme les autres offrent des cadeaux. Son pas dégringola dans l'escalier. Silvie, murmurais-je, je suis près de toi, alors que tu te crois abandonnée. Que peux-tu voir entre ces murs nus et tristes?

Qui est ce Boris introuvable. Et les autres? Et pourquoi faut-il s'attendre à tout avec vous? Dois-je m'inquiéter à ton sujet, Silvie? Tu me parais limpide, un peu trop sentimentale sans doute. Mais pourquoi vivre ainsi, menacée perpétuellement? N'a-t-il pas dit: « Aucune illusion n'est possible entre nous? » Ce qui revient à dire: « Tu n'as pas le droit de te faire d'illusion. » Est-il auprès de toi par erreur ou par amour? Alors pourquoi accepter cette situation? Serais-tu laide? Il sort et te laisse seule comme si c'était une habitude. Serais-tu stupide? Je ne le crois pas. Tu sais te taire quand il le faut. Alors? Ce sont là des questions auxquelles je devrai répondre seul. M'aideras-tu?

Il fait très froid ce soir. J'ai allumé le radiateur électrique. A côté, c'est le silence. Cette nuit la porte ne balottera plus. Serge a poussé la chaise contre la serrure. De temps en temps, je perçois de petits coups contre le mur: Silvie pianote; sa main descend le long de la paroi lisse. Cela ressemble à un frottement soyeux. Elle pense. De petites pensées qui s'enchaînent et s'éparpillent et butent contre les parois de la cellule. J'ai posé ma main chaude contre la tienne et je pense à travers toi. Voilà, ce sera toujours ainsi.

Je n'ai pas eu le courage d'attendre le retour de Serge. Engourdi par cette longue immobilité, je me suis endormi. Et le jour est revenu, identique.

Mardi en novembre.

Je me réveille glacé. Une lumière grise tombe de la lucarne. Le ciel est plombé. Un temps à rester chez soi. J'ai allumé le radiateur. Les petits boudins rougissent. Une première cigarette et un café noir pour me remettre les idées en place. Je relis mes notes. Le délire cesse et je trouve cette histoire insipide. Cette longue claustration me déprime. Si je ne craignais pas de faire du bruit, je déchirerais tous ces papiers. Il va falloir meubler ces instants de vide. Les livres ne manquent pas, mais si mes yeux fixent obstinément les caractères noirs, mes oreilles sont à l'affût. J'ai déjà l'habitude de guetter, et ma vie s'est tournée vers cette cloison infranchissable.

Toute la matinée passe dans la grisaille et l'absence. Puis dans l'après-midi, des pas résonnent. Serait-ce Serge? Je m'étonne; je ne l'ai pas entendu sortir. La marche est irrégulière, lourde: un homme, sans aucun doute. Il tâtonne, puis la porte s'ouvre. J'entends des voix, mais je ne parviens pas à distinguer les paroles. Ils sont encore dans le couloir. Une visite? Les deux hommes se sont assis dos

au mur sur le sommier qui grince. Mais quelle n'est pas ma surprise! Je ne peux saisir un seul mot: ils ne s'expriment pas en français. Je me suis retourné, dépité. Je n'avais pas prévu cela. J'écoute encore, mais peine perdue; d'après la consonance, c'est du russe ou une langue slave quelconque, mais je ne comprends strictement rien. C'est bien ma veine. L'arrivant parle fort, un dialogue rapide, haletant. Je donnerais cher pour savoir de quoi il s'agit. De temps en temps, Serge l'interrompt brivement et l'autre poursuit son interminable discours. Sans doute s'agit-il de Boris. En effet, au milieu des phrases incompréhensibles, je surprends un nom, Boris, et le ton monte. Quand j'entends des étrangers parler entre eux, j'ai toujours l'impression qu'ils se disputent. Boris resta longtemps. Il avait une voix puissante et grave. Je le voyais avec un grand corps et très brun. C'était étrange, je commençais à m'habituer à ce petit jeu. Tout ce monde-là devait avoir entre vingt et vingt-cinq ans au maximum, l'âge des mansardes, de l'instabilité, du provisoire.

Serge et Boris ne travaillaient pas. Que faisaient-ils au dehors? Quelles étaient leurs fréquentations, et Silvie, quel rôle jouait-elle entre eux? L'aventure se corsait ou mon imagination m'entraînait dans d'incroyables suppositions. Silvie m'apporterait-elle la clef du mystère?

Serge ne resta pas seul longtemps. Silvie arriva à la même heure que la veille. Je me réjouissais de ces habitudes. Je trouvais rassurant de penser que chaque soir, à six heures, mon attente ne serait pas vaine. Elle entra et dut rester près de la porte.

— Tu partais?

— Je t'attendais pour la clef. Il faudra trouver un endroit où la cacher. Boris est venu. Ça va mal...

— Encore?

— Sois chic, va voir Sandra, elle est dans un sale état!

— C'est bon, je descends avec toi.

Ils repartirent aussitôt et je ne les entendis pas rentrer. Quelque chose de grave se passait. Ils étaient avarés de paroles, c'était un signe. Chaque jour, un personnage nouveau entrait en scène. Sandra, une femme malade ou dans l'ennui puisque Silvie se portait à son secours. Entre ces êtres existaient des liens étroits. C'est alors que je ressentis si fortement pour la première fois combien j'étais moi-même hors du jeu. Il n'y a pas que les murs qui gardent leurs secrets: certains êtres savent vivre entourés d'ombre.

Une lassitude s'empara de moi, peut-être parce qu'ils m'avaient laissé seul. Je me dégourdis les jambes en arpentant la chambre; je fumais nerveusement. Mes provisions de nourriture s'épuisant, il faudrait songer à sortir. Je redoutais de partir, craignant de manquer une occasion, une possibilité d'en apprendre davantage.

Je tourne et retourne. Le temps ne passe pas. J'ai envie de musique et je n'ose ouvrir la radio. Chaque son devient suspect. Les bruits extérieurs me troublent de plus en plus et je sens ma tête éclater. Cette expérience que je tente serait-elle au-dessus de mes forces? Je leur en veux tout à coup, mais je ne sais pas pourquoi? Jalousie peut-être? Je les rends responsables de mon inertie. Ils sont quelque part dans Paris, insoucians ou graves, mais réels, vivants. Je me fais l'effet d'un fantôme, et depuis que mon regard se fait perce-muraille, je sens de moins en moins mon corps. Peut-être qu'ils m'agacent tout simplement de vivre ainsi pour eux-mêmes. J'ai presque envie de me mettre sur leur route pour que leurs regards se tournent au moins une fois sur moi. C'est de l'enfantillage. Je tiens tous les atouts, je le sais; c'est moi qui tire les fi-

celles. Quelle faible revanche en vérité, puisque ce soir, c'est Serge qui s'allongera près de Silvie, pas moi.

Mercredi en novembre.

Le ciel a pris sa couleur d'hiver. Nous en avons pour des mois. Plus tard, quand je serai parti, je me rappellerai cette période étrange. Mais je ne veux pas songer à cela. Ce serait déjà m'avouer vaincu, et puis ce serait penser à Silvie au passé. Bien sûr, je n'ai pas eu de femmes depuis trois semaines et je cristallise, à moins que je ne devienne jaloux de Serge. Je ne sais pas encore si la docilité est ma vertu préférée chez la femme.

Ce matin, j'ai été doublement surpris: une couche de givre sur ma vitre, et Silvie est là. Je l'ai entendue chanter. Paresse? Congé? Peu importe, elle est là, et je n'ai plus envie de sortir. Serge doit lire. Ils ne se parlent pas, mais il n'y a pas d'énervement. Silvie chante et Serge ne la fait pas taire. C'est idiot, mais suis heureux. Peut-être l'affaire de Sandra s'est-elle arrangée? Peut-être Serge a-t-il raisonné Boris? Je me réjouis avec eux.

J'attrape des crampes à garder ainsi la même position durant des heures, mais il y a un endroit du mur où la résonance est meilleure.

— Tu veux une tasse de thé, je vais faire bouillir de l'eau.

— hum...

— C'est ce soir qu'il vient?

— Oui, j'achèterai ce qu'il faut.

— Et les autres?

— Ça m'étonnerait, tu les connais!

— Serge, j'ai pensé à une chose...

— Je me méfie, allons, vas-y.

— Si on leur disait de venir.

— Ici? Tu es folle, on peut à peine respirer à deux!
Décidément, tu as l'art de t'inventer des ennuis.

— Sandra est malade.

— Je sais, mais tu n'y peux rien. L'eau bout.

— Tu as parlé à Boris?

— Evidemment.

— Qu'est-ce qu'il en pense?

— Il s'en fout. Tout le monde s'en fout.

— Tu ne te sens pas un peu responsable?

— Responsable de quoi? Je ne vois déjà rien devant moi, alors les autres, tu parles!

— Au fond, tu as de la chance.

— De quoi, d'être indifférent?

— Non, d'être ici avec moi. Je te protège.

— Passe la main, et sers-moi ton truc imbuvable.

Le thé me donne l'idée que j'ai soif. Je me lève pour faire une tasse de Nescafé. Tous ces mystères m'intriguaient. Mais mes personnages prenaient forme. Ils commençaient à évoluer dans un milieu que je connaissais bien, un milieu redoutable par son apathie. Cette indifférence de Serge était-elle simulée? J'en doutais. Seulement cela revenait au même; réelle ou composée, l'apparence gardait sa froideur et pour rester fidèle à son attitude, Serge acceptait toute sorte de compromis dangereux. Quant à Silvie, elle était encore très vulnérable à la souffrance, mais si désireuse de s'adapter au plus vite que je sentis le danger. Une menace couvait. Quelle en était la nature véritable? Je ne pouvais encore le savoir. En tout cas, par mon indiscretion, que je le veuille ou non, j'étais mêlé à cette affaire. Je les entendis rire l'après-midi. Rire, alors que Sandra souffrait. Le rire de Silvie, c'était sa façon de crier son bonheur. Il résonnait étrangement dans la cellule, presque un rire de folle. Il y avait une telle

volonté d'exprimer sa joie brève que cela ressemblait à un cri de douleur. Serge était à sa merci, elle pouvait le toucher, ce n'était plus un rêve, elle pouvait enfin se laisser aller à cet amour impossible.

Je me bouchais les oreilles cet après-midi-là, car ils étaient heureux. Leur bonheur, c'était aussi une page de leur vie, mais je n'éprouvais aucune curiosité à cet égard. Le soir tomba sur la chambre silencieuse. J'étouffais malgré mes mains engourdies. Cette atmosphère m'oppressait et j'avais envie de secouer cette torpeur. Vers sept heures, on frappa à leur porte.

— Entrez, fit Serge.

— Dieu, que c'est haut! dit le nouvel arrivant.

Encore un nouveau, pensais-je. Il reprenait haleine. Par sa voix rauque et ses phrases hachées, j'en déduisis qu'il devait être plus vieux que mes voisins.

— Bonjour, chère Madame, comment allez-vous?

Le ton suave, un peu mondain, me surprit. Mais je m'étonnais de moins en moins. Je repris ma place recroquevillé sur le lit.

— Asseyez-vous, Monsieur l'abbé. Vous nous excuserez, il n'y a qu'une chaise, mais prenez-la, je vous en prie.

Je fronçais les sourcils... Que signifiait cette comédie? Monsieur l'abbé? Quelle importance tenait ce nouveau visiteur dans la vie de Serge et de Silvie? J'étais déconcerté. Ce Monsieur l'abbé était-il un véritable curé ou cette appellation n'était-elle qu'un sobriquet? Je devenais méfiant, soupçonneux, et j'enrageais de ne devoir me fier qu'à leurs paroles. Ce mur entre nous m'irritait. De plus en plus, j'éprouvais le besoin de voir tant je tenais à me rassurer. Quel genre de prêtre pouvaient-ils fréquenter? Ils ne cesseraient donc pas de m'étonner? En fait, mes déductions ne reposaient que sur des probabilités, ce qui

donnait un air fantasmagorique à ces êtres surgis de l'ombre.

— Mais c'est charmant, ce petit nid, poursuivit-il.

— C'est bien modeste pour le moment, minauda Silvie.

J'étais non seulement surpris, mais atterré. Il y avait dans la voix de Silvie une préciosité inconnue. Elle jouait, et elle jouait faux. Cela me fut étrangement désagréable.

— Puis-je vous offrir une tasse de thé, Monsieur l'abbé, proposa Serge, d'une voix mielleuse.

Où était le garçon brutal et grossier de ces derniers jours? L'abbé en question acquiesça.

— Oh! avec plaisir mon jeune ami!

A quoi ressemblaient ces mondanités dans cette cellule sordide? Et pourquoi ménageaient-ils particulièrement ce personnage? Étaient-ils conscients du tour grotesque que prenait leur conversation? Ils m'écoœuraient à force de banalités. Comme s'ils s'étaient entendus pour éviter à tour de rôle un sujet plus ou moins scabreux. La règle était donc de tenir le plus longtemps sur ce terrain. Serge sortit sur le palier prendre de l'eau. L'abbé en profita.

— Alors, comment est-il ces jours-ci?

— Mieux. On dirait que la crise est passée.

— Il faut avoir beaucoup de patience.

— Vous complotez contre moi, fit Serge.

— Nous disions du bien de vous. Vous avez embelli, mon cher, l'Italie est propice à votre teint.

— Et au cœur aussi. Les filles y sont splendides. Regardez Silvie, Monsieur l'abbé, elle n'est pas de mon avis.

— Ces pauvres femmes, vous les faites souffrir!

— Elles aiment ça, gloussa-t-il.

La conversation se poursuivait, mais je n'écoutais plus. Cette manière de badiner m'horripilait. Dans quelle ca-

tégorie placer ce curé? Faisait-il semblant d'être dupe pour gagner leur confiance? J'en doutais. Et eux, pour quoi tant d'amabilité? Quel intérêt les poussait à recevoir ce personnage si différent d'âge et de milieu? La raison était peut-être toute autre, mais elle m'échappait. Evidemment, je ne pouvais juger que sur ce que j'entendais. Et mes nouveaux amis ne bénéficiant pas de l'indulgence visuelle — on pardonne tout à de jolis visages — me semblaient plutôt sinistres. Le curé prit congé, toujours aussi cérémonieusement.

— Il faudra revenir, offrit Silvie avec complaisance.

— Je vous accompagne, dit Serge.

J'étais crispé à un tel point que je me levai brusquement et bousculai ma chaise. Je la retins de justesse. Rien ne se produisit à côté. Quelques instants plus tard, Serge entra. Ils n'échangèrent aucune impression sur le curé. Je fus déçu. Contrairement aux autres qui s'acharnent généreusement sur les absents, eux n'éprouvaient aucun plaisir à commenter leurs visites. Aussitôt la porte refermée, les gens sortaient de leur existence.

— Tu sors à cette heure?

— Oui, ma jolie, les affaires. Tiens, voilà 1,000 balles pour demain. Ça te suffit?

— C'est?

— Oui.

— Quand tu l'as raccompagné?

— Evidemment!

— Tu me dégoûtes.

— Il faut bien vivre! Salut. Laisse la clef si je ne rentrais pas.

Joli monde. Ça promettait. J'avais beau jeu de m'indigner, mon petit manège ne valait guère mieux. Certes, je me considérais comme un simple observateur. Cepen-

dant, j'étais témoin, j'étais même complice de basses petites intrigues. Que pourrais-je leur trouver comme excuse? Je ne connaissais d'eux que ces petites phrases brèves et sèches; cette pauvreté des mots me surprenait chaque jour davantage. Il y a des silences qui sont remplis d'amour, de tendresse; les leurs avaient un goût de rancune, de vieilles amertumes. Peut-être la souffrance chez Silvie, l'incertitude chez Serge pouvaient-elles expliquer leur conduite si déconcertante. L'envers des êtres est parfois si complexe qu'en faire le tour ne m'apportait aucun apaisement, mais bien au contraire une espèce d'angoisse. Où m'entraîneraient-ils?

Je travaillai toute la nuit. Silvie ne dort pas non plus, sans doute comptait-elle les heures? Vers deux heures, je crus percevoir un bruit et un coup sourd contre ma tête! Silvie, le visage écrasé contre le mur, pleurait. Comme j'aurais désiré t'aider Silvie, ce soir-là. Mais il y avait plus qu'une cloison entre nous: le mur véritable qui nous séparait, c'était ce monde dans lequel tu te débattais. Et moi, je ne pouvais rien qu'entendre sans voir, que te sentir sans pouvoir te toucher. Serge ne rentra pas. Et le jour revint..

Jeudi en novembre.

Des éclats de voix m'ont réveillé. Silvie criait si fort que je ne parvenais pas à comprendre un traître mot. Serge devait être là, indifférent comme à l'accoutumée.

— Si tu en as marre, va-t'en. Cela vaudra mieux pour tout le monde; moi aussi je suis à bout.

— Tu ferais mieux de te dépêcher, tu vas être en retard au bureau.

— Je me fous du bureau, tu entends, expliquons-nous une bonne fois. Est-ce que tu as l'intention de continuer

à vivre ainsi? Tu entres, tu sors, tu restes des jours sans parler, des nuits sans rentrer, je n'en peux plus.

— Que veux-tu que je te dise. Tu l'as voulu. Je t'avais pourtant prévenue, mais tu as tout accepté, trop contente. Il te fallait un homme! Et puis à quoi bon discuter? Si tu continues à crier, je foutrai le camp et ce soir ou demain tu t'excuseras comme d'habitude et tout recommencera.

— Un jour, ça finira par craquer.

— Oui, seulement en attendant tu es trop lâche pour m'ouvrir la porte et je suis trop lâche pour partir. On est quitte.

— Serge...

— File. J'ai invité Michel pour ce soir.

Silvie est partie en claquant la porte. L'orage gronde.

Je tourne et retourne d'insolubles problèmes. Devrais-je intervenir? Mais à quel titre? Silvie serait-elle en état de m'écouter? Cette intervention me priverait du dénouement. J'ai la curiosité malsaine du spectateur. Je veux savoir en dépit de tout. Au fait, savoir quoi? Boris, le curé, Sandra, autant d'êtres, d'images floues que j'invente. Ces personnages ont pris place dans ma vie, et j'ai la sensation bizarre, depuis hier, que hors de cette chambre, ces êtres s'évanouissent, que leur destin est dans cette cellule glacée. Ces portes qui claquent, c'est la tombée du rideau sur des actes de leur vie.

Et moi je guette, j'attends pour voir comment tout ceci va se terminer. Si j'en juge par le caractère des personnages, c'est un drame qui se joue, un drame auquel j'ai le redoutable privilège d'assister. Alors vais-je me lever et crier: « Assez... assez! » Je ne sais plus. Je vis dans la fièvre. C'est en relisant mes observations que le danger m'est apparu. Une menace plane sur ces existences, j'en ai

le pressentiment. L'insouciance de Serge devrait me rassurer. Il remue honnêtement entre ces quatre murs. Mais que peut-il y avoir de répréhensible dans des bruits?

J'ai décidé de sortir, sinon je vais devenir fou. J'ai laissé mes papiers épars dans la chambre, mon lit défait. Malgré le froid, j'ai ouvert la lucarne: la chambre est comme moi, elle a besoin d'air. J'ai marché le long des rues, déjeuné au hasard dans une brasserie. Tout ce bruit, ces corps, ces visages m'ont réconcilié avec la vie. Il était temps. Ici, toute cette histoire paraît invraisemblable, et inutile. Un simple délire d'homme seul.

Je suis passé chez mon éditeur. Il attend avec impatience. Je n'ai pas osé lui parler de mon idée, mais son regard s'est posé sur moi.

— Vous, vous êtes en train de me sortir quelque chose d'intéressant, m'a-t-il dit en riant.

Je suis rentré à pied. Il faisait froid et une brume jaunâtre flottait sur Paris. J'ai monté les sept étages en chaussettes. La serrure, fraîchement huilée, ne m'a pas livré. Je me suis effondré sur mon lit, harassé. Le nommé Michel est arrivé peu de temps après moi. Il a un épouvantable accent des faubourgs, une voix éraillée. C'est un gamin. Il a apporté du vin. Et Serge garde comme les autres fois cette réserve dont je ne l'ai vu se départir qu'en présence de Boris.

— C'est plutôt sinistre chez toi.

— Silvie a des projets d'aménagement; je la laisse rêver, ça l'occupe.

— Je me suis toujours demandé ce que tu faisais avec cette fille. Ça me dépasse!

— Justement, c'est à cause d'elle que je t'ai demandé de venir.

— Moi, qu'est-ce que j'ai à faire là-dedans? Elle ne peut pas me sentir.

— Parce que je suis là, mais elle changera d'avis quand je partirai.

— Qu'est-ce que tu racontes?

— C'est décidé, je fous le camp, je croyais que je tiendrais l'hiver, mais c'est impossible, ça ne peut plus durer.

— Depuis le temps que tu le dis!

— Il vient un temps où on cesse d'en parler et où on agit. Silvie ne croit plus à mon départ. Seulement, j'ai réfléchi: elle m'aime, je ne l'aime pas, c'est donc à moi de partir.

— En cette saison, où iras-tu? L'été, il y a la Côte, ça permet de voir venir, mais maintenant?

— Je sais, ce sera très dur, mais c'est mieux ainsi. Plus je reste, plus elle s'attache. Elle croit me tenir par l'habitude, la nécessité. Elle ne veut pas en convenir, mais elle m'a au chantage. Je ne suis pas moral pour un sou, mais je veux être libre. Ses regards, ses soupirs, son visage crispé par sa souffrance muette, je ne peux plus les supporter. Ces amours-là, c'est du provisoire; d'ailleurs, il n'y a jamais eu d'amour entre nous. De la complicité tout au plus, une entente tacite. Quand elle m'a amené ici, je crevais de froid et de sommeil depuis trois jours. J'ai accepté à contre-cœur. Pour elle, son désir de vie commune se réalisait enfin. Pour moi, le cauchemar commençait. Les remords, l'ennui. Je veux me récupérer avant qu'il ne soit trop tard. Pourquoi continuer cette existence cahotique qui ne rime à rien. Elle souffrira, mais elle guérira.

— Tu crois?

— Je suis son premier amant. Tout le monde sait qu'un premier amour, ça rate toujours.

— Tu penses vraiment que je pourrais faire quelque chose pour elle?

— Je la connais: elle a besoin d'un homme; tu l'aimes, elle t'en voudra d'abord de cet amour, puis elle s'y laissera glisser comme les autres.

— Un jour, pour toi aussi il y aura quelqu'un.

— Il y a toujours eu quelqu'un.

— Tu vas lui parler?

— Non, je partirai sans rien dire, je ne sais pas quand cela arrivera.

— Tu as de l'argent?

— Pas encore. Je compte un peu sur le curé.

— Au fait, tu le vois toujours?

— Il est venu hier. C'est un type bien malgré le reste.

— Il est au courant de ton départ?

— Non, ça ne le regarde pas. En attendant, réfléchis à ce que je t'ai dit. Ce soir, je sors. J'ai rendez-vous avec Boris.

— Toujours avec Sandra?

— Plus que jamais. Toi, reste ici, tu dîneras avec Silvie. Elle t'excite toujours autant?

— Je ne sais pas. J'ai envie de faire l'amour avec elle, je suppose, peut-être est-ce mon seul espoir de la vaincre.

— Tente ta chance.

— Je ferais peut-être mieux de partir, moi aussi.

— Pourquoi?

— Justement parce que j'y tiens. Il arrive parfois, lorsqu'on aime, de refuser certaines facilités.

— Ce n'est pas toujours facile d'être sur la route, mais moi j'y suis heureux.

Ils se turent. Tout avait été dit. Je commençais à comprendre Serge. Il ne trichait pas, mais cette froide lucidité n'était-elle pas encore plus dangereuse? Je songeais

à Silvie, à son désespoir lorsqu'elle apprendrait la vérité, et ce ne serait pas moi qui la consolerais, mais Michel qui savait seulement la désirer. Au fond peut-être qu'un bon désir de mâle est le seul réconfort pour une femme abandonnée. Je ressentis pour la première fois de la sympathie envers Serge qui préparait silencieusement son départ. S'arracher ainsi sans nécessité à ce confort sentimental demandait un certain courage. Certes, il cédait sans difficulté une maîtresse encombrante, mais ce n'était pas réellement par pur égoïsme; si paradoxal que ce soit, il y avait une part de générosité dans cette offre. Je crois qu'il souhaitait sincèrement le bonheur de Silvie, à condition que ce bonheur lui vienne par un autre que lui. Devant cette incapacité à rendre heureux, il ne trouvait en lui qu'une solution: partir. Et puis, il y avait l'autre, inaccessible probablement, mais c'était le véritable obstacle entre Silvie et lui.

Serge partit bien avant le retour de Silvie. J'entendis plusieurs fois le choc d'une bouteille contre un verre. Michel était là. Il guettait. Silvie arriva tout d'une traite. Et j'imaginai sa déconvenue.

— Où est Serge?

— Parti. Il m'a demandé de rester ici, ce soir.

— Toi? Pourquoi faire?

— Je ne sais pas; il était entendu que je devais dîner ici.

— Le salaud!

— Je ne comprends pas. Ça t'ennuie que je sois là.

— Je me fous pas mal que tu sois là ou non. C'est encore une de ses sales petites manigances.

— Silvie!

— Toi, laisse-moi tranquille.

— Bon. Je m'en vais. J'ai compris.

— Mais non, reste, ne fais pas l'idiot. C'est à lui que j'en veux, pas à toi.

— Comme tu voudras.

— Il va me le payer!

— Qu'est-ce que tu racontes?

— Rien. J'ai soif, donne moi à boire.

— Tu as le cafard?

— Moi, penses-tu, je me sens en pleine forme.

— Silvie, écoute moi. Je sais que tu as mal. C'est dur à encaisser. Seulement moi, je ne veux pas accepter, pas de cette façon.

— Donne-moi à boire. Tu vas rester. Tu es venu pour cela, non?

— Arrête. Bois par goût, si tu veux, par envie, d'accord, mais pas par dépit, c'est idiot.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit? Que je l'aime à en crever, c'est ça? Qu'il s'en fout et qu'il va me quitter?

— Silvie!

— Allons, vas-y, aie au moins ce courage. Parle, puisque je te facilite la tâche.

— Qu'est-ce qui te prend? Je redoute la lucidité chez les femmes. C'est quand elles sont lucides qu'elles vous haïssent le plus.

— Michel, j'en ai marre, moi aussi, j'ai envie de vivre. Qu'il parte, c'est tout ce que je souhaite, tu entends?

— Je voudrais te croire.

— Profites-en et donne-moi à boire.

— Tu sais ce que je ressens pour toi?

— Je sais surtout ce que tu éprouves à l'égard de Serge, un sentiment d'infériorité, et coucher avec moi, ce serait ta revanche. Rien de plus facile: nous sommes seuls, nous avons la nuit devant nous. Il ne rentrera pas, il est trop discret.

— Silvie, tu te fais mal inutilement et qui crois-tu abuser?

— Oh! je ne sais pas, j'en ai assez! Je t'en supplie Michel, assez de scrupules. Il t'a envoyé ici exprès, il t'offre ta chance. C'est ça, n'est-ce pas?

— Ecoute...

— Non, je ne veux rien savoir. Je le connais trop parfaitement. Il veut que je couche avec toi. C'est pour mon bien, allons-y. C'est toi qui hésites à présent. Mais qu'est-ce que vous avez tous? Tu veux que je te le dise? Vous avez peur. Lui, de partir. Toi, peur de moi, je ris...

— Silvie, je crois que je t'aime, c'est tout.

— Et moi, je m'en fous, tu entends, je m'en fous. Quel effet ça te fait quand je te dis ça?

— Ça me fait mal pour toi. Laisse-moi partir. Ce n'est pas avec moi que tu veux faire l'amour, c'est contre lui. Je ne suis pas assez saoul pour en profiter. Excusez-moi. Adieu, Silvie, Je te plains.

J'ai entendu un bruit de verre que l'on fracasse contre la porte. Et Silvie s'est écroulée sur le lit. Michel est parti. Il ne connaît pas vraiment l'amour. Silvie pleure. Tant mieux, elle cessera de boire. Quel gachis! Il me serait doux de venir te consoler Silvie, mais si je venais frapper à ta porte, tu penserais à Michel et tu n'ouvriras pas. Que faire? J'essaie de comprendre. J'ai bu moi aussi, mais seul, sans peine réelle. Je voudrais être touché, mais tout n'est qu'attitude, jeu: une farce pénible. Où allons-nous, Silvie? Où m'entraînes-tu? Serge est rentré très tard cette nuit-là. A-t-il compris qu'elle était ivre et que les phrases qu'elle marmonnait n'avaient aucun sens? S'est-il senti plus responsable de cette déchéance? Alors, que faire? sinon fuir au plus vite. Michel n'a pas su. Le temps presse. Serge le

sent, moi aussi. Je me suis endormi malgré moi. Demain, il fera jour.

Vendredi en novembre.

Silvie est revenue à midi. Serge a montré tout de suite son étonnement.

— Toi, à cette heure-ci?

— J'ai à te parler.

— Nous aurions eu le temps, ce soir. Je croyais que tu n'avais qu'une heure pour déjeuner.

— En effet, mais ça n'a aucune importance.

— Au fond, c'est une bonne planque pour toi ce bureau.

— Inutile de tergiverser. Tu sais pourquoi je suis venue?

— Je m'en doute un peu.

— Hier soir, tu étais de connivence avec Michel, n'est-ce pas?

— Je l'avais invité à dîner.

— Mais tu lui avais laissé le champ libre? Mais réponds, qu'est-ce que tu attends?

— A quoi bon? Tu as les questions et les réponses puisque tu sais déjà ce que je pense. C'est superflu que j'acquiesce ou non.

— C'est ignoble. Tu sais que je ne peux pas le souffrir et tu l'envoies ici parce que ça t'arrange. Me laisser toujours toute seule te cause des remords; tu m'offres tes amis pour ta tranquillité personnelle: un compromis de plus ou de moins!

— Ne dramatises pas, veux-tu. Michel t'aime. Qu'est-ce que ça peut te faire de le rendre un peu heureux.

— C'est un comble. Si, un jour, j'ai envie d'un amant, je suis assez grande pour le choisir moi-même.

— Il faut y penser, tu sais ce qui t'attend?

— Ça recommence le chantage du départ. « J'en ai marre, je fous le camp, un jour tu verras. » Je connais la chanson. Seulement, moi, ça ne prend plus. Tu es incapable d'aller ailleurs. Chaque jour tu essaies de te persuader que c'est pour bientôt, et tu le répètes à tout le monde pour croire à la résonance des mots. Tous, vous vivez sur des mots. C'est cela votre révolte: de grandes phrases et des portes qui claquent. En attendant, ça fait trois ans que je vis dans la crainte. Mais mon angoisse du provisoire s'émousse, j'attends tes crises, ton besoin chronique d'évasion. Pendant ce temps, les habitudes se créent, car tu en as, mon petit vieux, comme les autres, et tu y tiens comme à moi.

— Tu finiras par me haïr un jour, si tu continues. Je vais te dire quelque chose qui va te faire très mal: On ne garde pas les gens malgré eux surtout quand on les achète. Maintenant, je n'ai pas envie de rester ici, je ne claque pas la porte, tu vois, mais je pars tout de même.

La porte, les murs. On tire sur soi une porte et on déchire un cœur. On écoute derrière un mur et on découvre un drame.

Pourquoi? Oui, pourquoi? sanglote Silvie tout près de moi. Pourquoi souffrir? Pourquoi Serge ne t'aime-t-il pas? Pourquoi as-tu mal? Pourquoi ne pas savoir trouver les mots qui retiennent, et ne pas savoir retenir les mots qui font fuir? Si j'étais avec toi, tu lèverais ton visage, guettant ma réponse, et je n'aurais rien à dire. Tout est trop simple, surtout l'amour. L'amour ne pose pas de questions. Voilà tout. Silvie n'est pas retournée au bureau. Elle a pleuré longtemps, crié, et deux fois, je fus sur le point d'aller auprès d'elle. Mais je n'ai aucun droit sur cette douleur.

Un peu plus tard. Alors que je travaillais, j'ai entendu des pas. J'ai cru au retour de Serge. Silvie aussi sans dou-

te. Son cœur battait-il? Entretienait-elle l'espoir d'avoir triomphé encore une fois? Se tenait-elle prête à pardonner encore. Mais ce n'était pas Serge. On frappa et Silvie ne bougea pas. Je savais qu'elle n'était pas sortie. Alors, un instant, j'eus peur. Mais sa voix endormie me rassura.

— Qui est là?

— C'est nous, ouvre. Serge n'est pas là?

— Serge est parti.

Une voix de femme retentit, légère, dissipant le malaise.

— Encore! C'est pour cela que tu te saoules? Idiots, vous êtes tous des idiots.

Qui étaient ces deux-là. Tout le monde avait l'air de se connaître, d'être renseigné les uns sur les autres.

— Ça va mieux, toi?

— Ça va, répondit la jeune femme à la voix claire, ce n'est pas encore pour cette fois-ci.

— Ça ne t'empêchera pas de recommencer.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait, fit une voix d'homme. On attend? On part?

Il avait un fort accent étranger, ce qui me fit supposer qu'il s'agissait de Boris et de Sandra.

— Serge ne reviendra pas. Je le sens cette fois-ci. Vous voulez boire quelque chose?

— Pas d'alcool, fit la femme, te le sais bien.

— C'est vrai, j'oubliais. Alors du thé?

— Laisse-moi faire; en attendant va te passer un peu d'eau sur la figure. Si tu te voyais!

— Boris, qu'est-ce que je dois faire? Si tu avais vu son regard. J'ai beau me répéter que c'est chaque fois pareil, j'ai peur maintenant; il était si calme.

— Il n'a pas d'argent, c'est l'hiver. Tu le connais. Il parle!

— Justement, il est fier, et puis le curé l'aidera.

— Le couré, tou sais, il est pas fou, il tient aussi à le garder.

— Je ne sais plus. J'en ai marre de cette vie. Le bureau, cette chambre qui me fait horreur, ces petits calculs, cette insécurité. Je souhaite et redoute à la fois un changement; je suis si fatiguée.

— Fais comme nous, dit la fille, évade-toi, lâche tout.

— Je counais pout-être une moyen.

— Toi, lequel?

Il y eut un silence. Ce moyen était-il inavouable pour que Boris se taise ainsi?

— Non, ça jamais, je n'accepterai pas à ce prix-là.

— Tu as tort. C'est infaillible. Allons, ne prends pas cet air tragique, ce n'est pas la mort?

— C'est pire, non?

Il y avait de la terreur dans la voix de Silvie. Ce moyen était-il si monstrueux?

— Sandra, dit Boris, il faut que nous trouvions Serge, tou viens?

— Pourquoi voulais-tu le voir?

— On a quitté l'hôtel, on n'a plus un rond, Boris pensait que Serge pourrait nous aider.

— Si vous ne savez pas où coucher, venez ici, il ne rentrera pas. On peut s'arranger.

— Ça ne t'ennuie pas?

— Au contraire, j'ai peur de rester seule.

— Qu'en penses-tu, Boris?

— Je veux bien. J'ai laissé les affaires à Montparnasse. Tou viens avec nous, Silvie?

Silvie partit avec eux. Et moi je restai seul au milieu de ces existences morcelées. Un jour, ce septième retombera dans le silence. Qu'advient-il d'eux? Peut-on leur imaginer un avenir? J'aurais tant désiré les conduire à

l'âge adulte, mais je me sentais impuissant devant tant de négations. Silvie s'acharnait en vain, Serge fuyait les responsabilités, Boris et Sandra s'évadaient par des moyens étranges et inconnus, le curé se compromettait et Michel restait le vaincu. Moi aussi, j'avais souffert autrefois du même mal, moi aussi j'avais failli y rester. Je croyais que le monde était absurde et de cette découverte de l'absurdité était né mon désespoir. Je ne savais pas que nous sommes absurdes dans un monde qui n'est que ce que nous le faisons.

Serge a compris tout cela. S'il veut fuir encore, c'est qu'il cherche à se sauver. Abandonner Silvie, c'est aussi l'aider à grandir. Aura-t-elle la force de franchir ce douloureux passage et de tout reprendre?

Boris et Sandra n'ont pas d'inquiétude, ce sont peut-être eux les plus atteints, ou le curé: il lui reste si peu devant lui. Je n'ai plus d'espoir pour eux, et il n'y a même pas une semaine que je les connais.

J'écris depuis quelques jours, depuis que je les ai rencontrés. Je me sens las. Il faut que mon travail soit terminé pour la fin du mois. Après, je partirai. La nuit tombe vite. J'ai fini la bouteille de cognac. Je profite de leur absence pour me raser, me laver, faire ma provision de bruits indispensables. D'ailleurs, ils sont si repliés sur eux-mêmes que l'extérieur n'a pas de prise sur eux. Je viens de relire quelques pages et j'éprouve une rage devant leur inertie. L'air vicié de leur chambre filtrerait-il à travers la cloison pour m'asphyxier moi aussi? Qu'est-ce que j'attends pour bondir, fracasser cette porte entre nous. Leurs voix ne trahissent pas leurs yeux. Qui sait si au fond des regards je ne trouverais pas l'angoisse? Je connais ces sourires narquois, ces répliques effrontées qui dissimulent la chaleur, l'affection dont ils sont privés. Que

faire? J'ai si peur de me tromper. Si peur qu'ils me refusent. Comme Silvie, comme Boris et Sandra, comme Serge, j'attends mon tour, le tour du destin.

J'ai dîné au restaurant du coin. La patronne à cheveux teints me soigne. C'est à cause de mon air respectable. J'inspire confiance, avec moi les gens savent où ils vont.

Je voudrais savoir à quoi ressemble Serge et Silvie. Autour de moi, des visages neutres et indifférents. Je pense soudain: si je venais à mourir, tout seul, oublié dans cette mansarde, combien de temps se passerait-il avant que le monde s'inquiète?

J'ai marché jusqu'à la maison de Balzac. C'est un coin si paisible qu'il a ramené en moi toute ma sérénité. Je suis remonté rassuré.

Très tard dans la nuit, il sont rentrés, braillants, éclatant de rire sans raison. Silvie avait bu, sa clef cherchait la serrure avec difficulté. Ils m'ont réveillé avec leur vacarme. Ils ne se soucient de rien. Ils existent entre eux. J'ai reconnu le rire clair de Sandra, le pas lourd de Boris, les mouvements incertains de Silvie, et j'ai senti la présence d'un autre. Qui? Un type qui suit et ne parle pas. C'est impossible que ce soit Serge. Et puis Silvie est saoule, c'est bien une preuve qu'il s'agit d'un autre. J'écoute, j'allume une cigarette. J'enfile un chandail, la veille va être longue.

— Silvie, tu as vu, ton lit est trempé, comment se fait-il?

— La vitre de la lucarne est cassée, ajouta Silvie. Tout va pourrir dans cette saloperie de trou!

— Prends mon imperméable et pose-le sur le lit.

— Qu'est-ce que tu as, Silvie, tu pleures?

— A cause de ça?

— Ça et puis le reste: d'être obligé de vivre dans ce taudis, de payer pour crever de froid. J'en ai assez; je n'en sortirai jamais.

— Tiens, bois, ça passera (c'était la voix de Michel). Pourquoi était-il revenu?

Ils déplacèrent le lit et cognèrent contre ma cloison. Comment allaient-ils s'installer? Silvie allait-elle céder à Michel? Ils chuchotaient et pouffaient de rire.

— Chut, fit Michel.

— Qu'est-ce qui te prends? Il n'y a personne ici. Nous sommes seuls, isolés.

— Il ne manquerait plus que ça, des voisins, persiffla Sandra.

J'étais visé. Malgré moi, je reculais ma tête. Le ton était hargneux. « Rassurez-vous, je vous laisserai vous déchirer entre vous, si c'est cela que vous voulez. »

— Michel, sois chic, va chercher à boire. J'ai soif et si froid!

— A cette heure-ci! Tout est fermé. Sois raisonnable, Silvie, tu as assez bu.

— Je déteste les tièdes!

— Je vais te montrer si je suis tiède, couche-toi.

J'ai cogné mon coude contre le mur, des millions de petites sensations désagréables me vinrent au bout des doigts. Je retiens mon souffle.

— Taisez-vous, on dirait un bruit.

— Je sais à quoi tu penses, fit Michel. Il passe la nuit chez Orlando, je l'ai rencontré au quartier.

— Ah! fit Silvie, maussade, je m'en fiche! Viens près de moi Michel, j'ai froid, si froid au cœur.

La voix glissa dans l'ombre de cette nuit glaciale. Ils ne parlent plus. Et ce silence devient mon obsession. Ce ne sont plus leurs phrases que je redoute, ce sont leurs gestes. Ce qui se passera cette nuit sera irrémédiable, je le

sens. Le départ de Serge, la présence de Michel, et ce goût nouveau de Silvie pour l'alcool. Quant aux autres, pourquoi sont-ils venus se réfugier dans cet enfer? Silvie, tu glisses et je ne peux pas te retenir. Ce corps que tu presses contre le tien, c'est la chaîne de tes habitudes qui commence. Aujourd'hui Michel te suffit, mais demain l'alcool te sera nécessaire pour rejoindre les autres, tous les hommes de la terre qui ne seront pas Serge. Je ne veux plus entendre vos gémissements, il y a trop de tristesse dans votre plaisir. Le petit jour froid et blême viendra se glisser près de vos corps allongés, apportant le dégoût d'un jour nouveau.

Samedi en novembre.

J'ai toujours considéré le samedi comme un jour gai. Ici, il ne se différencie pas des autres, mais il sonne joyeusement. Le samedi, Silvie ne travaille pas. Le samedi, on traîne, on s'abandonne. Avec eux, les jours ont perdu leur nom, le temps sa valeur. Tout est tranquille. Je pourrais croire que rien ne s'est passé. Je voudrais le croire. Mais je ne me trompe pas, quelqu'un monte. A côté, ils n'ont pas bougé. Il faudrait les prévenir. Ce bruit qui se rapproche, c'est Serge. Que va-t-il se passer? Comme sa marche est longue, poussive. Il revient en vaincu. Je le devine. Là-haut, serrés l'un contre l'autre, Silvie et Michel dorment. Serge vient d'ouvrir, la porte n'était pas fermée. Silvie a crié la première:

— Serge!

Je manque le principal. La surprise sur leurs visages, car ils sont réveillés, je n'en doute pas. Voir, les voir. J'enrage. Ils se taisent, et je reste tapi contre le mur. Cette attente dure indéfiniment. Serge est-il debout? Silvie essaie-t-elle vainement dans un regard de tout expliquer? Qu'ils parlent, Bon Dieu, ou je vais éclater! Mon sang se

fige, j'ai une crampe dans la jambe droite. Tout mon corps est insensibilisé. Le silence qui précède les cataclysmes, et puis rien. Ma tête se vide de ses doutes creux. Les bruits affluent, l'eau du robinet, une allumette qui s'enflamme, le petit bruit mou de l'alcool qui prend, le choc des tasses. Rien, il ne se passe rien. Serge est revenu, Michel ne triomphe pas, Silvie a peur. Quant aux autres, comme toujours, ils sont ailleurs.

— Je vous ai cherché toute la nuit, articule Serge.

Il doit s'agir de Boris et Sandra.

— Silvie nous a proposé de venir ici en attendant.

— Il y a eu deux raffles au quartier, hier soir.

— Qu'est-ce qu'ils cherchent?

— Je ne sais, mais ne vous montrez pas trop ni l'un ni l'autre.

— Tu veux déjeuner?

C'est Silvie qui a parlé cette fois-ci, une pauvre voix rauque et timide.

— Non, je file. La voix de Serge a gardé sa froideur habituelle.

Qu'était-il venu faire? Personne ne s'interroge. Michel n'a pas bronché. Tout recommence. Ce soir Serge viendra dormir, Michel retournera chez lui et tout sera aussi difficile, aussi intenable qu'avant.

Il me faut de l'air. J'ai besoin de côtoyer des humbles. J'irai dans les rues, je me saoulerai s'il le faut. Ils me rendent la vie impossible. Je ne suis pas en état d'écrire, mes personnages ne se laissent pas diriger. Ils n'en font qu'à leur tête, obstinément, ils vont tout droit à la catastrophe. Tant pis pour eux.

Chaque fois que je me retrouve sain et sauf au milieu de la foule, mon inquiétude s'évanouit et je mets mes divagations sur le compte de la trop longue solitude. Les

êtres que je côtoie ont des visages honnêtes, ils sont attentifs, un peu crispés par leurs préoccupations, avec une certitude au fond des yeux, la certitude d'être là où il faut. Et je comprends soudain que j'erre à travers cette foule à la recherche d'une image rassurante pour mes personnages. Leurs voix sont terribles parce que je ne connais pas leurs bouches; ces bruits sont effrayants parce qu'ils ne se rattachent à aucun corps. Et les phrases retentissent, menaçantes.

Je viens de décider. Je me suis arrêté au bord de la Seine. Déjà tout devient facile. Un effort, et je serai de l'autre côté de la rive. Je vais aller chez mon éditeur. Je lui expliquerai que c'est inutile, qu'il ne doit pas compter sur moi. J'abandonne, je renonce à mon idée. Mon éditeur habite une longue rue étroite et tranquille comme celle où je vis en ce moment. Il va être furieux, car il ne comprendra pas, mais je tiendrai bon. Cette histoire ne peut s'écrire. J'inventerai des prétextes; que je bute sur la fin, que c'est invraisemblable, que c'est monstrueux, que je suis à court d'imagination, que sais-je? Je suis entré chez mon éditeur. J'ai attendu patiemment, et puis je n'ai rien dit. Il n'était pas là. Sa secrétaire m'a reçu. « Repassez demain », a-t-elle dit. Seulement, demain, ce sera trop tard. Je serai retourné là-haut.

J'atteignais les dernières marches lorsqu'un cri jaillit derrière la porte. J'eus le temps de rentrer: j'étais à mon poste. Ce cri, à qui appartenait-il? Un cri, c'est si bref, si anonyme. Il se répéta, puis se changea en gémissements. Je me donnais un délai pour agir. Si ça recommence, j'y vais. Je prolongeais le délai, laissant le destin prendre ma place. Je n'ai pas franchi leur porte, parce qu'ils sont arrivés et qu'il s'agissait de Sandra. J'ai deviné

l'affolement dans les petites phrases brèves que prononça Silvie.

— Regarde, il faut appeler un médecin.

— Non, fit Boris, je sais ce que c'est, ça va passer.

Les gémissements redoublèrent.

— Boris, appela faiblement Sandra, je t'en supplie, dépêche-toi... j'ai mal, j'ai si mal.

— J'vais, toi, Silvie, donne-loui oune peu de thé, mais rien d'autre.

— Comme tu es pâle, murmura Silvie, je voudrais t'aider.

Sandra ne répondit pas. Et les minutes passèrent, entrecoupées de plaintes aiguës, puis plus sourdes, le message indéchiffrable du mal inconnu.

— Ça va passer, répétait-elle, cherchant à éloigner la douleur, je sais.

— Qu'est-ce que je pourrais faire, implorait Silvie, bouleversée et suppliante.

— Rien, il n'y a plus rien à faire sinon attendre.

— Sandra, j'ai peur. Il y a des signes qui ne trompent pas.

— Mais non, tu te fais des idées. Ce n'est pas grave... (Elle interrompit sa phrase.)

— Je hais cette chambre. On dirait qu'elle porte malheur!

— Cela aurait tout aussi bien pu arriver n'importe où. Que fait Boris?

— C'est loin; à cette heure-ci, Paris se déverse. Tu crois qu'on s'en sortira, Sandra?

— Sortir d'ici? Pour aller où? Va voir dans le couloir si Boris vient, je n'en peux plus.

— Est-ce que tu as souvent des crises de ce genre?

— Chaque fois qu'on est fauché. J'espérais tenir le coup jusqu'au mandat, j'ai été trop gourmande cette fois-ci.

— Sandra, est-ce que tu aimes Boris?

— Je ne sais pas, j'ai besoin de lui pour vivre.

Elles se turent jusqu'au retour de Boris. Les plaintes cessèrent. Une heure plus tard, Sandra riait. Je venais de tout comprendre. Cette fois-ci les mots n'avaient pas été nécessaires; leur silence venait de me révéler le mot de l'énigme. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt? Ces phrases entourées de mystère, ces sous-entendus équivoques, ces brusques accès de gaieté, la douleur qui passe comme par enchantement et jusqu'au moyen invouable de Boris et à l'effroi de Silvie. Tout se clarifiait en un seul mot: la drogue. Plus j'avais, plus je rencontrais de nouvelles raisons à mon inquiétude. A quel stade en étaient-ils? Était-ce par curiosité malsaine de vouloir tout connaître? Était-ce ce goût stupide de vouloir vivre dangereusement? Le danger qu'ils frôlaient tous, c'était de se lancer consciemment d'abord dans des aventures qui, tôt ou tard, deviendraient des habitudes indéracinables. Au début, ce n'est jamais très grave et c'était précisément au début qu'ils avaient peur. Aussitôt qu'ils prenaient de l'assurance, ils étaient déjà en péril.

Par principe, tout ce qui était amoral, antisocial les attirait et ils s'efforçaient à désapprendre tout ce qu'on leur avait enseigné. C'était leur façon tapageuse et désespérée de se révolter. Seulement c'était aussi le chemin le plus difficile pour devenir des hommes et des femmes. Pour beaucoup le passage serait mortel. Si Boris et Sandra se droguaient par défi, par provocation, le jour viendrait vite où ils seraient pris au piège. Quant à Silvie, boire ou coucher sans amour signifiait son refus de souffrir.

Enfin, Serge n'encombrait sa vie d'aucun scrupule et c'était à ses yeux le meilleur moyen de trouver une justification à ses actes.

J'ai écrit longtemps, jusqu'à la tombée de la nuit. Je ne prêtais plus attention à leurs allées et venues. Des éclats de voix me ramenèrent à la réalité. Je reconnus celle de Michel, éraillée comme d'habitude; de plus, il avait la démarche titubante. Il buta plusieurs fois dans les escaliers. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais je l'entendis se cogner à toutes les portes. Il se trompa de couloir et, ironie du sort, vint frapper chez moi. Les coups de poings, les coups de pieds me firent sursauter. Il criait « Silvie, ouvre-moi, Silvie! » Je ne bronchais pas. Il continuait de plus belle.

— Si tu n'ouvres pas, j'enfonce la porte.

Il était ivre. Je me levai, je ne sais pas pourquoi. Pour ouvrir peut-être, pour le faire taire ou pour éviter qu'il ne pénètre dans la chambre par erreur. En tout cas, j'avais la main sur la clef. Et encore une fois, rien ne se passa. Quelqu'un sortit de la chambre. C'était Sandra:

— Tu es devenu fou, qu'est-ce que tu fais ici, il n'y a personne. Michel hurlait.

— Silvie, où est Silvie?

— Viens, ne restons pas dans le couloir, tu vas ameuter toute la maison.

— Non, je resterai là jusqu'à ce qu'elle ouvre; elle a peur, mais je vais me coucher là comme un chien devant sa porte.

— Michel, ces chambres sont vides, viens.

— Vides, répétait-il en riant, vides, il y a des chambres vides à Paris, il faut le dire...

Sandra parvint à ramener Michel qui continuait à rire et à hurler.

— Où est Silvie?

— Je ne sais pas. D'abord, qu'est-ce que tu lui veux?

— C'est ma femme maintenant, je resterai ici; tous les quatre, comme l'autre nuit, hein?

— Mais oui, bien sûr, en attendant bois un peu de thé. Après, on n'entendit plus rien. Un instant j'imaginai Sandra... et Michel? Mais non, cela ne cadrerait pas avec mes personnages. Le silence, l'affreux silence qui me cachait tout, dura des heures. Pendant ce temps, je reprenais haleine. Rien n'était simple avec eux. Silvie rentra un peu avant sept heures. Elle s'étonna et dit froidement.

— Qu'est-ce que tu fais dans le noir?

— Rien, répondit Sandra d'une voix basse et calme.

— Et lui, pourquoi est-il ici?

— Il était saoul, il hurlait dans le couloir, je l'ai fait entrer; il s'est endormi.

— Qu'il parte, ajouta-t-elle durement.

— Ça va être difficile. Où est Boris?

— Je l'ai laissé avec Serge. Il a touché son mandat.

— Enfin! Ce soir, nous sortirons.

— Avant, il faut se débarrasser de Michel.

Michel se reveilla. Il ne dit rien et ouvrit la porte. Il se passa quelque chose que je ne compris point. Sandra s'étonna.

— Pourquoi fais-tu ça?

La porte claqua, j'entendis la voix de Michel.

— Ouvre Silvie, la clef est à l'intérieur.

— Non, va-t'en.

— Ça te regarde, dit Sandra, mais ce n'est pas très chic de lui fermer la porte le dos tourné, tu aurais pu t'expliquer.

— Je n'ai rien à dire, je ne veux pas le voir, jamais plus, c'est tout.

Michel était comme moi, de l'autre côté de la cloison, rejeté de la cellule. Expulsé de leur univers, sans explications. Il menaça, cria, injuria, rien n'y fit.

— Salope, lâcha-t-il en abandonnant le couloir.

Puis il redescendit. Il n'y eut pas de commentaires, seulement une phrase de Sandra.

— Tu n'aurais pas dû.

— Je suis libre.

— C'est vrai.

Elle ajouta.

— C'est à cause de Serge que tu l'as renvoyé?

— Je ne peux pas supporter de me dégoûter en face de quelqu'un.

— Pourquoi as-tu couché avec lui?

— Je croyais que Serge ne reviendrait plus.

— Et maintenant?

— Maintenant, je ferais n'importe quoi pour le garder.

— J'en suis sûre... Ils ne vont pas tarder à rentrer.

Le ton résolu de Silvie m'effrayait. Celui de Sandra m'atterrait: cette nuance affectueuse dans la voix marquait le début d'une complicité. Prêtes à tout, au pire surtout, pour se distraire, pour choisir, pour se croire libre. Ils s'assemblaient parfaitement et le mal de l'un retombait sur l'autre. Dans la chambre ou ailleurs, ils ne sortaient pas du cercle infernal.

Les hommes arrivèrent bientôt. Ils parlèrent tranquillement entre eux. Tout était rentré dans l'ordre. Personne ne mentionna le nom de Michel.

— Puisque nous avons de l'argent, dit Boris, on pourrait sortir, mais avant...

— Boris, tu es allé là-bas? demanda Sandra, anxieuse.

— Oui, fit Boris d'un ton gourmand, j'ai tout ce qu'il faut. Si le cœur vous en dit, on peut partager.

— Moi, c'est par simple curiosité, dit Serge. Depuis le temps qu'on en parle! Puisqu'il faut essayer un jour, pour-quoi pas aujourd'hui?

— Tout de suite comme ça, demanda Silvie.

— Et alors, t'as peur?

— J'aurais voulu m'y préparer, y réfléchir.

Boris éclata de rire.

— Si tou veux, je réfléchirai pour toi et tou fermeras les yeux; c'est rien dou tout.

— Essaie, insista Sandra, peut-être tu comprendras mieux après.

— Comprendre quoi? fit Serge.

— Ceux qui t'entourent, dit Sandra.

— A quoi ça sert de comprendre les autres si on s'en fout?

— C'est peut-être parce que tu t'en fous que tu ne les comprends pas, ajouta timidement Silvie.

— Je sais à quoi tu penses, Silvie; tu crois que c'est le seul moyen de nous rapprocher. Qu'espères-tu? C'est un jeu dangereux.

— Crois-moi, fit Sandra, ça vaut la peine.

— Et après, demanda Serge.

— Ma parole, tu deviens bourgeois, tu penses à ton avenir, ironisa Sandra.

— De moins en moins puisque de toutes façons il se passera quelque chose.

— Il vaudrait peut-être mieux un autre jour, s'habituer à l'idée, je ne sais pas.

— De quoi as-tu peur? dit Sandra. De la drogue, de l'habitude? De la souffrance?

— J'ai peur de commencer quelque chose que je ne pourrais arrêter, j'ai peur d'aimer.

— Est-ce que tu t'es posé cette question en rencontrant Serge?

— Non.

— Alors, laisse-toi faire. Tu verras plus tard.

Ils ont tendu leurs bras, leurs cuisses crispées, et je n'ai rien dit. J'ai laissé s'accomplir l'inévitable. Je me sens coupable. Et pourtant, si j'étais entré brusquement, si je leur avais arraché des mains le terrible poison, les aurais-je pour cela sauvés? Non, sans doute. Ils m'auraient jeté dehors. Je connais trop bien ces êtres. Rien, ni personne ne les arrêteraient dans l'expérience qu'il s'apprêtaient à tenter. C'est leur façon de s'éprouver. Et il eut été absurde de croire que des paroles puissent éveiller en eux un soupçon de morale, de conscience. En intervenant, j'étais le gêneur, « celui-qui-se-mêle-de-ce-qui-ne-le-regarde-pas » et au lieu de baisser la tête, de se rendre compte de leur folie, il m'aurait offert des visages hostiles: la haine de Silvie, le mépris de Sandra, la stupeur chez Boris, et l'ennui chez Serge.

J'ai fait un tour après leur départ. J'ai rôdé autour de la chambre, cherché la cachette de la clef. Sans doute l'avaient-ils emportée. J'ai eu la sourde envie de forcer leur intimité, de respirer l'atmosphère viciée de la cellule, leur odeur d'êtres humains, et je me suis retenu.

Je suis descendu jusqu'au Trocadéro à pied. Il bruinait. Sa fenêtre était éclairée, cela me réconforta. J'avais besoin d'autres voix. J'avais besoin de lui parler. Elle qui était étrangère à toutes ces préoccupations me répondrait avec lucidité. Elle me reçut avec sa douceur habituelle. Je racontai. Elle resta silencieuse un instant et me dit simplement.

— Il y a peut-être de quoi en faire un roman, mais pas un drame.

— Tu crois que je m'inquiète à tort.

— Mon pauvre Jacques, je pense que tu n'as guère de mémoire, toi aussi...

— Je sais, je me suis dit la même chose, mais je t'en prie, épargne-moi le « Ils sont jeunes, ça leur passera ».

— Ce sont les plus fous qui deviennent les plus raisonnables et quelquefois plus vite qu'on ne pense.

— J'ai eu l'idée d'intervenir à maintes reprises; une sorte de pudeur m'a retenue.

— Je te le déconseille. Ce serait leur accorder trop d'importance. Ton inquiétude les comblerait, et ils seraient capable d'aggraver leur situation par jeu, pour t'effrayer davantage.

— Tu as sans doute raison, mais si un malheur arrivait, je me sentirais responsable.

— Au risque de te paraître insensible, je n'ai pas la moindre indulgence pour tes nouveaux amis. Si ce malheur que tu redoutes survenait, je dirais: « Tant pis. » Crois-moi, ce sont ceux-là les plus accrochés à la vie. Ils me font l'impression d'être veules et égoïstes. Au fond, c'est cette cloison entre vous qui les déforme à tes yeux. Pourquoi ne pas trouver un prétexte pour les rencontrer une bonne fois? Je suis certaine qu'en leur présence, tes craintes s'évanouiraient.

— Peut-être, dis-je sans conviction.

— Cette Silvie t'attira, n'est-ce pas, c'est le personnage idéal, mystérieux, qui souffre, tourne tout au drame, se révolte, ce qui ne l'empêche pas de travailler huit heures par jour dans un bureau, par conséquent d'être admise tout de même dans la société. Peut-être qu'en dehors de ce lieu étrange, ils sont parfaitement normaux? Evidemment, pour l'écrivain ce jeu est grisant, mais, je t'en prie, ne t'en tiens qu'au roman.

— C'est précisément en les utilisant comme personnages que j'ai eu conscience du danger. Vois-tu j'ai cherché une fin à leur histoire et après bien des jours de réflexion, avec les éléments que je possédais, je n'ai pu aboutir qu'à la catastrophe.

— Je crois plutôt que ton tempérament de romancier refuse l'issue banale. Tu n'imaginerais pas volontiers une Silvie mariée, avec des enfants, un Michel s'engageant dans l'armée, un Serge, vendeur pour une compagnie américaine, une Sandra, assistante sociale? Tu souris, cela te choque, pourtant c'est souvent ceux qui ont eu une jeunesse orageuse qui font le moins de difficultés pour se ranger.

— A cause des souvenirs, fis-je sceptique?

Mais il me semblait invraisemblable qu'ils acceptent un jour la vie normale, car comment lui redonner un sens après l'avoir niée? Par conséquent s'ils étaient sincères, ils étaient condamnés. Je n'insistai pas, désirant ardemment que ce soit elle qui ait raison.

Je longuai les jardins du Trocadéro, puis j'entrai dans un café. Personne ne se soucia de moi, pas même le patron qui, m'ayant servi, m'oublia aussitôt.

Tout le monde s'en fout, avait dit Serge. Moi aussi sans doute puisque je ne fais rien pour les aider.

Quand je rentrai, ils étaient déjà là. Par précaution, j'avais retiré mes chaussures. Il y a quelque chose de grotesque dans l'attitude d'un homme qui monte sur la pointe des pieds, et je me serais senti étrangement ridicule si nous nous étions trouvés nez à nez. Aucun bruit ne franchissait le mur. La drogue faisait-elle son effet pour nous isoler encore davantage? Je devrais donc attendre le jour, le dimanche. La nuit sera longue. Je vais essayer

d'écrire; j'ai quelques idées en tête, peut-être que devant mon papier je trouverai une solution.

Dimanche.

Comme le dimanche de la semaine dernière. Il ne se passe rien. Ou alors ils agissent à mon insu. Auraient-ils des soupçons? Je ne sais que penser, mais depuis ce matin, j'ai la sensation d'être surveillé à mon tour. C'est extrêmement désagréable. Sont-ils là tous les quatre? Il y a quelque chose d'obstiné dans ce silence. Je sonde le mur: pas la moindre petite faille. Ma porte ne peut révéler ma présence; qu'aurais-je omis? Ce mutisme ne peut s'adresser à moi. Je n'ai qu'à patienter. Tôt ou tard, ils se manifesteront, mais la matinée se traîne froide et sinistre. La vie extérieure ne me parvient pas et j'ai l'impression d'être sorti du monde. Si ça continue, il me faudra prendre une décision. Peut-être l'absence, quelques jours. Si je n'avais cette obsession du travail sur commande, peut-être serais-je parti tout de suite. Mais je suis rivé à cette chambre, à ce manuscrit.

Quelqu'un a frappé fort. De l'autre côté, ils ont bougé.

— Qui est là, demanda Silvie?

— Police.

Je retiens ma respiration. Serge a ouvert.

— Idiot!

Fausse alerte. J'allume une cigarette, je me sens nerveux. Eux aussi sont soulagés. Qu'ont-ils craint? L'inconnu rit.

— Ça marche à tous les coups.

— Regarde Boris, il n'a pas la conscience tranquille!

— Moi, je les emmerde les flics!

— Un dimanche, j'étais sûr de vous trouver ici. Hier soir, je vous ai cherché partout, au quartier, à Montpar-

nasse. On m'a dit que Boris et Sandra restaient chez vous, alors voilà.

— Tu as besoin d'argent?

— Oui, si tu peux.

— Boris, dit Serge, donne-lui deux mille, on s'arrangera avec Silvie.

— Dites donc, Michel était ivre, hier soir. Les flics l'ont ramassé; il hurlait comme un dingue. Quand ils l'ont pris, il avait un couteau à cran d'arrêt et voulait bousiller tout le monde. Il te cherchait, Silvie.

— Il en a pour six mois, laissa tomber Sandra.

— Tu crois? demanda Silvie. Mais il n'y avait pas d'émotion dans sa question.

— Bon, je file, merci. Je touche mon mandat lundi.

— Ça va.

Michel était donc le premier à payer ses extravagances. Silvie se sentait-elle soulagée de le savoir en prison? J'espérais que non. J'attendais une phrase, un mot de compassion, de pitié. Mais elle ne dit rien. Serge était là, il n'y avait que lui qui existait, tout le reste pouvait être piétiné. Serge et Sandra décidèrent d'aller faire le marché. Il était déjà tard et ils dévalèrent l'escalier en se bousculant

Silvie se mit à parler.

— Le curé vient cet après-midi. Il a une surprise pour nous, paraît-il.

— Moi, les courés, tu sais.

— Celui-là, c'est un cas. Je devrais le haïr, mais je crois que j'ai pitié de lui. Pauvre vieux, il fait ce qu'il peut, il donne de l'argent à Serge, il a si peur de le perdre. C'est d'ailleurs à cause de Serge qu'il me supporte.

— Bientôt tu ne craindras plou personne!

— Tu crois. Hier soir, tout était si différent. Seulement ce bonheur me semble si peu vrai.

— C'est tout ça qui n'est pas vrai, toute cette pourriture de vie. Tu as vu, il était gentil avec toi. Tu es contente?

— Contente à ce prix? Je me le demande?

— Tu voulais qu'il revienne, cette nuit il était avec toi.

— Tu as vu ce matin: il tournait et retournait dans la chambre attendant le premier prétexte pour sortir. Alors tu comprends ce que le bonheur d'hier soir a d'effrayant. Pour retrouver de pareil moments, il me faudra recourir toujours et de plus en plus à ces subterfuges.

— Vous, les femmes, vous êtes pas satisfaites, jamais.

— Boris, rien n'est simple avec Serge.

— C'est toi qui t'imagines.

— C'est drôle, quand je te regarde avec Sandra, tu m'amuses et tu me fais peur, ton inconscience est aussi redoutable que tranquillisante.

— Je ne comprends pas.

— Tu as donné des habitudes terribles à Sandra, mais cela ne semble te causer aucun remords. Au bout, qu'est-ce qu'il y aura?

— Au bout, au bout, vous voulez tous savoir ce qu'il y aura. La mort, voilà tout, pour tout le monde!

— Je n'ai pas un tel mépris de la vie, pas encore.

— Attends, quelques petites piqûres et tu te sentiras mieux. Tu y tiendras moins à ta peau, tu deviendras libre, plou de peur, plou d'appréhension, des heures qui passeront et toi qui choisis.

— Peut-être tout se passera-t-il ainsi.

— Tou m'a dis toi-même que tu avais horreur des vieilles peaux, alors tu sais ce qui t'attend: la tienne

n'ont plou ne résistera pas, à moins que tou crèves de te marier et de pondre comme les autres; dans ce cas, Serge est pardou pour toi aussi. Non, crois-moi, c'est maintenant qu'il faut vivre n'importe comment, avec n'importe quoi, de cette façon on est presque soure de claquer à trente ans

— Je me connais. Tant que j'aurai quelque chose à espérer, je continuerai à me duper.

— Bah! tou parles trop, et moi aussi. J'ai faim.

En moi-même, je remerciai Boris de tant d'éclaircissements. Pas très glorieux ce raisonnement. Ils refusaient de vieillir et ils se choisissaient un suicide à longue échéance. En fait, ce n'était pas de vieillir qui les ennuyaient, c'était de ne plus trouver d'emploi à leur jeunesse d'ici quelques années. Mais ils y passeraient comme les autres et se trouveraient des quantités d'excuses d'être encore en vie. Serge et Sandra remontèrent en riant. La fragilité de leur rire me fit mal. Et pourtant, c'était à cause de ce rire que je me refusais à désespérer.

Je ne peux ni manger, ni dormir, ni écrire. Je me sens vide, mais non point calme. Et je sais pourquoi. Des jours vont passer, identiques, malsains et inquiétants, mais ce sera toujours l'attente jusqu'au dénouement. J'ai envie de partir, de tourner la tête de l'autre côté, du côté de la rue et de fuir ce mur qui m'obsède. J'ai pensé à toutes sortes de solutions: par exemple, leur offrir la possibilité de sortir de l'impasse, mais je me demande s'ils accepteraient. Ils ont le goût du désordre et seraient bien capables de refuser pour se grandir à mes yeux. A moins que ce ne soient réellement des impuissants qui saccagent leur existence par dépit.

Cette affaire me compromet et puisque je ne trouve pas une seule raison valable pour entrer en scène, je vais

aller ailleurs. Leur existence ne me concernera plus, ils pourront agir à leur guise, je ne veux plus rien savoir. Ces feuillets épars, dans ma chambre, seront la seule image de leur vie, et je pourrais toujours croire que rien n'a existé puisque je ne connais pas leurs visages.

A côté, ce ne sont que les bruits du dimanche: grésillements, vaisselle qui s'entrechoque, eau qui coule. C'est le calme plat, la trêve. Un de ces moments insignifiants qu'on se rappelle parce qu'ils se renouvellent constamment, créant des habitudes. Plus tard, se souviendront-ils de ces dimanches, enfermés dans la cellule, éprouveront-ils la nostalgie de cette période étrange?

Le curé vient d'arriver; la surprise est en bas. Sandra et Silvie sont impatients et les garçons descendent. Je suis intrigué. Mais déjà j'entends des pas.

— Attention, Boris, prends-le par le haut.

— Bon Dieu, que c'est lourd!

De quoi peut-il s'agir? Un meuble? Silvie est sortie dans le couloir avec Sandra. Une agitation que je ne peux expliquer. La surprise est de poids! Le curé a-t-il décidé de jouer au Père Noël? Il s'agit tout simplement d'un meuble combiné: radio et tourne-disques. L'effet de surprise passé, j'enrage. Depuis quelques instants, des sons aigus franchissant la cloison, arrêtant au passage leur conversation. Ils ne parlent plus. Ils écoutent et je n'ai plus rien à faire. Evidemment, ils ne peuvent pas savoir que j'ai besoin de leurs paroles pour me guider, que la musique seule ne peut que me renseigner sur leur présence ou leurs goûts. Un silence soudain de l'autre côté mit fin à mes réflexions.

— Que se passe-t-il? demanda Silvie.

— Une panne peut-être?

— Je crois savoir, attendez-moi, je reviens.

Il y avait une fureur contenue dans la voix de Silvie. Anxieux, nous attendons tous son retour.

— Alors, interroge Serge.

— C'est ce que je pensais: l'électricité est coupée.

— Mais pourquoi?

— Ce sont les signes précurseurs des colères de ma propriétaire, raille Silvie.

— Il y a une petite manette dans sa cuisine qui coupe le circuit ici; rien de plus simple, une petite pression et le tour est joué. Sa façon de me dire, « je vous materai ».

— Mais quelles raisons vous oppose-t-elle?

Silence de Silvie, Serge continue.

— Interdiction de recevoir des visiteurs et de vivre en ménage. Un petit chantage. Pour garder intacte la moralité de la maison.

— D'autant plus qu'elle est persuadée de sa générosité envers nous, et à ses yeux nous ne sommes que des ingrats et de vulgaires petits voyous, chacun son point de vue. Quelle salope! cracha Silvie avec dégoût.

— Je ne comprends pas pourquoi ça te touche tellement ces histoires-là, dit Sandra.

— Vous me faites marrer avec votre « rien n'a d'importance ». C'est trop facile; moi je ne peux pas encaisser qu'elle décide de nous supprimer sans explications.

— Elle a dû voir le meuble en bas. Il y aurait un moyen pourtant.

— Lequel, demanda Sandra?

— Que nous partions tous les trois.

— Je l'attendais, celle-là. Tu n'as pas besoin de prétextes pour partir. Au point où j'en suis, qu'est-ce que ça peut me faire qu'il fasse froid, qu'il pleuve sur mon lit, que je reste des jours et des jours à attendre dans le noir,

que vous soyez là ou ailleurs? Rien n'a d'importance, n'est-ce pas Sandra?

— Vous êtes tous des cons! Faire un drame pour ça! Achetez des bougies, refuse de payer ton loyer, et parlons d'autre chose.

— Bon, mes enfants, je vous laisse.

— Vous partez déjà, Monsieur l'abbé?

— Boris s'impatiente, il est comme un enfant qui attend son dessert. Je vous verrai chez moi, demain, Serge?

— Je vous accompagne.

— Ne reste pas trop longtemps!

Il ne se passera plus rien ce soir. Je descendrai jusqu'au Trocadéro. Sa fenêtre est allumée; je reste un instant dehors à respirer l'air glacial de la nuit. Un autobus traverse la place. Le sauteur sur la plateforme et sa fenêtre s'éloigne, puis disparaît au détour de la longue avenue. Ce que je suis venu chercher dans ce quartier, je l'ignore. Les cafés ont des noms qui ne signifient rien pour moi. Je pousse des portes, je m'accoude à des comptoirs, j'écoute des conversations, mais pas le moindre petit signe. Rien qui se rattache à eux. Il est très tard. Je rentre en taxi et je donne son adresse. Je ne sais pas ce que j'ai fait de ma clef. Elle vient m'ouvrir, surprise mais souriante, et je lui sais gré de ce sourire: c'est le seul souvenir agréable de la soirée. Le jour me surprend, le lendemain, dans un lit profond. C'est encore son sourire que je reçois comme une caresse.

— Nous sommes lundi, dit-elle; repose-toi, je sors.

Lundi en novembre.

J'ai inscrit cette date sur ma feuille blanche. Elle m'incite à travailler. Je téléphone à mon éditeur:

— Ah! c'est vous? Ma secrétaire m'a dit que vous étiez venu.

— Oui, samedi. Je voudrais vous dire...

— Où en êtes-vous? Cette histoire qui vous passionnait, ça avance?

— Le manuscrit sera prêt à la fin de la semaine; ensuite, j'ai l'intention de faire un petit voyage.

— Parfait, disons samedi, dans la matinée.

— Entendu.

J'ai raccroché, songeur. Comment a-t-il su? Pourquoi me suis-je engagé à terminer cette histoire? Parce qu'il faut qu'elle soit écrite, cela me paraît évident. Il n'y aura pas de fin, voilà tout. Je travaille toute la journée. C'est elle qui vit sur la pointe des pieds à présent.

Mardi en novembre.

Je travaille.

Mercredi en novembre.

Je me demande où j'ai pu mettre ma clef? Il faudra pourtant que je retourne là-haut.

Jeudi en novembre.

Je ne le lui ai pas dit, mais j'irai demain. Je veux savoir.

Vendredi en novembre.

Le travail de finition est le plus ingrat. Je tape très mal à la machine et je fais des fautes d'orthographe. Elle a vraiment beaucoup de patience avec moi. Je suis seul dans l'appartement et je n'ai plus besoin de surveiller mes gestes, ce qui libère mon esprit. Elle a laissé les journaux sur la table de cuisine. Je néglige les gros titres; les faits divers accrochent toujours mon attention et soudain... Il n'y a pas de photos naturellement, mais la description coïncide avec mes personnages. Trafic de stupéfiants! Arrestations: deux jeunes gens. Des noms, leurs noms: Boris et Sandra. Je laisse tomber le journal; l'article est si loin de la vérité, mais où est la vérité d'ailleurs? Il me

semble qu'on vient de me voler quelque chose, une partie de moi-même. C'est un peu comme si j'étais inculpé moi aussi dans cette affaire, et encore en liberté. Ma décision est prise. Il faut aller là-bas. J'ai pris un taxi, mais il m'a laissé au coin de la rue. J'avance lentement, c'est jour de marché. La rue ne m'a jamais paru si longue. Les cloches de l'église sonnent: je voudrais connaître la signification de ces sons. Je n'ai jamais su distinguer un mariage d'un enterrement. Aujourd'hui, le son est lugubre. Des gens courent dans tous les sens, de la neige blanche tombe sur ces gens en noir. Devant ma porte... Car c'est ma porte, je n'ai plus d'espoir. Il y a un car de police-secours. Le temps d'une seconde, je veux croire qu'il s'agit des autres, de la vieille du premier ou du type du sixième. Des gens sons massés autour et les flics indifférents vont et viennent silencieusement. Il y a une rumeur autour de moi et je ne parviens pas à saisir un seul mot. Alors je me mets à crier.

— Mais que se passe-t-il?

— C'était sûr que ça devait finir comme ça!

— Mais qu'est-ce qui devait finir?

Je n'attends pas la réponse, j'écarte ces masses, je pousse ces corps qui forment un barrage, mais la porte s'ouvre, deux flics sortent, portant une civière.

Un drap gris recouvre un corps dont, seuls, deux pieds aux ongles verts dépassent.

— Laissez-moi passer.

« Silvie, Silvie, ai-je crié. » Des femmes se sont retournées, indignées. Les deux battants du car s'ouvrent, et je suis là, muet, regardant avec horreur ces deux pieds longs et pâles. Je me précipite, mais un bras tendu m'arrête.

— Je veux la voir, laissez-moi la voir!

— Vous la connaissiez, c'est la fille du septième.

— Laissez-moi la voir, il faut que je la voie.

— Allons, circulez, croyez-moi, c'est pas beau à voir.

Les deux battants du car se sont refermés en coinçant un bout du drap, et je reste seul au milieu de la rue vide, tandis que les cloches sonnent.

— Quelle histoire! dit une femme dont la voix se perd dans le lointain.

— Ce sera dans les journaux, dit une autre.

Ce qui s'est passé, je ne veux pas le savoir, tout au moins pas l'apprendre de ces bouches amères. Là-haut, j'aurais la vraie réponse. Une dernière fois, Silvie, je monte ces sept étages où tout au bout tu as trouvé la mort... La porte est grande ouverte sur la cellule ensanglantée. J'avance lentement et mon pied écrase des bouts de verre. Il y a du sang partout, sur notre mur. Les draps ont glissé à terre, la corde de la lucarne s'agite dans le vent. Sur la couverture mexicaine, une feuille déchirée est épinglée et on y lit ceci:

« Que l'homme craigne la femme quand elle aime, c'est alors qu'elle fait tous les sacrifices et tout autre chose lui paraît sans valeur... »

LES ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

SOMMAIRE du No 1

Jean-Louis Gagnon: *La Fin des haricots* (Nouvelle).

Paul Toupin: *Souvenirs pour demain* (Essai).

André Langevin: *L'Homme qui ne savait plus jouer*
(Conte).

Marcel Raymond: *Tchekov* (Etude littéraire).

Robert Elie: *L'Etrangère* (Théâtre).

SOMMAIRE du No 2

Roger Duhamel: *La Politique étrangère du Canada*
(Etude historique).

Hélène J. Gagnon: *Saudades* (Poèmes).

Roland Lorrain: *Danseurs en mer* (Récit).

Marcel Dubé: *Zone* (Théâtre).

SOMMAIRE du No 3

Jean Simard: *Un départ* (Conte)

Michel Brunet: *Trois dominantes de la pensée canadienne-française* (Essai).

Roland Giguère: *Lieux exemplaires* (Poèmes).

Gilles Marcotte: *Saint-Denys-Garneau* (Etude littéraire).

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

SOMMAIRE du No 4

- Anne Hébert: *La Mercière assassinée* (Télé-théâtre).
Marcel Dubé: *Florence* (Télé-théâtre).
Yves Thériault: *Le Samaritain* (Radio-théâtre).
Muriel Guilbault et Claude Gauvreau: *Le Coureur de Marathon* (Radio-théâtre).

SOMMAIRE du No 5

- Maurice Tremblay: *Réflexions sur le nationalisme* (Essai).
Hubert Aquin: *Les Rédempteurs* (Récit).
André Laurendeau: *La Vertu des chattes* (Théâtre).
Guy Frégault: *Les Finances de l'Eglise sous le régime français* (Etude).
Marie-Claire Blais: *Poèmes*.
Jacques Godbout: *La Chair est un commencement* (Poème).
Saint-Denis-Garneau: *Lettres à Jean Le Moyne*.

SOMMAIRE du No 6

- François Moreau: *Les Taupes* (Théâtre).
Jean-Louis Roux: *Jardins du Palais-Royal*.
Eloi de Grandmont: *Chacun sa drôle de vie* (Contes).
Gilles Delaunière: *Un homme de trente ans* (Récit).
Patrick Straram: *Tea for one* (Nouvelle).
Olivar Asselin: *Trois textes sur la liberté et la guerre*.

BOULEVARD
DU PALAIS-ROYAL

SOMMAIRE du No 7

- Jean Le Moynes: *Saint-Denys-Garneau, témoin de son temps* (Essai).
Claude Jasmin: *Et puis tout est silence* (Roman).
Anne Hébert et Frank Scott: *La Traduction, dialogue entre l'auteur et le traducteur*.
Jules Fournier: *Souvenirs de prisons*.

SOMMAIRE du No 8

- Marcel Rioux: *Visions tragiques et optimistes de l'histoire* (Essai).
Roger Fournier: *Trois contes*.
Réal Benoit: *Rhum Soda, Rhapsodies antillaises* (Récit).
Alfred Desrochers: *Poèmes*.
Pierre Charbonneau: *La Couronne, essai sur les Canadiens français et la démocratie*.
Les Mémoires de Pierre de Sales Laterrière et de ses traverses (texte ancien).

SOMMAIRE du No 9

- Gilles Delaunière: *L'Auberge des Trois Lacs* (Nouvelle).
Louis-Marcel Raymond: *Eloge de Saint-John Perse* (Etude littéraire).
André-Pierre Boucher: *Mon frère l'esseulé* (Nouvelle).
Naim Kattan: *D'un monde à l'autre* (Souvenirs).
Pierre Vadeboncœur: *Projection du syndicalisme américain*.
Mémoires de Pierre de Sales Laterrière (Deuxième partie).

SOMMAIRE du No 10

- Jean Hamelin: *Les occasions profitables* (Roman).
Robert Elie: *Poèmes*
Hlène-J. Gagnon: *La Chine aux Chinois* (I).
Andrée Thibault: *Ma sœur* (Nouvelle)
Réal Benoit: *Mes voisins* (Nouvelle)

SOMMAIRE du No 11

- André Laurendeau: *Deux femmes terribles* (Théâtre)
Guy Frégault: *Politique et politiciens au début du
XVIII^e siècle*
Suzanne Paradis: *Aux portes de la haine* (Poèmes)
Hélène-J. Gagnon: *La Chine aux Chinois* (II).

Achevé d'imprimer
aux Ateliers Beauchemin Limitée
à Montréal, le quinzième jour de mars
mil neuf cent soixante et deux

Imprimé au Canada

Printed in Canada



LES ECRITS DU CANADA FRANÇAIS

présentent un véritable

PANORAMA

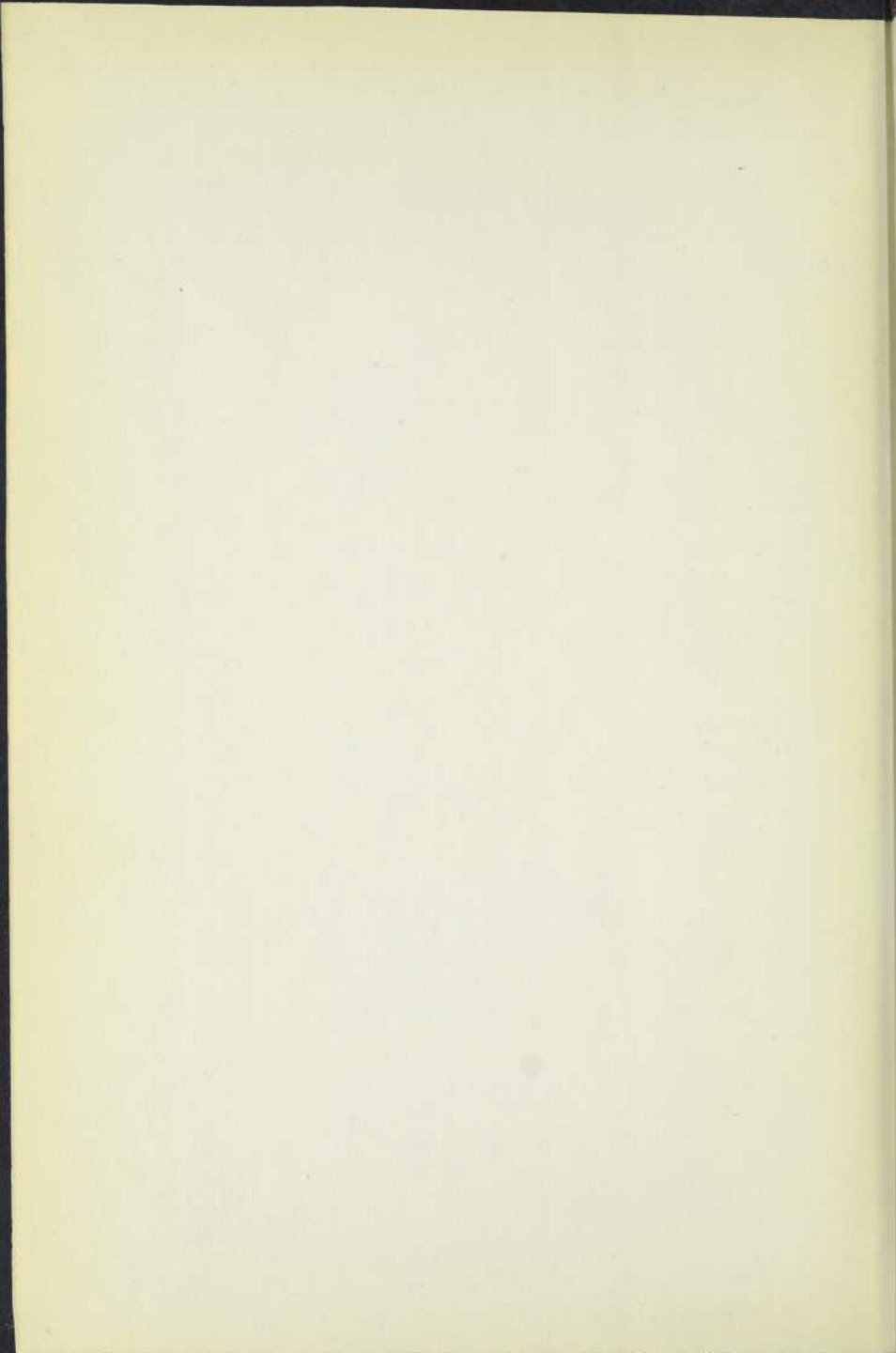
de la littérature canadienne-française

ONT PUBLIÉ DANS LES 12 VOLUMES PARUS:

- 9 PIÈCES DE THÉÂTRE: *Zône* (Marcel Dubé) — *Florence* (Marcel Dubé) — *La Mercière assassinée* (Anne Hébert) — *L'Etrangère* (Robert Elie) — *Le Samaritain* (Yves Thériault) — *La Vertu des chattes* (André Laurendeau) — *Les Taupes* (François Moreau) — *Le Coureur de marathon* (Guilbault-Gauvreau) — *Deux femmes terribles* (André Laurendeau).
- 2 ROMANS: *Et puis tout est silence* (Claude Jasmin) — *Les Occasions profitables* (Jean Hamelin).
- 23 NOUVELLES ET RÉCITS DE: André Langevin — Hubert Aquin — Roger Fournier — Jean Simard — Jean-Louis Gagnon — Roland Lorrain — Réal Benoît — Patrick Straram — Jean-Louis Roux — Eloi de Grandmont — Gilles Delaunier — Andrée Thibault — Gérard Bessette — Charles Soucy — Françoise Cholette-Pérusse — Alice Poznanska — Minou Petrowski.
- 7 POÈTES: Roland Giguère — Alfred Desrochers — Jacques Godbout — Marie-Claire Blais — Hélène-J. Gagnon — Robert Elie — Suzanne Paradis.
- 7 ÉTUDES LITTÉRAIRES DE: Saint-Denys-Garneau — Jean Le Moine — Marcel Raymond — Paul Toupin — Gilles Marcotte — Anne Hébert et Frank Scott.
- 11 ESSAIS DE: Maurice Tremblay — Guy Frégault — Marcel Rioux — Pierre Charbonneau — Roger Duhamel — Michel Brunet — Pierre Vadeboncoeur — Hélène-J. Gagnon — Naïm Kattan — Léon Dion.
- 3 TEXTES ANCIENS: *Textes sur la liberté* (Olivar Asselin) — *Souvenirs de prison* (Jules Fournier) — *Mémoires de Pierre de Sales Laterrière*.

Imprimé au Canada
Printed in Canada

100
99
98
97
96
95
94
93
92
91
90
89
88
87
86
85
84
83
82
81
80
79
78
77
76
75
74
73
72
71
70
69
68
67
66
65
64
63
62
61
60
59
58
57
56
55
54
53
52
51
50
49
48
47
46
45
44
43
42
41
40
39
38
37
36
35
34
33
32
31
30
29
28
27
26
25
24
23
22
21
20
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1



S 844.99

Ec 7700

1962
v. 12

203819

LES ATELIERS DE RELIURE
MARCEL BEAUBOIN

FEV 1963

